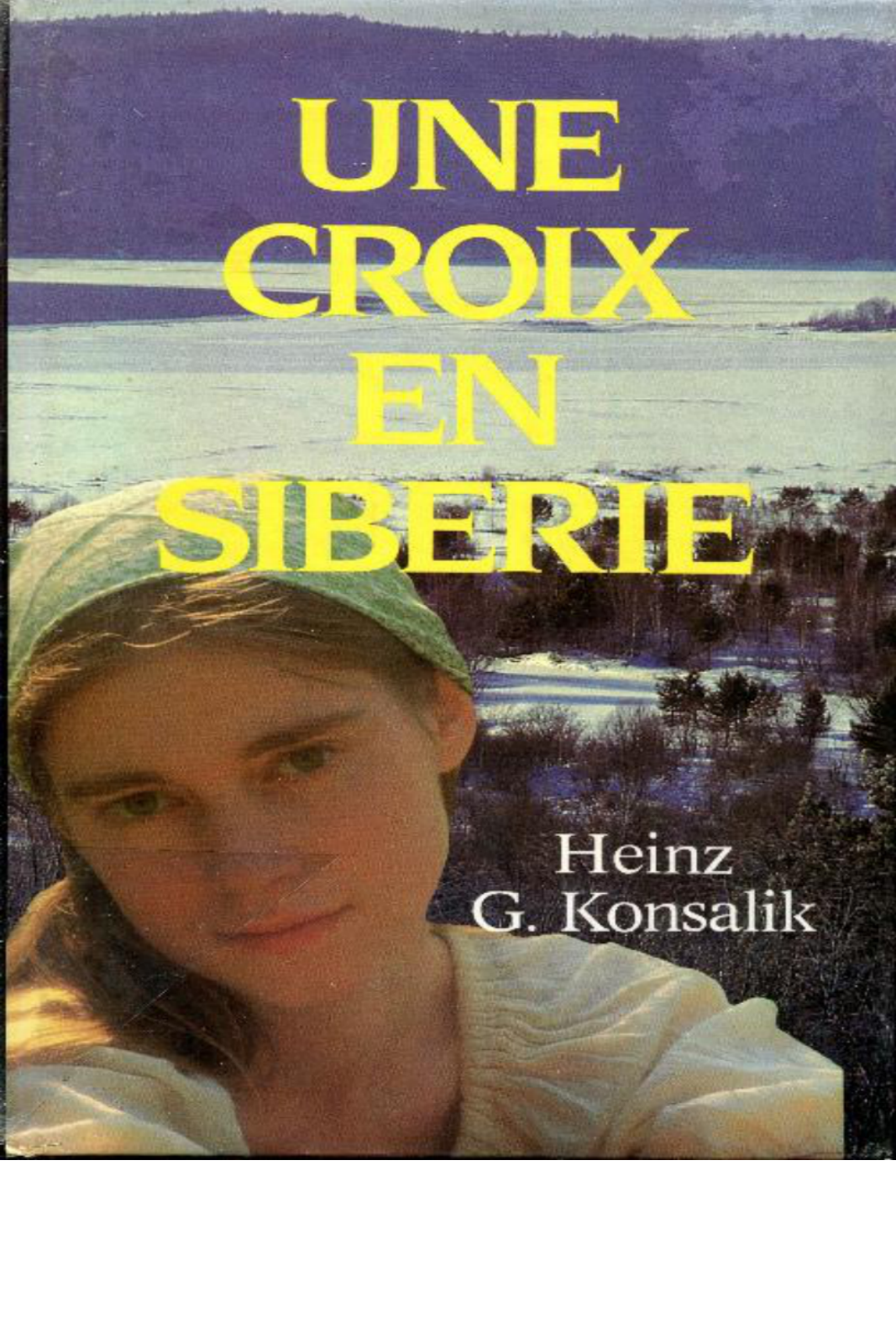


Une croix en Sibérie

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A woman with dark hair, wearing a green headscarf and a white blouse, is shown in a close-up, looking slightly to the side. She is positioned in the foreground, with a snowy, hilly landscape in the background. The landscape features snow-covered ground, some dark trees, and distant hills under a pale sky. The title 'UNE CROIX EN SIBERIE' is overlaid in large, bold, yellow capital letters across the upper portion of the image.

UNE CROIX EN SIBERIE

Heinz
G. Konsalik

HEINZ G. KONSALIK

UNE CROIX EN SIBÉRIE

Roman

FRANCE LOISIRS
123, boulevard de Grenelle, Paris

*Le titre original de cet ouvrage est :
EIN KREUZ IN SIBIRIEN*

*Traduit de l'allemand par :
Jacques ROQUE*

Édition du Club France Loisirs, Paris
avec l'autorisation des Presses de la Cité

© H.G. Konsalik

© Presses de la Cité, 1984 pour la traduction française

ISBN : 2-7242-2996-7

CHAPITRE PREMIER

IL FUT TUÉ PAR UNE TRAVERSE

de chemin de fer. Un mercredi matin, il était sept heures vingt-deux. L'événement n'avait en soi rien d'exceptionnel, et on se contenta de déclarer :

— Piotr est mort.

Rien de plus. Pourquoi en eût-il été autrement ? Tous les jours, ou presque, il y avait des blessés et des morts. On avait appris à vivre avec ça. On tournait légèrement la tête, on respirait profondément, et on reprenait le travail. Il était plus important de respecter le plan que de perdre un temps précieux en regrets superflus.

Il était là, allongé sur le dos, coincé entre des planches et une caisse en acier remplie de rivets. On aurait dit qu'il dormait. Un peu de sang coulait de son nez.

— Dégagez la voie ! avait ordonné Sémion, le contremaître, en se penchant sur Piotr et en constatant que la traverse de chemin de fer lui avait fracassé le crâne. Enlevez-le de là !

Deux hommes prirent le cadavre par les pieds et les épaules et le traînèrent à l'écart. Il y resterait jusqu'à la fin du travail, jusqu'à ce que les colonnes de détenus retournent au camp. Il était là, les yeux hagards, grands ouverts, transformé en bloc de glace par moins quarante degrés, la température relevée ce jour-là. Le soir venu, on reviendrait le prendre pour le pousser dans un camion au milieu des pelles et des pics brisés que l'on renvoyait au magasin pour réparation.

Pour Piotr, plus rien à réparer. Il avait toujours été un homme délicat, mais peut-on employer une telle expression, s'agissant d'un homme ? Mince, de taille moyenne, des yeux bleus, une voix douce, un langage châtié. Deux ans plus tôt, quand il était arrivé au camp JaZ 451/1, avec ses vêtements trop longs, son teint pâle et ses mains qui eussent moins déparé dans un salon de coiffure qu'au milieu de travailleurs occupés à la construction d'un gazoduc, même le médecin du camp, Larissa Davidovna, s'était écriée :

— Qui nous envoie-t-on là ? Ici, on monte des canalisations, ce n'est pas du travail de couture ! La direction de Tioumen nous expédie des artistes maintenant ?

Pendant dix minutes, Piotr fut un cas intéressant. On parcourut son livret et on y apprit avec étonnement que ce frêle garçon était un homme extrêmement dangereux. Un poète !

— On a toujours besoin d'un poète, avait déclaré ironiquement Rassoul Souleïmanovitch Rassim, le commandant du camp. Enfin un spécialiste ! Un poète des tuyaux !

Et il avait ordonné à Piotr de composer sans plus tarder un poème sur le gazoduc. De sa voix douce, Piotr avait aussitôt répliqué :

« On l'employait aux tuyaux,
Il y a laissé sa peau... »

Et Rassim l'avait gratifié d'un mémorable coup de pied au cul. Comme propulsé par une catapulte, Piotr avait été éjecté de la pièce, car Rassim était un solide gaillard aux jambes comme des piliers et aux muscles d'acier. Piotr s'était relevé péniblement, accompagné par les éclats de rire du commandant.

Puis il avait été affecté à la colonne chargée de doubler les gigantesques canalisations avec de l'amiante et du mat de verre. Il avait fait discrètement son travail, résistant aux rigueurs de l'hiver et aux éprouvants étés de la taïga, ne tombant jamais malade, ne craquant jamais sous le poids de la tâche ; ses yeux bleus n'avaient rien perdu de leur bienveillance, sa voix de sa douceur, cela tenait proprement du miracle. Larissa Davidovna Tchakovskaïa le convoqua neuf fois au cours de ces deux années et s'entretint avec lui seule à seul. « Entre quatre yeux », pour reprendre l'expression consacrée. Piotr lui récita des poèmes etregistra le conseil qu'elle lui donna de simuler une forte toux. Mais il ne s'y décida qu'après le neuvième entretien.

Pendant trois jours, plié en deux et suffoquant, il avait toussé à la face du contremaître qui l'abreuvait de vociférations. Finalement, il avait été admis à l'hôpital. Larissa Davidovna l'avait ausculté brièvement et déclaré sans autres formalités :

— Apte au travail ! Brigade de chargement !

C'était une promotion importante. Finis l'amiante et le mat de verre, finie la canalisation de 4 465 kilomètres de long à travers forêts et marécages, toundra et sols gelés, fleuves et montagnes – Piotr était désormais affecté au déchargement des camions.

Trois mois plus tard, on lui confiait même un petit tracteur à chenilles au volant duquel il transportait des troncs d'arbres, des planches et des panneaux d'acier.

Jusqu'à ce mercredi froid et sombre en cette période de l'année. Un convoi avait amené des traverses de chemin de fer pour la construction d'une voie ferrée devant assurer la liaison avec trois camps extérieurs afin de transporter plus rapidement les détenus sur des lieux de travail de plus en plus éloignés. De belles traverses toutes neuves en provenance des scieries de Tawda où huit cents femmes abattaient les arbres et traitaient le bois. Piotr commença à décharger

et soudain, l'une des traverses glissa. Il l'aperçut trop tard, fit un bond de côté, trébucha sur le ballast, et sa tête vint se placer au point d'impact de la traverse.

Cela ne fit pas beaucoup de bruit. On n'entendit presque rien. Les camarades qui déchargeaient avec Piotr le regardèrent avec étonnement. La traverse gisait à droite, le corps de Piotr à gauche, tous deux immobiles. Il fallut un long moment avant que l'on comprit que Piotr était mort, avant que le contremaître Sémion se mît à hurler : « Dégagez la voie ! » Car le corps de Piotr empêchait le déchargement.

Il était là, maintenant, entre la caisse de rivets et les planches inutilisées, le corps gelé. Les larmes qui avaient coulé de ses yeux au moment de sa mort s'étaient transformées en petits cristaux brillants qui renvoyaient dans ses yeux bleus la lueur des phares qui éclairaient le chantier. On aurait dit qu'il vivait encore. Le soleil perça à travers la brume matinale, belle journée en perspective. La campagne, au loin, s'embrasait d'un éclat doré, les pins et les cèdres sibériens, les mélèzes et les bouleaux, les fougères et le sous-bois, tout baignait dans la magie du soleil. Même le tracé de la canalisation, cette file interminable d'hommes, de matériaux, de véhicules et de grues, perdait de son oppressant gigantisme. C'était une belle journée, claire, ensoleillée, froide et sans vent.

Le soleil se reflétait aussi dans les yeux de Piotr, faisant scintiller les petits cristaux de larmes, redonnant vie à son visage hagard.

Il ne se serait rien passé d'autre ce jour-là si un ingénieur venu sur le chantier n'avait aperçu le cadavre. Il sursauta, s'immobilisa, s'approcha de Piotr et se pencha sur lui.

— Qui est-ce ? hurla-t-il, les poings sur les hanches. Je veux voir le responsable de cette saloperie !

Sémion, le contremaître, jura dans sa barbe, se boucha une narine, se moucha sur le sol gelé et s'approcha.

— Il est mort, dit-il d'une voix rauque.

— Je le vois bien ! cria l'ingénieur.

C'était un homme encore jeune, tout frais émoulu de l'Académie de Novosibirsk. Il venait de loin et ignorait encore les usages dans ce camp de travail. Pour lui, un homme mort était un homme mort, à qui certains égards étaient dus. Il ne lui vint pas à l'esprit que le mort était un détenu, détenu politique de surcroît.

— Pourquoi est-il ici ?

— Pourquoi pas ? répondit Sémion, stupéfait.

— Est-ce une réponse ? s'écria l'ingénieur en herbe.

— Que voulez-vous entendre, camarade ingénieur ?

— Vous ne pouvez pas abandonner ainsi un mort !

— Il est hors du chantier et ne gêne pas. Que voulez-vous de plus ?

— Vous ne pouvez pas... un mort !

L'ingénieur avala plusieurs fois sa salive. Il jeta encore un regard aux yeux bleus de Piotr qui brillaient sous les feux du soleil et haussa les épaules, comme secoué par un frisson. Le nez de Sémion le démangeait. Il pinça sa seconde narine et se moucha sur le côté.

— Il y a au moins cent manières possibles de mettre un mort à l'abri, fit le jeune ingénieur d'une voix hésitante, comme rouillée.

— Piotr sera ramené au camp dans le camion du matériel. Qu'il attende à l'abri ou en plein soleil, pour lui, ça ne change plus grand-chose !

— Nom ? fit l'ingénieur d'un ton sec.

— Piotr. N° de camp I en chiffre romain, tiret, quatre cent soixante-neuf...

— *Votre* nom ! hurla la jeune recrue.

— Sémion Victorovitch Plachine, contremaître, brigade de transport V, camp JaZ 451/1.

— Vous vous présenterez au rapport !

— Ça m'apprendra ! fit Sémion avec humeur en tirant sur sa barbe.

C'était une barbe noire, fournie, dont il était fier et qui lui valait de grands succès auprès des femmes.

— On le met sur le côté avec les plus grands soins et on se fait engueuler ! Camarade ingénieur, c'était un détenu !

— Et alors ! Un détenu est aussi un homme !

— Vous devriez en parler à Rassoul Souleïmanovitch, le commandant, fit Sémion en grimaçant un sourire.

Puis il se baissa, prit un grand morceau de carton qui traînait là par hasard et le posa sur le visage de Piotr. Ce qui ne fit qu'ajouter à l'insolite de la situation, car le carton – un emballage de boîtes de conserve – portait l'inscription « Haricots au lard ».

— Camarade ingénieur, vous êtes encore très jeune. C'est votre première place. C'est très méritoire, à votre âge. Vous voulez devenir premier ingénieur ? Alors, regardez le gazoduc, pas les hommes. Dans deux ans, des millions de mètres cubes de gaz devront passer par ici, jour et nuit. Tout le reste est sans importance. Et en particulier, une rognure comme Piotr !

Il se retourna, laissant en plan le jeune ingénieur, et retourna, à pas pesants, vers sa brigade. Il alluma une pipe, s'assit sur une pile de traverses déchargées et observa ses gens.

Une heure plus tard, on enleva le cadavre de Piotr avec la camionnette des cuisines qui, d'habitude, retournait au camp plus tôt. Comme le mort était congelé, il ne posait pas de problème. On le mit en travers comme une planche, par-dessus les récipients en fer-blanc sans couvercle, dans lesquels on avait apporté la soupe. Au camp, Nina Pavlovna, la cuisinière, pousserait des hurlements en disant que

c'était contraire à l'hygiène. Mais Nina Pavlovna rouspétait toujours.

Le jeune ingénieur regarda pensivement disparaître la voiture. Il n'arrivait pas à oublier le regard de Piotr. C'était sa première véritable rencontre avec un mort. Les morts, à la télévision, en Afghanistan ou ailleurs dans le monde, n'étaient que des images que l'on pouvait couper à volonté. Ici, il s'était réellement trouvé face à face avec un mort, s'était penché sur lui, avait regardé ces yeux bleus immobiles, et il en avait éprouvé un choc profond.

— Vous êtes l'espoir et l'avenir de l'Union soviétique ! leur avait-on dit à l'Académie. Vous ferez de votre patrie l'État le plus puissant et le plus riche de la planète. Nous sommes fiers de vous.

Leurs cœurs n'avaient fait qu'un bond et ils s'étaient portés volontaires pour travailler à la construction du gazoduc qui traverserait la Sibérie. Tioumen, Tobolsk, Irbiï, Sourgout, Oust-Ichim, Tcheliabinsk... Ils travaillaient à l'entreprise du siècle : ce tuyau sans fin qui serpentait à travers la glace, la toundra, la taïga et la steppe. Et, pour la première fois de leur vie, ils voyaient ce que les hommes pouvaient faire des hommes : des esclaves du gazoduc. Ils découvraient les camps de travail disséminés à travers le pays. Ils vivaient pour la première fois côte à côte avec des créatures qui ressemblaient à des hommes, qui parlaient comme des hommes, qui se mouvaient comme des hommes, qui pensaient comme des hommes – mais qui n'avaient pas d'existence, qui n'étaient que des forces de travail accomplissant dix heures quotidiennes de labeur éreintant, et n'ayant aucun droit, pas même celui de vivre.

« Sinon, ils ne seraient utiles à rien. Au moins, ici, ils travaillent pour le bien du peuple », avait-on expliqué froidement aux jeunes recrues qui, naïvement, demandaient des éclaircissements. « Chacun à son niveau d'utilité optimal, c'est la devise de l'avenir ! »

Inutile de poser des questions. Il ne restait plus qu'à s'habituer à vivre au côté des condamnés, en fermant les yeux sur leur déchéance. Ils faisaient partie du matériel, au même titre que les tuyaux, les vis, les rivets, les traverses, les excavateurs, les grues, les camions, les postes de soudure, les compresseurs ou les simples marteaux. Ils n'étaient rien d'autre que des outils avec des membres humains et des visages humains.

Le jeune ingénieur attendit que le véhicule eût disparu derrière un monticule et retourna à l'intérieur du baraquement mobile. Il faisait chaud dans le petit habitacle en bois, le poêle en fonte ronflait et rougeoyait, entourant hommes et objets d'une épaisse fumée. L'ingénieur retira sa veste matelassée, jeta sa chapka – bonnet de fourrure pourvu de larges protège-oreilles – contre le mur, et s'assit à la table encombrée de plans, après avoir, du bout du pied, rapproché une chaise. Il y avait là quatre autres personnes, tous ingénieurs, plus

âgés et plus expérimentés que lui.

— Nous avons un mort, prononça à voix basse le jeune camarade ingénieur au milieu de la fumée.

La phrase ne provoqua aucune réaction. Cela eût été beaucoup plus grave s'il avait dit : « L'excavateur III est hors d'usage. »

— On l'a simplement évacué. » L'ingénieur tapa du poing sur la table. « Avec les ordures !

— Ici, ce n'est pas le lieu pour brûler des cierges ! » fit quelqu'un dans la pièce.

L'homme se nommait Bougaritchov. La quarantaine, en Sibérie depuis douze ans, marié à une femme yakoute, père de famille, trois enfants. Un homme honnête, droit, qui faisait dans sa jeunesse de la sculpture sur bois et chantait de mélancoliques chansons de la taïga en s'accompagnant au luth.

— On ne traite pas un homme de cette manière ! dit tout haut le jeune ingénieur. Qu'est-ce que vous faites de la dignité humaine ?

— Bois un bon verre de vodka, petit frère, et tu trouveras la réponse, fit un autre en riant – il se nommait Peresov –, mais ne te casse pas la tête à propos de morale.

— C'est son premier mort, remarqua Bougaritchov en versant du thé. » Le samovar bouillait sur le poêle. « Il faut qu'il s'habitue ! ajouta-t-il.

— Jamais ! s'insurgea le jeune camarade ingénieur en tambourinant du poing sur la table. Où sommes-nous donc, ici ?

— En Sibérie. » (Bougaritchov but une gorgée de thé brûlant et fit claquer sa langue.) « En Sibérie, l'ami ! »

C'était une réponse qui n'appelait pas de commentaires.

On n'explique pas la Sibérie...

Larissa Davidovna écoutait, sur un tourne-disque moderne, les plus belles mélodies de *La Belle au Bois Dormant*, de Tchaïkovski, quand Tchouban Kasbekovitch Ovanessian, après avoir frappé brièvement, entra et s'immobilisa près de la porte.

Arménien, Tchouban ressemblait à un milliardaire de la Côte d'Azur, et il était pleinement conscient de l'effet qu'il provoquait. Quand il ne portait pas la blouse blanche qu'il s'était fait tailler sur mesure à l'atelier de confection du camp, il s'habillait ostensiblement à l'occidentale, faisant transformer, également par l'atelier, les vêtements de confection sans originalité que l'on pouvait acheter dans les magasins d'État de Sourgout.

Pour cela, il avait commandé, via Sverdlosk-Tioumen-Tobolsk, des magazines de mode « décadents » français et italiens. Chaque mois, il en arrivait de nouveaux – autant qu'il était possible d'en commander par l'intermédiaire de l'agence de presse internationale. Dès qu'ils

parvenaient au camp, Tchouban Kasbekovitch manifestait autant d'enthousiasme qu'une femme qui vient de trouver un nouveau rouge à lèvres. Il s'enfermait dans sa chambre et se plongeait dans les photos en couleurs de la nouvelle mode masculine. En ces moments-là, même sa voix et son comportement se modifiaient. Il sanctionnait avec moins de rigueur les détenus qui se faisaient porter malades et accordait un plus grand nombre d'arrêts de travail que d'habitude. À l'intérieur du camp s'était constituée une sorte de téléphone arabe : de l'infirmier en chef au responsable du baraquement VI en passant par l'électricien, l'information circulait. Les nouveaux journaux sont là ? Aussitôt, les malades se présentaient à l'infirmerie. Tchouban Kasbekovitch les faisait défiler rapidement devant lui, regrettant les précieuses minutes qu'il perdait ainsi. Il n'avait en tête que ses magazines de mode comme une fille son amoureux.

Larissa Davidovna regarda Tchouban avec étonnement. Il n'était pas dans ses habitudes d'entrer ainsi après quelques coups frappés à la porte. Cela s'était produit tout au plus quatre ou cinq fois au cours de toutes ces années, et seulement dans des cas d'urgence. Dans la vie courante, ils s'évitaient plutôt. Ils travaillaient certes tous les deux à l'hôpital du camp – Tchouban opérait, elle s'occupait de médecine générale –, ils échangeaient des diagnostics, quelques mots polis, mais c'était tout. Ils n'avaient jamais eu de contacts personnels, ni de conversations amicales, si ce n'est une fois par an, pour la fête de l'hiver à l'occasion de laquelle le commandant Rassim invitait le personnel dirigeant à manger, à boire et à danser. Il arrivait que Tchouban, lors de ces festivités, soit tenu de faire danser Larissa Davidovna, bien qu'il eût préféré le jeune lieutenant aux boucles blondes, Gavril Ivanovitch. Plus d'un baissait pudiquement les yeux parmi les blonds patients qui se retrouvaient seuls avec Tchouban dans la salle de consultations, et faisaient l'objet d'exams particulièrement attentifs et prolongés. Ils sortaient généralement de cet entretien munis d'un bon pour la cuisine sur lequel il était écrit : « Quatre jours de rations spéciales avec une portion supplémentaire de deux cents grammes de viande. »

À une époque, quelques détenus grattaient les pains de margarine, mettaient de côté leur butin, et, quand ils avaient amassé ainsi une centaine de grammes, les confiaient à l'un des chauffeurs qui allait échanger la margarine à Sourgout contre une petite bouteille d'eau oxygénée. Les détenus l'utilisaient pour se décolorer les cheveux ainsi que les parties plus intimes de leur système pileux qui prenaient alors des teintes lumineuses très appréciées de Tchouban quand ces faux blonds se faisaient porter malades.

Mais, comme partout, il y avait, dans le camp, des mouchards, dévorés par la jalousie. Tchouban apprit la supercherie et ceux qui dès

lors s'y risquèrent furent condamnés à faire partie des commandos de travail les plus redoutés : les troupes d'assèchement des marécages. Des millions de moustiques s'abattaient en été sur les colonnes sans défense, car seuls les surveillants et les contremaîtres portaient des casquettes ou des chapeaux à moustiquaire.

— Un problème, Tchouban Kasbekovitch ? demanda Larissa Davidovna en baissant le son du tourne-disque. À moins que ce ne soit la musique de *La Belle au Bois Dormant* qui vous ait attiré ici...

— La camionnette des cuisines a amené un mort, dit Tchouban d'une voix tendue. Le pauvre a été assommé par une traverse de chemin de fer.

— Un accident ? fit froidement Larissa. C'est de votre ressort, Tchouban.

Elle tira une couverture sur ses jambes, bien qu'elle sût pertinemment que ce n'était pas la vue d'une cuisse féminine qui ferait perdre la tête à Tchouban. Comme toujours pendant ses heures de liberté, elle s'était mise à l'aise, et se promenait en tenue légère dans les locaux surchauffés qu'on avait mis à sa disposition : trois pièces à l'intérieur de l'hôpital, salon, chambre et une sorte de bibliothèque. Le grand luxe ! Les citoyens soviétiques des métropoles n'avaient pas le confort dont elle jouissait dans le pénitencier JaZ 451/1. Trois pièces pour une seule femme... Celui qui aurait raconté cela à Moscou ou à Kiev, voire à Irkoutsk ou à Tchita, se serait attiré un sourire narquois et une réflexion du genre : « Tu as un peu de fièvre, l'ami, écris donc ça plutôt dans un conte de fées ! »

Mais dans le camp 451/1, au nord-est de Sourgout-sur-Ob, dans cette région de marécages et de lacs entre les fleuves Agan et Aikayegan, petites taches de terre arrosées par les larmes de Dieu qui prenaient ici le nom d'étangs, de mares ou de flaques – un morceau de terre où le silence fait l'effet d'un cri, si grande est la solitude sous le ciel infini – ici, il était possible que Larissa, en tant que médecin-chef, dispose de trois pièces. Et, à l'intérieur de cet appartement, il arrivait souvent qu'un mince slip et un soutien-gorge blancs fussent le seul ornement de cette silhouette gâtée par la nature.

Car Larissa Davidovna était belle. Elle avait des cheveux noirs coupés court, légèrement ondulés aux tempes. Son visage était étroit, ses pommettes saillantes. Ses yeux semblaient receler d'impénétrables secrets et donnaient à ses interlocuteurs le sentiment de leur irrémédiable infériorité. Ses jambes constituaient pratiquement les deux tiers de sa silhouette : des jambes fines, mais aux mollets musclés. Dix ans plus tôt, elle avait été une bonne coureuse de deux cents mètres. On l'avait même sélectionnée pour les Jeux Olympiques, quand on dut l'opérer de l'appendicite. Après cette intervention pourtant bénigne, elle ne retrouva jamais sa meilleure forme et ne

brilla plus que dans des réunions sportives universitaires.

Elle avait maintenant trente-deux ans et affichait une beauté insolente, selon les propres mots de l'ingénieur en chef Morozov. Le commissaire politique du camp, le camarade Yachiayev, exprimait quant à lui la chose plus poétiquement : « Une rose épanouie », avait-il déclaré.

Et c'était une véritable infamie de laisser moisir une si jolie femme dans un pénitencier, même si elle était médecin-chef et disposait d'un trois-pièces !

Larissa tira donc une couverture sur ses cuisses nues et se cala en arrière sur le vieux sofa. Un canapé de la fin du siècle – Dieu seul sait comment il avait atterri à Sourgout-sur-Ob, dans cette damnée Sibérie. Mais il était déjà là à l'arrivée de Larissa. C'était quatre ans plus tôt, et cela s'était décidé assez brusquement ; on l'avait mutée de Perm, où elle travaillait comme médecin-chef dans une clinique pour poitrinaires. Comme l'ordre émanait du KGB à Moscou, via l'administration des goulags à Tioumen, il n'était pas question de le discuter.

Jusque-là, Larissa ignorait ce que signifiait travailler dans un camp à « régime sévère ». Elle l'apprit dès son arrivée à JaZ 451/1 quand le commandant du camp Rassoul Souleïmanovitch Rassim, ce bouillant Turc à la conscience d'aurochs, passa un bras autour de son épaule et saisit de la paume de sa main son sein droit en déclarant :

— Nous avons eu une femme médecin, elle n'a pas survécu à son cinquième avortement. Son prédécesseur, le docteur Semlakov, un sentimental, s'est pendu un matin à la fenêtre avec ses bretelles. C'était un tempérament fragile. Un jour, il m'envoie soixante-quatorze fripouilles, toutes portées malades. Que vouliez-vous que je fasse ? Je les ai renvoyées au travail – et ça lui a brisé le cœur. Que pouvons-nous attendre de vous, ma chère Larissa Davidovna ?

— Un coup de genoux entre les jambes si vous n'enlevez pas immédiatement votre main de ma poitrine, camarade podpolkovnik ! avait-elle répondu avec un sourire en lui adressant un regard en biais sans aménité.

Rassim avait aussitôt retiré sa main, mais à dater de ce moment, la haine avait fleuri entre eux aussi vigoureusement que le sous-bois au printemps dans la taïga.

Larissa n'avait pratiquement rien voulu garder de ce qu'avait laissé derrière lui le docteur Semlakov. Il était pourtant meublé de façon tout à fait Spartiate : un lit, une armoire, une table, une chaise et une bibliothèque pleine de livres sur des pays étrangers dans lesquels, tous les soirs, il se plongeait pour oublier le camp et ses marécages. Des livres sur Hawaï, Tahiti et les Seychelles, la Floride, les longues plages de sable blanc du Mexique ou du Maroc... et il avait vécu dans

cet enfer de la taïga jusqu'à ne plus pouvoir le supporter.

Larissa avait tout jeté, sauf le sofa. Dans cette solitude, il lui faisait l'effet d'une pièce sauvée d'un monde englouti. Elle avait fait venir tout le reste de Tioumen et de Sverdlovsk : des meubles en bouleau clair, des rayonnages de livres, des sièges confortables, mollement rembourrés, des lampes avec des abat-jour en tissu et deux tapis du Caucase.

— Vous êtes millionnaire, camarade ? s'était écrié Rassim quand, après six mois d'attente, tous ces raffinements étaient arrivés de Tobolsk par camion. Vous avez des hommes importants parmi vos relations de lit ?

Larissa avait tourné le dos à Rassoul Souleïmanovitch sans un mot, ce qui n'avait pas contribué à renforcer l'harmonie de leurs relations. Le commandant s'était renseigné un peu partout, de Tioumen à Perm, pour savoir comment cette Tchakovskaïa avait pu se procurer notamment deux tapis du Caucase – il avait appris que la camarade avait un oncle à Moscou dont on savait seulement qu'il avait une certaine influence à la direction du Parti. Renseignement nébuleux, mais il avait suffi à Rassim. Les oncles influents sont dangereux, quel que soit l'endroit où ils se trouvent. Ils peuvent avoir l'effet de lointains nuages susceptibles de modifier les conditions météorologiques. Un homme prudent se tient à l'écart des intempéries invisibles.

La haine qu'ils se vouaient mutuellement, et que rien ne justifiait en dehors d'une profonde et inexplicable inimitié, était tenace, mais Rassim faisait des efforts pour se montrer poli. Il ne disait plus à Larissa : « Eh bien, joli téton... », mais l'appelait respectueusement « Docteur », voire « Camarade médecin-chef », ce qui ne l'empêchait pas de couler vers ses hanches et sa poitrine des coups d'œil insidieux. Pourtant, il restait vigilant. Il était impossible qu'un beau brin de femme comme la Tchakovskaïa restât des années durant privée d'homme ! C'était totalement contre nature, à moins qu'elle ne fût le pendant féminin de Tchouban Kasbekovitch, dont les blondes conquêtes déclenchaient chez Rassoul de véritables nausées. Mais rien à faire, camarades ! La belle Larissa demeurait irréprochable, ne faisait jamais entrer secrètement un homme dans son appartement, et n'avait jamais été surprise en compagnie des secrétaires du chantier – si ce n'est qu'elle jouait ouvertement avec elles aux échecs jusqu'au petit matin. Non, il n'y avait absolument rien à lui reprocher.

« Elle a dû se coudre en dessous, avait déclaré Rassim au cercle des officiers un soir qu'il avait bu assez de vodka pour délier sa langue. Une femme si belle... dans le placard à balais ! »

— Bien sûr que c'était un accident ! lança Tchouban, toujours sur le pas de la porte en tirant de la poche de sa blouse taillée sur mesure un

paquet de cigarettes qui n'étaient pas des papirossi car Tchouban fumait des orientales, des cigarettes douces qu'on lui livrait avec ses magazines de mode, des cigarettes à l'arôme suave, capiteux.

— Je me trompe peut-être, camarade, mais je crois que c'est aussi de votre ressort. Le mort, c'est Piotr !

Rien dans le mince visage aux pommettes saillantes ne trahit la brutale accélération du poulx de Larissa. Elle serra plus étroitement la couverture autour de ses jambes nues, mit le tourne-disque encore plus bas et passa sa main droite dans ses cheveux noirs.

— Quel Piotr ? demanda-t-elle avec une parfaite maîtrise d'elle-même.

— Le poète.

— Qui l'a tué ?

— Tué ? » Tchouban lui adressa un regard hébété. « Une traverse de chemin de fer...

— Qui la lui a jetée à la tête ?

— La pile a glissé au déchargement, et Piotr était placé au mauvais endroit. C'est tout. Un accident comme il y en a des centaines. »

Tchouban retint un rictus.

— C'était votre patient préféré, pas vrai ?

— Un pauvre bougre qui n'a jamais compris pourquoi les poèmes lyriques peuvent être dangereux pour l'État. Il en composait aussi dans le camp, il me les a récités. L'un des derniers s'appelait « Nous, fleurs des marais ».

— Nous y voilà, camarade ! Défaitisme déjà au niveau du titre. C'est le danger, avec ces incorrigibles rêveurs, ils ne comprennent pas tout le mal qu'ils peuvent faire.

Il tira sur sa cigarette parfumée et souffla la fumée en pointant les lèvres en avant, comme pour un baiser.

— Voulez-vous le voir une dernière fois ? Il est dans la salle d'anatomie. Je viens de faire son autopsie.

Tchouban observait Larissa comme le chat la souris. Mais elle ne broncha pas. Elle hocha légèrement la tête, en apparence presque indifférente, et arrêta le tourne-disque. Puis elle se leva, maintenant la couverture autour de ses hanches, et pointa en avant son étroit menton.

— Sortez, Tchouban Kasbekovitch. Je vais m'habiller.

Le docteur quitta l'appartement et se dirigea d'un pas alerte – on l'aurait dit porteur d'une joyeuse nouvelle – vers la salle d'anatomie. La Tchakovskaïa le suivit peu après, vêtue d'une jupe en laine et d'une chemise marron également en laine. Elle avait chaussé des bottes à talons hauts. Son visage était discrètement poudré, ce qui donnait à sa peau naturellement mate un aspect plus coloré encore.

Dans la pièce, Tchouban resta debout derrière le corps étendu. La

calotte crânienne brisée avait été proprement ouverte. Personne n'avait refermé les yeux de Piotr ; vides d'expression, ils semblaient regarder Larissa. Elle s'approcha et ferma les paupières du plat de la main. Puis elle se retourna, plongeant ses doigts dans un bac émaillé rempli d'une solution désinfectante et les secoua.

— Vous allez le faire inhumer aujourd'hui ?

— Bien sûr. Avez-vous un vœu particulier, camarade ?

— Non. Pourquoi ?

— Je croyais... Peut-être une croix ?

— Vous êtes un balourd, Tchouban !

Ses yeux sombres ne trahissaient pas le moindre émoi quand elle sécha ses mains à un torchon et passa devant le mort pour gagner la sortie.

— Piotr était athée, dois-je vous l'apprendre ?

Elle claqua la porte derrière elle, regagna son appartement et s'y enferma. Puis elle se planta devant la fenêtre, derrière les rideaux, le regard dirigé vers la grande place vide devant l'hôpital et vers la rue où roulaient les premières brigades retournant au camp. C'étaient les colonnes de sciage. Elles n'avaient pas une longue route à faire et voyageaient en camion découvert. Dans chaque camion, il y avait deux sentinelles avec des chiens dressés. Ils constituaient un moyen de prévention des fuites plus sûr que les mitrailleuses et les miradors.

Les camions stoppaient devant la grande porte du camp, le chauffeur tendait à la sentinelle le titre de transport, on comptait les arrivants. Si le nombre collait, on donnait le feu vert pour pénétrer dans le camp. Là, à l'intérieur des hautes palissades en bois protégées à l'extérieur par des fils de fer barbelés, ils étaient entre eux, les morts-vivants, les âmes mortes. Ils étaient accueillis par leur chef de baraquement, les kapos, ces détenus privilégiés, pour la plus grande partie des condamnés de droit commun. Un politique accédait rarement à un poste de confiance à l'intérieur du camp. Un crime crapuleux reste du domaine de l'humain – mais quiconque critique le Régime s'expose à perdre ses privilèges d'homme.

Larissa Davidovna joignit les mains et les appuya contre son front. « Il faut prier, se disait-elle. Prier pour Piotr, pour que son âme trouve enfin le repos là-haut, loin par-delà les cieux. » Personne ne le verrait, chacun est seul avec sa conscience, mais il y en aurait plusieurs, ce soir, qui prieraient quand ils apprendraient sa mort. Ils s'accroupiraient dans un coin de leur baraquement, ou joindraient les mains dans leurs lits, sous leurs couvertures, tourneraient leurs visages vers le mur et soulèveraient leurs épaules afin que nul ne voie bouger leurs lèvres. Et, du bout des doigts, tandis qu'ils regarderaient autour d'eux par précaution, ils feraient un signe de croix.

« Dieu soit avec toi, Piotr. À nous revoir dans l'éternité, petit frère.

Sois béni entre tous. Même sans toi, nous resterons soudés. On te le jure, petit père Piotr ! »

On le transporta dans une charrette jusqu'au terrain vague où l'on enterrait les morts. Ici, pas de pierre tombale, pas de pieu en terre portant un nom, même pas un petit tertre. On tassait la terre, et quand le champ était plein, on le reboisait, on plantait dans le sol des boutures de cèdres et de mélèzes et on laissait à la force sauvage de la taïga le soin de sanctifier l'endroit. Il était bien assez pénible déjà de creuser les tombes : à quatre-vingts centimètres de profondeur, dans le meilleur des cas, le sol était gelé en permanence. Pour aller plus profond, il eût fallu employer la dynamite. Rassoul Souleïmanovitch avait fort logiquement proposé de brûler les morts, proposition qui n'avait pu être retenue car on manquait des fours nécessaires.

Larissa était toujours à la fenêtre quand elle vit cahoter sur la grande place la charrette qui transportait Piotr enveloppé dans une couverture. Deux détenus la tiraient, accompagnés par un soldat et le chien de rigueur. Le commandant Rassim, qui était fou de chiens, avait une prédilection pour les boxers et les bergers allemands. Quand un animal était malade, ou blessé, il ordonnait des examens approfondis et se comportait comme si lui-même avait perdu un œil. Mais si les gardiens annonçaient qu'au cours du dernier roulement quatre détenus étaient tombés d'épuisement, il se contentait de grogner et déclarait d'un ton morose : « Il faut demander du renfort à Perm. Bon Dieu, j'ai besoin de gens en bonne santé pour ce satané gazoduc ! »

« Puisses-tu trouver la paix dans un autre monde, petit père Piotr. Nous penserons toujours à toi. »

Larissa détourna la tête, regarda sa montre, enfila sa blouse de médecin et se prépara pour la visite du soir. Tout le monde dans le camp, y compris Tchouban, trouvait que cette visite était un non-sens.

— Nous ne sommes pas à la clinique de l'université de Moscou ! avait aboyé à plusieurs reprises Rassim alors qu'il croisait Larissa allant examiner ses malades. Vous leur faites des lavements d'eau sucrée ?

— Je souhaiterais qu'on me donne suffisamment de glucose, ça en aiderait beaucoup ! avait-elle répondu avec dignité.

Rassim avait contenu sa rage impuissante. À cause de ce damné oncle de Moscou...

Dans la grande salle commune de la section « médecine interne », un détenu aux cheveux bouclés, blanc comme neige, vint à la rencontre de Larissa. Il portait dans chaque main un seau en plastique rempli d'urine. Quand il vit la Tchakovskaïa, il se mit au garde-à-vous. Sa veste de coutil grise indiquait que c'était un auxiliaire médical.

— Il est mort, murmura-t-il quand Larissa passa près de lui. Piotr

est mort...

— Je sais, professeur. Je l'ai vu. Un accident.

— Vraiment un accident ? Il y a tellement de bruits qui courent dans le camp. Les rumeurs pullulent comme des vers. C'était vraiment une traverse ?

— Oui.

— Quelle perte pour nous tous !

— Il nous faut honorer sa mémoire.

L'homme aux cheveux blancs, un professeur de cybernétique accusé de divulgation de secrets d'État à l'occasion de conférences données à l'étranger – il avait pourtant produit le texte de toutes ses interventions et demandé, en vain, la relaxe –, releva la tête et pointa son menton en avant.

Mikola Victorovitch Yachiayev, le commissaire politique du camp, venait de franchir la porte d'entrée de l'hôpital. C'était un petit homme râblé au visage rose dont les lèvres protubérantes donnaient l'impression qu'il sifflait en permanence. Mais les apparences étaient trompeuses et il n'y avait personne dans le camp, pas même Rassoul, le commandant, qui ne souhaitât l'envoyer au diable. Ce qui n'était que justice, car Mikola Victorovitch en était en quelque sorte la réincarnation. Partout où il apparaissait, on se mettait à trembler. On savait qu'il avait, à Sverdlovsk, une jolie femme et trois petits enfants, tous rouquins, de véritables petits anges. Il montrait leurs photos à tout le monde avec fierté, mais les photos étaient aussi une arme dangereuse. Plusieurs fois, des détenus, convoqués à son bureau, avaient jeté un regard un peu trop appuyé vers la photo de sa femme en bikini – exposée de manière à être vue par ceux que Yachiayev convoquait – cela leur avait valu dix jours de yachtchik.

L'enfer ! Un yachtchik – le mot signifie caisson – était un minuscule réduit en bois sans fenêtre ni plancher. À même le sol. Rien pour s'asseoir, rien pour se tenir. En hiver, le froid et la pénombre. En été, la pénombre et la canicule.

Tel était Yachiayev.

Dès qu'il l'aperçut, le professeur à cheveux blancs lança à haute voix :

— N° 14, chambre 9. Anatoli Pavlovitch Doudine. Du sang dans les urines !

Larissa comprit sans avoir besoin de se retourner. Elle fit un geste comme pour chasser une mouche. Le professeur tourna les talons et s'éclipsa. Yachiayev se rapprocha en se grattant le nez, qu'il avait large. Il faisait penser à un petit cochon de lait.

— C'était le professeur Polevoï, le cybernéticien, n'est-ce pas ?

— Oui, fit sèchement Larissa.

— Comment se débrouille-t-il, belle doctoresse ?

— Bien. Mais que venez-vous faire dans mon secteur ?

Ses yeux brillaient d'une agressivité manifeste. « Elle est superbe », se dit Yachiayev.

— Je suis venu vous annoncer que demain je donne une conférence. Ici, dans la salle commune. Tous les malades devront venir. Avec ou sans leur lit ! Tous ! demain soir à huit heures !

Il se gratta de nouveau la naissance du nez et tourna brusquement les talons. Il trotta jusqu'à la porte sur ses petites jambes ramassées.

Larissa respira. « Piotr lui a échappé, se dit-elle. Mon Dieu, quel carnage si Yachiayev avait pu lire dans ses pensées, regarder sous le crâne de Piotr... »

À quelque temps de là, à Rome, le père Stephanus Olrik recevait un coup de téléphone mystérieux. Il décrocha, et une voix agréable prononça ces simples mots : « J'ai besoin de vous ! »

Le père Olrik appartenait à la congrégation de la Sainte Croix à Rome, un petit ordre très fermé dont le terrain d'action se situait principalement en Asie. Ses supérieurs l'avaient détaché au Vatican comme interprète de russe dans un service qui, officiellement, n'existait pas. Baptisé « Section de l'Est », il n'était pas mentionné sur les registres des salaires, n'était répertorié sur aucune liste d'emploi, et disposait pourtant de quelques bureaux à l'extérieur du Vatican, dans la petite ville de Fiumicino, tout près de l'aéroport. Une maison d'aspect archaïque au toit de bardeaux couvert de mousse. L'endroit n'attirait pas spécialement l'attention...

Le père Stephanus se laissa aller en arrière contre le dossier de sa chaise, allongea les jambes et considéra la pointe du stylo à bille rouge qu'il tenait dans sa main gauche. Il était occupé à traduire un article d'une revue des jeunes communistes soviétiques qui traitait d'un problème préoccupant : on notait, écrivait l'auteur de l'article, parmi la jeunesse soviétique, une progression sournoise du sens religieux.

— Qui est à l'appareil ? demanda Olrik. Est-ce bien moi que vous demandez, le père Stephanus ?

— Puisque j'ai votre numéro de téléphone, c'est hautement vraisemblable, n'est-ce pas ? Je voudrais vous prier de me retrouver dans une heure place Campo dei Fiori. Je vous y attends. Nous marcherons un peu...

— Vous êtes un plaisantin, monsieur dont j'ignore le nom ! fit Olrik amusé. Si je n'étais pas occupé à une tâche importante, je prendrais le temps de poursuivre cette conversation. Malheureusement...

— Il s'agit d'une affaire beaucoup plus importante que celle qui vous occupe. Je suppose que vous traduisez une revue russe...

Le père Olrik sursauta, laissant tomber son crayon rouge sur la

table.

— Mais qui êtes-vous ? fit-il d'une voix rauque en même temps qu'il déclenchait l'enregistreur téléphonique.

Son interlocuteur eut un petit rire discret.

— Dire que les techniciens ne sont pas parvenus à supprimer ce petit « clac » à l'enregistrement ! Tranquillisez-vous, père Stephanus. Vos supérieurs sont au courant. Le directeur de votre bureau est d'accord.

— Personne ne m'en a rien dit.

— À ma demande explicite. Je vous en prie, arrêtez cette boîte stupide et effacez l'enregistrement. À tout à l'heure, Piazza Campo dei Fiori.

— Et comment vous reconnaîtrai-je ?

— Moi, je vous connais, père Stephanus. Nous ne pouvons pas nous manquer. Je suis encore plus ecclésiastique que vous !

— Un moment ! s'écria Olrik. Encore une question...

Mais son interlocuteur avait raccroché, probablement certain que cette question allait venir.

Quelques instants plus tard, le père Olrik était face au directeur de la « Section de l'Est » dans un bureau aux murs couverts de rayonnages, sobrement meublé de quelques chaises et d'une table. Le seul effort de décoration était une immense photo en couleur du pape dans un cadre en cuivre jaune. Comme Olrik, il portait un costume noir avec une collerette rigide. Il avait reçu le titre de prélat et faisait officiellement partie de l'Administration des Jardins du Vatican.

— Je viens de recevoir un appel mystérieux, commença le père Olrik.

Mais le prélat fit un signe, s'assit en souriant et lui indiqua une chaise à côté de lui. Olrik prit place et regarda avec étonnement s'ouvrir le tiroir du bureau. Une bouteille de cognac apparut, suivie de petits gobelets en argent. Le prélat versa l'alcool, tendit un gobelet à Olrik et leva le sien.

— Noyons donc votre étonnement ! Il faut d'abord que je vous dise une chose, Stephanus. J'ai longtemps hésité avant de donner mon accord. J'ai lutté contre moi-même comme un archange contre les démons. J'ai d'abord prononcé un NON catégorique, puis je me suis laissé convaincre. Servir Dieu n'est-il pas le plus important, même au prix de tous les dangers ?

— Je ne comprends rien, dit Olrik. Qui est cet interlocuteur anonyme, Monsignore ?

— C'est aussi un Monsignore.

Le prélat se leva, alla vers la fenêtre, puis se mit à marcher en long et en large dans la pièce qui sentait le renfermé, croisant ses mains derrière son dos.

— Si nous sommes un petit groupe en marge de la légalité dont personne ne veut connaître l'existence au Vatican, votre interlocuteur, lui, n'a pas la moindre existence.

Le père Olrik but son verre de cognac et eut soudain envie d'une cigarette. Mais cette envie resta un désir pieux, car le prélat était un non-fumeur fanatique qui professait une telle aversion pour le tabac qu'il faisait ouvrir immédiatement les fenêtres quand il pénétrait dans une pièce où l'on avait fumé. En compensation, il mangeait trois plaques de chocolat par jour : au lait le matin, fourré au moka à midi, goût amer l'après-midi. Son médecin le lui avait interdit de longue date, et Monsignore observait d'ailleurs certaines règles diététiques. Mais pour le chocolat... « Dieu pardonne les péchés véniels », avait-il dit un jour. Et, de fait, malgré son diabète et le chocolat, le prélat avait atteint soixante-neuf ans, était solide comme un roc, et, avec ses pommettes rouges – au demeurant un signe inquiétant – il semblait d'une santé florissante et évoluait dans la vie avec autant de bonheur qu'un dauphin dans une piscine chauffée.

— C'est une affaire tellement délicate que personne ne veut s'en occuper, reprit le prélat en se remettant à marcher en long et en large dans le bureau.

Il s'arrêta devant la photo du pape, la considéra un instant en silence et poursuivit :

— Lui non plus ne sait pas. Mais ne faites pas cette tête-là, Stephanus ! Nous ne trompons pas le pape, nous nous contentons de ne rien dire. Qui ne dit rien ne ment pas, n'est-ce pas ? Sous Pie XII, la politique du Vatican à l'égard de l'Est était encore une sorte d'opposition au combat stalinien contre l'Église, mais depuis Jean XXIII, on assiste à une certaine libéralisation, une plus grande tolérance, ce qui n'empêche pas nos frères des Églises de l'Est de connaître d'énormes difficultés. Notre tâche est de réunir des informations... avec votre concours, Stephanus.

— Je ne vois toujours pas ce que je viens faire dans cette histoire.

— Cela, Monseigneur Battista vous l'expliquera.

Le prélat leva les deux mains.

— Mais ne lui dites pas que je vous ai révélé son nom. S'il vous le confie lui-même, très bien, sinon, considérez qu'il n'en a pas.

— Et qu'attend-il de moi ? demanda le père Olrik d'une voix hésitante.

— Il vous le dira personnellement. Je n'en sais rien moi-même, aussi étrange que cela puisse vous paraître. Ce n'est pas un mensonge ! Je vous apprécie beaucoup, j'estime votre travail, vous le savez. Et Dieu m'est témoin que j'ai essayé d'empêcher ça...

— D'empêcher quoi ?

— Que l'on vous enlève à moi !

— Monsignore ! s'écria Olrik en se levant de sa chaise. Je trouve fort délicat de votre part que vous m'administriez tout cela goutte à goutte, à doses homéopathiques. Mais que se passera-t-il si je ne vais pas Piazza dei Fiori ?

— Rien !

— Bien que cela semble si important ?

— Nul ne peut vous contraindre, Stephanus. Vous êtes prêtre. On peut vous confier une tâche, mais on ne peut pas vous ordonner de sacrifier votre vie.

— Un instant !

Le père Olrik respira profondément. La dernière phrase du prélat l'avait touché droit au cœur. Il remarqua soudain qu'il respirait plus difficilement. Il ressentait comme une crampe au plus profond de lui-même.

— Que voulez-vous dire à propos de ma vie ?

— On vous l'expliquera, Stephanus. Écoutez en toute quiétude. Et je vous le répète, nul ne peut vous contraindre. Seule votre conscience le peut !

Perdu dans ses pensées, le père Olrik retourna à son bureau. Il s'arrêta au milieu de la pièce, se retourna et leva les yeux vers le crucifix en bois qui pendait au mur, au-dessus de la porte. Il se signa en silence. Il était profondément troublé, il lui fallait bien l'admettre. Les explications confuses du prélat l'amenaient à toutes sortes de suppositions. Mais aucune n'était de nature à mettre sa vie en danger. Il ne pouvait s'agir d'une mission officielle dont seul son ordre aurait pu prendre l'initiative. D'ailleurs, cela ne se passait jamais aussi rapidement, ni par téléphone. Sans compter tout le mystère qui semblait entourer cette affaire. Alors, la politique ? Seigneur, de quoi pouvait-il bien s'agir ? Il n'y avait pas au Vatican de projets mettant délibérément en péril la vie d'un prêtre ! Cela contredisait toutes les règles morales.

Il rangea sa table, jeta un coup d'œil sur sa montre ; il lui fallait se presser s'il voulait être à l'heure au rendez-vous. Son appréhension avait encore grandi quand il sortit de la maison à l'abandon pour monter dans sa petite Fiat. Il prit la direction de Rome. Il conduisait en pensant à autre chose, et par trois fois faillit provoquer un accident. Il supporta sans broncher les coups de klaxons et les gestes mettant en doute sa santé mentale ; arrivé à proximité de la place Campo dei Fiori, il se mit en quête d'un emplacement de parking. Il gara finalement la voiture à moitié sur le trottoir. Pour éviter d'inutiles problèmes avec la police, il mit en évidence derrière le pare-brise une carte « Service de presse du Vatican ». Ce n'était certes qu'un demi-alibi, mais ces braves carabiniers hésitaient généralement à infliger une amende à un représentant du pape.

Il chemina lentement vers la Piazza Campo dei Fiori. Son interlocuteur inconnu était déjà là. L'homme attendait debout près du kiosque à journaux. Il portait le costume noir des ecclésiastiques. De taille moyenne, sec, il avait des cheveux blancs et l'un de ces visages ascétiques qui rappellent les moines du Moyen Âge. Il lisait le *Messaggero*.

Le père Olrik traversa la place et ne s'étonna pas que l'ecclésiastique, apparemment plongé dans sa lecture, l'eût repéré depuis longtemps. Celui-ci plia le quotidien et le mit dans la poche de sa veste.

— Bravo, dit-il calmement quand Olrik fut près de lui. Vous êtes ponctuel. Une qualité rare, aujourd'hui, croyez-moi. Aussi rare que le sens des responsabilités. Bienvenue, père Stephanus. Je suis Giovanni Battista.

Stephanus se souvint des mots du prélat : « S'il vous dit son nom, ce sera bon signe... »

— Comment dois-je vous appeler, signore Battista ? demanda-t-il, hésitant.

— Appelez-moi Monsignore.

Battista glissa son index droit sous son col blanc empesé. Il faisait une chaleur étouffante, et il transpirait.

— J'imagine que beaucoup de questions vous brûlent la langue...

— Qui pourrait m'en tenir rigueur, Monsignore ?

— Il eût été plus simple que je vous fasse venir chez moi. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, même au Vatican, les murs ont des oreilles. Vous avez entendu parler de cet évêque à la solde de Moscou qui officiait dans l'entourage immédiat de Paul VI. Le Kremlin était au courant de tout ce qui se passait au Vatican. Depuis, je suis prudent. Après tout, je m'appelle, moi aussi, Giovanni Battista. Comme Paul VI.

Ce devait être une plaisanterie. Le père Olrik tordit poliment la bouche en ébauchant un sourire. Moscou, se dit-il. Le Kremlin. Espionnage. Un voile du secret commençait à se lever. Mais non, c'était impossible... au Vatican, il n'y avait pas de services secrets au sens politique du terme...

— Je propose, dit Monseigneur Battista en embrassant la Piazza du regard, que nous allions en voiture à la Villa Borghese et que nous cherchions un banc à l'ombre, dans les jardins, où nous pourrions nous entretenir en toute tranquillité. Nous lirons chacun notre bréviaire et nous pourrions ainsi parler sans attirer l'attention. Je pars devant. Suivez-moi dans dix minutes. Nous nous retrouverons à l'entrée principale. Saluons-nous comme si nous nous rencontrions par hasard.

Une demi-heure plus tard – la circulation à Rome mettait parfois à rude épreuve une patience d'ecclésiastique – ils se retrouvèrent devant

la Villa Borghese, simulèrent la surprise et commencèrent à cheminer côte à côte dans ce qui est sans doute le plus beau parc du monde, jusqu'à un banc à proximité d'une grotte, entre des bosquets et des arbustes en fleurs.

— Ici, dit Battista avec autorité. C'est le bon endroit pour deux hommes de Dieu.

Il eut un petit rire rempli de sous-entendus, s'assit et tira son bréviaire de sa poche.

— Afin de calmer votre impatience, Père Stephanus, car je devine que vous êtes sur le point d'exploser, sachez que nous avons prévu pour vous une tâche qui dépasse tout ce que vous pouvez imaginer. La réalité dépasse la fiction... mais asseyez-vous donc, Père !

— Qui êtes-vous, Monsignore, et qui représentez-vous ? demanda Olrik tout en prenant place.

— Je sers le Christ, tout comme vous. Et j'ai le devoir d'apporter aux hommes dans la peine la consolation de l'Église. La Parole de Dieu, le pain des plus pauvres des pauvres. Le monde est rempli de martyrs. De martyrs anonymes... Les politiciens nous masquent les vérités quotidiennes. Lorsque l'Europe échange avec la Russie son gaz naturel contre des milliers de tonnes de beurre, qui s'inquiète du sort des cinq millions de travailleurs forcés employés dans les grands chantiers d'Union soviétique comme celui de ce gazoduc qui doit traverser la Sibérie ? On emploie pas moins de cent mille esclaves, rien que pour cette entreprise.

Battista feuilleta son bréviaire, comme s'il y cherchait une page.

— Voilà ma tâche, Stephanus : communiquer un peu de force à ces créatures que l'on piétine, à ces êtres humains que l'on a privés de leur dignité, leur faire entendre la parole de Dieu...

— D'ici ? de Rome ?

Le père Olrik se mit à feuilleter à son tour son bréviaire. Quelques promeneurs passèrent devant eux, jetant un coup d'œil indifférent à ces deux ecclésiastiques en méditation.

— Vous envoyez là-bas des colis de vivres ?

— Qui n'arriveraient jamais ? Me croyez-vous si naïf ?

— Prier dans les églises de Rome ne servira pas à grand-chose, Monsignore.

— Vous voici enfin sarcastique. Très bien, parlons plus librement.

Giovanni Battista se pencha légèrement en arrière et regarda le toit de feuillage au-dessus de sa tête.

— Je vais m'exprimer à cœur ouvert, car j'ai confiance en vous. Voyez-vous, la Sainte Église n'approuverait jamais mes activités. Aujourd'hui moins que jamais. Nous faisons partie d'un petit cercle qui travaille dans l'illégalité. Une poignée de prêtres, des conjurés aussi obscurs que ces prédicateurs de l'Église primitive dans les

catacombes de Rome. Nous avons tous, bien entendu, une couverture officielle au Vatican.

— Et... si je vous comprends bien, vous voulez m'entraîner dans ce monde souterrain. Pourquoi moi ?

— Vous entraîner... quel mot excessif, Père Stephanus. Je vais vous brosser un tableau de la situation ; ensuite, vous déciderez en votre âme et conscience.

— Périphrase raffinée pour faire part d'une décision à un prêtre, murmura Stephanus.

Monseigneur Battista se remit à feuilleter son bréviaire.

— Nous nous sommes intéressés de très près à vous, Stephanus. Nous vous connaissons bien. Vos parents avaient une propriété près de Kourla, au sud de Réval, en Estonie. Ils ont dû fuir devant l'invasion russe. Avec quatre chevaux, deux chariots à ridelles et une voiture de marque Auto-Union. Quand ils arrivèrent en Allemagne, avec une seule voiture à ridelles et un cheval, ils n'étaient plus que quatre. Votre frère était mort de froid sur un chemin de campagne, près de Ligatne. Votre sœur avait péri d'épuisement sur la route de Gross-Bliden. Votre mère était enceinte, et vous êtes né pendant cet exode, à Labiau, en Prusse-Orientale. Dans une cave, sous les obus de Staline. Les quatre rescapés qui parvinrent à l'Ouest étaient votre père, votre mère, votre grand-père maternel, et vous-même, le nouveau-né, enveloppé dans du papier et des chiffons. Vous avez grandi à Hanovre, en Basse-Saxe, fait des études de théologie à Münster, et vous avez été ordonné prêtre. Votre père a voulu que vous ayez deux langues maternelles : l'allemand et le russe. « Si nous retournons un jour là-bas, disait-il toujours, le petit doit savoir le russe ! » Vous parlez aussi français, anglais et italien. Sans compter le latin, bien entendu. C'est un gros capital, Père Stephanus. Mais ce qui a encore plus de poids à nos yeux c'est que vous avez fréquenté le Collegium Russicum et que vous y avez reçu votre ordination de prêtre orthodoxe. Vous pouvez prêcher à Brescia et chanter la liturgie comme pope à Irkoutsk. Tout cela fait de vous un collaborateur précieux !

— Je suis déjà en position illégale, dit Olrik sur la défensive. Et je vous avouerai franchement que j'étais loin d'imaginer que mon ministère consisterait à traduire des articles de journaux russes...

— J'ai besoin de vous comme prêtre, Stephanus, l'interrompt Battista.

Sa voix s'était faite plus grave.

— Je vous propose un ministère.

Olrik le regarda, sidéré. Monseigneur Battista lui adressa un clin d'œil, comme s'il avait fait une plaisanterie de mauvais goût.

— Mais... on ne peut pas donner un ministère de prêtre... illégalement, bafouilla Olrik.

— Votre supérieur hiérarchique a dit oui. Pour le reste... Dieu reconnaîtra les siens.

Monseigneur Battista joignit les mains sur son bréviaire. Pour qui passait devant lui, il semblait plongé dans ses prières.

— Mais la décision n'appartient qu'à vous seul. Nous vous en prions... rien de plus. Nous ne pourrions pas faire davantage.

— Et où se trouve ce ministère ? demanda le Père Olrik.

Son cœur cognait, il le sentait battre dans les veines de son cou et jusqu'aux commissures des lèvres.

— En Russie ! répondit Battista.

— Ah...

— Plus précisément, en Sibérie.

Battista leva les yeux vers le ciel parsemé de petits nuages blancs.

— Vous pouvez refuser tout de suite, Stephanus !

— Je n'ai encore rien dit, Monsignore.

— Quand j'ai prononcé le mot Russie, il me semble que vous avez fait « Ah » et j'ai eu l'impression que vous vous changiez en pierre.

— Je m'y attendais...

— Et vous vous dites : c'est insensé, cela confine à la folie. N'est-ce pas ?

— Je suis atterré à l'idée que vous puissiez faire entrer clandestinement des prêtres en Russie. Vous devez comprendre mon trouble, Monsignore.

— Jusqu'au pape Pie XII, il y avait au Vatican un service qui s'occupait d'infiltrer des prêtres en Russie soviétique. Vous le savez, Pie XII haïssait le bolchevisme. La haine qu'il lui vouait était même tellement forte qu'elle l'amena à pactiser avec les nazis sous Hitler. Ou, en tout cas, à tolérer Hitler dans l'espoir d'anéantir Staline. Les passions sont dévastatrices, mais les papes sont aussi des hommes, avec leurs faiblesses. Dieu pardonne à Pie XII. Quoi qu'il en soit, notre Église en Russie le paya très cher. Le NKVD, comme se nommaient alors les services secrets soviétiques, frappa un grand coup. La plupart de nos frères furent démasqués sur dénonciation et finirent dans des camps pénitentiaires ou, après avoir été torturés, dans les caves du NKVD. Nous avons des cures secrètes dans toute la Russie – de Minsk au cap Dechnev, au nord de la Sibérie, où se trouvent les camps les plus durs. Les fameux GOULAGS. Savez-vous que plus de six mille détenus travaillent dans les îles Kouriles à mettre le caviar rouge en boîte ? Quant au caviar noir, il est conditionné dans l'usine Lénine à Gouriev, une usine construite par des forçats. La toute-puissance industrielle de l'Union soviétique repose sur les ossements de milliers de détenus.

Battista tourna son bréviaire entre ses doigts.

— Nous avons recensé deux cent cinquante-trois camps de travail

en Union soviétique. Je peux vous montrer une liste avec les emplacements exacts. Nous avons même les adresses postales. Mais beaucoup de camps nous sont encore inconnus. On n'en entend parler que par des détenus transférés. Dans la seule circonscription de Perm, il y a plus de cinquante camps.

Oui, voilà la situation, Stephanus. Sous Paul VI et sous Jean XXIII, l'infiltration de prêtres en Russie fut interdite. Nous avons eu suffisamment de martyrs. Seules quelques congrégations bibliques font encore la contrebande de bibles dans les différents dialectes et idiomes soviétiques, mais ce sont des initiatives privées.

Battista posa son bréviaire à côté de lui et glissa de nouveau son index sous son col empesé.

Il avait très chaud. Et il était profondément ému.

— Nous avons à déplorer une nouvelle perte, poursuivit-il. Nos efforts se concentrent depuis quelque temps sur les camps qui ont surgi sur le parcours du pipe-line qui transportera le gaz naturel de Urengoj à Tcheliabinsk. Près de Sourgout, il y en a trois. À proximité de Tioumen se trouve le complexe pénitencier de Oust-Ichim, qui ne figure sur aucune carte russe, et près de Sourgout-sur-Ob, le redoutable camp JaZ 451/1. C'est là que le frère Peter Van Orbourg, un Hollandais, avait réussi, par le biais d'une terrible condamnation aux travaux forcés, à échafauder en secret sa paroisse. Son rayonnement fut tel que de petits groupes confessionnels s'étaient créés dans quatre autres camps, ce qui prouve à quel point le besoin de Dieu et de sa consolation est grand chez ces pauvres créatures.

Monseigneur Battista regarda le père Olrik dans les yeux.

— Il y a un mois, nous avons appris la mort de notre frère Peter Van Orbourg. Un accident stupide : une traverse de chemin de fer lui est tombée sur la tête au cours d'un déchargement. Piotr est mort. Le camp JaZ 451/1 est sans prêtre.

— Et c'est moi... moi qui dois partir maintenant en Sibérie ? À la place de ce Peter ?

Olrik inspira une profonde bouffée d'air frais, joignit les mains et se rendit compte que, malgré la chaleur ambiante, elles étaient gelées.

— Comment... comment avez-vous prévu la chose, Monsignore ?

— Nous discuterons plus tard des détails techniques. Je veux d'abord connaître votre décision. Personne ne vous en voudra de refuser, ajouta-t-il sur un ton paternel. C'est à vous de décider ce que vous faites de votre vie. Je crois que même le Christ ne vous en aurait pas donné l'ordre.

— Vous avez parlé à ma conscience, Monsignore, répliqua Olrik en avalant avec difficulté sa salive. À ma conscience de prêtre. Il n'y a qu'une réponse possible.

Battista joignit ses mains sur sa poitrine.

— Mon choix était donc juste ! Je vous ai pressenti parmi quarante-neuf candidats, tout aussi ignorants que vous de ce qui les attendait. Mon intuition m'avait dit : c'est celui-ci...

— Je n'ai pas encore dit « oui », Monsignore !

— Prenez le temps de réfléchir. Mais n'oubliez pas : chaque jour qui passe voit se rétrécir la petite communauté du camp de Sourgout. Et chaque jour sans la parole de Dieu est un calvaire pour ces morts-vivants. Nous avons besoin de vous, Père Stephanus !

— Demain, sera-ce assez tôt pour y réfléchir ? demanda Olrik en levant les yeux vers le ciel flamboyant.

La Sibérie. Un camp de travail. La dernière étape de sa vie. Sourgout-sur-Ob. Sa tombe. S'il y avait une certitude, c'était celle-là : de là-bas, de Sibérie, il ne reviendrait pas.

— Ce que je vous demande est surhumain, reconnut Battista en posant sa main sur son épaule. Je sais qu'en vous se glisse la désespérance, Stephanus. Mais vous la dominerez. Et si vous me dites non, vous ne serez pas un lâche, sachez-le !

Il sourit comme un père qui va annoncer une bonne nouvelle à son fils.

— Et maintenant, voulez-vous rester seul ou préférez-vous que nous buvions un bon verre de vin ?

— Je voudrais boire, Monsignore, murmura le père Olrik en levant la tête. » Ses yeux étaient comme couverts d'un voile. « Dieu me pardonne... mais je voudrais m'enivrer... »

Battista se leva du banc et tendit la main à Olrik.

— Venez, dit-il. Nous allons picoler comme des poivrots. Puis, je vous raccompagnerai chez vous...

*

* *

Trois jours de réflexion sont bien peu quand il s'agit de courir vers sa tombe. Olrik resta seul face à lui-même. Face à sa décision. Il n'avait personne à qui demander conseil. Personne à qui confier son tourment intérieur.

Il était seul en ce monde. Sa mère était morte en 1958, d'une pneumonie. Son père n'était pas revenu de sa dernière cure. Le dernier jour, alors que les médecins l'avaient déclaré en parfaite santé, il était mort d'un infarctus dans le couloir de l'établissement. Cela se passait en 1973, et Olrik avait dit lui-même la messe des morts pour son père. En deux langues : allemand et russe, comme celui-ci l'avait toujours souhaité. Plus de la moitié de son cœur était resté à l'Est, il l'avait toujours déclaré.

Stephan Olrik était assis devant la photo de ses parents, jetant des coups d'œil par la fenêtre et tendant distraitement l'oreille aux bruits de la rue.

Sibérie. Ce mot s'était marqué en lui au fer rouge. Sibérie. Voyage sans retour. Rue à sens unique vers l'oubli.

« Restez chez vous autant que vous le voudrez, avait répondu le prélat au téléphone quand Olrik avait demandé un congé à son supérieur. Dieu vous donne la force... »

Dieu vous donne la force... facile à dire ! Olrik avait regardé plusieurs fois le crucifix sur le mur, mais ce n'était que deux morceaux de bois collés, ils ne lui communiquaient rien, aucune force, aucune consolation, aucune quiétude, pas même un peu d'apaisement.

Pendant deux jours, il erra sans but dans Rome, baignant dans la vie bruyante de la grande ville, poussant jusqu'à la via Appia, s'asseyant sur les vestiges des colonnes romaines, écoutant le chant des oiseaux, le vent dans les pins, respirant le parfum des fleurs et observant les scarabées dans les graminées. Le troisième jour de cette lutte contre lui-même, il descendit et remonta le Tibre à bord d'un bateau d'excursion à grandes baies panoramiques, désireux de se pénétrer encore une fois de toutes les beautés que la vie pouvait offrir.

L'après-midi, il composa le numéro de téléphone que lui avait donné Monseigneur Battista. Celui-ci décrocha immédiatement.

— Stephanus... dit-il d'une voix douce. Où êtes-vous ?

— Dans une cabine téléphonique au bord du Tibre, près du château Saint-Ange.

— Dois-je venir vous prendre ?

— Oui, s'il vous plaît.

— J'arrive.

Battista trouva Olrik au bord du Tibre. Il était assis sur un vieux pan de mur, laissant balloter ses jambes comme un gamin et fumant une cigarette. Un homme d'Église n'aurait pas dû offrir un tel spectacle, mais dans les circonstances présentes, tout était pardonnable.

Battista s'assit à côté de lui sur le mur et laissa balloter ses jambes à son tour. Ils restèrent un instant côte à côte sans dire un mot, observant le fleuve, la vie animée dans les rues du port et sur les ponts.

— Quand ? demanda soudain Olrik.

— Rien n'est encore décidé.

Battista lui jeta un regard interrogateur.

— Est-ce que « quand » veut dire « oui » ?

— Vous l'avez su depuis le début, Monsignore. Je suis prêtre et j'ai une mission à accomplir.

Il cracha son mégot devant lui comme l'aurait fait un paysan russe.

— Venons-en à la partie technique, comme vous la nommez.

— Je voudrais vous prendre dans mes bras et vous serrer contre mon cœur, murmura Battista d'une voix embarrassée et légèrement

tremblante.

Il était conscient de tout ce que cette décision représentait pour Olrik.

— Allons-y, Stephanus, dit-il. À partir de cet instant, nous ne parlerons plus que russe.

— Savez-vous donc le russe, Monsignore ?

— Avec ce bel accent de Novgorod. Vous parlez trois dialectes, n'est-ce pas ?

— Oui, et même un gaillard patois des campagnes...

— C'est le moment d'en faire usage ! Ce sera pour moi l'occasion de me perfectionner...

Battista esquisa un sourire.

— Bien Stephanus... Vous vous appellerez désormais Victor Yuvanovitch Abukov. Joli nom, n'est-ce pas ?

— Abukov ?

Olrik descendit du mur et secoua la poussière de son pantalon.

— C'était le nom d'un brave citoyen soviétique dont vous allez prendre le passeport. Votre photo est déjà à l'intérieur. Plus vraie que l'original. Le mort est né à Kirov. Il a d'abord appris le métier de mécanicien automobile, puis il est devenu conducteur de poids lourds. Il s'est noyé dans la Wyatka, où il s'app préparait à pêcher, un dimanche. C'est un fleuve surnois, surtout au moment de la fonte des neiges. Victor Yuvanovitch n'était pas marié. Orphelin, il n'avait aucune famille. Ses papiers nous sont parvenus par des intermédiaires. Nous possédons toute une collection de passeports soviétiques.

Battista jeta à Olrik un coup d'œil qui n'était pas dénué d'une certaine espièglerie.

— Il y a juste un petit problème, Victor Yuvanovitch. Vous avez, à Kirov, un enfant illégitime. Une fille. Neuf ans. » Il se frotta les mains. « Il vous faudra en prendre votre parti. Vous qui êtes prêtre ! Le destin a de ces caprices...

— Mais je ne verrai jamais cette enfant, n'est-ce pas, Monsignore ?

— Rien à craindre de ce côté-là, rassurez-vous. La mère, votre ancienne maîtresse, travaillait en usine et elle arrondissait ses fins de mois en faisant le trottoir. Aujourd'hui, elle est mariée à un mécanicien. Votre passé ne vous poursuivra pas, Victor Yuvanovitch. Évitez seulement de vous rendre à Kirov. Le vrai Abukov vous ressemblait comme deux gouttes d'eau. Et il paraît que c'était un fameux coureur de jupons...

— Je crois que vous n'avez pas choisi le bon passeport, camarade ! lança Olrik d'un ton crispé en allumant une nouvelle cigarette. J'ai fait vœu de chasteté... »

Monseigneur Battista sursauta en entendant prononcer le mot « camarade ». Il répondit avec un sourire :

— La décision vous appartient, petit frère. Les situations exceptionnelles échappent aux dogmes. Mais pourquoi avoir peur ? ajouta-t-il en scrutant Olrik. Où est le problème ?

— Je n'aime pas cet aspect de la personnalité de mon nouveau personnage.

— Si ce n'est que cela, Victor Yuvanovitch !

Battista sauta du mur à son tour. Il riait.

— Allons chez moi. Nous y discuterons des obstacles plus importants que vous aurez à surmonter. J'ai parlé à votre prélat et aux responsables de votre ordre. Savez-vous que vous êtes un cas tout à fait spécial, Abukov ? Un renégat ! Vous avez quitté votre ordre sans autre forme de procès, laissant simplement une lettre qui disait en substance : « Allez vous faire foutre ». Inutile de vous préciser que vous serez destitué de vos fonctions de prêtre !

— Vous... vous ne pouvez pas me faire ça ! balbutia le nouvel Abukov épouvanté. Je ne suis pas d'accord !

— Il le faut, il faut que vous soyez rayé de toutes les listes. Vous devez disparaître. Partir sans laisser d'adresse. Stephan Olrik ne doit plus avoir d'existence.

— Et... et si je revenais un jour de Sibérie ? demanda Olrik d'une voix éteinte.

— Quelle question, Victor Yuvanovitch ! fit Battista en joignant les mains et en baissant la tête. Il est des décisions qui ont un caractère définitif.

Six semaines plus tard, un pêcheur hongrois, traversant la Tisza dans la nuit à bord d'un étroit canot de couleur neutre qui se fondait dans la brume de la nuit, transportait un homme en territoire soviétique. Outre une petite valise en carton et un sac à pain en toile à voiles comme en ont les militaires russes, l'homme avait une vieille bicyclette déginglée en provenance de la fabrique de vélos de Minsk. Il la hissa sur la rive, fit un signe d'adieu au pêcheur et sauta sur sa selle après avoir attaché la mallette et le sac à pain sur le porte-bagages avec une cordelette.

La nuit était sombre, faiblement éclairée par un croissant de lune, mais l'homme se mit à pédaler énergiquement sur la route en bon état. Une heure plus tard, il atteignit la ville de Beregovo. Il s'installa commodément dans un hangar rempli de foin et y attendit le matin.

Ainsi, un prêtre était en route pour la Sibérie.

CHAPITRE II

L'HIVER EN SIBÉRIE

avait été terrible. Et pourtant, travailler par moins quarante degrés à abattre des troncs durs comme de l'acier n'était rien en comparaison de ce qui attendait les hommes : il s'agissait maintenant de préparer le passage du gazoduc à travers la taïga.

Il fallait d'abord construire une route en dur le long du tracé de la canalisation. Une route sur laquelle on pourrait circuler même au printemps et en automne, alors que tout se fondait en un marécage sans fin. Au printemps, avec la fonte des neiges, les fleuves débordaient de leurs lits et des régions entières se transformaient en lacs bouillonnants. À l'automne, époque des pluies diluviennes précédant les grandes neiges, tout le pays était inondé, car l'eau ne trouvait pas où s'écouler. Il fallait donc aménager des canaux et construire des digues pour protéger les routes. En outre, le tracé du gazoduc devait être étudié pour permettre un contrôle permanent. Il fallait aussi installer des relais, des blocs de baraquements, des logements pour les ouvriers spécialisés, ceux qui travaillaient à la canalisation proprement dite.

Du golfe de l'Ob au sud de l'Oural, plus de deux mille kilomètres de canalisations feraient bientôt la jonction avec le second tronçon géant que l'on construisait depuis la Russie d'Europe jusqu'à la Sibérie. Il existait deux groupes de travail : l'un qui se tuait à l'ouvrage dix heures durant, voire davantage, dans des conditions infernales, pour préparer et aplanir le terrain, et l'autre, de moindre importance, qui, avec des grues et des excavatrices géantes, des appareils de soudure automatiques et une armée de véhicules spéciaux, mettait en place les tuyaux et construisait les stations de pompage.

Le premier groupe n'avait pas d'existence officielle. Il était composé de condamnés. Le second comportait les travailleurs privilégiés, venus pour la plupart de leur plein gré dans ce pays sauvage. Eux seuls avaient la vedette lorsqu'on présentait à l'opinion publique l'entreprise du siècle, le gazoduc de Sibérie.

Yachiayev, le commissaire politique responsable de la région de Sourgout, accomplissait un travail exemplaire. Lorsqu'au début de ce terrible hiver, on envoya un nouveau groupe de travail au camp JaZ 451/1, Moscou commit la bétise de laisser survoler une partie du gazoduc par un groupe de journalistes occidentaux répartis dans

quatre grands hélicoptères. Certes, ils n'avaient pas le droit d'atterrir, et toute conversation avec le sol était exclue – mais Yachiïayev avait eu le plus grand mal à ne laisser apercevoir aucun détenu sur la route et à n'y poster que les ouvriers spécialisés. Ceux-ci avaient fait de grands signes d'amitié aux journalistes afin que le monde entier pût voir que travailler en Sibérie était la chose la plus enviable qui fût.

Les journalistes occidentaux étaient repartis chez eux satisfaits, convaincus que le gazoduc n'employait pas d'esclaves.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » avait fulminé Yachiïayev après leur départ. Faire visiter le gazoduc ! Comme si nous n'avions pas assez de soucis comme cela ! Nous devons livrer du gaz. Comment ? Ça c'est notre affaire.

Il était furieux, le petit Yachiïayev, tapait du poing sur la table et crachait contre le mur chaque fois qu'il prononçait le mot « Occidentaux ».

Le nouveau groupe d'ingénieurs, dès son arrivée à Sourgout, avait été installé dans les baraquements neufs, en pierre. Il était placé sous la direction de l'ingénieur en chef Vladimir Alexeïevitch Morosov. C'était un homme calme, sérieux, renfermé ; âgé de quarante-trois ans, il avait perdu son père à huit ans alors que celui-ci marchait sur Berlin.

Vladimir Alexeïevitch n'était pas marié et l'on disait de lui qu'il préférerait dormir avec ses dessins de compresseurs que partager son lit avec une femme. On le voyait rarement rire, mais quand par hasard ses lèvres s'entrouvraient en un sourire, deux dents en or brillaient à l'avant. C'était un camarade fortuné.

Il n'échangeait avec Yachiïayev que des phrases très brèves. Celui-ci, depuis l'installation du nouveau bureau central d'architectes, y faisait des apparitions quasi quotidiennes, car la secrétaire, Novella Dimitrovna Tichonova, était un sacré brin de fille aux hanches minces et à la poitrine bien dessinée. Plusieurs fois, le commissaire politique avait invité la gentille poupée à une promenade, à une sortie au cinéma à Sourgout ou à l'opéra de Tioumen. Mais Novella, qui ne voyait en lui qu'une balle de caoutchouc vide d'air, avait dit non.

Ainsi passa l'hiver. Dans le camp, soixante-neuf hommes moururent d'épuisement et d'intoxication pulmonaire. La poussière d'asbeste, qui se dégageait au moment où l'on enveloppait les tuyaux, rongeaient les poumons. Neuf détenus se suicidèrent, deux moururent dans la yachtchik de sinistre réputation, la fameuse « caisse » de l'enfer privé de Yachiïayev.

Nul ne parlait plus de Piotr, ce poète qui avait reçu une traverse sur la tête. Les paroisses qu'il avait fondées se désagrégeaient. La peur les détruisait. Il manquait, pour les maintenir en vie, sa parole courageuse et l'exemple qu'il donnait : souffrir et garder l'espoir. Si Dieu

permettait qu'une traverse stupide détruise le travail de deux années, qu'était-ce que ce Dieu-là ? Il n'était pas plus armé que le plus misérable des détenus perdant ses dents faute de vitamines.

À la fin de ce long hiver, le commandant Rassim, commandant le camp JaZ 451/1, se trouva fort embarrassé, le médecin du camp, Larissa Davidovna, lui ayant déclaré brièvement :

— Si les conditions de travail restent aussi rigoureuses, il va falloir entasser les malades à l'hôpital comme des planches sur le chantier.

— Je vais vous expédier au travail avec ces chiens ! avait-il hurlé.

Puis, il avait passé en revue l'hôpital et envoyé dans le froid glacial tous ceux qui pouvaient encore marcher.

— Allez donc vous chercher un hôpital à Yalta ou à Sotchi, là où l'on masse la cellulite. Pourquoi ces fripouilles ne pourraient-ils pas travailler, Larissa Davidovna ?

— Ils sont malades, camarade colonel.

— Peuvent-ils manger ? demanda Rassim, une lueur sauvage dans les yeux.

— Oui, bien sûr.

— Peuvent-ils chier ?

— Je ne répondrai pas à cette question.

— S'ils peuvent chier, ils peuvent aussi travailler ! glapit Rassim. N'essayez pas de chambouler les lois de la nature, camarade doctoresse. Demain matin, je veux que cet hôpital soit vide, ou je vous envoie mes chiens. Vous verrez comme vos malades deviendront sportifs, tout d'un coup.

Pour faire enrager Larissa Davidovna, il convoqua un par un à l'hôpital les patients tremblants de froid sur la place Appell et les fit examiner par le collègue de Larissa, Tchouban Kasbekovitch Ovanessian. Ronchonnant et transpirant, le chirurgien, après en avoir examiné la moitié, déclara :

— Souleïmanovitch, qu'allons-nous faire ? Un seul diagnostic pour tous ces malades : blocs de glace. Avec tout le respect que je vous dois, on ne peut pas continuer comme ça. Vous avez un plan à respecter, mais avec de telles méthodes, vous n'y arriverez jamais. Pour tuer des hommes, on n'a pas besoin de médecins.

Le colonel se mit à souffler comme un fauve, donna un coup de pied dans le tabouret sur lequel était assis un patient, et celui-ci roula contre le mur où, prévoyant avec sagesse que tout mouvement ne ferait qu'aggraver la situation, il resta sans bouger, jusqu'à ce que Rassim eût quitté la pièce.

— Je vous remercie, Tchouban Kasbekovitch, dit Larissa un peu plus tard, alors que tous les malades avaient regagné leur lit ou les couches de fortune dans les couloirs. Selon une première estimation, dix-neuf hommes au moins sont victimes de gelures et devraient

arrêter le travail pour quelque temps. Très honnêtement, je ne vous aurais pas cru ce courage !

— Courage, ma belle ! fit Tchouban avec un sourire embarrassé en tirant sur sa cravate italienne à fleurs. Entre nous, j'avais la flemme de les examiner tous.

— Votre flemme a sauvé des vies humaines.

— Vous voyez que mes imperfections ont aussi leur valeur. Je vous dois une revanche, à l'occasion.

— Je vous en dispense, Tchouban. » Larissa lui tendit la main. « Le camarade Rassim ne nous laissera pas en paix dans les jours à venir. J'ai peur de la fonte des neiges. Le plan prévoit : déboisement et aplanissement des sections 19 à 25. Section 22, construction de deux ponts. Sections 18 à 21, fin de la préparation des travaux de terrassement. Toute cette région va se transformer en marais dès la fonte des neiges.

— Ce n'est pas nouveau, camarade.

— Ne voyez-vous pas dans quel état sont ces gens, Tchouban !

— Je ne suis pas aveugle !

— Selon une disposition de l'administration centrale du camp, chaque détenu a droit quotidiennement à deux mille quatre cent treize calories.

— Arrêtez, Larissouchka ! Vous allez me faire mourir de rire !

— Ils n'en ont même pas la moitié – pour dix heures de travail dans la taïga !

— Adressez une pétition à Tioumen ou à Perm. Ce n'est pas une voiture pleine de pain qu'on vous enverra, mais un psychiatre, tout spécialement à votre intention.

— N'avez-vous jamais pensé qu'on pourrait faire grève ? »

Tchouban regarda Larissa Davidovna comme si elle lui avait postillonné au visage. Puis il passa sa main dans ses cheveux pommadés et tira nerveusement sur son nœud de cravate.

— Grève dans un camp ? C'est une idée de tête brûlée. Oui, c'est complètement idiot. Camarade, vous ne vous rendez pas compte de ce que ça provoquerait !

— Il y a des exemples historiques. La grève de Vorkuta. La démonstration de Karaganda. Des milliers d'hommes ont crié : « Nous avons faim. Pas de pain, pas de travail... »

— Et qu'ont-ils obtenu, hein ? Ça s'est terminé comment, mon amour ?

Tchouban toussota, tira de sa poche un mouchoir brodé de dentelles et tamponna ses lèvres féminines auxquelles il ne manquait qu'un peu de rouge à lèvres.

— Les militaires sont arrivés, une unité du KGB a encerclé le camp. On a mis en batterie des mitrailleuses et des lance-grenades...

— Hé ! hé !

— Mais les grévistes n'ont pas cédé. Plutôt mourir sous les balles que de faim, ont-ils crié. Ils ont fait bloc. Et on n'a pas tiré dans le tas – un camarade de l'administration centrale est arrivé, il est monté sur un camion et a tenu un discours. Il a donné raison aux affamés, déclarant qu'il comprenait fort bien qu'ils réclament du pain. Tout travail mérite salaire. Certes, on manquait de kacha et de viande, de poisson et de céréales, mais cela changerait rapidement. La construction de la Russie n'en était qu'à ses débuts ; si on savait utiliser la richesse de son sol, le peuple soviétique serait le plus fortuné de la terre. Mais pour atteindre ce but, il fallait travailler dur !

— Et les gens de Karaganda et de Vorkuta se sont contentés de ces bonnes paroles ?

— Oui ! on a augmenté les rations. Il y a même eu de la viande dans la soupe. Plus de pain moisi, l'espoir est revenu.

— Et maintenant ? demanda Tchouban en prenant un ton mystérieux.

— Le camp de Vorkuta est fermé. Quant à Karaganda, il passe pour un camp modèle que même les Occidentaux viennent visiter. Sur invitation, bien sûr. » Larissa s'appuya contre le mur et ferma les yeux. Ses seins saillaient sous sa blouse, mais Tchouban n'y fit pas attention ; cela ne l'intéressait pas. « Le bruit s'est répandu, poursuivit-elle, d'autres camps se sont mis en grève...

— Avec quels résultats ? Silence là-dessus... Vous voyez ! Et parions, belle camarade, qu'aucun camp n'avait un commandant comme Rassim. Avec lui, pas de danger que les détenus fassent grève. Ce serait de la folie ! Il n'y en a pas quatre sur mille qui oseraient une chose pareille. Et s'ils l'osaient, il les ferait pendre au mirador principal à côté de l'entrée, et les y laisserait jusqu'à ce que les corneilles les aient dévorés. Une insurrection a besoin d'un chef. Y en a-t-il un ici ? Je ne vois que des squelettes vacillants, qui baissent leur cuillère quand il y a un morceau de viande dedans.

— Mais si on continue comme ça, Tchouban, insista Larissa, au printemps après la fonte des neiges, nous aurons plus de pelles que d'hommes !

— Ce n'est pas un problème, camarade ! » fit-il en grimaçant un sourire.

Rajustant son nœud de cravate, il ajouta :

— Les prochains camions nous ramèneront de Perm et de Tioumen des travailleurs tout frais. Nous avons suffisamment de wagons – et les remplir n'a jamais encore posé de problèmes. Ma douce Larissa Davidovna, pensez-vous arrêter le cours de l'Ob en vous plaçant au milieu du courant, les bras écartés ?

— Il faut alerter le reste du monde !

— Ce que veut le reste du monde, c'est le gaz de Sibérie, pas l'indignation de Larissa Tchakovskaïa... il vaut mieux vous taire et vous réjouir d'être encore en vie !

C'était un terrible hiver.

Et, comme on s'y attendait, quand la fonte des neiges commença, ce fut encore pire.

Pendant ce temps, Victor Yuvanovitch Abukov marchait à travers l'Oural. Il avait l'aspect hirsute d'un loup affamé par l'hiver – mais il se trouvait superbe et il était rempli de courage.

C'était un jour exceptionnellement doux. Un temps de printemps comme on en rêve. Les bouleaux étaient en fleurs, l'air embaumait de partout, les prairies encore inondées commençaient à se colorer timidement, la vie surgissait de toute part avec une force nouvelle, stimulée par les premiers rayons du soleil tombant d'un ciel blafard. Les dernières perdrix blanches voletaient dans les airs, les hermines prenaient déjà des teintes brunes, les écureuils et les furets couraient de-ci, de-là ; le long des ruisseaux et des rivières, des étangs et des bras d'eau endigués naturellement, les castors contrôlaient ce que l'hiver avait laissé de leurs barrages. Et celui qui se serait promené dans la forêt aurait pu rencontrer encore un ours endormi ou une bande de loups qui n'avaient pas à chercher bien loin leur nourriture : elle courait entre leurs pattes.

Une bien belle saison. La forêt s'étirait ; sur les rivières, les dernières glaces se brisaient. Le sol, imprégné d'eau comme une éponge humide, exhalait toutes sortes de parfums ; on aurait dit que chaque motte de terre était une herbe aromatique. L'hiver avait été dur, plus long que d'habitude, plus froid aussi ; on n'avait pas atteint de tels records depuis plusieurs générations.

« La moisson vient trop tard, avaient murmuré les paysans, debout derrière leurs fenêtres colmatées avec des journaux, ça va encore faire une année de famine, il faudra compter les grains de blé. »

Et soudain, en l'espace d'une nuit, à la fin du mois de mai, le chaud vent du sud était arrivé, il avait brisé la glace des fleuves avec un bruit de tonnerre, et fait naître sur la cime des arbres les premières pousses vertes. Quand les premières alouettes s'envolèrent dans le ciel doré par le soleil, les paysans ôtèrent leurs casquettes et se frottèrent les mains, ceux qui étaient encore croyants firent un signe de croix. Les plus heureux allèrent même jusqu'à embrasser leur femme en criant : « On est sauvés ! Crachons dans nos mains ! »

Abukov avait avancé plus vite qu'il ne l'aurait cru. Il avait escompté de grosses difficultés, de nombreux détours, des contrôles dangereux et il avait pensé devoir se réfugier plus souvent dans les villes qui se trouvaient sur son chemin. On n'est nulle part plus en

sécurité que dans une grande ville – c'est bien connu. Un homme parmi la foule est anonyme – à la campagne, tout le monde connaît tout le monde.

« Si vous arrivez à Sourgout avant l'hiver, vous aurez de la chance ! avait dit Monsignore lors de l'un de leurs derniers entretiens à Rome. Mais ne prenez pas de risques, Stephanus – pardon : Victor Yuvanovitch. Pas d'excès de courage, ne présumez pas de vos capacités. La sécurité passe avant tout ! Prenez le temps qu'il vous faut pour bien vous intégrer dans le camp. Nous ne sommes pas à une semaine près – vous avez toute la vie à votre disposition. »

Abukov n'en revenait pas que son voyage depuis la frontière soviéto-hongroise jusqu'à l'Oural se soit déroulé aussi simplement. Avec sa vieille bicyclette, il avait roulé de Beregovo via Mukachevo jusqu'à Stanislav ; là, il avait appuyé le vélo contre le bâtiment de la gare. Puis il avait étudié attentivement la carte murale et décidé de passer par Kiev. Kiev est une ville gigantesque, il ne risquait pas d'y attirer l'attention.

Abukov demanda poliment au guichet s'il n'y avait aucun risque que le train pour Kiev déraile. Il ajouta que c'était la première fois qu'il s'embarquait dans un véhicule de ce genre. On entendait dire tellement de choses à propos de déraillements sur des rails verglacés. Lorsque l'employé lui eut expliqué patiemment qu'aucun train pour Kiev n'avait jamais déraillé depuis qu'il était en fonction, Akubov prit un billet et paya en roubles.

Devant la gare, l'endroit où il avait laissé son vélo était vide. Il avait fait le bonheur de quelqu'un, mais ce devait être un camarade bien élevé, car il avait préalablement détaché la valise en carton d'Abukov et sa musette qu'il avait appuyée contre le mur. Il y a encore des filous qui ont de l'éducation.

Abukov poussa un soupir, prit la valise et la musette et s'assit dans la salle d'attente de la gare. Stanislav est une petite ville aux environs fertiles et de nombreux paysans s'y rendaient afin d'y vendre le produit de leurs champs au marché. Grâce à une économie planifiée qui n'avait jamais encore fonctionné, non seulement les trains à destination des grandes villes étaient bondés de paysans, de leurs paniers, leurs caisses et leurs sacs – mais même les avions. De petits cochons de lait, dans des corbeilles en osier posées sur des genoux, s'envolaient pour Kichinev, Kiev, ou même Gomel. Le prix des voyages était si peu élevé que la vente de deux petits cochons et de quatre poules valait le déplacement.

Pour quelques kopecks, Abukov s'acheta un gros oignon, deux belles carottes et un morceau de pain de campagne et, assis par terre, mangea de bon appétit en faisant claquer sa mâchoire. Un fonctionnaire de la milice fit par deux fois une apparition de routine,

mais n'effectua pas de contrôle.

Jusqu'ici, on n'avait demandé que deux fois ses papiers d'identité à Abukov. La première fois, sur la route de Stanislav, la police de la route l'avait arrêté. Deux miliciens à l'allure débonnaire sur deux grosses motos.

— Ne dites rien, camarade ! s'écria Abukov en joignant les deux mains et en les levant vers le ciel. Je connais ma faute. Pas d'éclairage ! On ne me voit pas. Je suis un danger public mais que puis-je y faire ? On m'a volé ma lampe – et où voulez-vous que j'en trouve une ? J'ai cherché partout. Dans tous les ateliers. J'ai offert quatre fois le prix. Rien, rien ! Rien à faire ! Le camarade dans l'atelier m'a ri au nez : « Une simple lampe, sans la bicyclette ? L'ami, aérez-vous un peu l'esprit ! Je peux vous la commander, mais quand vous la recevrez, en admettant que vous la receviez, impossible à dire ! »

Les miliciens – l'un d'entre eux sentait la vodka à plein nez et ses yeux brillaient – se mirent à rire et, donnant une bourrade à Abukov, lui demandèrent son passeport. Ils n'y jetèrent qu'un coup d'œil rapide, s'abstenant même de vérifier si la photo était ressemblante.

— Hé, mon vieux, que faites-vous en pleine nuit sur cette route ? Vous ne venez pas du travail !

— En quelque sorte ! » Abukov adressa aux deux policiers un clin d'œil complice. Entre hommes, il y a des explications qui exigent un clin d'œil. « Connaissez-vous Maria Allouïevna, camarades ?

— Non.

— Si vous la connaissiez, vous ne me poseriez plus de questions. Dès qu'elle bouge son gentil cul, on ne peut s'empêcher de lui coller au train. J'ai voulu passer une petite heure près d'elle, pour me divertir après le travail et voyez où ça m'a mené ! À cette heure, je devrais être au volant de mon trois essieux. Mes yeux se ferment. Oh, Maria... »

De nouveau, les miliciens éclatèrent de rire, donnèrent une bourrade à Abukov, et le laissèrent repartir sans lumière.

Lors de son second contrôle, il raconta la même histoire, soulignant son épuisement par un long bâillement. Cette fois encore, on le laissa repartir sans histoires – quand il s'agit de jolies femmes, aucun homme ne reste insensible.

Monsignore Battista aurait dû les entendre, s'était dit Abukov, quand il avait enfin atteint Stanislav. Où allez-vous donc chercher tout ça ? aurait-il certainement demandé. Il a fallu que vous confessiez un bien grand nombre de brebis galeuses pour en savoir tant.

Abukov resta quatre jours à Kiev. Il logea dans une certaine famille Gordeïev. Il dormit dans le salon sur un sofa, payant pour cela le prix exorbitant d'un rouble par nuit.

Il avait fait la connaissance de Yakov Prokopïevitch Gordeïev à la

gare de Kiev. Il s'était heurté à lui alors qu'il venait de commander au buffet de la gare un verre de lait chaud avec du miel et un petit pain. Gordeïev avait levé son verre, s'était reculé, et les deux hommes s'étaient heurtés.

— Rien de grave, mon frère, avait dit poliment Gordeïev. Je pourrai toujours lécher mes doigts. Et de votre côté ?

— Pas de problème. J'ai presque terminé mon petit déjeuner. Vous m'avez seulement marché sur le pied.

— Veuillez m'excuser.

— C'est déjà fait, camarade.

Ce courtois début d'entretien s'était poursuivi par une longue conversation à l'issue de laquelle Gordeïev avait proposé son sofa moyennant un rouble par nuit.

— Pourquoi perdre votre temps à courir les rues, mon cher Victor Yuvanovitch ? s'était-il écrié en passant son bras autour des épaules d'Abukov comme s'il s'était agi d'un vieil ami. Partout, on essaiera de vous voler. Les hôtels sont des coupe-gorges. Chez nous, vous vous sentirez comme à la maison. Combien de temps voulez-vous rester ?

— Tout au plus une semaine.

— Et après ?

— Je dois continuer vers Sverdlovsk.

— Le ciel vous protège ! Quel long chemin ! Qu'allez-vous donc faire au fond de l'Oural, mon ami ?

— Obligations professionnelles.

Abukov avait bu le reste de son verre de lait au miel et s'était essuyé les lèvres du dos de la main.

— Je suis conducteur de poids lourds. Vous savez, ces gros engins de dix tonnes et plus, plusieurs essieux. Nous sommes des spécialistes très recherchés. Un jour, des recruteurs sont venus chez nous, ils ont projeté un film sur la taïga, nous ont expliqué pendant des heures comment ça se passait là-bas. On peut y vivre bien. Ils garantissent un salaire mensuel cinquante pour cent supérieur aux salaires les plus élevés. Avec des primes et un logement gratuit. Plus un mois entier de congé. Si on additionne le tout, c'est plus de deux fois mieux payé qu'ailleurs. J'ai sauté sur l'occasion.

— Mais c'est la Sibérie, Victor Yuvanovitch, dit Gordeïev en frissonnant.

— J'arriverai bien à m'y faire ! s'écria Abukov avec un rire juvénile.

La demeure des Gordeïev se composait d'un salon, d'une chambre à coucher, d'une minuscule cuisine et d'un WC sur le palier que se partageaient les quatre locataires. Le matin, à midi et le soir après le repas, on faisait souvent la queue devant la porte, une porte qui n'était pas très épaisse : les moindres bruits la traversaient. Mais on ne fait pas tant de manières entre voisins ! C'était déjà une chance d'habiter

une maison où chaque famille avait son propre logement. Yakov Prokopïevitch Gordeïev faisait partie des privilégiés : il travaillait au comité de planification pour la construction des routes et connaissait beaucoup de gens influents.

Anna Nikitaïevna Gordeïev, la femme de Yakov, était une petite personne sympathique et rondelette ; elle accueillit leur nouvel hôte avec amabilité, et lui servit à midi une pleine assiette de citrouille qu'elle lui factura trente-cinq kopecks. Mais, le soir venu, la situation se compliqua quand la fille unique de Gordeïev, Marianna Yakovïevna, rentra de l'usine de moteurs électriques où elle était employée à la section bobinage.

Petite et décharnée, Marianna louchait à faire peur ; devant comme derrière, elle était plate comme une planche rabotée et faisait claquer sa langue pour exprimer son contentement. Ce quelle fit dès qu'elle aperçut Abukov, lui disant :

— Vous allez vous plaire chez nous, camarade ! Vous ne manquerez de rien, vraiment de rien...

Gordeïev gloussa de contentement. La Gordeïev apporta des poivrons farcis au poulet, que, cette fois, elle ne compta pas. Abukov se sentit mal à l'aise. Il comprenait soudain que Yakov Prokopïevitch, tout à son amour paternel, ne proposait son sofa aux hommes qu'il recrutait qu'afin de faire un petit plaisir à sa fille – service qu'aucun homme ne lui aurait rendu de sa propre initiative. La rencontre à la buvette de la gare n'était certainement pas un hasard...

Abukov tint bon quatre nuits, réussissant à fuir les avances de Marianna. Le vieux Gordeïev se consumait de chagrin et de colère.

Anna Nikitaïevna, la remuante petite mère, nourrissait Abukov comme si elle avait engraisé un bouc. Mais quand il fut établi définitivement que même les friandises les plus recherchées ne réussiraient pas à décider leur hôte, Gordeïev, le cinquième jour, déclara d'une voix embarrassée :

— Victor Yuvanovitch, tu es un hôte agréable que nous apprécions beaucoup, toujours poli, jamais saoul, pas chicaneur – si tu savais les gens qu'on peut rencontrer ! – malheureusement il va falloir nous séparer. La mère d'Anna vient nous rendre visite, nous avons besoin du sofa. On ne peut quand même pas faire dormir la grand-mère par terre ! J'espère que tu comprends la situation.

Abukov comprenait parfaitement. Il paya sa dernière nuit et quitta l'habitation de Gordeïev. Il considérait d'ailleurs qu'il était suffisamment resté à Kiev pour se familiariser avec les coutumes de ses habitants. Il prit sa valise et sa musette, embrassa Gordeïev et sa femme, fit transmettre ses salutations à Marianna, et s'élança dans les rues.

Le même après-midi, il aperçut, à la buvette de la gare de Kiev,

Yakov Prokopievitch qui levait son verre et se cognait à son voisin, un homme d'aspect robuste.

Un père se doit de calmer les appétits de sa fille...

Abukov s'envola pour Perm à bord d'un avion de l'Aeroflot. Perm, la porte de l'Oural. Le seuil de la Sibérie.

À l'aéroport, on contrôla minutieusement son passeport. Un camarade du KGB, au costume gris terne, l'examina page par page tout en observant Abukov avec des yeux inquisiteurs.

— Vous êtes volontaire ? demanda-t-il. Vous voulez aller à l'administration centrale du bâtiment ? Pourquoi ?

— Il y a de bons roubles à gagner là-bas, camarade. Je veux y rester d'abord trois ans. Si ça me plaît, dans la taïga, je m'y ferai construire une maison, je chercherai une femme et j'aurai des enfants. C'est bien dans la ligne du plan, je crois.

Le contrôleur lui rendit ses papiers, hocha la tête et lui fit signe de passer. Le cœur battant, Victor Yuvanovitch s'assit dans la salle d'attente sur une banquette en plastique, regardant le terrain d'atterrissage par la baie vitrée.

Avec des papiers en règle, même la Russie ne pose pas de problème, se dit-il. Un avion va me transporter aux portes de l'enfer. Ensuite, pour y pénétrer, ce sera une autre histoire.

Car un passeport en règle ne suffit pas pour entrer dans un camp de travail. Il y faut d'autres papiers.

Victor Yuvanovitch Abukov allait entrer dans un pays dont le monde soupçonne à peine l'extraordinaire développement. Un pays où sans arrêt de nouvelles villes surgissent du sol gelé – des villes avec des universités, de gigantesques aciéries, des gisements pétroliers dont on ignore l'importance, des bassins houillers, des usines chimiques dont personne à l'Ouest ne connaît les noms. En Sibérie, près d'un million de jeunes poursuivent des études dans quelque cinq cent cinquante écoles spécialisées. Dans la seule région de Tioumen, on extrait annuellement six cents millions de tonnes de pétrole et plus de huit cents milliards de mètres cubes de gaz. Les gigantesques fleuves sibériens fournissent quatre-vingts pour cent de l'énergie hydraulique de l'URSS – sept cent soixante-dix milliards de kilowatts-heure pour les seuls fleuves de Sibérie orientale – une production supérieure à celle de la totalité des fleuves des États-Unis.

Les aciéries de Kusnezsk, en Sibérie occidentale, donnent à la Russie un tiers de ses voies ferrées. La structure métallique du Palais des Congrès de Moscou et du Palais de la Culture de Warschau ont vu le jour ici, ainsi que l'armature du barrage égyptien d'Assouan ou les rails du métro de Budapest. L'acier sibérien, le pétrole sibérien, le gaz sibérien, le bois sibérien et le charbon sibérien font de cette région où

alternent froid glacial et canicule le pays le plus riche de la terre. La Sibérie produit soixante-dix-neuf pour cent de l'aluminium soviétique. On ne soupçonne généralement pas, à l'Ouest, l'énorme potentiel industriel de régions comme celle de Petrovsk, Sabaïkalsk, Schelesnogorsk, Udoknansk et Chrystalny. Sans oublier la moderne usine de cobalt de Tuvinsk. Un jour viendra peut-être où la survie de l'humanité dépendra de la Sibérie et de ses richesses naturelles.

C'est là l'un des visages de la Sibérie, d'une Sibérie à l'avenir prometteur. Mais il y en a un autre, celui des détenus qui y creusent leurs tombes, une autre Sibérie, Sibérie des larmes – et c'était celle-là que visait Abukov.

Il se présenta à l'administration centrale du camp à Perm, ce qui n'était pas une petite affaire en soi. Ceux qui connaissent l'administration russe ne s'étonnent pas de voir suspendue à un guichet la pancarte « provisoirement fermé » et derrière, visible de tous, un employé des postes mangeant un sandwich au fromage et aux cornichons. La Sibérie n'a pas son pareil, la bureaucratie soviétique non plus. Et il faut avoir les nerfs solides pour affronter un fonctionnaire russe.

Abukov accepta patiemment d'être renvoyé de service en service, montant et descendant les escaliers, traversant la ville dans tous les sens. Et partout, il lui fallut attendre, car les fonctionnaires, par principe, sont débordés. Il apprit finalement que personne à Perm ne pouvait s'occuper de son cas. Il relevait de l'administration de Tioumen.

Il perdit ainsi trois jours. On le logea dans un foyer d'État construit à l'intention des travailleurs en transit. Le lit était gratuit, ainsi que le repas : deux portions de soupe ou de kacha aux haricots par jour, du pain noir, une petite dose de margarine et une timbale en plastique remplie de confiture.

— Ce n'est pas avec ça qu'ils vont nous faire péter ! hurla le voisin de lit d'Abukov. Il est beau, leur paradis ! Viens, allons en ville et achetons-nous une poule. Qui la fera cuire ? Ce n'est pas un problème, il y a des tas de femmes qui offriraient leur cuisine et leur lit pour une poule.

Abukov récusait la proposition, se fit traiter d'idiot et se contenta de la kacha aux haricots.

Pour se rendre à Tioumen, il prit de nouveau l'avion. C'était une ville très différente de Perm. Autour de la vieille cité, on avait construit une ville ultra-moderne avec un Palais de la Culture, des théâtres, des buildings administratifs, des stades, des parcs, des résidences, des écoles, des académies et des centres de recherche, des magasins et même un institut de mode qui, chaque année, produisait des modèles à des prix inabordables. Dans le bureau de placement du

gazoduc, section transport, on reçut Abukov comme un chien dans un jeu de quilles. Le camarade dirigeant le département était un homme au visage jaune, dont la couleur des yeux en disait long sur l'état de son foie. Il observa Abukov, observa le passeport, observa l'attestation qu'on lui avait remise à Perm et déclara d'un ton méfiant :

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vous, hein ? Tous veulent conduire des véhicules ! Ce dont j'ai besoin, c'est de mains pour le chargement. Tout le monde peut appuyer sur un champignon – ce qu'il nous faut, ce sont des muscles !

— Je n'en manque pas, répondit Abukov. Voulez-vous une démonstration, camarade ?

— Tous des grandes gueules, les jeunes !

Il fouilla dans un tiroir à la recherche de formulaires, les trouva finalement et poussa de nouveau un profond soupir.

— Vous avez déjà déchargé des plaques de fer par quarante-cinq degrés sous zéro ? Vos doigts restent collés dessus, comme sur un attrape-mouches.

— Ce que les autres peuvent faire, je le pourrai aussi.

— Il n'en est pas question, grande gueule ! Vous vous présentez comme un spécialiste des poids lourds. Trente-huit tonnes et plus, c'est là qu'il faut que je vous mette. Sinon vous allez vous pointer un de ces quatre avec une lettre de réclamation, vous plaignant d'être obligé de travailler avec vos mains au lieu de poser votre cul sur un siège. Déplacement de la colonne vertébrale, vous ne pourrez même plus porter un verre à votre bouche sans trembler. Et vous direz qu'on a fait de vous un infirme ! Et l'État devra vous verser une rente pour que vous vous prélassiez au soleil sur un transat. Non, avec moi, ça ne marche pas ! Vous conduirez votre poids lourd... Remplissez ces formulaires, Victor Yuvanovitch, et revenez demain. Je verrai où l'on peut vous envoyer.

— On m'avait dit à Perm qu'on cherche du monde à Sourgout.

— Ces bandes d'idiots, à Perm !

Rouge de colère, le camarade dirigeant brisa un crayon entre ses doigts, ce qui le mit encore davantage hors de lui.

— Ils sont assis dans leur palais de la planification, y dessinent de jolis plans, construisent des maquettes et les photographient – mais nous, à l'extérieur, il faut qu'on abatte les forêts et qu'on creuse dans les marais. Savez-vous que la canalisation traverse deux cent kilomètres de marécages ! Qu'il y a cinq cent soixante et un cours d'eau à traverser ? C'est des charlots, à Perm !

Ce qui n'était évidemment pas le cas, car à Perm, dans les bureaux du ministère chargé de l'aménagement des exploitations de pétrole et de gaz en URSS, on se creusait la tête nuit et jour le plus sérieusement du monde pour savoir comment on ferait passer le gazoduc d'Urengoj

à travers la Sibérie jusqu'à la Volga.

Abukov se contenta de hocher la tête et prit les formulaires, s'apprêtant à quitter la pièce.

— Avec cinq photos format passeport ! aboya le camarade dirigeant. Ensuite, vous serez examiné par un médecin. Seuls les gens en bonne santé peuvent travailler. Êtes-vous en bonne santé ?

— Je le crois, camarade.

— Pas de vieille blenno qui traîne ?

— Sûrement pas !

— Ah là là, tout ce qu'on voit, c'est pas croyable ! Une vraie poubelle, ici. À désespérer.

Abukov se fit photographe, sourit gentiment à la caméra, remplit les formulaires et se présenta dans un foyer où on lui attribua un lit en fer dans le vestibule. C'était un va-et-vient perpétuel. On trouvait en cet endroit des travailleurs en congé venant de différents camps aussi bien que des malades en quête d'un médecin spécialisé. D'autres y attendaient une affectation.

Abukov essaya de se renseigner sur les détenus, les camps cachés, le traitement qu'on infligeait aux travailleurs. Mais il ne reçut que des réponses évasives.

— Peut-être, lui dit un ingénieur qu'il rencontra chez le photographe, n'y a-t-il pas des détenus partout ?

Celui-là s'était fait beau, portait un costume bleu, une chemise blanche et une cravate rouge ; la photo était pour sa fiancée. Il avait quatre semaines de congé et s'envolait le surlendemain pour Charkov où il voulait se marier.

— Ensuite elle viendra avec moi à Totolsk, dit-il les yeux brillants et la voix vibrante ; on m'a promis un logement : deux pièces, juste pour nous. Un nouveau bâtiment de sept étages. Avec des doubles fenêtres et un chauffage au gaz. On ne trouve ça qu'en Sibérie. Ici, on sait traiter les hommes. Quelles noces, mon cher ! J'ai économisé trois mille quatre cent cinquante roubles, vous connaissez un endroit où l'on peut en faire autant ? Il n'y a qu'en Sibérie ! Des détenus ? Peut-être. Mais celui qui se conduit bien ne finit pas derrière les fils de fer barbelés. Là où je travaille, il n'y a pas de détenus. Je m'occupe de l'installation d'une station de réfrigération à compresseur.

Chez le médecin, les conversations étaient animées.

La salle d'attente était pleine. Les patients attendaient, accroupis sur les bancs, appuyés contre les murs, debout dans le couloir. Cela sentait la sueur, la fumée de tabac, l'air était difficilement respirable. Abukov trouva une place libre par terre et fourra sa main dans une de ses poches.

— Essaie de ne pas fumer, dit l'homme à côté de lui. Ils te jetteraient aussitôt. L'infirmière est une véritable enragée ; elle surgit

en trombe sans prévenir pour faire des contrôles. Elle hurle aussi fort qu'un adjudant. Il faut vraiment être malade pour rester ici.

Il regarda Abukov attentivement et, ne découvrant chez lui aucun symptôme de maladie :

— Les poumons, toi aussi ?

— Non. Visite d'embauche.

— Soudeur de tuyaux ?

— Chauffeur de poids lourds. Je veux faire de l'argent, petit frère. Il paraît que c'est l'endroit pour ça.

La porte du cabinet de consultation s'ouvrit brusquement. Une femme imposante apparut. Son bonnet d'infirmière la grandissait davantage.

— À voir, fit l'homme ; maintenant, en été, tu vas être dévoré par les moustiques. L'hiver, impossible de pisser dehors sans que ça se transforme en pic de glace. Ah... ça va être notre fête !

— Il y a quelqu'un qui fume ici ! hurla la virago depuis la porte. C'est pourtant marqué en grosses lettres sur le mur : interdit de fumer ! Attention si je prends le coupable ! Les quatre suivants chez le docteur !

Quatre hommes se faufilèrent entre l'infirmière et la porte. Celle-ci claqua.

Abukov passa sa main sur ses yeux.

— Il en examine quatre à la fois ?

— Comment veux-tu qu'il y arrive autrement ? Tu vas voir, pour toi, en deux temps trois mouvements, c'est terminé. Tu auras ton petit tampon sur ta feuille et tu pourras enfin partir dans la taïga, espèce d'idiot !

Trois heures plus tard, c'était le tour d'Abukov. La mégère lui donna une légère poussée, il trébucha et s'assit sur un lit. Les trois autres qui étaient entrés avec lui se répartirent dans les coins de la pièce.

— Baissez votre pantalon ! hurla l'infirmière. De quoi souffrez-vous ?

— De rien, chère camarade.

Il est probable que personne encore ne lui avait jamais dit « chère camarade », car elle regarda Abukov avec de grands yeux, les narines frémissantes.

— Rien ?

— Absolument rien, petite sœur !

— Si je vous donne une gifle vous risquez de vous retrouver avec la tête de travers !

— Cela m'ennuierait beaucoup. Je suis ici pour une visite d'embauche.

— Baissez votre pantalon ! reprit-elle en gonflant sa voix. Et vite !

Du coin gauche de la pièce où le médecin de service était en train d'ausculter un patient, parvint le bruit d'un raclement de gorge. Le docteur était un homme de petite taille, au visage en pointe, aux cheveux blancs ; il portait une blouse blanche beaucoup trop grande pour lui et paraissait totalement sans défense à côté de l'infirmière.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Il était tellement invraisemblable que quelqu'un pût contredire son adjointe ou même discuter avec elle qu'Abukov prenait soudain la dimension d'un héros mythique.

— Examen approfondi ! s'écria l'infirmière.

Elle arracha les papiers de la main d'Abukov, s'approcha de la table et s'assit. Comme tous les formulaires officiels, ceux-ci comportaient environ quatre-vingt-dix questions, de l'âge de la première rougeole à la santé mentale des ancêtres.

— Vous êtes apte au travail, déclara finalement le médecin au bout d'un quart d'heure, ce qui représentait une perte de temps considérable pour un simple patient. Abukov était nu devant lui, tandis que l'infirmière finissait de remplir les formulaires. C'était une situation insolite. Pour la première fois, Abukov se trouvait nu devant une femme. Il se sentait très mal à l'aise. Il imagina Monsignore Battista se frottant les mains.

— Tiens, vous êtes né dans la région ? fit le médecin.

Abukov sursauta.

— Le hasard a de ces caprices, camarade docteur.

— Je suis né au 9 Uliza Polskaïa. Savez-vous si la maison est encore debout ?

— Je crois.

Abukov avait un peu chaud, soudain. Il faut vite terminer cette conversation, se dit-il. Pourvu que le médecin ne me pose pas de questions plus précises...

— Je vous déclare apte pour la brigade de transport III, reprit le petit médecin d'un air amical en apposant sa signature en bas du formulaire. La brigade III contrôle les transports de nourriture et de matériel, ajouta-t-il avec un clin d'œil tandis que l'infirmière donnait un coup de tampon rageur sur la feuille.

Deux hommes de la même ville se rencontrant en Sibérie, cela crée des liens, ça valait bien un petit cadeau : une place chez les conducteurs chargés de l'approvisionnement. Il ne mourrait jamais de faim...

Abukov se rhabilla, prit les formulaires, s'inclina poliment devant la femme désespérée, lui souhaitant longue vie. Une fois dans la rue, il respira profondément plusieurs fois, s'appuya à un réverbère, et mit quelques minutes à se convaincre qu'il faisait maintenant partie de l'organisation du gazoduc ; qu'il était réellement sur la liste des

chauffeurs de la brigade de transport numéro III.

Sur le chemin du foyer, il s'arrêta pour acheter une grosse glace et constata une vérité qui mettait en fureur les Italiens : les glaces russes sont les meilleures du monde. Tout en léchant sa glace, il flâna dans les rues de Tioumen et ne remarqua pas qu'un inconnu le suivait.

Il est des hommes qui sont nés pour souffrir. Dieu seul sait pourquoi, il vaudrait sans doute mieux qu'ils ne viennent pas au monde. Nulle part ils ne trouvent la paix, tout le monde passe ses nerfs sur eux, ils sont de véritables souffre-douleur. On attend d'eux qu'ils supportent tranquillement toutes les humiliations, et si par hasard ils se révoltent dans un sursaut de courage désespéré, on se précipite sur eux pour les écraser. Mustaï Yemilianovitch Mirmuchsin appartenait à cette catégorie.

Son nom déjà sonnait étrangement. A-t-on idée de s'appeler Mirmuchsin ? Originaire d'Ouzbékistan où son père priait encore Allah dans la grande mosquée de Samarkand, Mustaï ne ressemblait pas à tout le monde : il avait les cheveux roux ! Un Ouzbek avec des cheveux couleur de feu, ce ne pouvait être qu'une punition d'Allah.

À sa naissance, quand son père avait remarqué la couleur de ses cheveux, il avait fustigé sa femme, convaincu qu'elle l'avait trompé avec un Blanc, un Russe nationaliste, et que son fils était un bâtard. Et c'est ainsi qu'avait grandi le pauvre Mustaï, avec cette image de bâtard.

Il apprit la profession de fabricant de limonade. Ceux qui pensent que produire de la limonade n'est pas un art ne savent pas ce qu'elle représente en Russie du Sud, en Ouzbékistan. Que seraient Samarkand ou Tachkent sans les vendeurs de limonade ? Tout réside dans l'art de la produire avec le minimum d'ingrédients. Il faut qu'elle coule dans le palais comme une source du jardin d'Allah, mais ne doit pratiquement rien coûter à la fabrication – c'est là le secret de la réussite. Au même titre que les recettes de famille transmises de père en fils comme des reliques saintes, les recettes de limonade restent jusqu'à la mort de leur possesseur des secrets bien défendus et l'héritier doit jurer de se laisser hacher menu plutôt que de trahir les secrets de sa fabrication. Mustaï Yemilianovitch Mirmuchsin apprit la fabrication de deux types de limonade : marakuja et passiflora (cette dernière est également nommée fleur de la passion). Ces limonades sont parmi les plus appréciées des connaisseurs.

Mustaï bâtit toute sa vie sur cette activité. C'était là un bon travail tant qu'il était en Ouzbékistan. Mais en Sibérie, on ne voyait pas les choses du même œil. Personne n'y connaissait la marakuja et la passiflora ; on leur préférait, en matière de limonade, celles qui étaient parfumées aux fraises des bois ou aux framboises, et bien sûr le

succulent vin de bouleau, le vin de mûre ou le vin de cerise. On y faisait de l'alcool de pomme de terre et de betterave – une boisson diabolique qui pouvait abrutir plusieurs heures durant. Aussi, quand Mustai fit irruption avec ses limonades, il trouva un marché saturé. Les parfums subtils du marakuja et de la passiflora trouvèrent peu d'adeptes.

Mustai était venu en Sibérie car on lui avait assuré que c'était un beau pays, chaud et fertile, un pays d'Allah, et où l'on pouvait gagner beaucoup plus d'argent qu'à Samarkand.

Mustai avait aussitôt demandé si l'on y buvait aussi de la limonade. On le lui avait confirmé en riant, car on le tenait pour un peu naïf, et on lui avait fait remplir les formulaires indispensables. C'est ainsi que Mustai arpenta la taïga, barbota dans les marais, maudissant l'humanité tout entière. Cela faisait déjà deux ans qu'il vivait près de Sourgout, entre les fleuves Agan et Minchimkina. C'est dans cette région qu'était installé le camp JaZ 451/1, et l'écoulement de la limonade y était problématique. Mustai, que tous nommaient « l'idiot », n'avait pas fait fortune et devait gagner sa vie comme chauffeur auxiliaire. Et comme il passait pour idiot, on l'envoyait là où les autres tiraient au flanc. Jusqu'à l'été ! Avec la belle saison, son entêtement aidant, il attachait sur son dos les bidons d'acier galvanisé et parcourait la campagne avec les limonades qu'il avait brassées lui-même.

Tout le monde le connaissait et comme un idiot n'est jamais dangereux, Mustai, dont on voyait qu'il prenait la vie comme elle venait, avait été autorisé à mettre son petit commerce de limonade dans l'entrepôt central du camp 451/1 : dans un hangar à côté des entrepôts frigorifiques, là où l'on suspendait la viande qui servait essentiellement à nourrir les compagnies de surveillance.

Le responsable du dépôt était le camarade Kasimir Korneïovitch Gribov, un gros lard qui avait une liaison avec la responsable des cuisines, la solide Nina Pavlovna Leonovna. En réalité, le commissaire politique Yachiayev glissait lui aussi volontiers sa main sous les jupes de Nina.

Le mois de juin était déjà entamé, des billions de moustiques bourdonnaient sur les marécages au nord des cuvettes de la vallée de l'Ob. L'eau de la fonte des neiges s'était écoulée, mais le sol restait aussi mou qu'un pudding. Au lieu de profiter de ses jours de congé pour retourner au pays natal, Mustai les passait à Tioumen, guettant les petites fioles envoyées de Samarkand et contenant les secrets des mixtures. C'est à partir de ces mixtures qu'il composait son incomparable limonade au marakuja. Quatre paquets étaient déjà arrivés et il en attendait encore six. Il se faisait en vérité quelques soucis : sur la route de Samarkand à Tioumen, le courrier passe entre

tellement de mains... Allah maudisse tous ceux qui se risqueraient à toucher à ses mixtures !

Le destin voulut que Mustaï occupât, dans le foyer, un lit voisin de celui d'Abukov. Et ce fut également Mustaï qui le suivit dans les rues après le contrôle médical, s'étonnant qu'un travailleur du gazoduc s'intéresse à l'étalage des librairies, et aille même jusqu'à entrer dans un de ces magasins pour y acheter un livre. Pour Mustaï, cela dépassait l'entendement ; il était arrivé à l'âge de trente-neuf ans sans jamais avoir tenu un ouvrage entre ses mains.

Le soir venu, il s'assit sur son lit et considéra Abukov allongé sur le sien, plongé dans sa lecture. Il éprouvait pour cet homme un penchant inexplicable ; tous deux s'étaient salués d'un hochement de tête, rien de plus, mais Mustaï pressentait que cet homme était de ceux dont on pouvait faire un ami. Rien de logique là-dedans... Juste une intuition.

— Je m'appelle Mustaï Yemilianovitch Mirmuchsin, risqua-t-il, s'attendant à ce que son voisin, comme tout le monde, esquisse un rictus en entendant son nom, ou tout au moins à la vue de ses cheveux roux dépassant sous sa casquette brodée, dernier souvenir de son pays natal, qu'il avait hérité de son père.

Et bien que la mémoire de celui-ci fût entachée du souvenir de coups et de jurons, il l'aimait bien, sa casquette, en particulier la couronne de perles multicolores.

Abukov leva les yeux de son livre. Il n'eut pas de sourire ironique. Je le savais, se dit Mustaï tout heureux, c'est un ami.

— Je m'appelle Victor Yuvanovitch Abukov.

— Tu travailles aussi au gazoduc ?

— Pas encore. J'y vais. Je viens de passer la visite médicale. J'attends mon ordre d'affectation.

Mustaï se pencha en avant et regarda le livre.

— Que lis-tu là, petit frère ?

— Un bouquin technique, sur la réparation des huit cylindres.

— C'est le boulot de l'atelier.

— Et si le moteur tombe en panne en cours de route ?

— Tu donnes un coup de pied à ce tas de ferraille et tu te tires. Dis-moi, tu ne veux quand même pas le réparer toi-même !

La conversation s'engagea. Mustaï conta les soucis que lui causait sa limonade. Quand il parla de son petit commerce installé au dépôt du camp JaZ 451/1, il y eut un flash dans la tête d'Abukov.

— On peut y avoir un logement ? demanda-t-il naïvement. En tant que spécialiste, on m'a promis une chambre pour moi tout seul.

Mustaï regarda Abukov, sidéré, puis il fut secoué d'un rire inextinguible, jetant sa casquette brodée en l'air, et trépignant comme si une chèvre lui avait léché la plante des pieds.

— Une chambre ! s'écria-t-il en se tapant sur les genoux. Il veut

avoir une chambre dans le camp ! Tu l'auras, petit frère... Il te suffit d'aller à Tioumen sur la place Lénine et de crier : « Chassez les parasites de l'administration moscovite ! » Tu l'auras aussitôt, ta chambre dans le camp, avec une planche en bois pour dormir et la nourriture gratis en plus... Ah ah ah !

— C'est donc comme ça, articula Abukov d'un air pensif, comme s'il venait seulement de comprendre la situation. Et toi, comment as-tu accès là-bas ?

— Ils me prennent pour un idiot, fit Mustaï en clignant de l'œil. Toutes les portes me sont ouvertes. Être idiot, c'est le meilleur moyen d'être libre sur cette terre. Tu vas avoir la vie dure, Victor Yuvanovitch. Tu es un intellectuel, toi. Tu lis des livres. Si quelqu'un me dit : « Tu sais ce que c'est, un rat de bibliothèque ? » Je fais oui de la tête et je mange les pages du livre. Alors tout le monde se met à rire et personne ne m'embête.

— Tu es un petit malin, Mustaï Yemilianovitch.

— Pas si haut, petit frère.

Il s'approcha d'Abukov, s'assit sur son lit et, comme s'il lui confiait un secret :

— Je t'ai observé, petit frère, tout l'après-midi. En ville.

— Ah bon ? répondit Abukov.

Il était sur la défensive. Qu'y avait-il dans son comportement qui le rendait suspect ? Il ne suffit pas de parler trois dialectes pour être russe...

— Ma chemise dépassait de mon pantalon ? demanda-t-il.

— J'aime bien savoir qui est mon voisin de lit, répondit Mustaï en enfonçant plus profondément sur son front son béret brodé. Tu es si distingué... C'est pour ça que tu as attiré mon attention.

— Distingué ? Oh oh ! fit Abukov avec un rire vulgaire. Laisse-moi manger deux ou trois gousses d'ail, tu vas changer d'avis.

— Tu as deux chemises blanches dans ta valise et une cravate noire.

— Tu as fouillé ma valise, fripouille !

— Juste pour m'informer, petit frère, fit Mustaï avec un sourire. Que les doigts m'en tombent si je voulais te voler quelque chose.

— J'ai l'intention, dit Abukov d'un ton léger, d'aller au théâtre les soirs où je serai libre, quand on jouera quelque chose de valable. Un opéra ou un drame de Schiller. Ou un vaudeville peut-être... Pour le théâtre, il faut être bien habillé, pas vrai ? Je n'y vais qu'en chemise blanche...

Mirmuchsin jeta à Abukov un regard admiratif et claqua la langue. Il n'était allé qu'une fois à l'opéra, à Tachkent. Avec un billet gratuit que lui avait donné un inconnu. L'homme lui avait acheté un verre de limonade. Son visage était rouge de colère. Il avait crié :

— Je l'ai surprise ! Elle se frottait à un type dans la bibliothèque. Et je voulais l'amener au théâtre ce soir. Fini ! Jamais plus ! Tiens, prends les billets !

Mustaï s'était retrouvé avec deux places pour l'opéra. Bien embarrassé, il s'était approché du somptueux bâtiment, un vrai palais, et s'était fait rembourser l'un des deux billets à la caisse. On lui en avait donné dix roubles. Dix roubles pour une place ! Il fallait être millionnaire pour aller au théâtre.

Le soir venu, il s'était retrouvé dans la grande salle fastueusement décorée, honteux de sa tenue, grattant ses cheveux roux. Puis les projecteurs s'étaient éteints. Une armée de musiciens avait commencé à jouer, le rideau s'était ouvert. À l'avant de la scène, il y avait une pièce avec de grandes fenêtres, quelques hommes s'époumonaient en hurlant, une fille aux cheveux blonds perdait un trousseau de clefs, que l'un des hommes ramassait et lui rendait, constatant par la même occasion que la jeune fille avait les mains glacées. Bref, la blonde était poitrinaire et assez stupide pour aller chanter dans la neige – pas étonnant qu'elle rendît l'âme ! En plus, Mimi était un nom complètement idiot. Non, l'opéra n'avait pas enthousiasmé Mustaï Yemilianovitch. On ne pouvait nulle part se comporter plus stupidement que sur scène !

Et voilà qu'un camarade qui allait peut-être devenir un ami allait à l'opéra. Il avait même une chemise blanche exprès pour ça. Et c'était lui, Mustaï, qu'on traitait d'idiot...

— Ah ! ah, fit Mirmuchsin, songeur. C'est donc ça ! Mais je crois qu'à Sourgout tu n'auras guère l'occasion de mettre tes chemises blanches.

— On verra bien, fit Abukov en posant son livre. Quand retournes-tu au camp ?

— Quand mes paquets seront là. On peut partir ensemble, si tu veux.

— Je ne sais pas encore où je serai affecté ni quand je devrai partir.

— Ça peut s'arranger, petit frère, souffla Mustaï en se penchant plus près d'Abukov. Je connais un moyen infaillible : la chiasse du printemps. Presque tous les nouveaux en sont atteints. Ça doit être à cause de l'eau ou de l'huile de friture des poissons. Les médecins disent : c'est classique – et ils te portent malade. Victor Yuvanovitch, il faut qu'on reste ensemble ! Mais seulement si tu le veux. Tu ne le regretteras pas ! Tu verras des choses que personne ne voit. Avec un idiot, on passe partout. Allah seul sait pourquoi, mais je t'aime bien !

Le lendemain matin, Abukov se rendit chez un médecin de l'administration, lui raconta ce qui lui arrivait et, comme Mustaï l'avait prédit, il fut porté malade. Il se présenta ensuite au bureau

d'embauche où on l'enregistra. On ouvrit un dossier, et on lui établit une carte de travail en bonne et due forme. Une secrétaire au visage de poupée feuilleta une liste : celle des demandes des différents responsables de la section bâtiment qui communiquait régulièrement les places disponibles.

— J'aime bien votre rouge à lèvres, camarade, lança Abukov d'une voix sonore, on a envie de vous embrasser.

— Regardez ailleurs ! lui répondit-elle, non sans jeter un regard furtif vers lui. C'était un bel homme bien bâti, qui était capable de faire battre un cœur. Vous avez des désirs particuliers ?

— Des désirs... Quand je vous vois...

— Je parle de votre affectation, camarade. De rien d'autre !

— J'ai des camarades aux excavatrices dans le nord de Sourgout. Un cousin à moi travaille aux dragues de Samotlor. Si la brigade de transport numéro III de cette région a encore besoin d'un chauffeur...

— Sourgout ? fit la poupée avec un regard dubitatif. Vous voulez vraiment aller au nord de Piltanlor et de Yegan ?

— Si mon cousin y est, je peux aussi y travailler. Ce ne doit pas être l'enfer.

— Vous pourriez aussi travailler à Tioumen, fit-elle en arrondissant les lèvres ; un homme normal n'aurait pas résisté à cette invitation.

Mais Abukov secoua la tête.

— Inscrivez Sourgout ! fit-il. Si c'est possible, bien sûr.

— Je ne voulais que votre bien, camarade.

Elle inscrivit brigade III, complexe Sourgout Nord-Est, et se désintéressa complètement d'Abukov. Ceux qui allaient à Sourgout ne revenaient qu'exceptionnellement à Tioumen.

Muni de ses papiers définitifs, Abukov quitta avec soulagement le bâtiment administratif. Il avait été surpris de la rapidité avec laquelle on l'avait affecté à Sourgout. Mais, à cet égard, la bureaucratie soviétique ressemblait à toutes les autres : une fois un dossier enregistré, l'appareil administratif fonctionnait sans heurt, comme une mécanique bien huilée.

Mustai Yemilianovitch Mirmuchsin était d'excellente humeur, car trois des six paquets qui manquaient encore étaient arrivés.

— Et pour toi ? demanda-t-il gaiement à Abukov. Comment ça s'est passé ?

— Malade pour huit jours.

— Je te l'avais dit.

— Et je suis affecté à Sourgout, brigade de ravitaillement n° III.

— Fantastique ! Ça t'a coûté combien de roubles ?

— Pas un kopeck. Une secrétaire sympa...

— Ah ah ! Tu l'as... ?

— Même pas. Je lui ai juste fait des compliments sur son rouge à

lèvres.

— Tu es un petit malin ! Victor, mon frère, nous allons partir ensemble. Je te ferai connaître tous les gens utiles. D'abord, il y a ce gros lard de Gribov, le directeur du magasin. Puis Nina, la cuisinière. Elle a une voix d'homme ; mais il faut bien tenir son pantalon quand on est seul avec elle. Quarante-neuf ans. Il y a aussi Nikita Borissovitch Rakcha, qui dirige le grand atelier automobile. Il est passionné d'échecs. Même quand il a une femme dans son lit, il ne peut s'empêcher de réfléchir à de nouveaux coups. Tu joues aux échecs ?

— Oui, et même bien.

— Alors, tu vas te faire tout de suite un ami.

Mustaï tendit à Abukov une pochette de bonbons au miel qu'il avait achetés en ville. Tous deux se mirent à les croquer allègrement.

— Il y en a encore un qu'il faudra que tu rencontres, dit Mustaï. Mikola Victorovitch Yachïayev, le commissaire politique du camp. Une vraie vache, un enfant de salaud. Il a un moteur à la place du cœur. Tu as intérêt à te tenir à carreau si tu le vois. Il te regarde avec ses petits yeux de porc ; si tu as la cote avec lui, il te laissera tranquille, mais s'il ne t'aime pas, gare à toi. Tu verras aussi Rassim, un Turc, le commandant du camp. Une montagne de muscles. Il n'est heureux que quand il hurle. Mais n'aie pas peur, c'est sa nature. Quand il est doux, c'est qu'il est malade ou qu'il prépare un coup en douce. Et puis encore...

Il leva les yeux au plafond en mâchant son bonbon au miel.

— Le médecin du camp, Larissa Davidovna, un ange descendu du ciel. Tchouban Kasbekovitch, le chirurgien, qui aime bien les jeunes blonds. Et l'ingénieur en chef Morosov, un homme tranquille qui ne rit jamais et qui dort avec ses esquisses. Ce sont les principaux. Les autres sont sans intérêt pour toi.

— Les autres ? Quels autres ? demanda Abukov d'un air détaché.

— Le professeur, le juriste, le chirurgien, l'écrivain, le physicien, le boxeur, le sculpteur, le général...

— Juste ciel ! Mais ce ne sont que des gens instruits !

— Quel idiot tu fais ! Des détenus, c'est tout !

— Un général ? demanda Abukov innocemment, mais son cœur battait à tout rompre.

Mustaï était un envoyé du ciel. Il allait vraiment lui ouvrir toutes les portes.

— Tu les verras tous, petit frère, fit celui-ci en plaçant son bras autour des épaules d'Abukov. Je les connais tous. De temps en temps, je leur donne une gorgée de limonade. Ils avalent ça comme un remède, les pauvres. Comme chauffeur, tu iras partout, et avec moi, on te laissera passer. Tout le monde connaît l'idiot aux cheveux roux.

C'est moi qui ai la plus belle vie !

Abukov en était convaincu. Pendant la nuit, il se rendit aux toilettes, ferma la porte à clef, dévissa le talon de sa botte gauche, retira de la cavité une croix repliée et la déplia. Il la plaça à l'arrière de la cuvette, sur le couvercle, s'agenouilla et se mit à prier. C'était le seul endroit où personne ne l'observerait.

— Je te remercie, Seigneur, dit-il doucement. Jusqu'ici, tu m'as conduit sur un chemin facile. Donne-moi la force d'affronter les difficultés que je vais rencontrer.

Il y eut un bruit de poignée qu'on secoue. Un coup de pied fit trembler la porte.

— Il y en a encore pour longtemps ? cria quelqu'un.

Abukov replia rapidement la petite croix, la plaça dans le talon creux et revissa celui-ci sur sa botte. Il débloqua le verrou, ouvrit, sortit et se dirigea d'un pas lent vers le dortoir.

« Encore cinq jours, se dit-il, et je serai à Sourgout. Frère Piotr, quel héritage m'as-tu laissé ? »

Un bimoteur Antonov qui ne possédait à l'avant que quatre sièges pour vingt-quatre passagers transporta Abukov et Mustaï de Tioumen à Sourgout. Avec eux, il y avait neuf ingénieurs, trois spécialistes de soudure électrogène, le constructeur d'un véhicule spécialement étudié pour les marécages de la Sibérie du Nord dont on attendait des miracles, et deux médecins.

Le reste des paquets contenant les essences pour la fabrication de la limonade était bien arrivé de Samarkand. Intact, sans avoir été volé. Mustaï avait chanté les louanges de la poste soviétique, mis les paquets dans un sac de toile, et adjuré l'équipage de l'Antonov de veiller religieusement sur ses bagages.

Ils survolèrent la taïga à quelque deux mille mètres de hauteur, cette forêt immense, insaisissable, parsemée de lacs de toutes dimensions et irriguée par des fleuves qui, de là-haut, faisaient penser à des ramifications veineuses. L'avion fit une large boucle, survola Sourgout – cette métropole moderne truffée de bâtiments neufs, à l'architecture monotone – et parvint au-dessus d'une zone aménagée en plein cœur de la forêt et reliée à Sourgout par deux voies rejoignant la route principale. On distinguait nettement cinq groupes de baraquements et de maisons de pierre, des hangars à véhicules et des bâtiments qui ressemblaient à des usines. Chaque groupe était entouré de palissades et parsemé de miradors. Au centre, une grande place vide, des rues toutes droites. Tirées au cordeau.

— Le camp, dit Mustaï en donnant un coup de coude à Abukov. Là, les maisons de pierre, c'est une fabrique de vêtements. On y coud les vêtements de travail de tous les travailleurs du gazoduc. Huit cents

femmes, rends-toi compte. Le camp est en ébullition. Huit cents femmes à la recherche d'un homme ! Tu verras ça, petit frère. Avec moi, tu verras tout. J'ai le droit d'aller partout.

L'Antonov atterrit sur une belle piste de béton large et parfaitement entretenue. Une fois encore, ils furent contrôlés avec le plus grand soin. On passa leurs nouveaux papiers aux rayons X.

— On y est, dit finalement Mustaï Yemilianovitch quand ils eurent passé le contrôle et sortirent de l'aéroport pour se diriger vers l'omnibus qui allait les conduire en ville.

Il traîna jusqu'au bus le sac qui contenait ses petites fioles et le déposa à l'intérieur. Puis, se ravisant :

— Oh là là ! Le contrôleur, c'est Marfa Vladimirovna ! Il faut que j'enlève mon sac du bus. C'est une plaie, cette femme. Elle a déjà refusé de me transporter avec mes bidons. Je lui ai offert un verre de limonade au marakuja. Tu sais ce qu'elle m'a répondu ? « Bois ta pisse tout seul ! » Voilà comment elle est ! Viens, petit frère, on va se chercher un autre moyen de transport.

Ils eurent de la chance. Une camionnette découverte transportant des légumes passa devant eux. Mustaï agita les bras. Tout le monde semblait le connaître, car le conducteur s'arrêta aussitôt, chargea le lourd sac dans sa camionnette et installa les deux hommes entre les caisses de légumes.

— Où va-t-on, au juste ? demanda Abukov quand apparurent les premières maisons.

— Chez Rimma Leonidovna Matveïeva.

— Juste ciel, qui est-ce ?

— Je dors chez elle, quand je suis à Sourgout. Elle aime bien les cheveux roux.

— Il faut que je me présente à mon travail, Mustaï, fit Abukov qui ne tenait pas à être témoin de leurs effusions.

— Chaque chose en son temps, dit Mustaï en faisant un signe de la main. Tu as vu le camp d'en haut. Rien ne presse, tu auras tout le temps de l'examiner de plus près.

Abukov haussa les épaules. Le principal, c'était qu'il eût atteint Sourgout. Il n'était pas à quelques jours près. Qu'allait-il trouver dans ce camp ? Tandis qu'ils le survolaient, écoutant d'une oreille distraite les explications de Mustaï, il avait prié en silence. C'est là qu'allait se dérouler sa vie désormais, dans ces baraquements, au milieu de la forêt. Il y finirait ses jours. C'était là son but.

Et maintenant, coincé entre les caisses de légumes, il éprouva un profond sentiment de mélancolie, son cœur se serra comme naguère à Rome sur les rives du Tibre, alors qu'il venait de prendre sa décision. Il ferma les yeux et respira profondément.

Cela passa. Il releva la tête, regarda autour de lui, observa les

bâtiments neufs de cette ville moderne et dit à Mustaï :

— J'ai une de ces faims, l'ami ! Un petit cochon tout entier y passerait !

— Patience, petit frère, répondit Mustaï en riant. Rimma a toujours dans son four quelques délicieux pelmeni à la viande hachée...

CHAPITRE III

QUAND ABUKOV ENTRA

et posa ses papiers sur la table, le directeur de la section ravitaillement de Sourgout, le camarade Lev Constantinovitch Smerdov, était en train de mordre à pleines dents dans un gros sandwich au jambon. C'est une grave offense de déranger un fonctionnaire pendant son petit déjeuner. Smerdov fusilla du regard son visiteur matinal.

— Excusez-moi, camarade, dit aussitôt Abukov. Mais il faut que je prenne mon service. Sans travail, pas de roubles. On m'a dit que vous alliez me donner un camion...

Smerdov finit d'avaler sa bouchée et se carra en arrière sur son siège.

— Ah ah, grommela-t-il, c'est comme ça que vous êtes ! Vous voulez faire du zèle... C'est toujours la même chose !

Il mordit de nouveau dans son sandwich et mâcha avec délectation. Il ne regarda même pas les papiers d'Abukov. Quand un fonctionnaire déjeune, il n'est pas en service.

— Ils viennent de tous les azimuts et ils croient qu'ils peuvent rouler comme à Smolensk ou à Moscou. À fond sur le champignon et en avant la musique ! Alors écoutez-moi bien : je n'ai pas de camion.

— À Tioumen, on m'a dit...

— Pour moi, Tioumen, c'est plus loin que la lune. Si le bureau central de Tioumen nous envoie un chauffeur, qu'ils envoient le camion avec. On a des pneus, mais pas de véhicule. Si les pneus vous suffisent...

— À Perm, on m'a assuré...

— Ça suffit avec Perm, camarade ! s'écria Smerdov. Dans les rapports de Perm, tout est toujours parfait. Tout baigne dans l'huile. C'est bien des bureaucrates. J'ai vingt-neuf poids lourds en panne, que personne ne peut réparer. Si on avait des pièces détachées, tout serait simple. Mais qu'est-ce qu'ils nous envoient de Tioumen ? Des chauffeurs !

Smerdov jeta un coup d'œil aux papiers d'Abukov, et fit une grimace.

— C'est les gros qui vous intéressent, Victor Yuvanovitch ? Rien à espérer ! Tous en main. Je peux vous donner un cinq-tonnes, une caisse frigorifique pour la viande et les aliments périssables...

— Merci, camarade.

— ... mais cet enfant de putain a un problème avec son circuit électrique, le moteur ne veut rien savoir et le système frigorifique chauffe au lieu de refroidir. Si ça vous chante...

À l'issue d'un entretien de vingt minutes, et après une conversation téléphonique animée avec l'atelier central de Sourgout, Smerdov remit à Abukov une autorisation de conduire le camion frigorifique n° 11.

— Alors, vous voulez le réparer, Victor Yuvanovitch ? fit Smerdov en lui jetant un regard de travers.

— Je vais essayer.

— Si vous m'amenez le camion ici, j'offre une bouteille de vodka. Et je vous vote une prime de salaire. Bonne chance, camarade Abukov.

Une heure plus tard, Abukov et Mustaï se trouvaient devant le camion frigorifique n° 11. C'était un véhicule pratiquement neuf, peint en gris clair, avec de bons pneus, sans bosses ni taches de rouille. Le seul problème, c'est qu'il ne donnait pas le moindre signe de vie.

— Super, cette caisse ! s'était exclamé Mustaï en tapant dans ses mains. Nous avons de la chance, Victor. Un camion frigorifique ! Personne n'osera nous contrôler de peur que les marchandises ne s'abîment. C'est la route libre, camarade ! Tu pourras toujours dire : laissez-nous passer, têtes de lard, si vous ne voulez pas manger de la viande avariée ou du beurre rance !

Le chef d'atelier, profondément offensé par le coup de téléphone de Smerdov, avait laissé seuls Abukov et Mustaï après avoir déclaré que ce camion était le diable en personne. Les batteries fonctionnaient, les câblages électriques étaient en bon état, et il refusait de bouger. Impossible de savoir pourquoi.

Pendant deux jours, Mustaï et Abukov cherchèrent la panne. Ils testèrent tout le circuit électrique et découvrirent finalement qu'il y avait un relais défaillant dans le système de réfrigération. D'où un court-circuit qui déchargeait la batterie. Malheureusement, il ne fallait pas espérer trouver un relais neuf.

Mustaï résolut le problème à sa manière. Le lendemain matin, le camion frigorifique n° 3 refusa de démarrer. Son chauffeur poussa quelques jurons, donna de violents coups de pied à son véhicule. Le chef d'atelier jeta sa casquette par terre et la piétina, mais rien de tout ceci ne sembla vouloir réveiller le n° 3.

Le n° 11 en revanche fit entendre un joyeux ronflement et Abukov au volant sortit de son hangar.

— Comment est-ce possible ? hurla le chef d'atelier en louchant de saisissement. Qu'est-ce que tu lui as fait ? Où était la panne ?

— Un fil cassé dans le système de refroidissement, fit Mustaï. À peine visible. Le fil était coudé. Quelle technique compliquée, camarade ! Cette mécanique est aussi sensible qu'un téton de femme.

Le n° 3 a des problèmes ?

Smerdov n'en crut pas ses yeux quand Abukov se fit annoncer.

— Regardez par la fenêtre, Lev Constantinovitch ! s'exclama-t-il en se frottant les mains. C'est le moment de sortir la bouteille de vodka sans oublier la prime spéciale ! Le n° 11 est là !

Smerdov était de nature méfiante. N'avait-on pas poussé le camion jusque-là ? Il monta à bord et traversa Sourgout en long et en large assis à côté d'Abukov. Au bout d'une heure, alors que le n° 11 ronronnait toujours joyeusement, et que du frigo émanait une agréable fraîcheur sensible par les trente degrés au-dessus de zéro qui régnaient à l'extérieur, Smerdov s'avoua vaincu.

— C'est épouvantable d'être entouré d'idiots, dit-il d'une voix plaintive. On dirait que vous êtes le seul intellectuel de la bande. Victor Yuvanovitch, quand vous vous serez un peu familiarisé avec ce camion et la vie du camp, vous pourrez devenir chef de groupe...

— Surtout pas ! lui recommanda Mustaï un peu plus tard, alors qu'il se dirigeait vers l'entrepôt central pour y prendre leur premier chargement. Un chef de groupe est plus souvent derrière son bureau que derrière son volant. Il ne faut pas lâcher le n° 11 !

Au cours de cette première journée, ils chargèrent des cartons de farine et de margarine, des pots de confiture, des containers remplis de viande de bœuf et de tripes, des emballages plastiques contenant du fromage blanc et des cageots de laitues fraîches.

— Direction ? demanda Mustaï quand Abukov ressortit du dépôt avec le bon de transport. Le sac de Mustaï contenant les essences secrètes pour la fabrication de la limonade se trouvait déjà dans le compartiment frigorifique.

— Entrepôt n° 1 à Novo Vostokiny. Où est-ce ?

— C'est exactement là qu'on voulait aller, petit frère. C'est le nom officiel de JaZ 451/1. On va revoir les amis. Ce vieux Gribov, l'administrateur, donnera une fête en notre honneur ce soir. Et Nina Pavlovna nous fera la cuisine. Elle a une spécialité qui te fera venir l'eau à la bouche : kotmis sazivi – coquelets à la sauce aux noix.

Ils partirent à cinq camions. Abukov, en tant que nouveau venu, fermait la marche. C'était la position la moins confortable, car il recevait toute la poussière des quatre autres. Au bout d'une heure, on aurait dit que lui et Mustaï étaient passés dans un baril de farine.

Ils atteignirent le camp 451/1 dans la soirée. Ils eurent à franchir trois contrôles : des arbres abattus barraient la route. Les sentinelles firent un signe amical à Mustaï en l'apercevant, penché par la portière, son bonnet à la main.

— Le fou est de retour ! s'écrièrent-ils en riant. Tu as fait le plein de limonade, hein ?

— Ce sont tous mes amis, dit Mustaï tout heureux en se rasseyant

sur son siège.

Abukov hochait la tête sans un mot. Le trajet à travers la taïga, cette route défoncée, ces ponts en bois enjambant des marécages, le sol spongieux en dépit de la canicule, les nuages de moustiques – il commençait à se faire une idée des conditions dans lesquelles travaillaient les détenus. Et il découvrait maintenant une partie du nouveau tracé du gazoduc. Une colonne de détenus rentrait au camp, des hommes sales, en sueur, vacillant d'épuisement, la tête enflée de piqûres de moustiques, les yeux vides, le regard vide.

Quatre sentinelles seulement les accompagnaient ; davantage eût été superflu, car chacune d'entre elles tenait en laisse un chien dressé, spécialité du commandant Rassim. Qui pouvait s'enfuir d'ici ? Qui en avait la force ?

Le cœur serré, Abukov passa devant la colonne. « Me voici au but, se dit-il. Et je n'ai que la parole de Dieu à apporter, et une croix. Cela suffira-t-il ? Mon Dieu, quel travail m'attend ! »

Ils atteignirent le centre administratif du camp, avec l'entrepôt, les casernes, le poste de commandement, l'hôpital, les cuisines, la laverie, les ateliers, les hangars, la centrale électrique, ses transformateurs et les gigantesques entrepôts remplis de troncs d'arbres, de poutres et de planches. À l'écart, derrière les palissades, surveillés par des miradors, les baraquements des détenus.

— Voici Kasimir Korneïovitch Gribov ! s'écria Mustai en faisant de grands gestes avec son béret. Nous voilà, l'ami ! Victor Yuvanovitch, fonce, là, l'entrepôt ! Ma parole, il a encore fait du lard ! Chaque mois il prend quelques livres de plus. Il va bientôt exploser. Quel gars ! Enfin, on est chez nous !

« Chez nous... se dit Abukov en freinant devant les entrepôts. Chez nous. Quelle résonance étrange. Chez nous aux portes de l'enfer... »

Pendant que quatre détenus déchargeaient le camion n° 11 en piquant au passage tout ce qui pouvait entrer dans leurs poches, Mustai présenta son nouvel ami Abukov à l'administrateur des entrepôts. Gribov était un homme d'une extraordinaire gentillesse. Il salua Abukov de trois baisers sur les joues et le prit à part.

— C'est toi le chauffeur du n° 11 ? demanda-t-il.

— Oui. C'est mon camion attitré. Garanti. Je l'ai remis en état de marche.

— Tu sais que tu transportes ce qu'il y a de mieux en Sibérie ? fit Gribov sur le ton du secret. Viande, graisse, fromage, et autres nourritures précieuses. C'est toi qui signes les bons de livraison. Et moi, je les contresigne. Tu comprends ? Tout doit être en ordre. Le nombre exact, le poids... S'il y a par exemple cinq cents poulets dans ton camion, il faut qu'il en arrive cinq cents à l'entrepôt. Et s'il y a

mille paquets de margarine, il faut qu'il en arrive mille. Mais il peut arriver, mon cher Victor Yuvanovitch, qu'il n'y ait que quatre cent cinquante poulets et neuf cent cinquante paquets de margarine. Si nous signons tous les deux, personne ne s'en souciera. À Sourgout, on classe les listes sans même les regarder.

Gribov fit un clin d'œil comme s'il avait un grain de sable sous la paupière.

— Comprends-tu, mon cher Abukov ?

— Vous chatouillez ma conscience, camarade Gribov, répondit Abukov sur la défensive. Je suis un bon communiste.

— Qui de nous ne l'est pas ? s'écria Gribov avec enthousiasme. Cela ne change rien au fait que cinquante petits poulets sont bien agréables à regarder.

— Je suis candidat au parti, fit Abukov avec sérieux.

— Félicitations !

Gribov le prit par le bras et l'attira un peu plus loin du camion.

— Avoir un numéro au parti n'empêche pas de se rendre la vie plus facile.

— Au contraire, camarade.

— Je vois que nous nous comprenons, Victor Yuvanovitch ! s'écria Gribov enthousiaste. Cinquante cinquante sont des bases solides pour une amitié, qu'en penses-tu ?

— Ce qui signifie vingt-cinq poulets pour moi et vingt-cinq cubes de margarine...

— Tu es un petit malin, Abukov !

— À chaque livraison ?

— Si possible. Il n'y a pas grand-chose qu'on ne puisse grignoter. Mis à part des trucs sans intérêt comme les salades, les choux, les citrouilles ou les oignons. Mais même un sac de pommes de terre nouvelles, ce n'est pas négligeable.

— Nous verrons comment tout ça se présente, fit Abukov avec un reste d'hésitation dans la voix. En fait, dès les premières allusions de Gribov, il avait décidé de marcher avec lui. Tout ce qu'il pourrait partager avec le responsable des entrepôts irait aux détenus du camp. De quelle manière ? Il s'en préoccuperait plus tard.

Ce que Mustaï avait prévu arriva : le gros Gribov donna une petite réception dans son logement à l'intérieur des entrepôts. Nina Pavlovna Leonovna, qui avait la direction des cuisines, fit rôtir trois poulets et cuisina une délicieuse sauce aux noix. Abukov n'avait jamais rien mangé d'aussi bon. Mustaï chanta des chansons d'Ouzbékistan. On but de la vodka et l'ambiance se détendit au point que Nina Pavlovna s'assit sur les genoux d'Abukov et, malgré les efforts maladroits de ce dernier pour se défendre, le couvrit de baisers. Vers deux heures du matin, Gribov tomba comme un arbre que l'on abat. Mustaï, couché

sur le sofa, respirait avec difficulté. Quant à Nina Pavlovna, affalée en travers de la table, elle ronflait à faire peur.

Abukov sortit dans la nuit chaude et regarda autour de lui. À l'exception des fils de fer barbelés éclairés par les projecteurs des miradors, tout était dans l'ombre. Dans le grand chenil à côté du poste de commandement, on entendait aboyer les chiens. Du poste des machines parvenait un ronflement sourd et régulier.

Il s'achemina lentement vers son camion garé avec les autres véhicules devant les hangars du bataillon de surveillance. Le cœur lourd, Abukov s'assit sur une caisse vide contre le mur d'un hangar et leva les yeux vers l'imposante porte d'entrée du camp qui était fermée. Il tourna la tête, étonné, en entendant s'approcher sur la droite un bruit de pas légers. Il hésita à se réfugier dans l'ombre du hangar, puis décida de rester à sa place et alluma même une papirossi. L'inconnu fit le tour du camion, s'arrêta devant lui et le regarda. C'était une jeune femme mince, aux cheveux noirs coupés court. Elle portait une robe de coton toute simple, de couleur marron clair, mouchetée de pois jaunes. Son visage était beau, avec ses pommettes hautes et ses yeux en amandes.

— Que faites-vous donc ici ? demanda-t-elle d'une voix aiguë.

À son ton, on voyait qu'elle avait l'habitude de commander.

— Je profite de cette belle nuit, avant que les moustiques n'attaquent de nouveau demain. Est-ce interdit ? fit Abukov d'une voix douce.

— Vous n'avez pas de montre ?

Abukov se leva.

— L'heure importe peu quand on peut remplir ses poumons d'air pur.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle sur le même ton de commandement.

— Je conduis le camion frigorifique. » Abukov tendit le doigt en direction du véhicule. « N° 11. Et vous, qui êtes-vous ? Vous n'avez pas de montre, vous non plus ?

— Vous ne me connaissez pas ? Êtes-vous nouveau ici ?

— Arrivé ce matin de Sourgout.

— Je dirige l'hôpital. Larissa Davidovna Tchakovskaïa...

— Oh oh ! Le médecin-chef en personne. Enchanté de vous connaître. S'il y a quelqu'un qui peut comprendre mon besoin d'oxygène, c'est bien vous. La journée a été particulièrement poussiéreuse.

— Je viens justement du chevet d'un malade ! » dit-elle comme pour se justifier.

Son regard est tourmenté, elle doit avoir des soucis, songea Abukov. Pourtant, qu'y avait-il d'extraordinaire à discuter avec un

chauffeur de camion à deux heures du matin quand on revient du chevet d'un malade ?

— Pourrais-je me présenter à votre consultation demain, camarade médecin-chef ? demanda-t-il d'une voix presque humble.

— Êtes-vous malade ?

— J'ai eu une infection intestinale à Tioumen. On ne sait jamais... Mon ami Mustai Yemilianovitch a perdu sept kilos à cause d'une plaisanterie de ce genre.

— Mustai est votre ami ? fit-elle en le regardant soudain de plus près. » Son appréhension semblait s'être envolée. Ses yeux se firent plus humains, plus chaleureux. « Vous ne m'avez pas dit votre nom, ajouta-t-elle.

— Victor Yuvanovitch Abukov. Spécialiste des transports lourds. Comme il n'y avait rien d'autre, on m'a donné un frigorifique.

— Et comment connaissez-vous Mustai ? »

Cela ressemblait presque à un interrogatoire. Abukov lui jeta un regard scrutateur. Que voulait-elle savoir ? Pourquoi ce changement d'attitude en entendant le nom de Mustai ? Que pouvait bien manigancer ce fou – pas si fou que ça – en dehors de la vente de sa limonade ?

— On avait deux lits voisins au foyer de Tioumen, camarade médecin-chef, répondit Abukov avec un sourire qui sembla l'irriter. Ce salopard a fouillé ma valise en mon absence et y a trouvé deux chemises blanches et une cravate noire. Il n'a pas compris.

— Il faut dire que c'est un peu inhabituel pour un chauffeur, non ?

— J'aime bien aller au théâtre, voilà pourquoi.

— On dirait que vous n'êtes pas un homme comme les autres, Victor Yuvanovitch, commenta la Tchakovskaïa d'un air surpris. Venez donc demain, je vous attendrai à onze heures à l'hôpital.

Après un signe de tête, elle fit volte-face et repartit à pas rapides. Cela ressemblait à une fuite.

Abukov la suivit des yeux, écrasa sa papirossi du talon de sa botte et se faufila entre les hangars, dans la direction d'où elle était venue. Mais il ne remarqua rien de particulier, aucune lumière, et il trouva étrange que dans ce complexe d'ateliers et de hangars il se soit trouvé un malade pour avoir besoin d'un médecin à deux heures du matin. L'endroit était inhabité. Il n'y avait que du matériel.

Pourtant, derrière les fenêtres sombres de la menuiserie, neuf hommes, à cet instant, retenant leur souffle, observaient l'étranger qui, les mains dans les poches, se promenait au milieu de la nuit. De temps à autre il s'arrêtait, observait les bâtiments sombres et silencieux, se retournait... Finalement il repartit en direction des camions.

— Quelqu'un le connaît ? chuchota l'un des hommes de derrière la

fenêtre.

— Ce doit être un nouveau, professeur.

— En tout cas, c'est un civil. Il faut que Micha s'occupe de lui. Et il porte des bottes, par cette chaleur ! Micha le reconnaîtra facilement. Et on va demander à Pavel d'interroger Mustaï. Il est au courant de tout. Que fait cet étranger à cette heure-ci, dehors ? J'espère qu'il n'a pas vu Larissa ! Dieu nous protège...

L'homme qui avait été quatre ans auparavant professeur de cybernétique attendit que les autres eussent quitté la menuiserie par une sortie dérobée. Ils rampèrent l'un derrière l'autre à travers le camp, attendant de se trouver dans l'angle mort des projecteurs, puis ils sautèrent comme des lièvres derrière une haute pile de planches. De là, ils regagnèrent leur baraquement.

Le professeur retira les deux pointes des minces planches avec lesquelles il avait confectionné une croix, rejeta ces dernières sur un tas de bois et se glissa dans la laverie. C'est là qu'il habitait. Il était ce qu'il est convenu d'appeler dans le langage du Goulag un détenu en liberté surveillée ; il bénéficiait du privilège de circuler librement à l'extérieur du quartier des détenus. Le matin, il travaillait comme aide-soignant à l'hôpital, l'après-midi dans la laverie, au tri des vêtements. On était sûr de lui. À soixante-trois ans, on ne s'enfuit plus de la taïga.

À onze heures précises, Abukov fut dans la salle d'attente de l'hôpital, attendant d'être reçu par Larissa Davidovna. Les consultations de la matinée étaient terminées.

Yachiayev avait fait une apparition. Il était d'humeur exécrable, car il avait surpris Nina Pavlovna dans les cuisines, complètement saoule, en train d'asperger les cuisiniers à coups de louche. Le commissaire politique s'était bien douté que cette grosse bedaine de Gribov était à l'origine de la fête nocturne. Il faudrait lui tordre le cou. Mais en tant que directeur du dépôt, il était intouchable tant qu'on ne pourrait prouver qu'il était un saboteur, un défaitiste, un ennemi du régime ou un voleur des biens du peuple. Ce serait difficile, car Gribov était un vieux renard que nul ne trahissait jamais, car tous profitaient de lui.

Yachiayev avait donc passé sa colère là où il trouvait le moins de résistance : sur les malades. Il s'était installé sur une chaise, le visage rouge de colère, ses petits yeux de souris fixant méchamment la Tchakovskaïa.

— Je me demande pourquoi nous ne figurons pas sur une liste d'établissements de cure ! Quels sont vos critères quand vous examinez vos malades, camarade ? Comprenez-moi bien, je ne veux pas vous donner de conseils. C'est vous le médecin. Vous avez étudié ce qui se passe à l'intérieur du corps...

Ces précautions oratoires n'étaient pas étrangères à l'existence de ce fameux oncle de Moscou qui, paraît-il, avait des accointances avec le comité central.

— Mais rendez-vous compte, nous avons quatre pour cent de malades !

— J'en ai envoyé au travail qui auraient dû rester ici. La moitié des travailleurs du chantier sont malades !

— S'ils mangent, il faut qu'ils travaillent ! s'écria Yachiïayev.

— Vous êtes responsable des détenus sur le plan idéologique, répliqua Larissa d'une voix aiguë. Il se peut même que le KGB vous ait chargé de mission. Mais le médecin, ici, c'est *moi* !

Yachiïayev avait sursauté au mot « KGB ». Certes, le chef du KGB ne lisait sans doute jamais ses rapports ; mais c'était pour lui un honneur de travailler pour les camarades de Moscou, de leur envoyer ses rapports mensuels et ses observations détaillées.

— Je vous interdis de parler de la sorte ! s'écria Yachiïayev. Ce sont mes affaires, et elles ne vous concernent pas !

— Pas plus que ce qui est sous ma responsabilité ne vous concerne, Mikola Victorovitch ! Autre chose, camarade ?

— Oui ! Nous avons encore beaucoup à discuter, hurla-t-il.

L'impudence de la Tchakovskaïa lui portait sur les nerfs.

— Pas maintenant, ma consultation n'est pas terminée.

— Le commandant vous dira que nous n'avons réalisé cet hiver que les deux tiers du programme.

— La glace ne fond pas sur ordre. C'était un hiver spécialement rigoureux !

— Ça ne s'est pas amélioré par la suite !

— Essayez donc d'assécher les marécages en leur donnant des discours ! s'exclama la Tchakovskaïa. Lisez-leur Lénine...

Hors de lui, Yachiïayev ne trouva rien à répondre. La Tchakovskaïa était intouchable. Même le responsable du KGB à Tioumen ne l'impressionnait pas, ce qui en disait long sur l'influence de l'oncle de Moscou. Si seulement on arrivait à découvrir qui il était...

En sortant de la pièce, il se heurta à Abukov, debout près de la porte, occupé à regarder une photo des champs de pétrole de Sourgout.

— Il ne manquait plus que toi ! hurla Yachiïayev en fusillant Abukov du regard. Excuse-toi immédiatement !

— Sûrement pas, répliqua Abukov d'un ton calme. Il y a suffisamment d'espace pour nous deux.

— Gardes ! explosa Yachiïayev. Tu es bon pour le caisson ! Ton nom ?

— Demandez-le à la brigade de transport n° 3 à Sourgout. Camion frigorifique n° 11. Salut !

Il écarta Yachiïyev tremblant de rage, frappa à la porte et, sans attendre la réponse, entra. Yachiïyev jeta un regard haineux à la porte qui se refermait, cracha contre le mur et se précipita, tête baissée, hors de l'hôpital. Il tomba sur Mustai qui poussait une brouette sur laquelle se trouvait un sac de sucre. Il se précipita sur lui comme un taureau sur le torero.

— D'où vient ce sucre ? Comment as-tu eu ce sac ? Un sac entier !

Sans attendre la réponse, il donna un coup de pied à la brouette de Mustai et poursuivit sa course en direction du poste de commandement.

Larissa et Abukov, qui l'avaient observé par la fenêtre, se regardèrent en silence.

— Qui est-ce ? demanda finalement Abukov.

— Le commissaire politique. Des dissidents il doit faire de nouveaux bolcheviks, mais les détenus ne l'écoutent que parce que cela leur épargne une heure de travail. Ils dorment les yeux ouverts pendant ses conférences. Ils ont appris à simuler : ils le regardent, mais leurs yeux sont vides. Ils dorment.

— Et vous me dites ça sans savoir qui je suis...

— J'ai réfléchi, camarade Abukov. Celui qui vient en Sibérie avec l'idée d'aller au théâtre n'est pas un homme comme les autres.

Elle sourit, lui montra un vieux siège râpé et attendit qu'Abukov se soit assis. Elle s'installa à son tour derrière son bureau, saisit une règle en plastique transparent entre ses deux mains, et la plia à plusieurs reprises.

— Et, bien sûr, vous n'êtes pas malade...

— Non, camarade. Je me sens en pleine forme. C'est seulement que... J'avais envie de vous connaître...

Pendant ce temps, à l'hôpital, le détenu aux cheveux blancs, ex-professeur de cybernétique et maintenant aide-soignant, appelait la boulangerie au téléphone. Un autre « détenu sur parole » y travaillait, l'ancien écrivain Miron Arikin.

— Il est chez Larissa Davidovna, dit rapidement le professeur. Il s'est accroché avec Yachiïyev – et il ne s'est rien passé. Il doit avoir le bras long. Attention, les amis ! Avertissez tous les autres. Ilya a pu apprendre quelque chose ?

Ilya Krivov, autrefois avocat à Odessa, tirait des rouleaux de câbles électriques le long du nouveau gazoduc. Il était au courant de beaucoup de choses. Mais, dans ce cas précis, il ne savait rien.

Le professeur appela l'un après l'autre tous ses amis dans les différents ateliers, et termina par l'ancien chirurgien Vladimir Fomin, spécialiste du cerveau. Celui-ci dirigeait naguère le département de neurochirurgie d'une grande clinique, jusqu'au jour où il avait refusé de pratiquer une lobectomie préfrontale sur un opposant au régime.

Cela lui avait valu d'être envoyé dans un camp en Sibérie. On ne l'avait pas affecté à l'hôpital, mais à l'atelier de chaussures.

C'est lui qui donna la première information.

— Conducteur de camion frigorifique ! murmura le professeur. C'est un poste de confiance, l'homme est un communiste pur et dur. Mais pourquoi est-il allé voir Larissa ?

Il raccrocha, retourna à ses patients et s'arrangea pour rester à proximité de la salle de consultations. L'inconnu était toujours avec Larissa. Le professeur percevait des murmures à travers la porte. Pour justifier sa présence dans la salle d'attente, il se mit à nettoyer les bancs avec un chiffon humide et lava même la porte.

Au bout d'une demi-heure, il n'y tint plus, frappa et entra.

— Le lit 29 a une hémorragie, annonça-t-il en jetant un rapide coup d'œil à Abukov qui, assis sur son siège, buvait un verre de jus de fraises des bois et fumait une papirossi.

Larissa jeta au professeur un regard étonné. Le lit 29, c'était une fracture. Un patient de Tchouban, de surcroît.

Elle fit un signe de tête à peine perceptible, s'approcha de la porte et murmura rapidement :

— Pas de problème. Il est inoffensif.

— On ne peut pas savoir, Larissachka. On n'a pas encore assez de renseignements sur lui.

— Justement, j'y travaille...

— On ne le quitte pas des yeux. Sois prudente...

Il lui fit un clin d'œil et quitta la pièce. La Tchakovskaïa se rassit en face d'Abukov.

— Avez-vous déjà entendu parler du professeur Polevoï, Victor Yuvanovitch ? demanda-t-elle.

— Inconnu, répondit Abukov.

— Georgi Vadimovitch Polevoï compte parmi les cybernéticiens les plus connus d'Union soviétique. C'est l'homme que vous venez de voir.

— Il est aide-soignant ?

— Nous avons des gens très célèbres au camp 451/1. Même un ancien général, Fiodor Tkatchev. Mais parlez-moi de vous, Victor, dit-elle en se penchant vers Abukov.

— Cela vous intéresse, camarade médecin-chef ?

— Beaucoup.

— Pourquoi ?

— Mustaï Yemilianovitch vous aime bien, vous êtes son ami... Cela est très rare. Mustaï n'a pas d'amis. Il connaît pourtant la terre entière, mais, Dieu seul sait pourquoi, c'est un solitaire.

— Vous venez de mentionner Dieu, camarade ? demanda Abukov d'un ton léger.

La Tchakovskaïa se redressa ; serrant les lèvres, elle répondit :

— Façon de parler... c'était juste une façon de parler.

À partir de cet instant, la conversation tomba. Abukov se leva, remercia pour le jus de fraises et quitta l'hôpital.

Sur la grande place, un détenu balayait les morceaux de papier et les mégots de cigarettes. C'était l'ex-écrivain Miron Arikine. Quand Abukov l'eut dépassé d'une dizaine de pas, il mit le balai sur son épaule et emboîta le pas du nouveau venu.

La petite communauté de Piotr se sentait menacée.

Mustaï avait commencé la production de sa limonade. Étant donné sa ferme conviction qu'un tel art appartenait au domaine des secrets qu'il convenait de garder le mieux possible, il avait non seulement fermé à clef le hangar derrière le dépôt, mais il avait condamné la porte de l'intérieur avec une grosse traverse en chêne. Pour parler au brasseur de limonade, il fallait d'abord parlementer avec lui à travers la porte. La plupart du temps, l'intrus s'entendait dire : « Du balai, parasite qui vient me voler mon temps ! » De la verrière du hangar, on entendait cliqueter des objets métalliques et celui qui risquait le nez à la fenêtre pouvait renifler un parfum de fruits qui n'était pas des plus désagréables.

Même le gros Gribov n'avait pas la permission d'entrer dans l'atelier de Mustaï. Pourtant, il fut le premier à avoir le privilège de goûter à la nouvelle limonade. Il fit rouler le liquide dans sa gorge comme s'il goûtait un vin de grand cru, ramena sa langue en arrière plusieurs fois avant d'avaler et déclara, enthousiaste :

— Bien, très bien, Mustaï mon ami. Parfumée, sucrée, et juste acide comme il faut. Rafraîchissante. Tu es un grand artiste, petit frère.

L'intérêt que Gribov manifestait pour la potion magique de Mustaï était justifié : comme sur tout ce qui passait la porte de son dépôt, Gribov prélevait aussi sa dîme sur le sucre qui faisait partie des composants de la limonade. Les formulaires étant en blanc, il demandait généralement le double des quantités nécessaires pour les besoins du camp. Curieusement, on disposait à Tioumen d'énormes stocks de sucre : les sacs arrivaient par camions de plusieurs usines de raffinage de betteraves afin d'alimenter les fabriques de conserves et de confitures des environs de la ville. Et l'armée d'employés qu'occupait cette organisation ne s'était jamais demandé pourquoi le district de Sourgout avait une consommation de sucre aussi élevée.

Après avoir frappé trois fois, Abukov fut introduit dans l'ancre du limonadier. Derrière lui, Mustaï referma soigneusement. La grande pièce était parfumée à la marakuja, la limonade se bonifiait dans trois bassines émaillées.

— Tu veux un verre de limonade, petit frère ? demanda Mustaï en remplissant un verre à bière avec sa louche. Elle n'est pas encore très

froide. Il faut attendre deux heures avant qu'elle soit à point. Mais c'est quand même bon. Quelle chaleur dehors !

— Je retourne demain à Sourgout, dit Abukov. J'ai fait le tour du camp, discuté avec les uns et avec les autres. Ce n'est pas l'enthousiasme. On s'ennuie, ici. Toujours le même train-train, les mêmes visages, la poussière, la saleté, les moustiques...

— On n'est pas en Crimée ! s'exclama Mustaï. Tu aurais dû être transporteur de fruits à Yalta ou convoyeur de thé à Sotchi. Ici, les gens sautent de joie à l'idée d'être encore en vie demain.

Il adressa à Abukov un regard pénétrant ; le même genre de regard que celui de la Tchakovskaïa...

— À supposer, Abukov, que Gribov t'ait pris à part et t'ait glissé à l'oreille...

— C'est ce qu'il a fait. Il a employé un mot très poétique : cinquante pour cent.

— C'est un filou. Il faudrait lui tordre le cou. Mais il tient ce qu'il promet. Qu'as-tu répondu ?

— J'ai dit qu'il fallait y réfléchir. Ça pourrait être un piège... Et, dis-moi... Où disparaissent toutes ces choses volées ?

— Ce n'est pas volé, seulement détourné et réparti autrement. Gribov les vend à Sourgout. Il y a un homme là-bas, un certain Boris Alexandrovitch Popov, qui écoule tout ce qu'il lui donne. Il a une fabrique de cercueils, et c'est dans les cercueils qu'il cache la marchandise. Personne ne regarde jamais ce qu'il y a à l'intérieur d'un cercueil !

Mustaï plongeait un autre verre dans la bassine et goûta.

— Elle est déjà un peu plus fraîche, fit-il d'un ton de connaisseur. Que vas-tu faire de tes cinquante pour cent, Victor Yuvanovitch ? Tu ne vas pas manger tout ça ? Tu comptes revendre à Sourgout ?

— À ça aussi, il faut y réfléchir.

Abukov leva les yeux vers la couverture en ciment d'asbeste du hangar pour échapper au regard pénétrant de Mustaï.

— C'est toute la vie ici qui me préoccupe. Par exemple, juste une idée en l'air : on pourrait créer un théâtre.

— Un quoi ? Un théâtre ?

Mustaï éprouva le besoin de reprendre son souffle. Il avait toujours présente à l'esprit la représentation de *La Bohème* à Tachkent.

— Un théâtre avec une poitrine qui chante et qui meurt sur scène de cette imbécillité ? Où il faut mettre une chemise blanche et une cravate ? Va te soigner, petit frère !

— Un théâtre où chacun pourrait jouer. Les soldats comme les détenus.

— C'est complètement idiot, Victor Yuvanovitch.

— Il doit bien y avoir aussi des acteurs et des chanteurs parmi les

détenus, et même des décorateurs et des éclairagistes.

— Sûr. Dans le camp on trouve toutes les professions, toutes celles qu'il y a à l'extérieur. Un théâtre ! » Mustaï joignit les mains au-dessus de sa tête. « Abukov, conduis ton camion et tiens-toi tranquille ! Il est à peine depuis un jour ici et il veut déjà réformer le pénitencier...

— Réformer, c'est une bonne expression, sourit Abukov. Il faut chasser l'ennui. C'est une idée à creuser, non ?

— Enterre-la vite, crois-moi. Un théâtre avec des soldats et des détenus ! Si Yachiäyev entend ça, il va en crever de rire.

— Je proposerai l'idée en haut lieu, reprit Abukov avec entêtement. Quand j'ai une idée en tête, petit frère, je ne suis pas prêt à l'abandonner. Tu ne me connais pas encore.

— Pas ici ! Pas en Sibérie, et surtout pas au camp JaZ 451/1. Tu ne connais pas le commandant Rassim. Il va te botter le cul ! Et puis, il y a Yachiäyev qui va te faire muter tout de suite parce que l'idée n'est pas de lui. Victor Yuvanovitch, suis mon conseil : conduis ton camion, pique la marchandise avec Gribov, tout ce que tu pourras, partage avec lui, et fais-toi la belle vie. Trouve-toi une femme, et tu auras tout le théâtre que tu voudras ! »

Abukov vit bien que cela n'avait pas de sens de poursuivre cette discussion. Comment aurait-il pu expliquer à Mustaï qu'un théâtre pouvait devenir une église ? Que chaque répétition pouvait être un service religieux déguisé ? Où pourrait-on réunir autant de détenus que dans une salle de théâtre ? Avec les multiples possibilités que cela offrait ! Glisser des passages de l'évangile dans les textes, des icônes dans les partitions... La possibilité de se réunir fréquemment pour répéter. Comment expliquer tout cela à Mustaï !

Le lendemain, Abukov repartit pour Sourgout. Mustaï l'accompagna jusqu'à son camion, sous le regard critique de l'écrivain Arikin, qui balayait de nouveau la place, du chirurgien Fomin dans son atelier de chaussures et du professeur à l'hôpital. Larissa Davidovna, de derrière les rideaux de sa fenêtre, l'observait également. Mustaï, se tapant le front du doigt, avait rapporté les projets de théâtre de ce fou d'Abukov. Le bruit s'en était répandu parmi les détenus comme une traînée de poudre. Voilà un nouveau qui arrivait de Sourgout avec son camion et qui voulait fonder un théâtre dans le camp. Que fallait-il penser de ce type ? Ou bien il était aussi fou que Mustaï, ou le théâtre faisait partie d'un plan raffiné en vue de surveiller les convictions idéologiques des détenus.

On respira quand Abukov quitta le camp dans un nuage de poussière. Seul Gribov, le gros Gribov, lui fit un signe amical de la main.

Les voyages suivants ne ramenèrent pas Abukov à JaZ 451/1. Il

découvrit d'autres colonies pénitentiaires le long du tracé du gazoduc – le quartier des spécialistes dirigeants, des électriciens spécialisés, les baraquements, les installateurs avec leurs grues puissantes, les matériaux de construction, les bureaux des ingénieurs, les monteurs de compresseurs, les gigantesques excavateurs dont certains étaient amphibies, et les colonnes de soudeurs utilisant le fameux système automatique de soudure SEWER de Kiev. Il fallait quatre minutes à peine à la machine pour assembler deux portions de tuyaux avec une telle perfection que les contrôles aux rayons X révélaient un degré d'étanchéité maximum. Les Russes étaient d'ailleurs très fiers de ce robot, surtout après la mésaventure arrivée aux Américains dans la construction de leur pipe-line à travers l'Alaska et sur lequel on avait décelé un millier de points de soudure déficients !

Une semaine plus tard, Abukov reparut au camp. Il devait livrer de la viande et des légumes à la section bâtiment qui dépendait de l'ingénieur en chef Vladimir Alexeïevitch Morosov. Cette fois, il tomba enfin sur la colonne de détenus qui, à travers taïga et marécages, abattait les arbres sur le tracé du gazoduc.

Sous un soleil brûlant, environnés de myriades de moustiques, sans la moindre protection, ils bâtissaient des digues dans les marais, fabriquaient des coffrages pour les piliers de béton sur lesquels reposerait le gazoduc, coulaient des blocs de ciment et enfonçaient à la masse de gigantesques piliers d'acier dans le sol spongieux. C'était l'enfer sur cette terre de Sibérie : en surface, les marais, mais quatre-vingts centimètres ou un mètre en dessous, le sol était gelé en permanence et on avait l'impression de cogner sur de l'acier.

Après qu'Abukov eut déchargé son camion dans le dépôt de la brigade et fait la connaissance de l'administrateur Mirsou, un Toungouse – qui en profita immédiatement pour mettre de côté une bonne portion de rôti –, il gagna le chantier à pied. Les sentinelles, coiffées de casquettes à moustiquaires, le laissèrent passer. Il suffisait de les regarder pour se rendre compte que ces hommes exécraient leur travail : l'été, un soleil impitoyable, les moustiques, l'hiver, un froid tout aussi impitoyable, et des glaçons dans les sourcils.

Abukov arriva à point pour voir un contremaître menacer à grands cris un détenu couché sur le sol. L'homme risquait une réduction de moitié de sa ration.

— Tue-moi ! implora le détenu. Tue-moi, fais-le donc ! Je ne me relèverai pas ! Prends ta pioche et brise-moi le crâne ! Je t'en serai reconnaissant pour l'éternité...

— Et ça commandait ! s'exclama le contremaître en regardant avec mépris l'homme couché à ses pieds. Privés de leur uniforme, ils rampent comme des insectes. Ils ne méritent même pas qu'on leur crache dessus, les généraux...

Abukov attendit que le contremaître eût regagné la colonne de détenus qui travaillaient au coffrage et s'accroupit devant le détenu. Celui-ci leva les yeux vers lui. Ils étaient remplis de larmes. Abukov aspira une profonde bouffée d'air frais. Il avait devant lui un homme qui était plus mort que vif.

— Pourquoi me regardes-tu ? demanda le détenu. Ça t'amuse de voir mourir un homme ?

— Si je ne me trompe pas, vous êtes le général Fiodor Tkachev. N'est-ce pas ?

— Vous me connaissez ?

Tkachev redressa un peu plus la tête. Abukov ramassa un carton d'emballage vide et le posa sous sa nuque. Le général se sentit un peu plus à l'aise.

— Je *l'étais*. Il y a si longtemps. Je ne sais même plus. » Il jeta un regard méfiant à Abukov. « Que voulez-vous de moi ?

— Êtes-vous contrôlé au retour ?

— On nous compte seulement. De temps en temps, ils en fouillent un, à l'improviste, on ne sait jamais quand, mais ça fait du travail supplémentaire, ils n'aiment pas ça. »

Il souleva de nouveau sa tête maigre aux cheveux grisonnants.

— Pourquoi ?

— Je vais vous donner quatre boîtes de goulasch et deux de confiture.

— Non ! fit le général d'un ton catégorique.

— Vous avez peur ?

— Vous n'allez pas m'attirer dans un piège. Les gens comme vous, je les reconnais aussitôt ! Vous me prenez pour un idiot !

— Oui, je vous crois bougrement idiot, Fiodor Tkachev. Je dois revenir encore trois fois ici, je vous apporterai encore trois fois de la nourriture. La semaine prochaine, je livre de nouveau le dépôt du camarade Gribov. On se reverra au camp. Vous est-il possible d'y faire entrer une vingtaine de poules, trente mottes de beurre, vingt œufs, et trois fromages ?

— Vous êtes fou ! murmura le général en regardant avec inquiétude autour de lui, tirez-vous !

— Restez couché, Tkachev, et faites comme si vous aviez perdu connaissance. Dans une demi-heure, je reviendrai près de vous. Avec le goulasch et la confiture. Et réfléchissez calmement à la manière de faire entrer dans le camp les poulets et tout le reste.

Abukov se releva et s'éloigna rapidement. Suivant son conseil, le général Tkachev fit immédiatement celui qui perdait connaissance. Mais il était rongé d'inquiétude. Et si ce n'était qu'un piège ? Un piège pour espionner ce qui se passait dans le camp !

Quelques instants plus tard, la voix d'Abukov le tira de ses pensées.

— Réveillez-vous, général ! Vous pouvez revenir à vous !

Tkachev souleva ses paupières. Il était couvert de moustiques, mais cela ne le dérangeait plus. C'était son troisième été dans la taïga. Il arrive un moment où la peau devient dure comme du cuir.

— J'ai aussi apporté un peu de graisse d'oie, dit Abukov. Où allez-vous mettre tout ça ?

— Je vais l'attacher entre mes jambes avec des ficelles.

Le général se souleva et Abukov glissa les boîtes sous lui. Tout près, un bruit de martèlement mécanique emplît leurs oreilles. On enfonçait un pilier d'acier dans le sol gelé.

— Quel est votre nom ? demanda le détenu.

— Victor Yuvanovitch Abukov.

— Ce n'est qu'un nom...

Abukov hésita. Non, se dit-il. Il est encore trop tôt. Pas d'imprudences. Il faut attendre... Ce n'est pas pendant trois jours que je dois être leur prêtre, mais pour plusieurs années, si Dieu le veut.

— Un nom suffit, répondit-il. Ayez confiance.

Il repartit sans se retourner et regarda les autres détenus qui travaillaient au gazoduc. Silhouettes lamentables, qui jetaient leurs dernières forces dans les marais. Mais le grand chantier avançait. Dans deux ans, l'Europe centrale serait alimentée en gaz sibérien. Au regard d'une telle entreprise, qu'importait le sort des sacrifiés du gazoduc, ces détenus perdus au fin fond de la Sibérie ?

Le contremaître s'approcha d'Abukov.

— Je ne t'ai pas encore vu ici, camarade ! dit-il.

— Je viens de Sourgout. Chauffeur.

— Tu as des papirossi ?

— Tu peux en avoir un paquet.

Abukov en tira un de sa poche et le lui tendit. Puis il fit un signe de tête en direction des détenus.

— Sacrée bande d'incapables, hein ?

— Tu peux le dire. Celui qui est en train de crever là-bas, c'était un général.

— Et les autres ?

— À soixante-dix pour cent des intellectuels. Il y a même des noms célèbres dans le tas !

— Des opposants au régime, hein ? Le diable les emporte !

Abukov cracha par terre et tourna les talons. Il avait intérêt à parler le langage des contremaîtres, s'il voulait avoir ses entrées sur les chantiers.

Le soir venu, deux détenus traînèrent le général Tkachev jusqu'au camp, enveloppé dans une couverture. Entre ses jambes, il y avait les boîtes de goulasch, de confiture et la graisse d'oie. Les sentinelles jetèrent un regard distrait à la couverture. On ne contrôle pas un

moribond.

Dans le camp, un vent de panique soufflait !

De baraquement en baraquement, d'atelier en atelier, on chuchotait le nom d'Abukov. Goulasch et marmelade, passe encore, mais de la graisse d'oie ! Même un homme rassasié ne donnait pas sa graisse d'oie. Cela dépassait l'entendement.

Larissa Davidovna fit venir Mustaï. Il apparut, deux bidons sur le dos, pensant que l'on voulait de sa limonade à l'hôpital.

Dans le corridor, le professeur Polevoï lui tomba dessus.

— Qu'est-ce que c'est que ton nouvel ami ? lui siffla-t-il à l'oreille.

Mustaï sentit un frisson lui courir dans le dos.

— Il a fait quelque chose ? demanda-t-il. Lui et son damné théâtre...

— Quel théâtre ? Il distribue de la graisse d'oie à tout va !

— Calamité ! fit Mustaï, quel idiot ! À qui est-ce qu'il en vend ? Il faut l'avertir. Ces nouveaux... Je vais lui faire la leçon.

— Il a donné la graisse au général, pour nous tous, poursuivit Polevoï. Dehors, sur le chantier. Qu'est-ce que c'est que ce type ?

— Tu le vois, c'est un gentil.

— Et bien imprudent.

— La graisse d'oie pour les détenus ! Je ne m'attendais pas à ça. Je croyais qu'il allait faire son beurre, comme Gribov. Il a cinquante pour cent sur tout. Par Allah, et s'il donnait tout aux détenus ?

— Pourquoi le ferait-il, Mustaï Yemilianovitch ? Voilà un type qui se porte volontaire pour la Sibérie et au lieu d'essayer de s'enrichir, il fait des cadeaux ? » Polevoï secoua la tête. « Il y a quelque chose qui ne colle pas. Il faut être prudent, Mustaï !

— Ma main au feu qu'on peut lui faire confiance !

— Attention de ne pas la brûler ! » lança Polevoï en lui donnant une bourrade. Puis il s'éloigna.

Dès qu'on lui annonça Mustaï, la Tchakovskaïa le fit entrer dans son bureau.

— Abukov est ton ami, dit-elle tandis que Mustaï déposait ses bidons à terre. Mais il se conduit vraiment bizarrement. Tu le connais depuis Tioumen seulement ?

— Oui, c'est ça.

— C'est bien peu de temps.

— Il a peut-être des parents dans un camp. En agissant ainsi il pense à eux. C'est possible. Il y a des gens qui ont bon cœur.

— Et si c'est un piège ? S'il nous dénonce au KGB ?

— Alors, il ne survivra pas longtemps, Larissa Davidovna, fit Mustaï d'un ton grave. Je l'étrangle en silence et je le fais disparaître dans les marais. Je le jure !

Les jours passèrent. Les détenus poursuivaient leur travail de forçat, abattant les arbres sur le tracé du gazoduc ; dans la taïga bourdonnaient les tronçonneuses, les marais s'emplissaient du bruit sourd des moutons sur les piliers d'acier. Mètre par mètre, sous le soleil brûlant et les nuages de moustiques, le gazoduc progressait. Et Abukov devenait de plus en plus énigmatique.

Comme promis, à chaque transport, il apportait un petit sac pour les détenus. De la bonne farine, qui changeait de la farine moisie habituelle. Du gruau, de l'orge, du lard en boîte, du poisson en conserve. Du sucre, et de la soupe en sachets. Des marchandises peu encombrantes qui pouvaient passer sans danger l'entrée du camp.

Le juriste Ilya Krivov, ancien chef de parquet, avait pris en charge la répartition de la nourriture. Avec une petite balance à main de tôle et de fil fabriquée par le chirurgien Fomin, on pesait chaque portion. Cela se passait de nuit dans le baraquement II où Piotr avait habité et dont on était sûr qu'il n'abritait aucun traître à la solde de la direction.

On ne comprenait toujours pas ce qui poussait Abukov à agir ainsi. L'écrivain Miron Arikin, qui réceptionnait les marchandises à la place du général, s'était entretenu avec lui. Au moment où Abukov cherchait des yeux Tkachev, il s'était approché de lui, avait murmuré :

— Fiodor est malade, c'est moi qui prends la marchandise !

Abukov avait aussitôt répondu d'un ton sec :

— Que veux-tu ? De quoi parles-tu ? Tu n'es pas bien ? Allez, tire-toi !

Mais, plus tard, il avait tendu sans un mot les précieuses marchandises à Arikin ; cette fois, il y avait même dans le lot vingt plaques de chocolat au lait.

— Un homme impénétrable, avait déclaré Arikin de retour au camp. Impossible de savoir ce qu'il pense. Ça fait déjà huit jours, et Yachiayev semble n'être au courant de rien. C'est donc qu'Abukov ne nous trahit pas, c'est sûr. Il a pourtant suffisamment de preuves contre nous maintenant. Il faudrait charger Georgi Vadimovitch d'avoir une conversation avec lui.

Le professeur Polevoï hocha la tête.

— La semaine prochaine, il livre de nouveau le dépôt central, fit Mustaï. On verra bien ce qu'il va faire.

— Il a annoncé vingt poulets prêts à rôtir, fit le général. S'il tient parole...

— ... s'il tient parole, j'irai moi-même lui poser des questions, s'écria Polevoï. Vous êtes d'accord, les amis, ce comportement n'est quand même pas normal ?

Le lundi, la colonne de ravitaillement arriva à Novo Vostokini. Un

épais nuage de poussière l'annonçait. Un motard avait devancé les camions pour venir annoncer au PC l'heureux événement : il y avait de nouveau de la viande fraîche !

Mustaï et Gribov firent de grands signes de la main pour saluer leur arrivée. Le n° 11 était là aussi – mais c'était un autre chauffeur qui se trouvait au volant. Pas d'Abukov, aucune trace de lui.

Un frisson parcourut le dos de Mustaï.

— Il est parti ! balbutia-t-il en regardant Gribov avec des yeux épouvantés. Il a dû se passer quelque chose à Sourgout. Je me sens glacé tout d'un coup, Kasimir Korneïovitch !

Gribov lui non plus ne se sentait pas très bien. Ses cinquante pour cent semblaient en danger...

— Pars tout de suite pour Sourgout, fit-il à Mustaï. Tu es envoyé par le dépôt. Je vais te donner une liste de commandes, de cette manière, tu seras couvert. Qu'est-ce qui a bien pu arriver à Abukov ?

Le lendemain matin, Mustaï partit pour Sourgout. Il avait trouvé une place dans un des camions. Le chauffeur du n° 11, interrogé par Mustaï, avait simplement déclaré que le camarade responsable de l'embauche lui avait confié le véhicule en disant :

— Prends-en soin comme de la prune de tes yeux : c'est notre meilleur camion !

Rien de plus, pas d'explication. Tout cela était bien étrange ! Aucun mot sur Abukov. Comme s'il s'était volatilisé.

À tout hasard, Mustaï emporta avec lui un fin cordon de soie tressée. Si cela s'avérait nécessaire, il étranglerait Abukov, dans les règles de l'art.

Tout allait bien à Sourgout pour Victor Yuvanovitch Abukov. Il logeait au foyer de la ville, mangeait à la cantine, avait déjà vu une pièce de théâtre à la maison de la culture – une comédie de Tchekhov jouée par une troupe d'amateurs de Tobolsk – et avait sollicité du directeur de l'embauche trois jours de congé à Tioumen.

— J'ai une requête importante à faire à l'administration centrale, avait-il dit. Une proposition qui va dans le sens du progrès.

Après quelques brèves questions, on lui avait établi un billet à prix réduit pour Tioumen et, le lundi matin, Abukov s'envolait vers le cœur de l'administration du gazoduc.

Le jeu bien connu recommença, il dut courir de bureau en bureau, de salle d'attente en salle d'attente, apprenant de chaque fonctionnaire que le problème n'était pas de son ressort, jusqu'au moment où il tomba sur un camarade qui demanda, perplexe :

— Comment ? Vous voulez fonder un théâtre ? Dans le complexe de Novo Vostokini ? Je vous envoie chez un psychiatre, si c'est ça que vous voulez ?

Au début de l'après-midi du second jour, Abukov put enfin se

présenter devant le responsable culturel du district, homme d'apparence raffinée et manifestement cultivé. Il offrit au simple chauffeur qu'était Abukov une chaise en cuir. Il l'écoula sans l'interrompre.

— Reconnaissez, dit-il quand Abukov eut terminé son exposé, que c'est une idée complètement folle !

— Mais très utile sur le plan culturel. De plus, elle est de nature à stimuler le moral des travailleurs.

— C'est quand même une idée folle !

Le responsable de la culture regarda Abukov avec bienveillance. C'était déjà ça. Yachiayev l'aurait jeté dehors depuis longtemps à coups de pied au derrière.

— Ce qui est louable, c'est que vous vous soyez demandé de quelle manière on pouvait promouvoir la culture dans la taïga...

— Bien sûr, nous avons la radio, nous pouvons voir des films – mais tout cela, c'est de la culture passive. Dès qu'on monte sur scène, c'est différent. Le goût pour le travail ne peut que s'en trouver fortifié. C'est peut-être une idée folle, mais je pense qu'un théâtre peut être un moteur important du moral. Jetez-moi à la porte si vous êtes d'un autre avis.

Abukov resta trois heures chez l'influent responsable, à débattre avec lui de cette idée.

— Techniquement, c'est irréalisable, dit finalement le responsable de la culture en secouant la tête avec regret. Abukov, je tends toujours une oreille attentive quand on me parle théâtre. Je considère la formation culturelle comme l'une des tâches essentielles de la révolution bolchevique. Vous savez d'ailleurs le traitement de faveur que nous réservons à nos artistes. Chacun d'eux est une pierre de l'édifice du futur. Mais dans ce cas précis – irréalisable !

— Il me suffirait, dit Abukov avec humilité, d'une petite attestation me donnant l'autorisation de tenter de fonder une troupe de théâtre.

— Ça, je peux vous la donner. Mais à quoi vous servira-t-elle ? Personne ne vous aidera.

— Peut-être vous, camarade.

— Juste une attestation ?

Le responsable culturel haussa les épaules.

— Vous pourrez toujours en décorer votre scène. Et je vous signale que vous devrez obtenir l'accord du commandant Rassim. Lui seul peut décider si le camp se prête à la création d'un théâtre.

— Vous pourriez peut-être lui en toucher deux mots.

— Je peux seulement lui dire que j'y suis favorable.

— Ce serait suffisant. Il me faudrait aussi l'autorisation d'intégrer des amateurs dans la troupe.

— Ces questions-là ne sont-elles pas du ressort du camarade

Yachiïyev ?

— Oui, fit Abukov avec une moue. Mais tous les hommes ayant une position de responsabilité ne sont pas forcément des musiciens. Le camarade Yachiïyev, à cet égard, pose un problème.

À l'issue de cette interminable discussion, Abukov quitta le responsable culturel muni de quatre attestations qui n'engageaient aucunement leur signataire, mais qui, pour Abukov, valaient de l'or. On pouvait y lire, notamment :

« Le camarade V.J. Abukov a l'autorisation de créer un théâtre au camp 451/1. Ne seront jouées que des pièces classiques, des opéras et des opérettes. Les programmes devront être préalablement soumis au responsable culturel ou à son représentant... »

Il y avait ensuite une phrase qui réjouissait tout particulièrement Abukov :

« ... Le comité pour la formation culturelle considère comme particulièrement souhaitable que se révèlent parmi le peuple des vocations de chanteurs et d'acteurs... »

C'était plus qu'Abukov n'en avait espéré. Muni de ces attestations, il se faisait fort de fonder une troupe de théâtre dans les meilleurs délais. La première pierre de son église...

Le soir venu, il acheta du pain et du jambon, une bouteille de vin de Crimée et retourna au foyer.

Mustaï l'attendait, accroupi sur son lit.

— Mustaï ! petit frère ! s'écria Abukov. Quelle joie de te voir ici ! Tu vois, je l'avais pressenti... J'ai acheté une bonne bouteille !

Mustaï ne se déroba pas quand Abukov l'embrassa fraternellement. Sa joie semblait véritable, il se comportait en véritable ami.

Il pensa au cordon enroulé dans sa poche et tapota sur l'épaule d'Abukov :

— Tu nous as manqué, fit-il. Lundi, on voit arriver le camion n° 11, et pas de Victor Yuvanovitch au volant. Je me suis dit : il faut éclaircir ça. Je vais à Sourgout et qu'est-ce que j'apprends ? Le petit frère s'est envolé pour Tioumen. Je demande pourquoi... Tu penses, j'étais curieux... Et me voilà !

— Tu ne vas pas en revenir ! Ç'a été deux jours fantastiques !

— Ah ah ? fit Mustaï d'un ton neutre. Explique !

— J'ai été reçu en haut lieu. Par quelqu'un qui est au-dessus de Yachiïyev... Tu te rends compte ?

— Félicitations. Ce n'est pas donné à tout le monde ! Et je suppose que tu avais beaucoup de choses à raconter ?

— Tu penses ! On a discuté plus de trois heures...

Je vais l'étrangler cette nuit, se dit Mustaï en fixant la naissance du cou d'Abukov. Laissons-le parler, il va bien finir par se trahir. Un petit mot... Juste un petit mot... Oh ! mon frère, et dire que je te faisais

confiance !

— J'ai reçu carte blanche ! s'exclama Abukov.

— Carte blanche ? reprit Mustai d'une voix sourde. Ah ah !

Tandis qu'Abukov ouvrait la bouteille, Mustai prit une tranche de jambon et la fourra dans sa bouche. Il examina le mur, évitant le regard d'Abukov. « Dommage, camarade espion, dommage... Mais il va falloir que j'en finisse avec toi... »

— Combien de temps restes-tu à Tioumen, Mustai ? demanda Abukov.

— Jusqu'à demain. Il faut que je retourne à Sourgout. Très bon, ton jambon, le vin aussi !

— J'ai toutes les raisons d'arroser ça !

— Tu as bien raison. Il faut en profiter tant qu'on le peut encore... Il arrive un jour où l'on ne peut plus rien avaler. Comme ça, brusquement...

— Quand je te raconterai, tu n'en croiras pas tes oreilles...

Mustai hocha silencieusement la tête. Le cordon de soie enroulé dans sa poche pesait une tonne, il avait l'impression qu'il l'entraînait sur le côté. Il s'appuya contre le mur, mâchonna la dernière tranche de jambon et souhaita que la nuit fût déjà terminée. Il fallait que ça aille très vite, il fixa de nouveau le cou d'Abukov. Un coup sec. Il ne souffrirait pas. Il ne fallait pas qu'il souffre. Ce serait sa dernière preuve d'amitié pour lui... Une mort instantanée.

Il ferma les paupières pour ne plus voir la nuque d'Abukov, son visage joyeux, ses yeux bleus qui semblaient respirer l'innocence.

CHAPITRE IV

MUSTAI YEMILIANOVITCH

Mirmuchsin n'arrivait pas à comprendre comment Abukov pouvait dormir aussi paisiblement – comme s'il avait la conscience parfaitement tranquille. Il resta assis sur son lit, jouant avec la cordelette, le regard fixé sur son ex-ami. Rien n'était plus facile que de glisser doucement le cordon sous sa tête, et de serrer fortement en maintenant sa poitrine avec les genoux pour l'empêcher de se débattre. Mais il n'arrivait pas à se décider. Un sentiment de pitié l'envahissait. Il se sermonna intérieurement. Après tout, ce n'était qu'un agent du KGB...

Pourtant, il réveilla Abukov. Il le secoua par les épaules jusqu'à ce que celui-ci, tiré de son profond sommeil, se mît sur son séant, regardant Mustaï sans comprendre.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Tu me secoues comme un panier à salade ! Tu as fait un cauchemar, petit frère ?

— Un cauchemar épouvantable ! Un serpent que l'on nourrissait avec du miel a pondu des œufs du diable. Et quand les œufs sont éclos, tu sais ce qu'il en est sorti ? Des camarades du KGB !

— Triste cauchemar, fit Abukov.

Mustaï avala sa salive.

— Si quelqu'un pouvait me l'expliquer...

— Qu'as-tu à voir avec le KGB ? demanda Abukov d'une voix douce mais ferme.

— Rien, camarade.

— Pourtant tu en rêves !

— J'en ai peur. Quoi détonnant ?

Mustaï serra dans sa main le cordon de soie.

— Nous avons tous peur du KGB, fit Abukov. C'est pour ça qu'il faut nous serrer les coudes. Attention à Yachiayev. C'est un imbécile, mais les imbéciles peuvent être dangereux.

— Et en ce qui te concerne, Victor Yuvanovitch ?

— Moi aussi j'ai peur. C'est pour ça que je vais créer un théâtre.

— Ton stupide théâtre ! fit Mustaï en crachant par terre. Tu es bon pour l'asile, si tu en parles.

— Tu n'as pas deviné, Mustaï ! Juste ciel, je commence à comprendre. Mais c'est de là que je viens, camarade. Je suis allé voir le responsable culturel de la région. J'ai parlé plusieurs heures avec lui

et il m'a donné carte blanche. Maintenant, je peux travailler. Contre Yachïayev !

— Contre ? Comment ça ?

— Le théâtre est un espace de liberté... Tu verras.

— Tu as reçu l'autorisation de faire du théâtre, l'ami ?

Mustaï ouvrit de grands yeux. C'était proprement incroyable. Il s'apprêtait à étrangler un homme qui ne pensait qu'à monter sur les planches pour parler ou pour chanter. Il lâcha le cordon de soie, sortit sa main de sa poche et s'efforça de chasser ses pensées noires.

— Un vrai théâtre ? Avec ces imbéciles qui chantent sous la neige ?
Abukov sourit.

— Oui, ça aussi on pourra l'interpréter, s'il y a quelques bons chanteurs parmi les détenus.

— Comment peut-on chanter le ventre vide ?

— On trouvera une solution à tout, petit frère ! Tout va dépendre maintenant de la réaction de Yachïayev et du commandant Rassim. Ce sont eux qui décident.

— C'est tout vu ! fit Mustaï. Plié de rire, le commandant, à l'idée que ses détenus puissent chanter sur scène.

— Il sera au premier rang, je te le dis, fit Abukov en se rallongeant. Mustaï, mon ami, laisse-moi dormir ! Dans les prochaines semaines, j'en aurai peu l'occasion.

Il se tourna sur le côté, poussa un profond soupir et ferma les yeux. Son souffle devint régulier. Pourtant il ne dormait pas. Il attendait la réaction de Mustaï.

Celui-ci l'observa un long moment, se grattant les cheveux. Ce type n'est quand même pas normal, se dit-il. Il se porte volontaire comme chauffeur en Sibérie. Il emporte avec lui un costume et des chemises blanches, pactise avec ce filou de Gribov, distribue du chocolat et de la graisse d'oie, veut fonder un théâtre...

Il écouta la respiration d'Abukov, essayant de déchiffrer ce que son instinct lui soufflait. Finalement, il s'allongea et s'endormit. Quand il entendit ronfler, Abukov s'assoupit à son tour.

Le lendemain matin, Mustaï reprit l'avion pour Sourgout. Abukov avait encore à faire à Tioumen, il prendrait le vol de l'après-midi. Pour le théâtre... Mustaï partit perplexe. Fallait-il le croire ?

Ce matin-là, Abukov fit une longue promenade à pied à travers Tioumen. La vie de la ville le fascinait. Il se rendait compte que l'on se faisait, à l'Ouest, une image complètement fausse de ce pays. La Sibérie n'est pas seulement la toundra, la taïga, la steppe et le désert, elle n'est pas seulement constituée de fleuves géants, de marécages, de lacs et de sols gelés. La Sibérie, qui sera sans doute un jour un des pays les plus riches de la terre, est résolument tournée vers le futur.

Les femmes sibériennes surprennent toujours les visiteurs. Elles sont souvent minces, jolies, pleines de vie. Ce sont les Françaises de la taïga, pourrait-on dire. Elles se parfument, accordent beaucoup d'importance à leur maquillage. Elles trottaient dans les rues, vêtues de robes légères et colorées, portent des bas bleu clair ou violets souvent ornés de fleurs. Aux pieds, des mocassins italiens à talons hauts que l'on entend résonner de loin sur l'asphalte. Elles vont au moins une fois par semaine chez le coiffeur, dans des salons ultra-modernes aux murs de miroirs, de marbre, au décor souvent recherché.

Abukov flânait devant les vitrines. Soudain, il tomba en arrêt devant un mannequin aux longues jambes minces, artistiquement coiffé, vêtu d'une robe de soirée en velours brillant, cousue de fils d'or et qui descendait jusqu'au sol. À côté, un mannequin homme vêtu d'un smoking noir impeccable, d'une chemise à lavallière de satin, nœud papillon et souliers noirs. Le couple était entouré d'autres mannequins somptueusement habillés. À Moscou, Smolensk, Kiev ou Minsk, les femmes seraient tombées en arrêt devant cette vitrine comme devant une scène de théâtre. Les femmes de Tioumen passaient sans y prêter attention. Cela faisait partie du quotidien.

Abukov entra dans le magasin. Deux vendeuses vinrent à sa rencontre. Le magasin était vide, Abukov était apparemment le seul client.

— Je viens de Kirov, dit-il d'un ton un peu embarrassé, vous savez sans doute où cela se trouve, camarades ?

— Vous désirez ? fit l'une des deux filles en lui coupant sèchement la parole. Un nouveau pantalon ? Ou peut-être un nouveau costume ? Mais avant d'essayer, camarade, une chose : chez nous, il n'y a pas de costume à moins de cent quatre-vingts roubles !

Abukov écarquilla les yeux. Cent quatre-vingts roubles, cela représentait presque le salaire d'un ouvrier de Kirov.

— Est-ce que j'ai l'air d'un boyard ? s'écria Abukov. Vous savez, à Kirov, nous...

— À quoi pensiez-vous, camarade ? demanda l'autre fille. Peut-être à une chemise mode ? Une chemise italienne pour l'été ?

— Que voulez-vous que je fasse d'une chemise italienne ? Non. Dites-moi, c'est bien un smoking en devanture ?

— Oui.

— Pour l'amour du ciel, qui peut porter ça, ici ? Les membres influents du parti ?

— Non. Surtout des artistes. Pour le théâtre. La robe de la vitrine est déjà vendue à une chanteuse et le smoking à un illusionniste !

Les vendeuses toisèrent Abukov d'un œil critique. Leur clientèle habituelle n'avait pas son allure.

— Que voulez-vous au juste ? demanda la première fille d'un ton impatient. Acheter ou seulement poser des questions idiotes ?

— Je m'informe, répondit Abukov. Souvenez-vous du mot de Lénine qui dit que l'information dans un État supporté par le peuple...

— Ici ce n'est pas un bureau du parti mais un magasin de mode ! s'écria l'autre fille en ouvrant grande la porte du magasin. Une clochette fit entendre son joyeux tintement. Abukov hocha tristement la tête.

— Très bien, dit-il. Vous me mettez à la porte ! Cela ne va pas dans le sens du progrès, camarade.

— Quel idiot ! entendit-il quand la porte se fut refermée derrière lui.

Il resta encore un instant devant la vitrine, observant le smoking et la robe de soirée.

« Je sais au moins que, dans cette ville, on peut trouver tout ce qu'il faut pour le théâtre : vêtements, tissus, chaussures, disques ; il y a même à Tioumen un magasin d'instruments de musique. Il ne manque plus que l'accord du commandant Rassim – et l'argent pour acheter le matériel nécessaire. Ou des bons d'achat de l'État ! Il faudrait en parler à l'élégant camarade responsable culturel. »

À midi, Abukov mangea une cuisse de poulet sauce champignons dans un restaurant self-service arrosé d'un délicieux vin de la région. L'après-midi, il s'envola tout joyeux vers Sourgout, mais son visage s'assombrit quand l'appareil survola la taïga et les marécages. Là, c'était l'autre Sibérie, la Sibérie des âmes mortes. La Sibérie impitoyable.

Dans les vitrines de Tioumen, des robes de soirée chamarrées d'or – et là-bas, dans la poussière et les marais, des détenus, en haillons, à moitié morts de faim, épuisés de fatigue, livrés en pâture aux essaims de moustiques.

Quelle aberration, se dit Abukov avec amertume. Je plonge dans le luxe de Tioumen pour apporter un peu plus de gaieté aux âmes mortes.

Pour comprendre de tels contrastes, il faut avoir vécu dans la taïga.

Le premier à l'apercevoir fut le général. Abukov fit un signe de la main, le général répondit d'un signe à son tour.

Bien entendu, le gros Gribov attendait impatiemment l'arrivée du camion devant l'entrée du dépôt. Mais ce que Gribov ne savait pas, c'est que la petite congrégation secrète avait décidé de tendre un piège à Abukov.

— Il faut qu'il nous prouve que cette histoire de théâtre est sérieuse, avait déclaré le professeur. Nous pouvons remplir une scène en quelques heures. Ici, nous avons des ténors, des barytons, des

bassistes, des musiciens de tous les instruments. Dans la section VI, il y a quatre acteurs célèbres. Dans le groupe II, nous avons le régisseur Tavitchek. On va lui en servir, du théâtre, à cette grande gueule d'Abukov ! Et si jamais il se dérobe...

Il regarda Mustaï qui hocha la tête d'un air entendu.

Telle était l'ambiance au camp lorsque Abukov stoppa avec le camion frigorifique n° 11 devant le dépôt de Gribov, sauta de la cabine et se heurta à l'épaisse stature de Kasimir Korneïovitch. Gribov l'embrassa comme s'il avait été la cuisinière Leonovna et s'écria joyeusement :

— Qu'as-tu dans ta caisse, petit frère ?

— Tout ce que tu veux ! Les yeux vont t'en tomber de la tête !

Abukov regarda autour de lui. La routine habituelle... Les sentinelles, les détenus en « liberté surveillée », occupés à leurs tâches spécifiques. Les autres camions de la colonne vinrent se ranger à leur tour. Les débardeurs – parmi eux des détenus, pour la plupart des malades encore en état de marcher – attendaient l'ordre de Gribov. Aribin, Lubnovitz et le général Tkachev s'approchèrent.

— On commence tout de suite ? demanda Gribov impatient. Tu as les papiers ?

— J'ai deux listes en blanc sur moi, répliqua Abukov.

— Tu m'es plus cher que mon frère, ma sœur, ma petite mère et mes aïeuls, fit Gribov enthousiaste. Pas de difficultés ?

— Aucune, Kasimir Korneïovitch. Tu signes, et la marchandise rentre au dépôt.

Tandis qu'on déchargeait les autres camions remplis de pommes de terre, de raves, de tonneaux de choucroute et de sacs d'oignons et que l'on traînait les caisses et les cartons remplis de matériel pour les ateliers, le camion frigorifique resta fermé. Le plus dur n'était pas de décharger, mais de remplir la seconde liste. Gribov transpirait comme s'il rôtiissait en plein soleil et se disputait avec Abukov pour savoir ce qu'ils allaient détourner à leur profit.

— Petit frère, fit Abukov avec sérieux, qui trop embrasse mal étreint ! C'est comme pour la vodka : quelques verres procurent du plaisir, trop de verres te coupent les jambes. Contente-toi du goutte à goutte, Gribov, plutôt que d'exiger une bonne rasade qui sera peut-être la dernière.

Ils se mirent finalement d'accord pour trente poulets, quatre portions de graisse, dix kilos de viande de bœuf, douze kilos de porc, quarante œufs, dix livres de beurre, vingt blocs de margarine, dix pots de miel, quatre seaux de confiture, une jatte de fromage blanc, quarante tablettes de chocolat, quarante portions de consommé en poudre et un morceau de lard.

Le déchargement commença. Il y avait là le général et l'écrivain qui

observaient attentivement Abukov. Il évita leurs regards, mais quand le général traîna à l'intérieur du dépôt un morceau de lard, Abukov marcha sur lui et réceptionna le lard. Tkachev l'interrogea des yeux.

— Comme promis, fit Abukov, quinze poulets, prêts à rôtir. Avez-vous trouvé de quelle manière les faire entrer dans le camp, général ?

— OK, Victor Yuvanovitch. Puis-je demander pourquoi vous faites ça ?

— Plus tard ! Pour l'instant, déchargeons. Vous prévierez aussi d'amener une demi-portion de lard, cinq kilos de viande de bœuf, six kilos de porc et vingt boîtes de consommé...

— Vous êtes fou, Abukov ! Comment voulez-vous...

— Vous êtes général et compétent en logistique, non ? dit Abukov d'un ton sec. J'ai encore d'autres choses pour vous, mais je ne peux les apporter que jusqu'au dépôt. Les rentrer dans le camp, c'est votre affaire !

— Nous... nous n'avons jamais été confrontés à une situation de ce genre... balbutia le général. Abukov, dites-moi la vérité, qui êtes-vous ?

Abukov hésita. Allait-il répondre : « Général, je suis votre nouveau prêtre ? »

Gribov lui ôta cette épine du pied. Il pénétra à cet instant dans la chambre froide, accompagné de l'écrivain Aribin qui portait une moitié de porc.

— Il faut les surveiller comme le lait sur le feu ! s'écria Gribov hors de lui. On ne peut pas les lâcher des yeux une seconde, ces fumiers ! Ils mordent dans la viande crue, plongent la tête dans le fromage blanc... La prochaine fois, je vais chercher un fouet et je me fais prêter un chien par Rassim !

Sans relever la tête, le général ressortit et se dirigea vers le camion. Abukov le suivit, faisant un signe de connivence à l'écrivain en passant devant lui. À la fin du déchargement, il y avait encore là trois détenus. Ils regardèrent ce qui restait à l'intérieur du camion... La part d'Abukov. Accroupi sur le marchepied, celui-ci se tourna vers le général.

— Tout est pour vous, fit-il doucement. Je laisse le camion ouvert. Je ne repars pour Sourgout que demain matin. Réfléchissez à la manière de procéder.

— Ce... c'est un miracle... balbutia le général. Miracle...

— Les miracles, c'est Dieu qui les fait. Je ne suis qu'un homme. Mais peut-être Dieu vous parle-t-il par ma bouche ?

Il sauta à terre et planta là les détenus perplexes.

Le soir venu, l'écrivain et le chirurgien traversèrent la grande place en direction du dépôt central, portant une caisse géante, une grande caisse réservée au transport du matériel. Ils se dissimulèrent derrière

un camion, attendirent quelque temps, puis retournèrent d'où ils étaient venus en ployant sous le poids de la caisse – encore vide. Ils firent un petit détour, disparurent derrière le camion frigorifique n° 11 et remplirent la caisse. Vladimir Fomin, le chirurgien, était à bout de nerfs.

— On a résolu le problème du transport, dit le général. Mais il va y avoir des problèmes, une fois dans le camp. Ça se sent quand on fait rôtir quinze poulets ! Ils vont rappliquer de tous les baraquements. Ça va provoquer une émeute.

— Les Tartares, autrefois, avaient un système pour faire rôtir les volailles, dit Arikin. Ils creusaient dans le sol, le remplissaient de pierres, chauffaient les pierres à blanc, et mettaient la viande dessus. Encore une couche de pierres, de la terre par-dessus... La viande cuisait dans son jus.

— Et c'est du charbon qui va sortir de là ! dit le chirurgien. Combien de temps faut-il pour cuire un poulet sur des pierres brûlantes ?

— C'est à nous de l'apprendre, dit Arikin en haussant les épaules. On pourra toujours sacrifier un poulet pour faire un essai. C'est la seule solution. Si on les fait griller en plein air, le vent transportera l'odeur aux quatre coins du camp.

— J'ai une autre proposition, fit le chirurgien Fomin en s'asseyant sur la caisse.

L'atelier à chaussures avait été refermé, ils étaient seuls. Le cordonnier – un homme mince portant des lunettes, veuf depuis neuf ans et très heureux d'avoir pu obtenir ce poste qui lui assurait nourriture et logement – avait regagné depuis longtemps sa chambre dans les bâtiments administratifs. Fomin, comme d'habitude, était le dernier ; il rangeait, balayait le sol, mettait de l'ordre. Tout comme le sculpteur dans la menuiserie qui était chargé de surveiller la chapelle secrète de la congrégation chrétienne – le chai à bois.

— Ce que je propose, reprit Fomin, c'est que chacun reçoive tout de suite sa part de poulet... Et qu'il en fasse ce qu'il veut.

— C'est le meilleur moyen pour se faire prendre ! s'écria Arikin. Trop dangereux, Vladimir. Le poêle tartare, c'est la meilleure solution. Avec tous les risques que ça comporte.

— Il y a aussi d'autres risques, fit le général Tkachev en s'approchant de la petite fenêtre poussiéreuse et en regardant la longue file de camions. Abukov a parlé de Dieu !

— Plus exactement... précisa Arikin en joignant les mains, il a dit que c'était peut-être Dieu qui l'envoyait. C'est à peu près ce que j'ai compris.

— Ce doit être un piège...

— Il y a quand même beaucoup de hasards dans cette affaire, fit

remarquer le chirurgien. Abukov arrive à Tioumen et tombe sur un médecin de service originaire de Kirov comme lui. Hasard... Ça peut arriver ; Abukov reçoit un camion frigorifique. Second hasard. Dès son arrivée au camp, il a une altercation avec Yachïayev. Rien ne se passe. Pourquoi ? Encore le hasard ? Et le voilà qui fait des apparitions au chantier, qui donne du beurre aux détenus, de la confiture, du chocolat, de la graisse et du miel. Il veut s'infiltrer dans notre cercle, je vous le dis. Et comment sait-il que Fiodor est général, Ilya juriste, Miron écrivain et Georgi professeur ?

— Par Mustaï ! répondit Arikine. Moi, ce qui me dérange, c'est cette stupide histoire de théâtre. Ça va lui permettre de nous avoir tous sous son contrôle. En tout cas, si jamais on lui donne l'autorisation, on saura d'où il vient. C'est un damné espion du KGB.

Arikine interrogea les autres du regard.

— Vous n'êtes pas d'accord ?

— Tout cela est tellement plein de contradictions, fit le général d'un air impuissant. Si Abukov est envoyé par le KGB, c'est qu'on soupçonne qu'il y a dans le camp une congrégation religieuse. Mais si le KGB est vraiment au courant, il n'a pas besoin d'Abukov et de ses ruses pour s'infiltrer parmi nous. Yachïayev et son caisson feront l'affaire ; quelqu'un finira par craquer et la chaîne se brisera.

Ils attendirent que l'obscurité soit tombée pour pousser la lourde caisse à travers une brèche dans la clôture, et se dirigèrent vers la porte qui commandait l'entrée de leur section.

— Trois hommes retournent aux corvées de déchargement aux ateliers, annonça le général à la sentinelle.

Celle-ci hocha la tête. L'homme connaissait tous les détenus en liberté surveillée, ces camarades autrefois influents qui ne possédaient plus aujourd'hui que leur nom. Il fit un signe de la main. Les trois hommes franchirent la porte et se glissèrent vers leur baraquement.

Abukov resta chez Gribov jusqu'au soir. En partant, il croisa Mustaï.

— Où te cachais-tu ? demanda Abukov. Ça fait huit heures que je suis là !

— Boulot... fit Mustaï d'un ton sec. Bienvenue chez nous, Victor Yuvanovitch.

— J'ai frappé à ta porte. Fermée. Rien ne bougeait. J'ai détourné plein de choses pour les détenus.

— On me l'a dit, fit Mustaï d'un air distant. Où vas-tu, maintenant ?

— Réveiller l'ours. Je vais voir le commandant.

— Il sait que tu viens ?

— Gribov l'a appelé il y a trois heures. Il m'a pris ce rendez-vous.

Abukov examina Mustaï avec attention. Son comportement ne lui

plaisait pas.

— Qu’as-tu ? demanda-t-il. Des problèmes ? Tu es changé...

— Tout le monde change ! répondit Mustai en passant devant Abukov. Es-tu toujours le même, toi ?

— Oui, fit Abukov en hochant la tête. Les changements ne sont qu’extérieurs ! Ce n’est pas parce qu’on change de chemise qu’on change de personnalité ! Penses-y, Mustai Yemilianovitch !

Avant de se rendre au PC, Abukov fit un détour par l’hôpital. Il avait envie d’échanger quelques mots avec Larissa Davidovna.

Celle-ci se livrait à son plaisir favori de la soirée : allongée sur son lit que recouvrait une couverture en peau de loup, enveloppée dans un cafetan de soie fine, elle écoutait une musique de ballet de Tchaïkovsky en feuilletant le nouveau magazine que son collègue Tchouban Ovanessian avait reçu de Tioumen trois jours plus tôt.

Surprise, elle leva la tête quand on frappa à la porte, arrangea son cafetan, se redressa, s’adossa contre le mur et cria d’entrer. Elle fut étonnée de voir Abukov. Elle se fût plutôt attendue à la visite de Yachaiayev ou de Rassim.

Abukov resta debout sur le pas de la porte. Il est permis à un prêtre, surtout quand il n’a que trente-cinq ans, de s’attarder à contempler une jolie femme. Mais, dans son regard, il n’y avait aucune convoitise ; il regardait en esthète cette femme allongée sur une peau de loup, vêtue de soie brillante, ses cheveux fraîchement lavés maintenus par un bandeau de velours rouge. Elle le considérait aussi de ses yeux légèrement bridés. La lueur de la lampe de chevet envoyait des reflets de bronze sur ses pommettes. Sous l’étoffe soyeuse, on devinait ses jambes fines, son ventre plat, les rondeurs de ses seins. Abukov ne put s’empêcher d’éprouver une certaine admiration. Elle appartient à ce pays, se dit-il.

Leurs regards se croisèrent. Ils étaient chargés d’électricité.

— Victor Yuvanovitch, fit-elle d’une voix de jeune fille qui ne collait pas avec son personnage, qu’est-ce qui ne va pas ? Qu’est-ce qui vous conduit chez moi ?

— Je vais avoir une conversation avec le commandant, répondit Abukov toujours sur le pas de la porte. Il se peut que d’ici quelques minutes Rassoul Souleïmanovitch succombe à une crise de délirium tremens ou de fou rire. Êtes-vous préparée à une telle éventualité ?

— La thérapie est très simple : une paire de gifles. C’est infailible !

Elle lui rendit son sourire et lui fit signe de s’asseoir sur la chaise à côté du lit.

— Mais il se peut aussi, Victor Yuvanovitch, que Rassim vous rentre dedans sans prévenir. Ce sera plus ennuyeux. Dois-je préparer un lit pour vous ? Rassim est doté d’une force peu commune.

Elle se pencha légèrement en avant, dégagea le bandeau rouge de

sa tête et secoua ses cheveux noirs.

— Que lui voulez-vous, Abukov ?

— À Tioumen, on m'a donné carte blanche.

— Ah !

Soudain, il y avait de la méfiance dans ses yeux sombres ; ses lèvres se resserrèrent.

— Carte blanche ?

Abukov hocha la tête.

— Tchaïkovski, dit-il. *Le Lac des Cygnes*. Vous pourriez le chanter, Larissa Davidovna ?

— Je ne sais pas. Là où je vis, on ne chante pas.

— Vous feriez une merveilleuse Tatiana, si nous arrivions un jour à jouer *Eugène Onéguine*.

— Vous êtes fou, Abukov !

— Ou Ophélie, si nous interprétions *Hamlet*.

— Avez-vous bu, Victor Yuvanovitch ?

Elle se leva, et arrêta le tourne-disque. Le silence qui s'installa eut quelque chose d'oppressant.

— Oui ! dit Abukov. Je ne suis pas un héros. Et pourtant, il faut que j'en sois un.

Il posa sa main sur la poignée de la porte.

— C'était tout, camarade Tchakovskaïa.

— C'est pour me dire cela que vous êtes venu me voir ?

— J'éprouvais le besoin de confier à quelqu'un que je ne suis qu'un homme. Un homme qui a peur.

Abukov haussa les épaules.

— Maintenant, ce sera plus facile. Beaucoup attendent de moi le courage d'un martyr. Comme cela est difficile...

Il appuya sur la poignée. La voix claire de Larissa l'arrêta :

— Pourquoi parler de martyr, Abukov ?

« Ça marche, songea Abukov avec satisfaction. Elle commence à se poser des questions... »

— Soyez gentille, oubliez tout ça, répondit-il en ouvrant la porte. Quand on a bu de la vodka, on a tendance à dire des choses étranges. Excusez-moi, camarade... Je regrette de vous avoir dérangé.

Il quitta rapidement l'hôpital et se dirigea vers le poste de commandement du camp.

Le commandant Rassim s'était empressé d'oublier son rendez-vous avec Abukov. Celui-ci le surprit en pleine partie d'échecs avec le lieutenant Sotov – de surcroît, dans une phase particulièrement difficile car Sotov venait de faire un bon coup mettant en difficulté son adversaire. Avec Rassim, il fallait jouer honnêtement. Si on le laissait gagner volontairement, il s'en apercevait aussitôt.

— Qui est là ? hurla Rassim.

Abukov pénétra dans la pièce et s'inclina légèrement.

— Dehors ! s'écria Rassim en levant la main.

— J'ai rendez-vous, camarade commandant.

— Dehors, ou c'est mon pied au cul que tu vas avoir.

Le lieutenant Sotov se carra en arrière sur son siège.

— Mat ! dit-il avec une nuance de triomphe dans la voix. Rassoul Souleïmanovitch, vous êtes mat !

Abukov s'approcha, jeta un coup d'œil sur l'échiquier et secoua la tête.

— Pourquoi secoues-tu la tête, espèce de singe ? siffla Rassim.

— Il y a une parade possible, camarade commandant, fit Abukov. Vous n'êtes pas mat !

— Vas-y ! Joue le coup, grande gueule !

Abukov s'approcha de la table, saisit le dernier cavalier de Rassim et créa une situation de diversion. Furieux, Sotov se leva et quitta la pièce. Deux Russes devant un échiquier peuvent devenir des ennemis mortels.

— Bravo ! grogna Rassim d'une voix sourde.

Il n'arrivait pas à digérer que cette parade lui eût échappé.

— On termine la partie ? proposa-t-il.

— Je crois qu'il vaudrait mieux en rester là, camarade commandant ! répondit Abukov en secouant la tête.

— Et pourquoi ?

— Je gagnerais. Votre position est sans issue. Vous êtes de toute façon mat en deux coups !

Rassoul Souleïmanovitch jeta un coup d'œil à l'échiquier, puis se dirigea vers le canapé d'angle et s'y affala.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

— Mon nom est Victor Yuvanovitch Abukov, répondit-il en s'approchant. Je conduis le camion frigorifique n° 11. Et je suis chargé de fonder ici un théâtre.

Rassim n'était resté sans voix que quatre fois dans sa vie : la première, quand sa femme lui avait donné une fille, la seconde quand le général de l'armée l'avait décoré, la troisième quand il avait manqué de se noyer dans la mer Caspienne, et la quatrième quand il avait surpris sa femme dans le lit du commandant de la circonscription – il s'était mis au garde-à-vous par réflexe, mais une minute plus tard, le camarade général de brigade volait par la fenêtre.

Avant qu'il ait pu se ressaisir Abukov tira la première attestation de sa poche et la lui tendit par-dessus la table.

Un coup d'œil rapide suffisait pour se rendre compte qu'il s'agissait d'un papier officiel.

Rassim retint son envie de hurler. Son regard courut de la feuille de

papier à Abukov. Il comprit que sa position assise ne le favorisait pas. Il sauta sur ses pieds, toisa durement Abukov et dit d'une voix contenue :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une recommandation du camarade responsable culturel de la région de Tioumen. Bureau central de la formation politique et culturelle. Je suis chargé de vous transmettre ses salutations.

C'était un mensonge éhonté, et d'ailleurs Rassim ne connaissait aucun attaché culturel à Tioumen – mais ce sont des choses qu'on ne montre pas. Rassoul Souleïmanovitch hocha la tête, prit le document, le parcourut et le reposa sur la table. On sentait qu'il faisait un effort surhumain pour ne pas rouer de coups l'homme qu'il avait en face de lui.

— Un théâtre... articula Rassim. Quelle sorte de théâtre ?

— Un vrai théâtre, camarade commandant.

— Sur une scène... ?

— Parfaitement. Nous avons dans le camp la grande Stolovaïa, le baraquement utilisé pour les réunions, celui où le camarade Yachiayev tient ses conférences. Il sera facile d'y construire une scène.

— Avec des décorations, des costumes, des acteurs, des chanteurs... haleta Rassim.

— Et même un orchestre, un orchestre composé de musiciens militaires et de quelques autres choisis parmi les détenus.

Abukov tira un second document de sa poche.

— S'il est prouvé que la création d'un théâtre peut servir la formation politique et culturelle des détenus, j'aurai toutes facilités pour obtenir partitions, instruments, livres, étoffes, peintures, tissus pour la décoration, matériel électrique, etc. Une ligne de vous suffit, camarade commandant.

— De moi ? fit Rassim en saisissant la seconde lettre. Vous attendez de moi que j'approuve cette idiotie ?

— Simple accord de principe ! fit Abukov. Le camarade responsable culturel n'a voulu en aucun cas prendre une décision dans le dos du commandant. C'est à vous de décider, en fin de compte...

Rassim était sensible à la flatterie.

— Je téléphonerai à Tioumen, dit-il d'un ton sec. Avant de signer une pareille idiotie, il faut réfléchir. Un théâtre chez moi, dans le camp ! Avec un orchestre ! Mes détenus chantant Wagner ! Jouant Gogol !

— Et Schiller...

Rassim respira profondément. Pour la conscience culturelle d'un Russe, Schiller a une étrange résonance. On ne critique pas Schiller. Abukov avait lu quelque chose à ce sujet quand il était encore à Rome : dans les camps de travail soviétiques, les détenus avaient le

droit de jouer Schiller.

— On verra, fit Rassim avec un geste évasif. Il faut que j'aie une conversation avec Tioumen. Mais venons-en à toi, l'ami : chauffeur de poids lourds, hein ? Et tu veux faire du théâtre ! Demain, mon cuisinier va venir me voir et me dire : je veux fonder un atelier de peinture. Et après-demain, les conducteurs de tracteurs vont me demander un bordel !

La voix de Rassim se fit menaçante :

— Je veux une explication, Abukov !

— Elle est très simple, camarade commandant : en dehors de mon métier de chauffeur, cela fait quinze ans que je fais du théâtre en amateur. J'ai toujours été dans un groupe de théâtre partout où j'ai travaillé, et j'ai chanté et joué dans de nombreuses maisons de la culture. À Moscou, on voit d'un très bon œil de telles initiatives...

Rassim accusa le coup. On ne critique pas ce qui vient de Moscou.

— Je te convoquerai quand j'aurai téléphoné à Tioumen, dit-il d'un ton presque indulgent. Il se rassit devant l'échiquier et indiqua à Abukov la chaise qu'avait quittée le lieutenant Sotov.

— Assieds-toi ! Nous allons finir la partie.

— Vous allez perdre, camarade commandant, fit Abukov d'une voix hésitante.

— Assieds-toi ! cria Rassim en tapant du poing sur sa cuisse. Je veux voir ce que tu vas jouer !

Il fallait s'exécuter. Abukov s'assit, s'excusa encore une fois et mit son adversaire mat en deux coups. Rassim se fit l'effet d'un débutant. La rage au visage, il se leva.

— Nous aurons l'occasion de rejouer ensemble, dit-il. Mais maintenant, dehors ! Les gens instruits comme toi, je ne les supporte pas très longtemps.

Abukov quitta le PC sans demander son reste. Il eût été inutile de poursuivre la discussion. Il avait obtenu bien plus qu'il n'avait espéré...

À l'instant où il sortait, une petite voiture s'arrêta devant le PC ; Yachiäyev en descendit. Dès qu'il vit Abukov, il lui fit un signe. Rien d'amical ; cela ressemblait plutôt à un ordre.

Comme d'habitude, le commissaire politique était d'une humeur exécrationnelle. Au cours des dernières semaines, il avait eu de multiples occasions d'en vouloir au monde entier : et en particulier à Leonovna, la responsable des cuisines, qui s'était décidée pour le gros Gribov. Le diable seul savait pourquoi. Gribov picolait comme un éléphant assoiffé, roulait sur le dos et était inutilisable comme amant. Tout le contraire pour Yachiäyev : quand il avait bu quelques verres, il prenait feu... Que Nina Pavlovna lui eût préféré le gros Gribov, c'était pour Yachiäyev presque une offense personnelle.

Une autre mésaventure avait assombri ces dernières semaines. L'ingénieur en chef Morosov, qui faisait partie de la nouvelle équipe d'architectes installée depuis peu sur le chantier, avait amené avec lui sa secrétaire, la douce Novella Dimitrovna Tichonova, vingt-deux ans, un joli visage aux yeux bleu clair. Elle se baladait en short blanc par ces journées de canicule, portant des corsages légers qui découvraient la pointe de ses seins, les cheveux au vent, son visage ovale illuminé par un éternel sourire. À un tel spectacle, le cœur de Yachïayev battait la chamade.

Mais il avait vite compris que les singeries habituelles n'auraient pas raison de Leonovna Dimitrovna. Il savait aussi qu'elle n'accordait ses faveurs à aucun des ingénieurs ici présents. Elle était aimable avec tout le monde, plaisantait et riait, allait au cinéma avec l'un ou avec l'autre, dansait à la maison de la culture de Sourgout, et suivait des cours de couture au cercle de la « Jeune Famille ». Mais sa porte restait fermée. Quand Yachïayev l'imaginait en train de se déshabiller, les commissures de ses lèvres tremblaient.

Novella Dimitrovna dit un grand merci quand Yachïayev lui apporta une grande tablette de chocolat aux noix, et elle lui dit encore un grand merci lorsque ce fut une boîte de chocolats pralinés en provenance de Tachkent. La joie au cœur, deux semaines plus tard, il eut le privilège d'emmener la jolie colombe au cinéma. On y passait un film patriotique dans lequel la femme d'un courageux adjudant trompait son héros de mari avec le dirigeant d'une usine textile. Lorsqu'une cuisse nue apparut sur l'écran, Yachïayev poussa un soupir et posa sa main sur celle de la Tichonova.

Le film était artistiquement monté : après la cuisse nue suivait un plan de bataille au front, et l'explosion d'un obus se synchronisa parfaitement avec le bruit de la gifle administrée à Yachïayev. Depuis cet incident, il s'était heurté à un mur.

Or, il venait de rendre visite à Morosov. Il avait pu tout à loisir admirer les jambes fines de sa secrétaire, cet oiseau de paradis inaccessible pour lui. Aussi était-il d'une humeur massacrant quand il aperçut Abukov.

— Il faut qu'on parle, camarade, dit-il. Allons dans mon bureau !

Le bureau de Yachïayev était situé à l'autre bout du bâtiment. C'était la partie la plus déshéritée de la maison. Abukov suivit Mikola Victorovitch avec une certaine appréhension. Des yeux, il fit le tour de la pièce et prit place sous un tableau de Brejnev. Yachïayev retira sa veste poussiéreuse et se laissa choir dans un siège. Il transpirait.

— Victor Yuvanovitch, dit-il, je sais que vous êtes un patriote.

— Je suis candidat au Parti, répondit Abukov sur la défensive.

— Je sais ! Je sais ! On se renseigne sur les nouveaux. Partout, on ne dit que du bien de vous. Brave homme, courageux au travail ! La

nouvelle Sibérie a besoin d'hommes comme vous !

Abukov ne dit mot. Les louanges chantées par Yachiäyev, cela devait cacher quelque chose.

— Vous conduisez le wagon frigorifique n° 11, poursuit le corpulent petit homme.

Abukov sourit intérieurement. Le voile se levait. Yachiäyev était cupide, comme les autres.

— Oui, se contenta de répondre Abukov.

— Vous êtes lié avec Gribov ?

— Non, nous travaillons ensemble. Je suis lié à Mustai Yemilianovitch.

— Comment peut-on être l'ami d'un fou ? ricana Yachiäyev en secouant la tête.

Il offrit à Abukov une papirossi et poussa l'amabilité jusqu'à aller chercher une bouteille de vin. Mais plus il se montrait amical, plus la méfiance d'Abukov grandissait.

— Puis-je vous acheter un rôti de porc ? demanda-t-il soudain.

Abukov s'attendait à cette offensive.

— Non ! dit-il en secouant la tête avec énergie. Je ne suis pas boucher.

— Vous transportez de la viande.

— C'est différent.

— Voulez-vous me laisser entendre, mon cher Victor Yuvanovitch, qu'il n'y a jamais le moindre détournement au cours des transports ?

— Comment cela se pourrait-il ? C'est un camion frigorifique ! On y charge des marchandises fraîches et elles doivent être fraîches quand on les décharge.

— Ne faites pas l'idiot, s'écria Yachiäyev. » Il ajouta, avec un sourire entendu : « S'il y a des bruits anormaux pendant le transport, vous êtes bien obligé d'aller voir ce qui se passe !

— Le camion est plombé, camarade ! rétorqua Abukov d'un air scandalisé. Et on ne le déplombe qu'ici, au camp. Gribov est pointilleux à l'extrême. Lors de mon premier voyage, il est même venu examiner le plombage à la loupe. Aucune manipulation, camarade. Et d'ailleurs, même si c'était possible, je ne m'y prêterais pas.

— Victor Yuvanovitch, vous portez le même nom que mon père, cela devrait nous réunir un petit peu. Jouons cartes sur table ?

— C'est ce que je fais, camarade.

— Gribov pique, vous piquez, tout le monde pique, de Leningrad à Alma-Ata ! Allez-vous faire exception à la règle ?

— Je suis candidat au Parti et...

— D'où vient cette cuisse de poulet que l'on a trouvée dans le camp ?

— On a trouvé une cuisse de... ? »

Abukov sursauta. Que s'était-il passé derrière les palissades ? À cause d'une imprudence, tout son édifice allait-il s'écrouler ?

— Un brave détenu s'est présenté au poste de garde. Il apportait la cuisse de poulet. « Je l'ai trouvé sous un tas de bois, a-t-il déclaré. » Un brave camarade, il l'a apportée au lieu de la manger lui-même. On m'a aussitôt prévenu. Que croyez-vous que j'ai fait ? Pas de razzia ! À quoi bon ! On ne trouvera rien. Je connais la musique. Pas un mot de tout ça, ai-je ordonné. Laissons reposer, quand ils se sentiront en sécurité, je frapperai. Et je ferai même défoncer le sol sous les baraquements. J'ai récompensé le brave détenu qui nous a renseignés. Deux jours hors du chantier. Il épluche les patates aux cuisines. Un vrai cadeau de Noël.

Yachiïayev leva les yeux vers Abukov.

— Reste la grande question : comment cette cuisse de poulet est-elle entrée à l'intérieur du camp ?

— Il faut demander au poulet, camarade.

— Épargnez-vous des plaisanteries de ce genre, Victor Yuvanovitch. N'avez-vous pas transporté des poulets, récemment ?

— Très exactement deux cent soixante-dix, camarade. Cela figure sur la liste. Elle est signée par Gribov. Il n'en manquait pas un seul.

C'était la vérité, car la liste avait été signée après le « partage ».

— Une chose est sûre, reprit Abukov, ils ne se sont pas envolés, pour traverser les fils de fer barbelés : ils étaient sans tête, prêt à rôtir. Une véritable énigme !

— Pas pour moi, fit Yachiïayev avec un large sourire. Certes, Gribov a bien deux cent soixante-dix poulets dans ses entrepôts. Mais combien en a-t-on chargé à Sourgout ?

— La liste...

— Vous foutez pas de moi, Abukov ! » Yachiïayev se pencha en avant. « Le fait que je vous parle aussi librement devrait vous prouver ma confiance. Mais je pourrais aussi procéder autrement : je vous suspends par les mains et je vous attache un gros melon où vous savez. Croyez-vous que vous serez toujours aussi têtu ? Mais à quoi bon de telles malveillances si nous pouvons nous entendre ? Je rêve d'un petit rôti de porc, dans les six livres. L'échine, c'est le meilleur... »

Yachiïayev se laissa aller en arrière sur son siège.

— Oubliez ces mots, Abukov. Ils n'ont jamais été prononcés. Nous n'avons pas de témoin. Compris ?

La menace était claire. S'il disait un mot de cette conversation à quiconque, il finirait derrière les barbelés d'un camp. Abukov se leva. Sa gorge rendit un son rauque.

— Je vais voir ce que je peux faire, camarade commissaire.

— Il me le faut pour dimanche, Abukov ! » Yachiïayev se leva à son

tour. « Dimanche prochain. »

Abukov fit un signe de tête et quitta le bureau de Yachiïayev. Il me tient, se dit-il...

Derrière la fenêtre de l'infirmier, Larissa Davidovna et le professeur Polevoï guettaient. Ils virent Abukov sortir du PC.

— Il est resté longtemps chez Yachiïayev, chuchota le professeur. Il a l'air bien satisfait. Je te le répète, c'est un danger, Larissa Davidovna !

— Il avait peur, il me l'a avoué.

— Et si ce n'était que pour t'embobiner ?

— Non, je l'ai senti à sa voix. Et il y avait ses yeux...

— Tu le regardes avec les yeux de l'amour.

— Ne dis pas de bêtises, Fedja ! D'ailleurs, personne n'a à me dire ce que j'ai à faire. Je suis assez grande pour le savoir !

Elle s'écarta de la fenêtre, passa nerveusement ses deux mains dans ses cheveux courts et quitta l'infirmier, furieuse. Polevoï resta près de la fenêtre, observant la place. Une voiture passait le contrôle. Les sentinelles ne l'arrêtaient pas, le conducteur devait donc appartenir à la direction du camp.

« Elle l'aime ! » murmura Polevoï en s'appuyant sur le rebord de la fenêtre. Quelle catastrophe, s'il appartient vraiment au KGB ! Nous allons tous y rester...

La voiture, un quatre-quatre bâché, s'arrêta au milieu de la place. Au volant, Tchouban Kasbekovitch, le chirurgien, qui rentrait de Sourgout.

Il y avait rendu visite à un jeune métreur qui travaillait au gazoduc, un adolescent au visage féminin, sans barbe, la peau blanche, des chevilles de gazelle et des yeux rêveurs. Le docteur Tchouban était follement amoureux du beau Syrbaiï, un pur Ukrainien qui avait grandi dans la steppe. Tchouban avait révélé au grand jour ses pulsions secrètes et en avait fait son élève le plus assidu. Il l'appelait son petit agneau doré et le couvrait de cadeaux.

Mais cette fois, il revenait bredouille de Sourgout, et dans le même état d'esprit que Yachiïayev : car Syrbaiï avait été apparemment retenu dans un chantier du Nord et ne reviendrait que trois jours plus tard. Les relevés topographiques avait duré plus longtemps que prévu. Pourtant, Tchouban, comme tous les amoureux abandonnés, ne croyait pas à cette explication. La jalousie le dévorait. Il pensait aux autres hommes que Syrbaiï avait pu rencontrer, dans ces pays sans femmes où les désirs sont à fleur de peau.

Il freina brutalement et sauta de la voiture.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en apercevant Abukov. Je ne vous ai pas encore vu ici.

— Ce doit être une erreur, camarade médecin... répondit poliment Abukov.

— Oh ! vous me connaissez ?

Abukov n'avait pas les cheveux clairs du jeune Syrbaï, les siens étaient un peu plus foncés avec des mèches brun clair, mais il avait belle allure. Tchouban s'avança vers lui en roulant des hanches. Son costume de soie brillait dans la nuit.

— Nous nous sommes croisés chez la camarade médecin-chef.

— Pas remarqué. Quelle erreur, quel dommage !

Les narines de Tchouban se dilatèrent. L'homme sentait la sueur, il faudrait changer ça. Un parfum au tiflis lui conviendrait parfaitement, un peu âpre, avec un soupçon de jasmin.

— On boit un thé ensemble ? demanda Tchouban d'une voix mélodieuse.

— Demain, plutôt. Je suis très fatigué, camarade médecin. Je conduis un camion. Toute la journée sur la brèche. Vous ne trouveriez pas beaucoup de plaisir à cette rencontre...

Tchouban s'ébroua. « Comme nous nous comprenons, se dit-il tout joyeux. Comme nous vibrons à l'unisson ! Je l'invite à prendre le thé, il parle déjà de plaisir. Une véritable aubaine. Beau garçon, bien musclé ! Le contraire de Syrbaï. Gazelle contre pur-sang... »

— J'ai votre promesse, mon ami ?

— Fixez vous-même un rendez-vous, je viendrai.

— Onze heures, après la visite ?

— J'y serai, camarade médecin.

Tchouban enveloppa d'un regard amoureux Abukov qui commençait à se sentir assez mal à l'aise, abandonna sa jeep sur la place et se dirigea vers l'hôpital en ondulant de tout le corps. Le docteur était important dans la hiérarchie du camp, mais Abukov cherchait déjà comment se tirer de cette situation.

Il atteignit le laboratoire où Mustaï préparait en secret sa limonade quand le hurlement de la sirène du mirador III déchira ses tympan. Aussitôt, des projecteurs s'allumèrent de toute part, répandant une lumière crue. Les brigades d'intervention se ruèrent vers l'entrée du camp. Deux officiers firent irruption sur la place, suivis du commandant Rassim, qui n'avait pas fini de boutonner sa veste d'uniforme. L'hôpital aussi, soudain, était en émoi.

Alerte dans le camp ! La dernière remontait à fort loin, personne ne s'en souvenait plus. Avec Rassim, il n'y avait jamais d'alerte. Il veillait à ce que les détenus n'aient pas l'occasion de provoquer des situations d'exception.

Le bruit s'apaisa rapidement. L'animation se concentrait près de l'entrée du camp. Abukov entendit hurler Rassim, puis la plus grande partie des projecteurs s'éteignirent. Seul le centre du camp resta

éclairé.

Le cœur battant, Abukov vit quatre soldats traîner un corps enveloppé dans une toile de tente en direction de l'hôpital. Il hésita, puis se décida à sortir de l'ombre afin de jouer les curieux. Il se plaça volontairement sur le chemin de Rassim, attendant ses vociférations :

— Pourquoi traînes-tu tes savates par ici, acteur de mes deux !

— J'étais chez le camarade Yachiïayev, fit rapidement Abukov. Il peut le confirmer. Que se passe-t-il ?

— Un mort ! dit Rassim, écumant de rage. Près du tas de bois. C'est un meurtre ! Dans mon camp, un meurtre ! Mais ça va changer. Tu vas voir ce que c'est, du vrai théâtre ! Quelqu'un a enfoncé un os de poulet dans la gorge de cet homme, il est mort étouffé. Mon cher Abukov, ça va barder dans le camp, je te le dis, ça va barder !

CHAPITRE V

CE FUT UNE NUIT AGITEE.

Tandis qu'on doublait les effectifs des sentinelles des miradors, une compagnie de gardes se rua dans le camp, et se mit en position devant la grande porte. On plaça en batterie des mitrailleuses. Trois tanks firent cliqueter leurs chenilles en direction de la grande cour de rassemblement. Les longs tubes de leurs canons pointèrent vers les baraquements qui semblaient comme privés de vie. Les officiers crièrent quelques ordres brefs, les hommes de troupe, mitraillettes à la hanche, enclenchèrent leurs chargeurs. Et soudain, les sirènes du camp trouèrent le silence de la nuit, tirant les détenus de leur repos.

Ils s'y attendaient, accroupis sur leur lit, ou allongés, jambes repliées. La sirène du mirador III les avait réveillés et maintenus en haleine. Qu'était-il arrivé ? Pourquoi cette alerte ?

Comme un fleuve silencieux et sombre, ils se glissèrent hors des baraquements et se répartirent par petits groupes. Dans chaque groupe se tenait le responsable du baraquement ; c'était généralement l'un de ces criminels à qui leur ancienneté et la confiance de l'administration avaient valu ce poste de responsabilité.

Le commandant Rassim attendit que tous se fussent rassemblés dans la cour. Un à un, les responsables des groupes annonçaient « complet » au lieutenant Sotov. Trois compagnies passèrent au peigne fin les baraquements pour vérifier qu'il n'y avait pas de traînards.

— Camarade Commandant, effectifs au complet ! dit le lieutenant Sotov quand les soldats eurent terminé leur inspection.

On avait amené le mort à l'hôpital et on l'avait déposé simplement par terre. Le docteur Tchouban Kasbekovitch, embaumant encore le parfum, sa chemise en soie déboutonnée jusqu'au nombril, le regardait avec effroi. Il leva les yeux quand la Tchakovskaïa en blouse blanche descendit les escaliers en courant.

Yachiayev était là aussi et, à l'arrière-plan, le professeur Polevoï, les cheveux blancs, la silhouette chétive, avait joint les mains. « Quelle erreur, songeait-il. Était-il nécessaire de tuer cet homme ? »

Rassim, le visage rouge de colère, avait fait irruption dans l'hôpital et tournait nerveusement autour du mort. Abukov était entré derrière lui, comme si la chose avait été toute naturelle, et se tenait un peu à l'écart. Le visage du mort était bleu, les yeux exorbités, les doigts crispés... Ils avaient dû le maintenir à plusieurs tandis que quelqu'un

lui enfonçait l'os de poulet dans la gorge jusqu'à étouffement. Abukov ne put s'empêcher de se remémorer une photo d'un boa étouffant une gazelle... De sa gueule, on voyait dépasser les pattes arrière. Il se sentit mal à l'aise. En même temps, un sentiment de culpabilité s'installait en lui : c'est à cause de mes poulets que cet homme est mort ! Je leur apporte un peu d'espoir... et ils s'entretiennent.

Rassim s'arrêta de marcher et montra le mort. Le regard qu'il jeta à la Tchakovskaïa était chargé d'agressivité.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il avec un calme sournois.

Tchouban le regarda sans comprendre. La Tchakovskaïa s'agenouilla à côté du cadavre et l'observa attentivement.

— Un homme qui a voulu manger du poulet et qui n'y a pas survécu, dit-elle calmement.

— Et vous trouvez que c'est normal ? s'écria Rassim.

— Qu'est-ce qui est normal, ici, Rassoul Souleïmanovitch ? » Elle leva ses yeux sombres vers lui. « Ce qui est normal est inquiétant chez nous !

— Constatez la mort, camarade ! Votre diagnostic !

— Étouffé par un os de poulet.

— Assassiné ! hurla Rassim. Tué avec un os, camarade !

— En tant que médecin, je ne peux considérer que la cause de la mort. »

Elle se leva, passa la main dans ses cheveux et, à cet instant seulement, remarqua Abukov appuyé contre le mur. Son visage se ferma.

— Seule une autopsie pourra vous en dire davantage...

— Vous croyez que je suis aveugle ? s'écria Rassim hors de lui. On lui a enfoncé cet os de force...

— Je n'y étais pas, interrompit froidement la Tchakovskaïa. Le camarade Tchouban nous départagera. C'est lui le chirurgien.

Ce dernier haussa les épaules. On ne pouvait pas dire qu'il était véritablement chirurgien de vocation ; il avait poursuivi ses études dans ce domaine pour la simple raison qu'il était amoureux de son professeur, à la faculté de Tiflis. Ce métier n'était manifestement pas fait pour lui. Et il est probable que dans le civil, il n'eût pas dépassé le stade d'assistant. Mais ici, dans le camp, on était content de disposer d'un médecin capable de réduire les fractures, d'ouvrir des furoncles, de recoudre des blessures. Dans les cas difficiles, perforation intestinale, appendicite, etc., on envoyait le malade directement à Sourgout. Il ne se réservait que les amputations. Il semblait éprouver un malin plaisir à couper jambes, pieds, mains ou bras. Mais il professait une sainte horreur des autopsies.

— À quoi bon ? demanda-t-il sur la défensive. On voit bien que le

mort...

— Je veux que vous confirmiez le meurtre ! hurla Rassim en cognant l'un contre l'autre ses gros poings. Je veux une confirmation médicale de ce crime !

— Il me semble plus important, dit Yachiïayev en s'approchant, de découvrir d'où viennent les poulets. Dans le camp, aujourd'hui, il y avait de la soupe de pommes de terre... Ils ne nageaient quand même pas dedans ! C'est ça, la question importante, camarade commandant : comment un poulet rôti a-t-il atterri à l'intérieur du camp ?

La Tchakovskaïa jeta un rapide coup d'œil à Abukov. Il secoua imperceptiblement la tête. Ce geste n'échappa pas non plus au professeur Polevoï. Était-ce là le piège dans lequel il les avait entraînés ? Peut-être l'homme n'avait-il pas été tué par les autres détenus mais sacrifié par Abukov lui-même dans le but d'amener la petite congrégation à se démasquer ? Le signe de tête d'Abukov ne suffit pas pourtant à rassurer complètement Polevoï.

— Nous éclaircirons cette histoire de poulet rôti, Mikola Victorovitch, dit Rassim. Pour l'instant, on rassemble les détenus.

De l'intérieur de l'hôpital, on entendait distinctement le hurlement des sirènes. Rassim fit un signe.

— Je vais vous aider, docteur. L'homme qui est ici était un camarade loyal. Il a voulu nous prévenir qu'on consommait dans le camp des aliments défendus. C'est pour cela qu'il est mort.

« C'est exactement ça, se dit Polevoï. Poliakov a découvert nos poulets et voulait nous dénoncer. Un traître n'a pas le droit de vivre, c'est la vieille loi du camp. »

— Je vais l'autopsier, déclara Tchouban d'un air gêné. Amenez-le ! » Il regarda Rassim avec une agressivité mal déguisée. « Quand voulez-vous le rapport ?

— Aussi vite que possible, dans la limite de vos possibilités », répondit Rassim sur le même ton.

— Une heure...

— Il vous pousse des ailes, Tchouban Kasbekovitch !

Le docteur tourna brusquement les talons et disparut. Quatre soldats replièrent la toile de tente et traînèrent le cadavre en salle de chirurgie.

— Ce Poliakov a très bien pu voler un poulet, déclara tranquillement la Tchakovskaïa en regardant Yachiïayev qui roulait une papirossi.

Elle tendit la main. Étonné, Yachiïayev lui donna une cigarette et poussa même l'amabilité jusqu'à la lui allumer. Elle tira trois bouffées, envoya une volute de fumée au plafond. C'était le seul signe visible de sa nervosité.

— Où ? s'écria Rassim. Où voulez-vous qu'il ait volé un poulet ?

Nous construisons un gazoduc, pas une basse-cour !

— Est-ce bien un os de poulet ? demanda la Tchakovskaïa.

Cette question inattendue les laissa tous muets pendant quelques instants.

Yachïayev se gratta nerveusement le nez.

— Que voulez-vous que ce soit ?

— En tout cas pas une côtelette de porc ! hurla Rassim.

— Ce peut être une cuisse de canard, ou d'oie, de poule d'eau peut-être. Avez-vous la compétence nécessaire, Rassoul Souleïmanovitch, pour affirmer que cette cuisse est une cuisse de poulet ? Pas moi !

— Qu'est-ce que ça change ? s'écria Yachïayev.

— Nous vivons au milieu des marais, camarade.

Larissa Davidovna fit le tour des visages qui l'écoutaient. Elle nota un vif intérêt dans le regard d'Abukov. Cela la rendit inexplicablement heureuse.

— Les canards, les oies sauvages, les poules d'eau vivent aussi dans les marais. On peut les prendre au lacet. Si Poliakov travaillait dans les marais...

— Il n'y travaillait pas, rétorqua Rassim. Poliakov était affecté à l'atelier de soudure. Où voulez-vous en venir au juste, camarade ?

— Cela changerait complètement les raisons de cet acte », reprit-elle en tirant sur sa papirossi. Puis elle jeta la cigarette à terre et l'écrasa, exactement à l'endroit où l'on avait couché le mort. « Si Poliakov a fait cuire un canard ou un volatile de ce genre, il a été tué parce que les autres le jalousaient, et non, comme vous le pensez, parce qu'il voulait dénoncer les autres.

— Ça ne change rien ! » ragea Rassim. Il était rouge de colère. Il n'y avait pas moyen de discuter avec la Tchakovskaïa. « Un meurtre est un meurtre. Et je trouverai les coupables !

— Il y a douze cents affamés dans ce camp.

— Et je vous jure qu'ils vont bouffer tous les coléoptères de cette terre si les assassins ne se dénoncent pas. Quant à vous, docteur Tchakovskaïa, n'essayez pas de me détourner de mon devoir ! Jusqu'à nouvel ordre, je n'ai plus besoin de médecin dans mon camp... C'est compris, camarade ?

— Non ! » répondit la Tchakovskaïa en relevant la tête. Ses yeux lançaient des éclairs. « Faites votre rapport, camarade commandant, je ferai le mien. Le vôtre transitera par Tioumen et Perm ; quant au mien, le chemin qu'il prendra ne regarde que moi... »

De nouveau cette menace déguisée. La cuirasse derrière laquelle s'abritait la Tchakovskaïa : Moscou. Le mystérieux oncle du comité central. Nul n'avait réussi à savoir qui il était, même Yachïayev avait échoué dans son enquête prudente. Au KGB, on se taisait.

Rassim se précipita hors de l'hôpital comme un oiseau de proie. Les

autres le suivirent. Quand Yachiayev passa devant Abukov, il s'immobilisa un instant et murmura :

— Avez-vous quelque chose à voir avec cette histoire de poulet ? Si oui, dites-le vite. Vous et moi, nous pouvons nous comprendre.

— Absolument rien, camarade, répondit Abukov sur le même ton. Aucun poulet non enregistré ne sort de mon camion.

Yachiayev suivit les autres. En quelques instants, la salle d'attente de l'hôpital se vida. Il ne restait plus que Larissa Davidovna, le professeur Polevoï, et Abukov. Celui-ci se dirigea vers la porte, la ferma, puis revint sur ses pas. La Tchakovskaïa se mordait la lèvre inférieure, son regard était inquiet. Elle tapotait ses hanches de ses doigts. Quand Abukov fut tout près d'elle, elle détourna la tête, regardant le mur.

— Pourquoi avez-vous fait ça, Larissa Davidovna ? demanda doucement Abukov. Déclarer la guerre à Rassim ne vous portera pas bonheur.

— Je le hais, dit-elle d'un ton neutre. C'est aussi simple que ça : je le hais. Rien de plus.

— Je regrette du fond du cœur ce qui s'est passé, murmura Abukov. Je voulais bien faire, et ce n'était qu'un début. Qui pouvait se douter que cela tournerait comme ça ?

— Dans quel monde vivez-vous au juste, Victor Yuvanovitch ? demanda Polevoï en serrant une bouteille d'urine contre lui comme s'il s'était agit d'un objet précieux. Vous introduisez un morceau de ciel bleu dans ce camp, un blanc de poulet pour l'un, un œuf pour l'autre, une barre de chocolat pour un troisième, un peu de graisse sur une tartine, et tout d'un coup voilà un détenu, comme nous, qui respire comme nous, qui parle notre langue, qui est aussi misérable que nous tous, qui a faim comme nous, le voilà qui s'écrie : "Ah, j'ai découvert quelque chose ! Vous avez du poulet et du lard et des œufs et du fromage blanc, et vous les mangez en cachette comme des rats dans l'obscurité ! Je l'ai vu ! N'oubliez pas que j'ai une bouche moi aussi, pour manger, mais aussi pour parler." Et le petit bout de ciel que vous nous avez apporté, Abukov, devient une menace de mort. Qu'auriez-vous fait à la place de cet homme ? » Polevoï eut un geste de lassitude. « Je ne sais pas pourquoi je pose la question. Comment peut-on comprendre les sentiments d'un homme qui a faim quand on est soi-même rassasié ? Un homme affamé est capable de s'agenouiller devant une cuisse de poulet...

— On ne s'agenouille que devant Dieu », dit Abukov en regardant la Tchakovskaïa. Larissa Davidovna, pourquoi protégez-vous les condamnés ?

— Est-ce un interrogatoire, camarade ? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Oui !

— Ah ah ! s'écria Polevoï. Nous y voilà ! Donnez l'alarme, camarade ! Très beau piège ! Félicitations.

Abukov regarda les deux visages fermés en face de lui.

— Si nous jouions cartes sur table ? » dit-il en déboutonnant sa chemise. Mais sa main resta collée contre sa poitrine. « Pardonnez-moi si j'ai dû dissimuler ma véritable personnalité tant que je n'étais pas certain de pouvoir vous faire confiance. Il y avait un ami parmi vous, un dénommé Piotr...

— Il... Il est mort depuis longtemps », dit Polevoï d'une voix rauque. Son regard s'échappa en direction de Larissa. Elle s'appuya contre le mur et se mit à battre avec la pointe de sa botte gauche la mesure d'une chanson qu'elle était seule à entendre.

— Comme vous êtes bien informé, camarade, dit-elle d'un ton glacé.

— Piotr était un prêtre.

Abukov avait prononcé ces mots très doucement. Au même instant, il sursauta. Du camp parvenait le bruit d'une salve de mitrailleuses. Les yeux de Polevoï s'agrandirent, il commença à trembler.

— Ce n'est pas vrai, balbutia-t-il. Rassim ne peut pas faire ça... Larissa Davidovna, il ne fait quand même pas tirer dans le tas !

— Je suis venu à vous pour prendre la place de Piotr, ajouta Abukov en respirant avec difficulté.

Il n'y avait eu qu'une salve de mitrailleuses. Le silence était oppressant, aussi oppressant qu'après une exécution capitale.

Il retira sa main de sa poitrine et écarta sa chemise. Sur sa poitrine nue brillait une croix en argent pendue à cou par une chaîne fine. Polevoï et la Tchakovskaïa le regardèrent, et brusquement se mirent à trembler de tous leurs membres.

— Victor Yuvanovitch... balbutia Polevoï en avalant sa salive avec difficulté. Dieu du ciel, qui es-tu ?

— Je suis venu pour reprendre en main votre confrérie délaissée.

— Un... un prêtre... c'est un prêtre, dit la Tchakovskaïa.

Elle avait du mal à prononcer ce mot, comme s'il ne collait pas avec le personnage d'Abukov. À la joie ineffable quelle éprouvait se mêlait une certaine amertume. Les sentiments qu'Abukov faisaient naître en son cœur, il fallait désormais qu'elle les refoule, qu'elle les oublie. Un prêtre ! Un homme comme Abukov... Juste un prêtre...

Abukov reboutonna sa chemise.

— Me voici enfin parmi vous.

— Et... et tu vas rester ? interrogea Polevoï avec des yeux soucieux.

— Tant que vous aurez besoin de moi, mes frères.

— Alors, pour toujours, Victor Yuvanovitch.

— Qu'il en soit ainsi.

Abukov tendit l'oreille. On entendait le bruit des haut-parleurs,

mais il était impossible de distinguer ce qui se disait. Sans doute Rassim posait-il son ultimatum : les meurtriers devaient se dénoncer, sinon, des représailles.

— Je crois que Piotr ne pouvait faire que peu de chose dans sa situation de détenu.

— Il a construit cette paroisse. Et nous avons nos services religieux. Nous avons prié, nous avons entendu la parole de Dieu. C'était une précieuse consolation. Cela nous aidait à oublier que nous avions faim. » Polevoï posa la bouteille d'urine à côté de lui et se gratta la tête. « Tu es venu avec des poulets, de la graisse et des œufs, c'est un double miracle.

— Et j'ai provoqué la mort d'un homme.

— Cela te pèse, Victor Yuvanovitch ?

— Ma tâche est de préserver la vie. »

Il y eut un long silence.

— Nous sommes heureux que tu sois venu, murmura Polevoï d'une voix étranglée. Donne-nous ta bénédiction.

Abukov fit un rapide signe de croix. Des voix approchaient. Les quelques minutes de répit qui leur avaient été données étaient écoulées. Le professeur Polevoï reprit sa bouteille d'urine et s'éloigna à pas rapides en direction du couloir.

La porte s'ouvrit brusquement. Rassim déboucha comme un ouragan à l'intérieur de l'hôpital et poussa un grognement de satisfaction en voyant que la Tchakovskaïa était encore dans la salle d'attente.

— Vous allez avoir du travail, ma belle ! s'écria-t-il très excité. Bien sûr, mon ultimatum n'a rien donné. Personne ne sait rien, personne n'a rien vu, personne n'a rien entendu et rien senti ! Je vais les traiter comme ils le méritent. Tout le camp va rester debout jusqu'à ce que les meurtriers se soient dénoncés. Toute la nuit, toute la journée, la nuit suivante et s'il le faut toute une semaine. Sans manger, sans boire. Je vais les rendre mous comme de la viande hachée, je le jure, mon petit ange ! Vous pouvez téléphoner à Moscou tant que vous voudrez... Il y a eu une révolte ici, et en cas de révolte des détenus, j'ai tous pouvoirs. Qu'ils tombent tous d'inanition comme des punaises vidées de leur sang. Un Rassim ne cède jamais ! » Il reprit son souffle. « Voulez-vous aller dans le camp, gentille doctoresse, pour les soigner ?

— On me les amènera ici », dit la Tchakovskaïa en essayant de ne pas laisser transparaître trop de haine dans sa voix.

— Erreur ! hurla Rassim. Les ordres sont formels. Ils doivent rester sur place ! Si vous voulez jouer les anges gardiens, il faudra le faire là-bas !

Il remarqua soudain la présence d'Abukov.

— Notre génie du théâtre ! Eh bien, va voir ma mise en scène ! C'est le spectacle de l'année ! Le chœur des douze cents muets ! Ton Schiller ne fait pas le poids, à côté !

Tête basse, Abukov quitta l'hôpital. Les projecteurs illuminaient le camp. Sous leurs lumières crues, les détenus, debout, masses sombres, assemblage de haillons, de membres et de têtes.

Un douloureux sentiment de culpabilité paralysait Abukov. Il s'immobilisa ; les battements de son cœur rendaient tout son être douloureux. Pendant quelques instants, il se demanda s'il était bien l'homme qu'il fallait pour une telle mission.

Le docteur Tchouban Kasbekovitch Ovanessian avait terminé l'autopsie et communiquait le résultat à Rassim :

— Le camarade Poliakov est mort d'une rupture de la vertèbre cervicale provoquée par objet contondant. L'os de poulet fut introduit dans le gosier après le décès. Le décès remonte à trois heures environ.

— C'est donc bien un crime, avait conclu Rassim. On l'a tué. L'os de poulet n'était là que pour la mise en scène.

— Possible ! avait répondu le docteur en tirant de sa poche un flacon de parfum dont il s'aspergea les mains.

Une senteur lourde et douceâtre emplit la pièce. Rassim pinça les narines, se retourna et sortit en courant. Tchouban quitta la pièce à son tour et tomba dans le couloir sur Larissa Davidovna.

— Où allez-vous donc en pleine nuit ?

— Dans le secteur des détenus. Les premières victimes ne vont pas tarder.

La Tchakovskaïa boutonna sa redingote militaire. Sur le revers de son col brillaient les symboles dorés du service médical et sur ses épaulettes, quatre étoiles correspondant à son grade de capitaine. On aurait dit qu'elle partait à une parade.

— Vous voulez mettre Rassim hors de lui, n'est-ce pas ? dit le docteur en hochant la tête. Croyez-vous qu'il va vous permettre d'examiner les victimes ou de les faire transporter ? Tant que le criminel ne se sera pas dénoncé, le commandant ne laissera personne approcher.

— Il n'en prendra jamais la responsabilité. Il abandonnera au plus tard au coucher du soleil.

— Espérons-le, Larissa Davidovna. Je n'ai jamais vu encore Rassim sous ce jour. Attendez-moi un instant, j'attrape ma redingote et je vous accompagne...

Au loin, Larissa aperçut Abukov en conversation avec Mustai devant la porte du camp. Manifestement, ces deux-là s'étaient réconciliés. Elle ressentit de nouveau un petit pincement au cœur à l'idée qu'il était prêtre. « Oublie-le Larissa, se sermonna-t-elle, regarde

la croix, et non l'homme. »

Son pas se faisait de plus en plus hésitant, mais comme Tchouban marchait à ses côtés, elle dut suivre sa cadence. Pourtant, chaque mètre qui la rapprochait d'Abukov augmentait son malaise. Et puis soudain, il fut devant elle, leurs regards se croisèrent.

— C'était indiscutablement un meurtre, déclara Tchouban. L'os de poulet n'était qu'une sorte d'avertissement. À l'intention de ceux qui ne savent pas tenir leur langue ! Que savait Poliakov au juste ? C'est la question... Je crois que Rassim ira jusqu'au bout.

— Il va au-devant de graves difficultés, dit la Tchakovskaïa. Il se croit encore à l'âge des cavernes. Roi des forêts et des marécages !

Elle plongea une fois de plus son regard dans celui d'Abukov, et se dirigea vers la porte du camp. Tchouban la suivit des yeux et soupira avec ostentation. Ce n'était pas la beauté de Larissa Davidovna qui lui arrachait cette marque d'émoi, mais le pressentiment que le sauvage combat souterrain qui allait opposer la jeune femme à Rassim marquerait pour lui aussi le début d'une période tourmentée.

— Elle n'a pas la manière, remarqua-t-il, en posant une main sur l'épaule d'Abukov.

Celui-ci se raidit, peu sensible à cette marque de tendresse. Et lorsque le docteur lui proposa de venir boire un verre de vin chez lui, il se récusa poliment.

— Je retourne demain matin à Sourgout, dit-il. C'est un trajet difficile, il faut que je sois frais et dispos. Imaginez que je tombe de sommeil au volant et que j'entraîne ma précieuse marchandise dans un marécage ou contre un cèdre. Cela me vaudrait une accusation de sabotage, avec les suites que vous imaginez, camarade médecin ! Remettons ça, je reviendrai.

Le docteur hocha la tête, signe qu'il reconnaissait la valeur de cet argument. Il promena sa main dans le dos d'Abukov et partit rejoindre la Tchakovskaïa. Abukov respira profondément, comme étourdi par le parfum de Tchouban.

— Mon petit père, tu joues un jeu dangereux, chuchota Mustaï.

— Je le sais...

— Si Tchouban en pince pour toi, tu as intérêt à entourer tes pantalons avec du fil de fer barbelé. Il va imaginer mille ruses pour se trouver seul avec toi.

— Je suis capable de me défendre, Mustaï !

Abukov leva la tête vers les projecteurs qui illuminaient le camp. La Tchakovskaïa avait maintenant atteint la porte et parlementait avec les officiers qui se trouvaient là. Des deux mains, elle repoussa sur le côté le lieutenant Sotov qui, apparemment, voulait lui interdire l'entrée du camp. Sotov se précipita vers le poste de garde, sans doute pour prévenir Rassim.

- J'ai besoin de l'aide de Tchouban, dit Abukov.
- Tchouban, comment pourrait-il t'aider ?
- Pour mon théâtre !
- Tu n'as toujours pas renoncé à cette idée idiote ?

Abukov sourit.

— Viens, allons dormir quelques heures. Et quand tu auras la tête claire, tu comprendras que, dans les coulisses du théâtre, il y a Dieu...

Mustai s'immobilisa, la bouche ouverte.

— Petit père... balbutia-t-il soudain enthousiaste. Ça alors...

— Hé ! oui.

— Ton théâtre sera une église...

— Dieu soit loué – la lumière se fait dans la tête de Mustai !

— Ne me reproche pas de ne pas avoir l'esprit aussi subtil qu'un prêtre. Je suis un homme tout simple, moi.

Il saisit Abukov par le pan de sa veste.

— Et dis-moi, vous autres chrétiens, vous allez prier et chanter, suspendre quelque part une croix de bois – mais moi, qu'est-ce que j'ai ? Victor Yuvanovitch, si tu construis ton église, j'aurai moi aussi une niche pour prier ?

— Bien sûr, Mustai.

— Une niche tournée à l'est, vers La Mecque.

— À l'est, je crains qu'il n'y ait que d'autres goulags, Mustai...

— La Mecque est toujours à l'est, petit père ! rétorqua doucement Mustai. La terre est ronde...

— Où fais-tu tes prières en ce moment ? demanda Abukov.

— Dans ma fabrique de limonade. Viens, je vais te montrer...

Ils traversèrent la grande place, entrèrent dans le dépôt et s'arrêtèrent devant la porte verrouillée du baraquement où Mustai fabriquait sa limonade. Ils entrèrent et Mustai referma derrière eux. Un parfum de fruits en fermentation vint chatouiller leurs narines.

— Ne t'en fais pas, s'écria Mustai en riant. Pas de danger d'explosion. J'expérimente un nouveau parfum.

Il alluma le plafonnier. Sur des souches étaient posés quelques chaudrons en aluminium de grande taille, un vieux réfrigérateur ronronnait contre le mur du fond, l'autre cloison était occupée par une longue table où étaient alignés des verres remplis de liquides multicolores. Mais le plus important, c'était une pompe à main en fonte, laquée en rouge clair. Son bras était artistiquement tourné. Mustai restait figé au milieu de la pièce, jouissant de l'admiration d'Abukov. Il tapota amoureusement sur la pompe.

— Je l'ai ramenée de Samarkand, dit-il. Elle a plus de cent ans d'âge, mais elle tire comme deux. Trois coups, et elle me ramène la meilleure eau des profondeurs de la terre. Pour la limonade, c'est comme pour le thé : tout est dans la qualité de l'eau ! J'ai creusé à

douze mètres, et j'ai une eau, petit frère, comme du cristal... Quand j'ai rempli le premier verre, je me suis dit : Mais il n'y a rien dedans ! On ne voyait pas l'eau. Alors j'ai retourné le verre et je me suis retrouvé tout mouillé. De l'eau invisible – tellement elle est claire !

— Et qu'est-ce que c'est que cette odeur ? demanda Abukov.

— Des poires ! fit Mustaï en se frottant les mains, l'œil égrillard. Un transport de Tobolsk. En vrac, comme ça, sans caisse ni sac. Comme des choux. Elles ont voyagé pendant une semaine sous ce soleil ! Quel spectacle... Le jus coulait sur les essieux, ça puait à une demi-verste de distance quand le camion est entré dans le camp. Une véritable bouillie. Tu aurais dû voir Rassim ! Il gueulait comme un diable, et le pauvre chauffeur rétorquait : « Je ne suis pas responsable ! Moi, je conduis le camion. Le déchargement ne me regarde pas. C'est une autre brigade. Je dois livrer le chargement, c'est tout ! Les poires sont là ! Qui les décharge ? » Tu aurais dû entendre Rassim ! Il a ordonné de faire sauter le camion, mais bien sûr personne ne lui a obéi. Il n'y pouvait rien, ce pauvre camion ! Alors je suis arrivé. « Puisque personne n'en veut, je prends les poires ! ai-je dit. – Ne prononce plus ce mot ! a répondu le chauffeur. Je ne veux plus entendre parler de vos poires. Dès que tu auras déchargé, je quitte votre trou pourri ! » Voilà, et maintenant les poires sont là, elles fermentent et je vais en faire une eau-de-vie dont tu me diras des nouvelles ! Rassim a donné son accord. Je n'attends plus que l'appareil à distiller. Ils sont en train de le fabriquer à la forge.

— Je vois que tu as une position tout à fait privilégiée, dit Abukov.

— C'est bien pour ça que je suis idiot, fit Mustaï en grimaçant un sourire. Et maintenant, viens voir Allah !

Il déplaça une étroite armoire laquée en blanc de la hauteur du mur. C'était très facile, elle était posée sur des roulettes invisibles. Personne n'aurait pensé qu'il était si facile de pousser cette armoire sur le côté.

Derrière, Mustaï avait épinglé au mur un vieux tapis représentant un motif répandu dans les mosquées. C'était tout, mais pour Mustaï, il remplaçait les somptueuses faïences de Samarkand.

— Je suis heureux d'avoir vu ça, Mustaï Yemilianovitch, dit Abukov d'une voix émue. Tu auras ta niche dans le théâtre, et tu pourras y épingler ton tapis.

Mustaï sauta au cou d'Abukov, l'embrassa trois fois et repoussa son armoire devant la résidence secrète d'Allah. Puis ils quittèrent l'atelier et gagnèrent le baraquement de Mustaï. Ils s'assirent sur les lits. Dehors, les haut-parleurs diffusaient une musique militaire. La dernière invention de Rassim pour maintenir les détenus éveillés.

— Que peut-on faire ? demanda Abukov au bout d'un instant.

— Que veux-tu faire ? fit Mustaï avec un regard vers le camp. Les

aider ? Impossible.

— Ils vont tomber les uns après les autres. Il y aura peut-être même des morts.

— Ils vont tomber comme des feuilles mortes, puis on les chargera sur une charrette et on les amènera dans un terrain vague pour les enterrer.

Mustaï secoua la tête.

— Non, tu ne peux rien faire pour eux. Ton Dieu et mon Dieu ne peuvent rien contre Rassim.

— Détrompe-toi ! dit Abukov d'un ton solennel.

Il y avait une telle force intérieure en lui que Mustaï sursauta.

— Je te le jure, Mustaï Yemilianovitch, cette existence à la limite de l'humain, je vais la rendre plus supportable !

Mustaï fit un signe de dénégation.

— Tu n'y arriveras pas, dit-il.

Au bout de trois heures, aucun des détenus n'étaient encore tombé à terre.

Au bout de la quatrième heure, neuf silhouettes en haillons s'agenouillèrent sur le sol en respirant bruyamment. Leurs camarades les relevèrent, les soutenant sous les aisselles.

Au bout de cinq heures, ils retombèrent. Personne ne les soutint plus, on les laissa à terre. Pliés en deux, ils étaient couchés sur les pieds de leurs camarades encore debout ou étendus de tout leur long, quand ils faisaient partie du premier rang. La plupart râlaient la bouche ouverte, le visage tourné vers le ciel ; d'autres, le nez contre terre, respiraient la poussière.

Le soleil se leva sur les marais et sur les immenses étendues vertes des forêts. Les premiers rayons baignèrent d'or la taïga, l'éveillant à la vie. Et puis, très vite, il frappa, astre de feu impitoyable, comme était impitoyable tout ce qui peuplait ce pays : torrents après la fonte des glaces, sols ravinés par le dégel, loups affamés. Froid glacial et canicule.

Vers six heures du matin – la chaleur était déjà oppressante, une vapeur montait des forêts, et le brouillard s'évanouissait progressivement des marais – le commandant Rassim parut à la porte du camp. Il était fraîchement rasé et portait une chemise blanche sous sa veste d'uniforme. C'était contraire aux usages, car la chemise d'été militaire était normalement vert foncé – on aurait dit qu'il s'était habillé en vue d'une festivité. De nouveau, les haut-parleurs firent entendre une marche militaire.

Depuis une heure, un trafic intense s'était créé entre le camp et l'hôpital. Cinq civières faisaient constamment le va-et-vient pour transporter les victimes dont l'état était sérieux. Et depuis deux

heures, Larissa Davidovna passait dans les rangs, s'agenouillant sur les détenus sans connaissance, écoutant les battements de leurs cœurs, sélectionnant d'une voix claire ceux qu'il convenait d'emmener.

— Camarade Tchakovskaïa ! hurla Rassim.

Larissa Davidovna leva la tête, gratifia le commandant d'un regard sans aménité, et se pencha de nouveau sur l'homme sans connaissance qui était à ses pieds. Elle écarta sa chemise poisseuse et posa le stéthoscope sur sa poitrine.

Rassim hésita l'espace de deux secondes. Des centaines d'yeux étaient fixés sur lui. Il fallait réagir s'il ne voulait pas que son autorité en souffre.

Il marcha vers les détenus. Quand il atteignit les premières rangées, trois hommes de plus tombèrent à terre.

— Hôpital ! cria la Tchakovskaïa, son examen terminé.

— Pas question ! déclara Rassim d'une voix tendue.

— Si vous pensez qu'il est de votre devoir de rendre inutilisables des travailleurs valables, répondit-elle avec le plus grand calme, il est du mien de veiller à ce que ces hommes soient le plus vite possible en état de travailler.

Rassim fit une grimace. « Sale petite rusée », songea-t-il, et tout haut :

— Depuis combien de temps êtes-vous venue fourrer vos sales pattes ici ? demanda-t-il.

— Depuis le début...

La Tchakovskaïa fit un signe aux deux porteurs qui attendaient près de la porte. Paralysés de peur, les deux hommes ne bougèrent pas.

— Préférez-vous, Rassoul Souleïmanovitch, que je charge moi-même cet homme sur mes épaules ?

Elle se pencha, mais Rassim la saisit par le bras et l'obligea à se relever.

— Camarade...

— Lâchez-moi », siffla la Tchakovskaïa. En l'espace d'une seconde, elle s'était complètement transformée. Ses yeux en amande lançaient des éclairs, ses lèvres n'étaient plus qu'un trait affûté comme une lame de couteau, sa voix cinglait. « Vous brutalisez un capitaine de l'armée rouge !

— Vous êtes debout depuis huit heures ! Allez vous coucher ! » laissa tomber Rassim en la relâchant.

— Quand le dernier homme qui a besoin d'aide sera soigné.

— Là où un crime a été commis, il y a aussi un meurtrier. J'attends qu'il se dénonce.

Elle haussa les épaules comme pour lui signifier que c'était son problème, le contourna et fit un nouveau signe aux deux porteurs. Ils s'approchèrent en tremblant, portant la civière, attendant que Rassim

les chasse. Dans la seconde rangée du troisième groupe, trois nouvelles victimes tombèrent. Le soleil, déjà haut dans le ciel, écrasait de son feu dévorant ces formes lamentables, allongées sur le sol, qui avaient perdu, avec leur dignité, tout contrôle d'eux-mêmes. La puanteur était à peine supportable. Rassim se détourna, marcha la tête haute en direction de la porte du camp et fit un signe au lieutenant Lissikov.

— Restez en poste ! dit-il d'un ton sourd. Et prévenez-moi quand le dernier de ces salauds sera tombé.

Vers dix heures du matin, il sembla que l'entreprise de Rassim ne pourrait pas être menée à son terme sans provoquer des remous. Un hélicoptère se posa sur la grande place devant le PC. Rassoul Souleïmanovitch et les officiers non en service se tenaient à l'entrée du bâtiment ainsi que Yachiïayev qui était sorti de son bureau. L'hélicoptère, peint en marron avec un numéro rouge, n'était pas un engin militaire mais appartenait à la section planification et conception d'ensemble du gazoduc. Il transportait les ingénieurs qui l'utilisaient également comme taxi pour faire la liaison entre les différents chantiers et le bureau d'études à Sourgout.

Le cœur de Yachiïayev se mit à battre la chamade quand l'ingénieur en chef Morosov descendit de l'appareil, suivi de la belle Leonovna Dimitrovna, cheveux au vent. Quand elle mit pied à terre, un coup de vent souleva sa jupe, découvrant un slip blanc entre ses cuisses fines. Vite, Novella rabattit la jupe sur ses jambes et courut à petits pas sur ses talons hauts pour échapper au vent produit par les rotors.

— Qui est-ce ? grommela Rassim en regardant Yachiïayev.

— L'ingénieur en chef Vladimir Alexeïevitch Morosov.

— Je parle de la fille ! Je connais Morosov.

— Novella Dimitrovna Tichonova, sa secrétaire.

— Vous la connaissez, naturellement, Mikola Victorovitch ! railla Rassim. Là où volent les jupes, vous reniflez comme un chien. Est-ce qu'ils veulent rendre mes hommes fous ? Qu'est-ce qui prend à Morosov de l'amener avec lui ? Regardez-moi ça : jupe courte, chemisier transparent, c'est tout juste si elle arrive à marcher sur ses talons hauts !

Morosov s'approcha, tandis que Novella Dimitrovna faisait le tour de l'hélicoptère et se tournait vers la porte du camp. Abukov en revenait, bouleversé, oppressé par un nouveau sentiment de culpabilité. La vue de ces hommes sans connaissance gisant au milieu de leur fange – ils étaient maintenant plus de huit cents – lui était devenue insupportable. Pour la première fois, il comprenait ce que cela signifiait d'avoir envie de tuer un autre homme de ses propres mains. Tuer Rassim – Abukov frémit à cette pensée – pour lui aussi, en cet instant, eût été une joie.

Ils se rencontrèrent au milieu de la place : Novella Dimitrovna

s'immobilisa et tendit à Abukov ses deux mains. Ses yeux bleus rayonnaient de joie. Elle ressemblait à une poupée de porcelaine, avec ses pommettes rouges, ses lèvres rouges, son fard à paupières sous ses sourcils maquillés.

— Quelle joie de vous voir, Victor Yuvanovitch ! s'écria-t-elle en serrant ses deux mains contre sa poitrine.

Abukov lui adressa un sourire amical. Il avait croisé la jolie secrétaire de Morosov lors d'une de ses visites au chantier et lui avait même touché deux mots de son projet de théâtre. Elle avait semblé très intéressée.

— Vous vous souvenez de moi ? demanda-t-il.

Son sourire était un sourire de gentillesse. Pour Novella, ce fut une délicieuse caresse.

— Comment pouvez-vous poser cette question ? J'ai beaucoup pensé à vous, à votre projet de théâtre.

Entre-temps, Morosov avait rejoint Rassim. Il tendit le bras droit en direction du camp :

— Que se passe-t-il donc ici, camarade commandant ? s'écria-t-il d'une voix où perçait une certaine irritation. Nous attendons les brigades sur le chantier et personne ne vient ! Comment voulez-vous que nous respections le plan si les détenus sont étendus au soleil comme des harengs saurs ? Que vais-je dire dans mon rapport au bureau central ? Pas d'effectifs du camp 451/1 ce vendredi ?

— Oubliez ce numéro pour un jour, Vladimir Alexeïevitch, répondit Rassim d'un ton maussade.

— Comment voulez-vous ? Sur le tronçon 16, le travail est complètement arrêté, il faut que je fasse mon rapport. Et demain ? Vous croyez que ces épaves desséchées seront encore capables de soulever une pierre ?

De la fenêtre de la salle de consultation, la Tchakovskaïa observait la rencontre entre Abukov et Novella Dimitrovna. Elle ne manqua pas l'instant où cette petite putain – comme elle la baptisa aussitôt – serrait les mains de Victor sur sa poitrine. Elle sentit monter en elle l'amertume et la colère. Depuis une heure, sans relâche, elle surveillait le transport des détenus. Polevoï, aidé par neuf assistants, se mettait en quatre pour la seconder. Et voilà que cet hélicoptère atterrissait et qu'il en descendait cette fille en jupe courte et à talons hauts qui s'offrait sans vergogne à Abukov...

La Tchakovskaïa s'écarta de la fenêtre et enfila son uniforme. Il fallait qu'elle approche cette petite garce. C'était visible, elle voulait séduire Abukov.

« Pas ici ! Pas sous mes yeux ! Abukov est un prêtre, petit pourceau peinturluré – mais cela, tu ne le sais pas et tu ne l'apprendras jamais. Enlève tes pattes de là, souris ! S'il doit pécher avec quelqu'un ce sera

avec moi ! »

CHAPITRE VI

MOROSOV ÉTAIT UN

homme qui parlait peu mais n'en réfléchissait que davantage. Il avait pris l'habitude de ne s'étonner de rien. En tant qu'ingénieur en chef, il lui appartenait de mener à bien la construction du gazoduc à travers taïga et marécages, au milieu de ce territoire maudit traversé par des fleuves et des lacs. C'était un combat difficile de la technique contre une nature que peu d'hommes avaient foulée aux pieds.

Il avait à sa disposition une armée de travailleurs et de machines, excavatrices amphibies et chenilles dernier cri, bulldozers, pelleteuses géantes, poids lourds, et un essaim d'hélicoptères. Il avait sous ses ordres des ingénieurs et des techniciens, des ouvriers spécialisés et toutes sortes de spécialistes du bâtiment, sans oublier la main-d'œuvre le meilleur marché du monde : les détenus. Au cœur de l'hiver, les bulldozers n'étaient plus d'une grande utilité. Les pelleteuses les plus performantes ne mordaient pas dans le sol gelé, les caterpillars dérapaient dessus. Il fallait revenir aux méthodes artisanales, travailler au pic, à la pelle et à la dynamite.

Mais même en plein été, alors que l'outillage moderne trouvait son plein emploi, les détenus ne chômaient pas pour autant. Il fallait effectuer des trouées à travers la taïga, construire des routes et des ponts au-dessus des marécages, monter des nouveaux baraquements, des entrepôts, des hangars, des garages, des ateliers, des halls de montage, des logements pour les garde-voies et leur famille. Le plan n'admettait pas le moindre fléchissement dans les cadences. L'Europe devrait être alimentée en gaz en 1984. Et Morosov s'arrachait les cheveux en se demandant comment cela serait possible.

C'étaient toutes ces considérations qui avaient motivé son comportement agressif à l'égard du commandant Rassim.

— Venez dans mon bureau, camarade ! avait proposé Rassim. Il faut que je vous explique...

Morosov regarda autour de lui. Le visage des officiers était impassible. Froid et hostile.

— Mais que se passe-t-il ici ? demanda de nouveau Morosov sans honorer l'invitation de Rassim. Au lieu d'envoyer les brigades au travail, vous leur faites faire le pied de grue dans le camp. En plein soleil ! Depuis quand sont-ils là ?

— Ça va bientôt faire dix heures, fit Rassim d'un ton léger.

Morosov ouvrit grande la bouche.

— C'est... c'est un meurtre... un meurtre collectif, balbutia-t-il hors de lui.

— C'est bien d'un meurtre qu'il s'agit, répondit Rassim. Dans mon camp ! Un camarade en voie de s'amender a été assassiné. Que le criminel se dénonce ou qu'on le dénonce. Ils ne bougeront pas de là tant que je ne connaîtrai pas le nom du coupable. Quant à vous, taisez-vous, camarade. Je n'accepterai aucune critique ! De personne ! C'est mon affaire !

— Vous allez anéantir tout le camp, Rassoul Souleïmanovitch !

Morosov jeta un coup d'œil vers les palissades. Il ne pouvait distinguer ce qu'il y avait derrière, mais il en avait vu suffisamment depuis l'hélicoptère.

— Combien sont encore debout ?

— Nous allons le savoir tout de suite.

Rassim fit un signe, un lieutenant disparut à l'intérieur du PC, appela le poste de garde et revint presque aussitôt :

— Une cinquantaine encore.

— Cinquante sur douze cents, fit Morosov d'un ton rauque. Qu'attendez-vous encore, Rassim ?

— J'attends le meurtrier.

— Par cette méthode, vous ne le trouverez jamais.

Morosov jeta un regard méprisant au commandant et pénétra à l'intérieur du PC. Le bureau de Rassim était vide. Et comme Rassoul Souleïmanovitch n'avait prié personne de les suivre, ils étaient seuls.

Rassim s'assit dans un siège en cuir, étendit ses jambes, posa ses mains sur ses genoux. Il avait tout de l'attitude du tyran sur son trône. D'un geste, il offrit une chaise à Morosov. Il aimait bien montrer aux autres qu'ils avaient, à côté de lui, une importance négligeable.

Morosov ne l'entendait pas de cette oreille. Il s'appuya contre la porte, mit les mains dans ses poches de pantalon.

— Peut-on nous entendre, d'ici ? demanda-t-il.

— Non », fit Rassim en levant les sourcils. Son visage était de marbre. « Serait-ce gênant ?

— Pour vous certainement, camarade commandant.

— Ah ah ! Une menace voilée, Vladimir Alexeïevitch ?

— Je ne fais que des constatations. Vous sabotez le travail sur le gazoduc.

— Réfléchissez aux mots que vous employez », fit Rassim avec un calme étonnant. Sur le chantier, c'est vous le maître, camarade Morosov. Ici, c'est moi qui commande. Il y a eu un meurtre dans ce camp, votre plan de travail ne l'effacera pas. J'ai la loi pour moi.

— Vous êtes sur le point de rendre douze cents travailleurs inaptes au travail.

— Ils n'ont qu'un nom à me donner, et tout rentrera dans l'ordre. Mais ils préfèrent tomber comme des mouches. C'est une révolte silencieuse. Et vous voudriez que je cède, moi Rassoul Souleïmanovitch ? Personne ne peut exiger cela de moi.

— C'est pourtant ce qu'ils vont faire, à Moscou.

La menace était claire.

— Vous voulez donc faire un rapport ? grommela-t-il.

— Il le faut, camarade.

— Comment ça, il le faut ?

— Un jour plein sans travail. Le plan va s'en ressentir. Et je crains qu'il n'y en ait d'autres avant que les brigades de JaZ 451/1 soient de nouveau opérationnelles. Comment voulez-vous que je justifie ce retard dans les travaux ?

— Et si nous nous entendions, camarade Morosov ?

— Comment serait-ce possible ? Vous avez la tête dure, Rassim, et je l'ai encore plus dure que vous.

— C'est du chantage ! s'écria Rassim.

— Non, je suis loyal avec vous, camarade commandant ! fit Morosov avec un sourire.

« S'il le pouvait, se dit-il, il me jetterait par la fenêtre. Qui l'eût cru : Rassim capable de se dominer ! »

— Disons, poursuivit-il, que je pourrais mentionner dans mon rapport deux jours d'interruption de travail pour examen médical de tout le contingent. Épidémie de typhus redoutée. Ce serait tout à fait plausible. Il vous suffira de vous entendre avec vos médecins pour que ces examens figurent bien dans les registres.

Morosov s'écarta du mur. Rassim fulminait intérieurement, mais il conservait son étonnant calme apparent.

— Et vous croyez que je vais marcher !

— Avez-vous quelque chose de mieux à proposer ?

— Je veux le meurtrier ! hurla Rassim. Ce damné meurtrier ! Et je veux savoir comment les poulets non enregistrés pénètrent dans le camp !

— Il est dommage que nous ne parlions pas le même langage, fit Morosov en se tournant vers la porte. Je vais jeter un coup d'œil à l'intérieur du camp pour établir mon rapport.

— Vous aurez vos brigades dès demain sur le chantier ! siffla Rassim en serrant les poings.

— Après-demain. Des épaves ne me serviraient à rien. Vous n'aurez pas trop d'une journée pour remettre ces hommes en état de marcher.

Morosov posa sa main sur la poignée de la porte.

— Refermez vite cette porte derrière vous pour ne pas empester l'air que je respire ! » cria Rassim. Son naturel avait repris le dessus. « Encore une chose, Morosov : je n'oublierai pas...

— Je l'espère bien ! » déclara Morosov d'un ton sec.

— Vous avez désormais en moi un ennemi. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Je vous laisse jongler avec vos idées de vengeance.

— Nous autres Turkmènes avons un dicton : si tu as un ennemi, n'avale plus une miette avant qu'il ne soit enterré. Comment trouvez-vous ça ?

— Ma foi, si cela vous amuse de mourir de faim...

— Vous n'êtes pas tout-puissant ! haleta Rassim. Vous n'êtes qu'une petite mouche, qui trouvera bientôt un poing pour l'écraser ! De l'air ! J'ai besoin d'air. Sortez !

Morosov haussa les épaules, ouvrit la porte et quitta le bureau du commandant.

Novella Dimitrovna n'avait pas pu supporter le spectacle de ces détenus à l'agonie. Abukov, s'apercevant qu'elle était sur le point de s'évanouir, l'avait entraînée hors du camp. Au même instant, Larissa Davidovna sortait de l'hôpital en courant.

Elle respira plusieurs fois profondément. Abukov s'approchait. La Tichonova serrée contre lui, ils venaient dans sa direction. Les yeux de Larissa lançaient des éclairs. Elle regarda s'approcher Novella Dimitrovna comme s'il s'était agi d'une pouliche que l'on conduit à la foire aux bestiaux. Puis elle leva les yeux sur Abukov, et dans son regard était contenue la question : « Qu'es-tu donc, un prêtre ou un homme ? »

— Ah, ça a les nerfs délicats, dit-elle tout haut avec une agressivité non dissimulée. C'est parachuté d'un hélicoptère et ça pense peut-être trouver un bal populaire, ici ! Mademoiselle se fait belle, rouge à lèvres et maquillage, souliers à talons et robe d'été comme pour une excursion campagnarde au cours de laquelle on va séduire des galants. Mais regardez les détenus, mes amis ! Un coup d'œil à la grande cage ! Un zoo n'est pas moins intéressant... Un lion, un éléphant, un chameau, un buffle... c'est banal. Ici c'est autre chose. Regardez donc cet homme ! Il chancelle comme un ivrogne, fléchit sur les genoux, il peut à peine bouger, tellement il a faim ! C'est un spectacle plus divertissant que de regarder des singes !

Novella Dimitrovna regarda la Tchakovskaïa avec de grands yeux effarés, puis soudain elle eut envie de vomir et se plia en deux. Abukov la maintint.

— Je ne me sens pas bien, balbutia-t-elle. Oh, comme je me sens mal ! Mon estomac...

La Tchakovskaïa la gratifia de nouveau d'un coup d'œil sévère. Ce chemisier fin, qui laissait voir les seins ; cette jupe courte, ce fard à paupières, ces lèvres maquillées – était-ce une tenue pour venir sur un

chantier ?

Abukov jeta à Larissa un regard offensé.

— Que veut dire ce discours ? demanda-t-il. Elle va s'évanouir dans mes bras !

— Alors, tiens-la bien. Serre-la bien fort...

— Larissa !

— Ici, c'est un pénitencier, pas un bordel !

— La camarade Tichonova est la secrétaire de l'ingénieur en chef Morosov.

— Comme c'est touchant ! railla Larissa Davidovna. Il faut des poupées gominées maintenant pour taper à la machine ?

La jalousie lui faisait perdre toute mesure.

En réalité, il avait fallu un certain temps avant que les ingénieurs des chantiers et des bureaux comprennent qu'un chemisier transparent ou une jupe courte n'étaient pas de la part de Novella Dimitrovna une invitation. Le nombre de gifles qu'elle avait distribuées était là pour en témoigner.

Plusieurs fois, on avait suggéré à Morosov de se séparer de sa secrétaire, mais il avait toujours répondu :

— Elle est travailleuse, avisée, intelligente, et elle connaît son boulot. Je n'en trouverai pas de meilleure. Je la garde ! Si mes ingénieurs ont des problèmes, qu'ils se fassent soigner. Moi, je n'en ai pas.

C'était net, et cela avait coupé court à toute discussion. Une fois par mois, Novella prenait l'hélicoptère pour Tioumen où elle faisait ses achats. C'était la seule folie qu'elle pouvait se permettre avec l'argent durement gagné sur cette terre aride. Elle s'achetait des petites robes, du maquillage, des rouges à lèvres, ses sous-vêtements, des parfums. Et quand Novella rentrait à Sourgout et se promenait dans la rue principale, les autres femmes grinçaient des dents et l'envoyaient au diable.

— Elle est jolie comme un elfe, mais froide comme un glaçon ! disait-on d'elle. Comment une fille qui a autant de charme peut-elle être aussi froide ? C'est contre nature. Il doit y avoir un secret là-dedans...

Mais Novella n'était ni froide ni insensible. Larissa en faisait l'amère expérience en la voyant blottie contre Abukov. Celui-ci, la soutenant fermement, regarda la Tchakovskaïa.

— Pourquoi ne m'aidez-vous pas ? demanda-t-il.

— J'ai un millier de patients à l'article de la mort. Je n'ai pas de place pour une fille qui a des nausées.

— Laissez, Victor, gémit Novella Dimitrovna en appuyant sa tête contre la poitrine d'Abukov. Ça va déjà mieux. Beaucoup mieux. Pouvons-nous aller à l'ombre ?

— Vous serez mieux sur les matelas du dépôt, fit sournoisement la Tchakovskaïa. Il n'y a personne à cette heure...

— Nous reparlerons de tout ça ! fit calmement Abukov.

Serrant Novella par la taille, il l'entraîna vers l'hôpital. Mais au bout de quelques mètres, ils se ravisa, bifurqua sur le côté et la traîna vers l'entrepôt du gros Gribov.

Les yeux plissés, Larissa Davidovna les regarda disparaître, tapa rageusement du pied, soulevant une poussière jaune, et se retourna brusquement vers la porte du camp et la cour de rassemblement qui se trouvait dans son prolongement.

Les derniers détenus encore debout avaient disparu, mais deux cents hommes gisaient encore sur le sol, sans connaissance, en plein soleil. Il y avait de quoi émouvoir les âmes les plus endurcies.

La Tchakovskaïa resta presque une minute sans bouger. Trois officiers s'approchèrent, tentèrent de lui parler, sans résultat. Elle semblait ne pas comprendre ce qu'on lui disait. Soudain, elle sortit de son immobilité et fit volte-face.

Devant l'hôpital, elle tomba sur l'ingénieur en chef Morosov. Il tirait quelques bouffées nerveuses d'une papirossi et, la chaleur et la nervosité aidant, avait déboutonné sa chemise jusqu'à la ceinture.

— C'est vous le médecin-chef ? demanda-t-il au moment où elle passait près de lui.

— Oui !

Elle s'arrêta et considéra sa large poitrine nue et poilue. Une idée folle s'empara d'elle. « Tiens-toi bien, Victor Yuvanovitch Abukov ! Ouvre bien les yeux ! Est-ce que cela te serait égal que je propose mon lit à Morosov ? Que je me jette dans ses bras ? Attends un peu... »

Elle sourit à Morosov, ses yeux en amande étincelèrent.

— Quand les hommes seront-ils de nouveau valides ? demanda l'ingénieur.

— Je n'en sais rien, camarade.

— Le commandant prétend après-demain.

— Rassoul Souleïmanovitch aime bien plaisanter !

— Il était sérieux.

— Alors, c'est qu'il peut accomplir des miracles. Et ce serait bien qu'il s'y mette le plus tôt possible.

Elle rejeta sa tête en arrière, montra ses belles dents et cambra sa poitrine.

— Venez-vous chez moi, camarade ?

— Ingénieur en chef Vladimir Alexeïevitch Morosov...

— Tout le monde le sait ! repartit-elle avec un rire qui ressemblait à un roucoulement. Que ne dit-on pas de vous ! N'est-ce pas vous qui avez lancé cette idée de canalisations sous l'eau : faire traverser les grandes rivières au gazoduc ?

— Non, c'est le plan de Vladimir Pelepemko.

— Ah oui, c'est vrai, Vladimir.

La Tchakovskaïa posa son bras sur l'épaule de Morosov. Comme par hasard, à cet instant même, Abukov, parvenu devant l'entrée du dépôt central, se retourna et la regarda. La tête de Novella était posée contre son épaule, elle semblait aux anges. « Sale petite garce, songea Larissa. Tu vas comprendre ce qu'il en coûte de devenir mon ennemie. Tu ne sais pas ce qui t'attend... »

— Entrez donc, Vladimir Alexeïevitch ! proposa-t-elle avec un rire nerveux. Nous réfléchissons ensemble à ce qui peut être fait.

Ce soir-là, il y eut une soupe de pommes de terre plus épaisse que d'ordinaire. Des morceaux de viande filandreuse flottaient même à l'intérieur ; les détenus les repêchèrent un à un, les posant sur le dos de leurs mains, les reniflant, s'étonnant. Ils n'en croyaient pas leurs yeux.

Mais cette fameuse soupe avait donné lieu deux heures auparavant à des cris et des grincements de dents. Nina Pavlovna, qui avait la responsabilité des cuisines, avait fait irruption chez son gros ami Gribov et s'était lourdement laissée tomber sur une chaise.

— On réclame une soupe épaisse avec de la viande, avait-elle dit. J'ai assez de patates, mais il faut que tu me trouves de la viande.

— Deux kilos suffiront ? avait demandé Gribov. Nous avons douze officiers. Deux kilos, ça devrait aller.

— Douze ? avait fait Leonovna en se tapant le front. Kasimir Korneïevitch, j'ai besoin de viande pour treize cents portions...

Gribov avait roulé de grands yeux effarés.

— Qui... Qui a ordonné ça ?

— La camarade Tchakovskaïa.

— Ce n'est pas à elle de décider ça ! La camarade doctoresse commande les repas maintenant ! Pas question ! Je ne sortirai pas un gramme de viande.

— Le commandant a confirmé, Kasimir Korneïevitch, déclara la grosse Leonovna avec comme un regret dans la voix.

— Quoi... ?

Le regard de Gribov était rempli d'effroi. Quoi...

— Oui. Je ne voulais pas le croire. Comme toi maintenant. Je suis allée voir Rassim, je me suis fait annoncer et j'ai demandé : « C'est vrai, cette histoire de soupe de pommes de terre ? » Et il a répondu : « Oui ! » Alors j'ai dit : « Avec de la viande ? » Et il me crie : « Avec de la viande ! » Alors, je fais : « Qu'est-ce qui se passe ? C'est fête ? Staline est revenu ? » Et Rassim, tu sais ce qu'il fait ? Il me jette un livre à la tête en hurlant : « Du balai, truie stupide ! J'ai dit de la soupe avec de la viande ! » Moi, je sors sans demander mon reste, et je

vais au secrétariat. Là, je dis : « Le camarade commandant ordonne de la soupe de pommes de terre avec de la viande ! Il me faut un ordre écrit. Gribov est un homme d'ordre, il ne me donnera rien sans ça ! »

Elle tira une feuille de papier de la poche de son tablier et la jeta à Gribov.

— Voilà. Bon pour quinze kilos de viande... Ça fait bien dix grammes par tête.

Gribov poussa un gémissement et enfouit sa tête dans ses mains. Une catastrophe. Quinze kilos... Où vais-je les prendre... ?

— Dans le dépôt, il y a...

— Ils sont promis ! Déjà vendus ! Je dois les livrer samedi. À Tobolsk... C'est la fin du monde !

— Tu n'as plus un seul morceau de viande ?

— Juste pour les officiers.

— Alors, prends-la !

— Et s'il prend envie à Rassim d'organiser une grande bouffe dimanche ? J'ai comme l'impression qu'il va inviter les ingénieurs pour les amadouer.

— Faisons cuire des poulets ! proposa Nina Pavlovna en se levant. Mettons les poulets dans la soupe ! Des poulets, c'est de la viande, non ?

Ce soir-là, il y eut donc de la soupe à la viande, et peu importait que ce fût de la viande de bœuf ou de la viande de poulet.

À l'hôpital, la Tchakovskaïa était assise dans son salon, nue sous son cafetan de soie. Elle était agitée de tremblements convulsifs, comme parcourue par des décharges électriques. Rassim, qui revenait de faire une visite aux cuisines, frappa brièvement et entra. Il la considéra avec étonnement. « Elle n'est pas dans son assiette », se dit-il...

— Vos protégés vont pouvoir roter tout leur saoul. Ils s'empiffrent de soupe à la viande. Vous êtes contente ?

— Merci, murmura la Tchakovskaïa.

— Êtes-vous malade, Larissa Davidovna ?

— Oui.

— C'est sérieux ?

— Ce sera encore plus sérieux si je suis obligée de supporter votre présence.

— Voilà qui me rassure, fit Rassim en grimaçant un sourire. Tant que vous êtes agressive, c'est que vous êtes en bonne santé. Quoi de nouveau à l'hôpital ?

— Trente-neuf cas d'inanition et quatre-vingt-neuf syncopes graves.

— C'est moins que je ne pensais.

Rassim laissa courir son regard sur la Tchakovskaïa. « Elle est nue sous son cafetan », se dit-il. Rien d'extraordinaire à cela, elle aimait se

mettre à l'aise chez elle. Pourtant, il la trouvait différente. Il ressentait une impression étrange.

— Espérons, dit-il en cherchant une cigarette dans sa poche, que les brigades seront à pied d'œuvre après-demain et que Morosov la fermera.

— Peut-être.

La Tchakovskaïa leva la main. Elle tremblait encore.

— Que cherchez-vous ?

— Une papirossi. Avec votre permission, camarade...

— Non ! Je ne permets rien. Sortez !

— Vous êtes étrange, ce soir, Larissa Davidovna.

— Je suis comme d'habitude ! se récria-t-elle. Bon Dieu, allez-vous enfin partir !

Rassim hocha plusieurs fois la tête, jeta comme à regret un dernier regard à ce corps svelte gainé de soie et quitta la pièce sans un mot. La Tchakovskaïa haussa les épaules. De nouveau, son corps fut pris d'un tremblement convulsif.

Elle était restée deux heures dans sa baignoire pour laver les pores de sa peau de l'odeur de Morosov ; sa sueur dont elle se sentait imprégnée ; le contact de ses mains, de ses lèvres qui avaient laissé des traces sur tout son corps. Mais elle savait que c'était peine perdue. Rien ne pourrait plus la purifier. Morosov resterait en elle, et c'était sa faute, une faute qu'elle ne pourrait jamais effacer. Sa fuite devant Abukov, et sa soif de vengeance. Comme Rassim avait raison : elle avait changé !

Prostrée sur son siège, les mains sur ses genoux, elle regardait devant elle, les yeux vides. Quatre miroirs étaient suspendus au mur. Tous les quatre étaient recouverts de serviettes. Elle ne voulait plus se voir. Elle éprouvait pour elle-même un profond dégoût.

Novella Dimitrovna avait craqué nerveusement. Abukov avait dû la traîner jusqu'au logement de Mustaï où il l'avait allongée sur le vieux sofa.

Mustaï était allé mouiller un mouchoir et l'avait appliqué sur son front.

— Je n'en peux plus, balbutia Mustaï en passant sa main dans ses cheveux. Rassim, ce chien ! Que veux-tu faire ? À quoi servent les prières, petit père...

— Ne m'appelle pas petit père ! fit Abukov en entraînant Mustaï dans un coin de la pièce éloigné du sofa.

— Ils sont tombés par centaines. Comme des mouches. Je vais le tuer. Un de ces quatre, je tuerai Rassim. Je lui planterai un pieu dans le ventre, je l'épinglerai sur la terre. Et pendant qu'il agonisera, je lui jouerai un air de flûte...

— Et qu'est-ce que ça changera ? Rien. On aura un nouveau commandant, c'est tout.

Abukov s'appuya contre le mur sans perdre Novella des yeux. Elle semblait toujours sans connaissance. Il baissa quand même la voix :

— Pourquoi le meurtrier ne s'est-il pas dénoncé ?

— Pourquoi l'aurait-il fait ? Il a agi pour protéger les autres.

— Ils auraient pu mourir par centaines !

— Oui... en se taisant ! Tu trouves que ce n'est pas héroïque ?

Abukov se tut. Sur le sofa, Novella Dimitrovna venait de bouger. Elle secoua la tête, maintenant d'une main le mouchoir humide sur son front et regarda autour d'elle.

— Victor... appela-t-elle d'une voix faible. Victor Yuvanovitch, où êtes-vous ?

— Ici, Novellouchka.

Il s'approcha du divan, s'accroupit et la regarda. Elle sourit, ses yeux rayonnaient de bonheur. De sa main, elle toucha son visage, s'arrêtant sur sa nuque. De la pointe de ses doigts, elle caressa sa peau.

— Il faut m'excuser, murmura-t-elle. Je n'avais jamais rien vu de semblable.

— Moi non plus.

— Vont-ils tous s'en sortir ?

— Je ne sais pas. Personne ne peut le dire encore.

— Je vais raconter ça partout. Oui, partout. J'écirai des lettres à tous les journaux, à tous mes parents et mes amis !

— Et un jour quelqu'un du KGB viendra vous chercher, un tribunal vous jugera pour défaitisme et propagande antisoviétique et vous serez condamnée à passer dix ans dans un goulag. Pour finir comme eux...

— Faut-il donc se taire, Victor ?

Sans répondre, il posa sa main sur son front. Elle n'avait pas de fièvre. À son contact, elle se détendit, en même temps que la pointe de ses seins se dressait sous son corsage fin.

— Voulez-vous boire quelque chose ? Limonade à la marakuja ?

— Bonne idée.

Elle regarda Abukov tandis qu'il allait chercher un verre, le remplissait de limonade et le lui tendait. Quand il se pencha sur elle, en un éclair, elle leva les bras, les passa autour de son cou et l'attira contre elle avec une force irrésistible. Son corps se cabra pour se coller contre le sien, il dut poser sa main quelque part pour prendre appui, sentit la rondeur d'un sein ferme, incapable d'échapper à cette étreinte. Il laissa tomber le verre de limonade pour libérer sa seconde main, mais cela ne l'avança guère. Ses lèvres s'étaient collées contre les siennes. Quand il voulut relever la tête, elle mordit avec violence sa lèvre inférieure. Il ressentit une douleur aiguë ; un sang chaud

coula sur son menton, tombant goutte à goutte dans la bouche de Novella. Elle colla sa langue sur la blessure.

— Je suis folle, balbutia-t-elle. Je le sais, je le sais. Oh Victor, que m'arrive-t-il ? Victor, mais tu saignes... Ne bouge pas, reste tranquille... Laisse-moi boire ton sang... Je veux boire ton sang...

La porte se referma derrière eux avec un petit bruit à peine perceptible. Mustai avait quitté la pièce. « Ce salaud me laisse seul », se dit Abukov. La douleur de sa lèvre fendue l'élançait jusque dans la tête. La langue de Novella courait sur sa bouche, sur la blessure sanguinolente, sur son menton. Elle avait complètement perdu la tête. En poussant de petits gémissements, elle ramena sa jupe courte sur ses hanches, plus rien n'entravant la mobilité de ses jambes, elle les leva et en enserra Abukov, le maintenant contre elle comme un scarabée avec ses quatre pattes.

L'après-midi de cette même journée, l'ingénieur en chef Morosov et sa secrétaire reprirent en hélicoptère le chemin du chantier. Morosov était d'humeur charmante, faisant de grands signes à tout le monde avant de s'installer sur son siège et de boucler sa ceinture. Novella, encore très pâle, monta à la suite de son chef dans l'hélicoptère. Quand l'appareil se fut élevé dans les airs, elle jeta un coup d'œil sur le toit du dépôt. Elle pressa ses mains l'une contre l'autre jusqu'à ce que ses doigts blanchissent, appuya sa tête en arrière et ferma les yeux.

Abukov, assis devant l'évier de Mustai, mouillait sa lèvre blessée. Il avait refusé un traitement de choc à la vodka.

— Espèce de lâche ! dit-il avec une légère amertume dans la voix. Tu m'as bien laissé tomber !

— Que voulais-tu que je fasse ? s'écria Mustai, offensé. Tu étais entre ses griffes comme un lapin dans les serres d'un aigle.

— J'en ai bien pour quinze jours avant de guérir cette lèvre !

— Et avant de guérir du reste, toute une vie...

— Il n'y a pas eu de reste !

Mustai haussa les épaules et ricana :

— Et tu veux que je croie ça ! Tu lui as vraiment résisté ? Alors, soigne bien ta petite lèvre, Victor Yuvanovitch. C'est vraiment le sang d'un martyr qui coule là ! Tu ne crois pas que même ton Dieu doit te trouver un peu idiot ?

En cet instant, Abukov regretta qu'un prêtre n'ait pas le droit de se saisir d'un manche de pioche pour en frapper l'insolent. Il l'eût fait avec le plus grand plaisir.

Le soir venu, il rendit visite à Larissa Davidovna. Avant d'ouvrir, elle le laissa frapper plusieurs fois et demanda à travers la porte qui était là. Elle portait toujours son long cafetan de soie. Dessous, elle

était nue. Abukov ne le remarqua même pas – il était trop furieux et peut-être aussi trop peu expert en la matière. Larissa en revanche remarqua immédiatement sa lèvre gonflée. Ses yeux brillaient comme ceux d'un chat.

— Venez-vous chercher un onguent, camarade ? demanda-t-elle ironiquement. J'espère que ce n'était pas un serpent venimeux.

— Je ne suis pas ici pour entendre des discours stupides, répondit Akubov d'un ton impatient. Tu ne t'es pas conduite en médecin.

— Et c'est à moi que vous dites ça ? répliqua-t-elle avec une sauvagerie soudaine. Faut-il que j'examine au microscope chaque plume de ta colombe ? Elle n'était même pas malade. Elle faisait semblant...

— Et elle a perdu connaissance...

— Dans vos bras ! Comme c'était bien joué ! On ne se sent pas très bien, les petites jambes tremblent, on a besoin d'un appui, de deux mains secourables pour blottir ses petits seins. Vous avez porté au lit cette petite garce, elle s'est suspendue à vous, elle s'est collée contre vous, et quand elle vous a mordu, vous avez enfin remarqué que vous étiez aussi un homme... Et vous venez avec votre lèvre me reprocher de n'être pas un bon médecin.

Abukov hocha la tête, se laissa tomber sur le sofa et s'aperçut seulement alors que Larissa était nue sous son cafetan de soie.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda-t-il d'une voix rauque. Tu es complètement changée...

— Beaucoup de choses vont encore changer ici ! Beaucoup ! s'écria-t-elle. Aujourd'hui commence une ère nouvelle !

— Explique-toi...

— Vous ne pouvez pas comprendre. Surtout pas vous !

— Je sais seulement que tu es une bonne chrétienne.

— Qui peut savoir ?

Elle passa devant lui, son cafetan de soie frôla son visage. L'espace d'un instant, il fut enveloppé d'un envoûtant parfum qui éveilla en lui des sensations inconnues. Abukov retint son souffle, les yeux tournés vers les lames de parquet. Il entendit Larissa Davidovna se laisser choir dans un fauteuil.

— Qu'y a-t-il de solide dans ta vie ? Même pas la morale d'un prêtre.

Abukov redressa la tête. La Tchakovskaïa était affalée dans son siège bien plus qu'elle n'était assise. Ses jambes allongées devant elle étaient dénudées jusqu'aux cuisses. Les pans ouverts de son cafetan révélaient une toison noire bouclée qui se détachait sur la peau blanche. Elle avait fermé les yeux et écarté les bras comme si elle avait été jetée dans cette position sur son fauteuil.

Abukov se leva et se dirigea vers la fenêtre. Il se rendit compte que

sa colère s'était envolée.

— Il vaut mieux que nous poursuivions cette conversation demain, dit-il d'une voix sourde.

— Elle était comme ça devant toi, le petit goret peinturluré ? demanda la Tchakovskaïa en frottant ses talons nus sur le plancher, ou écartait-elle les jambes encore davantage ?

Il entendit un bruissement de soie. Elle poursuivit d'une voix sourde :

— Peut-être même qu'elle était complètement nue, elle avait tout enlevé... Que ne fait-on pas sous un effet de choc... Et elle était choquée jusqu'au bout des orteils... La petite grue a mordu les lèvres de ce brave prêtre, du saint homme...

— Si tu ne te tiens pas tranquille, siffla Abukov en rentrant la tête dans ses épaules, je vais venir m'occuper de toi !

— Oui, viens, viens...

Sa voix roucoulait comme le chant d'un oiseau. Il entendit de nouveau dans son dos un bruit sourd d'étoffe froissée mais n'osa se retourner.

— Je suis couchée par terre... Sais-tu comme c'est bon sur le plancher ? Un lit, c'est banal, un lit tout mou, spongieux – il faut que tu le fasses sur le plancher ! Pas de mollesse, c'est dur dessous... Pourquoi ne viens-tu pas ? J'ai un plus beau corps que le sien... Qu'a-t-elle fait avec toi... Elle s'est couchée comme une chatte ? Banal, Victor Yuvanovitch, c'est banal comme son parfum, banal comme son maquillage, banal comme ses cheveux fades...

— Si je me retourne et si je m'approche de toi, prononça lentement Abukov, je vais faire quelque chose que Dieu devra me pardonner : je vais te rouer de coups jusqu'à ce que tu deviennes raisonnable !

— Viens donc, petit père aux lèvres douloureuses, viens donc ! » Sa voix prit une sonorité plus claire tandis qu'elle tambourinait avec ses poings sur le parquet. Mais elle resta allongée sur le sol, bras et jambes écartés, comme si elle avait été clouée là. « Bats-moi ! Fais-toi prêter un fouet par Rassim, piétine-moi, arrache-moi la peau... Je crierai grâce, je crierai tellement fort que les vitres en trembleront. Mais demain matin à cinq heures, mille détenus seront en route pour le chantier et ceux qui ne marcheront pas ramperont, ceux qui ne pourront pas ramper se feront tirer par les autres... Il n'y aura plus de malades dans ce camp – il n'y en aura plus tant que Larissa Davidovna Tchakovskaïa sera médecin ici ! »

Abukov respira avec difficulté. Il se retourna enfin et vit Larissa allongée sur le sol.

— Lève-toi ! dit-il d'une voix gutturale.

— Non ! Viens ! » Elle se courba comme un serpent, lui offrant son corps. « Suis-je plus belle qu'elle ? Dis-le, suis-je plus belle ?

— Tu es en tout cas beaucoup plus impudique. Cesse de te conduire comme une folle.

— Mais je suis folle !

— Tu vas vraiment les porter tous aptes au travail... Tous, même les mourants ?

— Oui ! Qui m'en empêchera ? Pas toi. Et à Tioumen, on applaudira, on dira : Larissa Davidovna n'a fait que son devoir. Plus de tire-au-flanc, tout le monde au turf. Grâce à moi, le camp de Sourgout va devenir un modèle du genre. J'aurai ma photo dans les journaux... »

Elle eut un rire clair, à la limite de l'hystérie, écarta davantage ses jambes et se souleva le plus haut qu'elle put. — Tant d'honneur — et tout cela parce qu'un petit prêtre a monté une petite pute !

— Lève-toi et habille-toi ! ordonna Abukov d'un ton sec.

— Si je me lève, Victor Yuvanovitch, répondit-elle d'un ton où perçait une tranquille menace, cela signifiera que ma décision est prise. Je vais me relever très lentement. D'abord le genou droit — les brigades de travail en bonne santé. Puis le genou gauche — ceux qui peuvent encore marcher. Quand je m'appuierai sur mon pied gauche, cela signifiera que je jetterai en bas du lit tous ceux qui sont encore capables de prononcer le nom de Lénine. Pied droit — en route pour la taïga ! Et quand je serai sur mes deux jambes, j'envoie toute la communauté christique dans les marais. Dès que j'aurai enfilé ma blouse, plus un seul détenu à l'hôpital. Tous travailleront au gazoduc !

— Et quand viendra mon tour ? demanda Abukov. Quand vas-tu me dénoncer ?

— Je ne te trahirai jamais ! s'écria-t-elle tandis qu'elle glissait ses mains sur son corps et que passait sur son visage un sourire plus terrible que tous les mots. Jamais ! Je veux voir comment tu vas craquer sous ton fardeau, comment tu vas pouvoir sauver un millier d'hommes. Tu failliras à la tâche ! Tu n'y arriveras pas, Victor Yuvanovitch...

Abukov ferma les yeux, fit volte-face, et sortit en courant. Derrière lui, il entendit le rire en cascade de la Tchakovskaïa ; un rire fou, qui portait sur les nerfs, et qui résonnait encore en lui quand il se précipita sur la grande place, s'appuya contre le mur de l'hôpital et joignit les mains.

— Dieu, aide-moi, ô mon Dieu, aide-moi... Elle est sérieuse, elle le fera ! Elle veut envoyer un millier de mourants dans la taïga et dans les marécages. Il n'en reviendra pas la moitié ! Mon Dieu que dois-je faire ?

En sortant de l'hôpital, Abukov tomba sur Yachïayev qui, de son côté, quittait le PC où il venait d'avoir avec Rassim une discussion

sans issue. Yachiïayev préconisait la ruse et la patience. Un détenu finirait bien par parler. Il connaissait son monde... Mais Rassim était un soldat avant tout. Rendre coup pour coup, il ne connaissait pas d'autre méthode...

— Vous sortez de l'hôpital ? demanda Yachiïayev en apercevant Abukov. La camarade Tchakovskaïa est-elle visible ?

— Je crains que non, répondit Abukov en haussant les épaules. Avez-vous une papirossi pour moi, camarade commissaire ?

— Servez-vous, Victor Yuvanovitch ! fit Yachiïayev en lui mettant un paquet sous le nez. Vous semblez énervé...

— Tous ces événements... murmura-t-il. Les détenus sont quand même des hommes ! Ou êtes-vous d'un autre avis, camarade Yachiïayev ?

Abukov tira goulûment sur sa cigarette. Il ne fumait pas auparavant. Ou si peu... Quand il acceptait une cigarette ou un cigarillo – Monseigneur Battista affectionnait les petits cigares longs et fins – c'était avant tout par politesse ; il n'avait jamais compris quel plaisir on pouvait y trouver.

C'était ici, en Sibérie, qu'il avait réalisé pour la première fois que cette vie harassante qui éprouvait l'âme et le corps des êtres pouvait être rendue plus supportable grâce aux cigarettes. Il avait appris à aspirer la fumée mordante du makhorka, ce tabac âpre de coupe grossière. Quintes de toux, voix enrouée, maux de tête avaient été la rançon de ses débuts. Et puis, son corps s'était habitué.

C'était la première victoire de la Sibérie sur Victor Yuvanovitch Abukov.

Yachiïayev attendit qu'il ait soufflé avec volupté trois bouffées de fumée, l'observant comme un maquignon examine un mauvais cheval.

— Vous connaissez la camarade Tichonova ? demanda-t-il sans transition.

Abukov hocha la tête. Bien sûr qu'il la connaissait ! La fumée de cigarette réveillait sa blessure. « Un problème de plus, se dit-il : deux femmes se battent pour toi comme des chats sauvages. » Tout autre homme en bondirait de joie. Lui, Abukov, était contraint de se protéger d'elles comme de loups affamés.

— Oui ! répondit-il en aspirant une nouvelle bouffée de fumée. Je connais la Tichonova.

— Bien ? demanda Yachiïayev, inquisiteur.

— Qu'entendez-vous par là ?

— La pensée ne vous est jamais venue de la mettre dans votre lit ?

— Non !

Abukov toisa le petit commissaire bedonnant. « C'est donc ça, petit salaud grassouillet », se dit-il à la fois surpris et réjoui.

— Novella est une jolie fille, enchaîna-t-il, mais j'ai d'autres soucis

en tête que d'aller regarder sous ses jupes.

— Il faut que je vous dise quelque chose, Abukov.

Yachïayev posa sa main sur son bras. Involontairement Abukov frissonna. Il ne pouvait oublier que cette main avait le pouvoir de signer des arrêts de mort.

— Dès que je vous ai vu arriver dans le camp, j'ai éprouvé de la sympathie pour vous. C'est stupide, je n'éprouve jamais de sympathie pour personne. Je n'ai pas d'amis – les uns me haïssent, les autres font semblant de me donner leur amitié quand ils ont besoin de moi. Mais je ne suis pas dupe ! Ils ont peur de moi. Et ils ont raison ! Et voilà que vous arrivez, Abukov, et que je vous trouve sympathique. Comment expliquer cela ?

— Peut-être est-ce parce que je conduis un camion frigorifique plein de denrées précieuses.

— En plus, vous êtes intelligent ! dit Yachïayev avec un large sourire. Avez-vous un peu de temps à me consacrer ?

— Maintenant ? Tant que vous voudrez, camarade.

— Venez donc chez moi ! Nous allons faire une partie d'échecs, et boire un verre de vin. Je sais que vous êtes un bon joueur ; que vous avez battu Rassim, ça a fait le tour du camp. Voyons si vous allez me battre moi aussi !

Ce fut une longue soirée. Yachïayev sortit de son armoire un vin de Crimée et se révéla un joueur d'échecs coriace. Abukov le remplit d'aise en perdant la première partie. Le petit gros se frotta les mains.

— Vous jouissez de davantage de liberté que moi, Abukov, dit-il. Mon espace vital est réduit : Sourgout et ce damné camp ! Je ne suis relié à la vie extérieure du monde que par la radio, les journaux et le téléphone. Je ne vais à Tioumen que deux fois par an, pour les assemblées générales. Mais vous avez la chance d'y aller plus souvent, n'est-ce pas ?

— C'est selon, répondit prudemment Abukov. Mon trajet habituel est plutôt Sourgout-Novo-Vostokiny. Bien sûr, je pourrais aller plus souvent à Tioumen ou à Perm ; cela dépend de la bonne volonté du commandant Rassim.

— Encore lui ! Qu'a-t-il à faire avec vous ? Vous n'êtes pas sous ses ordres. C'est un militaire, vous êtes un civil. » Yachïayev fronça les sourcils. « A-t-il essayé de vous donner des ordres ? Concernant le camion ?

— Mais non ! » répondit Abukov en remettant en place les pièces en prévision de la nouvelle partie. J'ai soumis une idée au responsable culturel de Tioumen qui m'a donné son accord et quelques recommandations écrites. Le feu vert dépend de Rassim.

— Je sais, lâcha Yachïayev en s'adossant sur son siège. Le théâtre.

— Vous en avez entendu parler ?

— Mettez-vous bien une chose dans la tête, Abukov : j'entends tout ce qui se passe dans mon entourage ! Et ce qui m'échappe, on me le chuchote à l'oreille. Avouez, Victor Yuvanovitch, que c'est un projet complètement farfelu ! Vous, un homme intelligent. Vous vous croyez sur une autre planète ! Un théâtre dans un camp de la mort...

Yachïayev avala sa salive de travers, toussa et regarda Abukov d'un air désabusé. Une lumière s'alluma dans ses yeux quand il prononça :

— Si cette idiotie de théâtre devait vraiment voir le jour, vous seriez souvent à Tioumen...

— Certainement. On y trouve tout.

— Connaissez-vous le magasin de mode dans la Kubanskaïa ?

— Oui, j'y suis même entré pour me renseigner. Clientèle d'artiste, m'a-t-on dit. Voyez comme l'art est important, camarade ! Il ouvre toutes les portes, même celles des magasins de mode...

— Certes, répliqua Yachïayev en regardant pensivement au plafond. Il ne faut pas fermer ses oreilles à des arguments logiques. Il ne serait pas impensable par exemple d'acheter une petite robe à la mode comme costume de théâtre...

— Et pour jouer en hiver, il faut aussi des fourrures, ajouta Abukov.

— Avez-vous une idée des mensurations de la camarade Tichonova ?

— Tout à fait. Je revois sa jolie silhouette comme si elle était devant moi.

— Maintenant, je sais pourquoi vous m'avez été tout de suite sympathique, déclara Yachïayev en remplissant les verres et en levant le sien à la santé d'Abukov. Je peux parler avec vous comme avec mon double. Nous nous comprenons ! Étudions donc d'un peu plus près votre projet de théâtre...

Abukov vida son verre en fermant les yeux. Il ressentait une douce chaleur intérieure. « La porte est ouverte, se dit-il. Nous allons avoir une église dans ce camp, dans les coulisses d'un théâtre. Nous chanterons et nous prierons en costume !

Une croix en Sibérie... »

CHAPITRE VII

LE LUNDI À L'AUBE, ABUKOV

se présenta devant le chef des transports, l'acariâtre Lev Constantinovitch Smerdov. Abukov était le premier chauffeur.

— Mon cher Victor Yuvanovitch, dit Smerdov en bâillant, toujours d'attaque, toujours prêt à servir la patrie ! Eh bien, aujourd'hui, c'est une sacrée balade qui t'attend. Tu vas à Tetu-Marmontoyäi. Mieux vaut te prévenir tout de suite, serre bien la ceinture de ton pantalon : tu vas dans le camp des femmes, Abukov !

— Peu importe où je vais », répondit Abukov d'un ton léger. Mais son cœur se mit à battre plus vite. Il avait entendu parler de ce camp... « Huit cents condamnées, je crois ?

— Huit cents ? s'écria Smerdov en roulant de grands yeux. Il y a là presque deux mille femelles déchaînées ! Tu as déjà mis un doigt dans le foyer d'une forge ? C'est une bagatelle à côté de ce qui t'arrive si tu tombes entre leurs mains.

— Pas d'inquiétude, fit Abukov avec sérénité. Je suis en pleine forme.

— Ah ! ces jeunes ! bâilla Smerdov en passant ses mains sur son visage marqué par une nuit de beuveries. Attends d'y être, on en reparlera.

Une fois tous les travailleurs réunis, le chargement des camions se fit rapidement. Deux heures plus tard, le convoi était prêt à partir. Le nouveau copilote d'Abukov, Safar Vitalivitch Chakimov, originaire de l'Ouzbékistan, était déjà allé trois fois dans le camp de femmes. Et trois fois, il avait eu la chance de pouvoir s'isoler avec une fille. Lors de sa dernière visite, il avait appris que sa première conquête lui avait donné un enfant. La fille était tombée à ses genoux, entourant ses jambes de ses bras et bégayant : « Merci, merci ! » Il avait trouvé ce comportement stupide, jusqu'au jour où on lui avait expliqué que les femmes enceintes étaient dispensées de travaux difficiles et pouvaient espérer une libération anticipée. Depuis ce jour, Chakimov s'était promis de se porter volontaire pour une visite au camp chaque fois que ce serait possible.

Le camion d'Abukov était le dernier de la file. Quand le camion qui se trouvait devant lui s'ébranla enfin, Abukov enfonça le champignon. Tandis qu'il conduisait, il ne put s'empêcher de repenser à Larissa Davidovna. L'image de son corps nu sur le parquet était comme

marquée au fer rouge dans son âme. Et ces mots terribles par lesquels elle avait condamné mille hommes s'il ne venait pas à elle !

Il avait fui.

« Elle a terminé sa sélection, se dit-il. Va-t-elle mettre à exécution sa terrible menace ? »

Il se pencha en avant sur le gros volant. Ses yeux le brûlaient ; il ne voyait que l'arrière du camion qui le précédait, la poussière lui cachait la route. À côté de lui, Chakimov se mit à siffler joyeusement et se révéla même doté d'une très belle voix de ténor. Il fredonnait des plaintes de son pays natal qui chantaient la steppe, le vent chaud des déserts du Sud et le hennissement des hordes de chevaux sauvages dans ces espaces sans frontière.

— Est-ce vrai, ce qu'on raconte ? Tu vas fonder un théâtre ? demanda-t-il à Abukov.

— Oui. C'est en bonne voie. La semaine prochaine, je m'envole pour Tioumen ; je vais voir l'attaché culturel de la région. Il doit me donner son accord définitif.

— Si tu as besoin d'un ténor... reprit Chakimov. Pense à moi !

— Je t'organiserai une audition le moment venu, fit Abukov, évasif.

« Prudence, se dit-il. Il faut d'abord être sûr de lui. Mon cher Safar Vitalivitch, ce n'est pas si facile que ça de jouer les espions avec moi. Je connais la musique ! »

Au bout de cinq heures de route, une pause déjeuner fut décidée. Les vingt chauffeurs allumèrent un feu et firent chauffer un chaudron d'aluminium qu'ils avaient rempli de soupe aux lentilles en sachets. Assis au bord de la route, le dos appuyé contre les troncs épais des pins, ils terminèrent ce repas de soupe et de pain par une papirossi. Allongé dans les fougères, Abukov contemplait le ciel bleu.

Larissa continuait à hanter ses pensées. « Larissa Davidovna, ce fut une erreur de m'enfuir. Aie pitié de moi, n'envoie pas ces hommes à la mort. Je t'en prie, aie pitié. »

Le camp de femmes n'était pas entouré de fil de fer barbelé. À quoi bon ? Il leur prend plus rarement envie qu'aux hommes de s'enfuir, et, de toute façon, il leur aurait été pratiquement impossible de franchir cinq cents kilomètres de marécages et de forêt vierge. Au nord, la toundra, sans arbres, désertique, exposée aux intempéries. À l'ouest, à l'est et au sud, la taïga parsemée d'innombrables fleuves, de milliers de lacs, de précipices, une région d'où toute vie humaine est absente.

Surgissant de l'épaisse forêt, les conducteurs du convoi virent apparaître brutalement devant eux un complexe de bâtiments : de longs entrepôts, des maisons de pierre de deux étages, des baraquements en bois, des voies carrossables, un terrain de sport et trois bâtisses qui ressemblaient à des usines. Au milieu de ce

lotissement, au centre d'une grande place, se trouvait une haute tour au sommet de laquelle faseillait un drapeau rouge. Sur le toit d'une des maisons qui abritait manifestement les services administratifs brillait l'étoile rouge soviétique.

La colonne de ravitaillement était attendue avec impatience. À plusieurs reprises, les camions étaient passés devant des brigades de travailleurs. Les femmes, en cette période de chaleur, portaient de larges pantalons légers de couleur verte tirant sur le jaune et des blouses en toile fine. Quelques-unes travaillaient même les seins nus. Elles abattaient les arbres pour la scierie, les transportaient sur des tracteurs, conduisaient les gigantesques bulls, arrachaient les souches et les racines, aplanissaient le sol. Dix heures par jour, elles accomplissaient un labeur d'homme. Elles avaient pourtant un petit avantage sur leurs homologues masculins : les normes de rendement étaient moins élevées, les repas plus riches, et elles se révélaient, de plus, aussi incroyables que cela pût paraître, plus dures à la tâche que les hommes.

— Elles sont comme des fauves, avait dit un jour le commandant du camp. Coriaces, imprévisibles, sournoises, dangereuses. Les femmes, pas moyen de les comprendre !

La colonne s'arrêta devant le bâtiment de pierre surmonté de l'étoile soviétique. Aussitôt, une nuée de femmes entoura les camions. Elles étaient occupées au service du camp, à balayer les rues, à cultiver les jardins qui ornaient les baraquements, ou les potagers. Toutes avaient interrompu leur besogne à l'apparition du convoi. D'autres étaient accourues des ateliers, enduites de goudron, sales, portant des vêtements qui ressemblaient à des sacs – mais c'était quand même des femmes, et Chakimov fit claquer sa langue en roulant des yeux de merlan frit.

— Fais attention, Victor Yuvanovitch, dit-il d'une voix où perçait l'excitation. Fais bien attention en descendant. Elles vont plonger leurs mains entre tes jambes aussi vite qu'un caméléon tire la langue.

— Je reste assis ! déclara Abukov en regardant à travers la vitre du camion les créatures qui se pressaient autour d'eux comme des oiseaux de proie. Elles leur faisaient des signes, riaient, cognaient contre la carrosserie et les fenêtres, criaient des mots qu'ils ne comprenaient pas, l'une d'entre elles souleva son tablier, montrant son ventre nu, puis écartant les pans de sa chemise, elle fit aller et venir de droite et de gauche ses gros seins. Les autres gloussaient de plaisir.

— Elles ne te connaissent pas, bredouilla Chakimov en posant ses mains sur son pantalon comme pour se protéger. Dieu du ciel, quelle cacophonie...

— Il n'y a pas de surveillance ici ? demanda Abukov impressionné. Il va falloir qu'on sorte !

Mais à cet instant, des deux bâtiments de pierre qui se trouvaient en face et qui servaient de caserne aux sentinelles débouchèrent dix gardes de l'armée rouge armés de longs fouets de cuir : ils firent claquer les lanières dans l'air. En poussant des cris, les femmes se dispersèrent aussitôt dans tous les coins, s'accolant aux murs des maisons.

— C'est comme une gigantesque cage aux fauves, murmura Abukov d'une voix rauque. Exactement pareil.

— Ce n'est pas différent, répliqua Safar Vitalivitch en ouvrant la porte de la cabine et en sautant à terre.

Les gardes formèrent une chaîne devant les camions, leur fouet à la main. Il y eut un concert de jurons, les femmes brandirent leurs poings, certaines avaient enlevé leurs chemises et tenaient leurs seins dans leurs mains, les brandissant en avant. Parmi les injures qui sortaient de leur bouche, « fils de putain » et « enfant de salaud » étaient les plus douces.

— On pourrait les abattre sans qu'elles en soient spécialement impressionnées », dit Chakimov en essuyant la sueur qui perlait de son visage. Il devait bien faire trente-cinq degrés, l'atmosphère était lourde en cette journée d'été. « Mais le fouet, poursuivit-il, elles ne le supportent pas. Elles ont peur pour leur beauté. Même dans ce coin perdu de Sibérie, elles y attachent de l'importance. »

L'administrateur à son tour sortit du dépôt. C'était un homme grand et sec, tout le contraire du gros Gribov. Il faisait penser à un chien famélique. Martinov, c'était son nom, souffrait du foie. La simple odeur de la viande le mettait mal à l'aise. Il ne se nourrissait que de fromage et de lait, au point qu'il eût fallu pour le satisfaire un élevage laitier dans le camp.

Le plus gros du travail, c'était une femme qui l'accomplissait, Olga Michaelovna Gasmatova, grosse comme un tonneau et pour qui manger était ce qu'il y avait de plus beau au monde.

La Gasmatova était crainte et respectée. Elle avait purgé dix ans de prison après une condamnation pour meurtre – elle avait tué son amant. Brune, mince et racée, elle passait alors pour la plus belle prostituée de la ville. Elle avait été à l'origine condamnée à la prison à perpétuité. Et la chance lui avait souri : à l'occasion de l'anniversaire de la révolution, elle avait été graciée. Plus exactement, la peine de prison avait été commuée en internement dans un camp de travail. Pour un salaire de cent cinquante roubles, elle exerçait la fonction d'assistante du responsable du dépôt.

Cela avait été le début d'une tragédie pour les femmes du camp. Rien n'est pire qu'une criminelle graciée à qui l'on confie soudain un poste de responsabilité. Connaissant toutes les ficelles des détenues, elle veillait à ce que nulle ne puisse détourner la moindre nourriture.

Régnant comme une araignée sur sa toile, la Gasmatova mangeait à en éclater et pesait avec parcimonie chaque portion des détenues à tel point que, même le chef de cuisine en était scandalisée :

— Retiens ton souffle pendant qu'elle fait la pesée, sinon tu feras pencher la balance et elle va te retirer quelques grammes !

— Voyons ce qu'on nous amène ! lança Martinov d'un ton joyeux. Camarades, préparez vos listes. Commençons par les pommes de terre et les pâtes. Quels camions ?

— N° 4... N° 6...

Chakimov donna un coup de coude à Abukov.

— On passe en dernier, je suis habitué, dit-il. Le camion frigorifique vient toujours en dernier, la nuit tombée, on ne voit plus très bien ce qu'on décharge. Dans tous les camps, c'est la même chose...

Tandis que les femmes vidaient les camions, Abukov avança à pas lents en direction de l'hôpital. Il ressentait comme une attirance magique pour ce lieu, c'était comme si une voix intérieure l'y appelait. Il entra dans le bâtiment et s'immobilisa dans la petite entrée, regardant autour de lui. Cet hôpital ressemblait beaucoup à celui du camp JaZ 451/1 ; mais il était si silencieux, on l'aurait dit abandonné, et la propreté qui y régnait était remarquable. Le sol, les murs, les fenêtres, le plafond, tout était laqué de blanc et soigneusement entretenu. Chez les hommes, l'hôpital était une ruche où l'on entraînait et d'où l'on sortait comme dans un moulin, où l'on entendait crier, jurer, chaos de tous les instants qui contrastait étrangement avec le silence et la propreté de cette maison.

« Les femmes, le royaume des femmes », se dit Abukov... Il eut l'impression que des effluves parfumés flottaient dans l'air. Il était là, immobile depuis cinq minutes quand une fille en blouse blanche descendit le long couloir qui menait à l'entrée. Elle avait des cheveux blonds ébouriffés, un visage rond avec un nez retroussé, de longues jambes fines, et elle marchait sans bruit sur le sol plastifié. Quand elle remarqua la présence d'Abukov, elle lui fit un signe amical de la main, accéléra l'allure et, arrivant à son niveau, se jeta soudainement à son cou, l'embrassa sur les deux joues, posa sa tête sur son épaule et lui chuchota à l'oreille :

— Vous voici enfin, petit père. Comme nous sommes heureuses...
Abukov sursauta.

— Mais... vous faites erreur, camarade... dit-il d'un ton raide. Je suis chauffeur, brigade de transport de Sourgout.

— Vous êtes Victor Yuvanovitch Abukov, chuchota-t-elle en laissant sa tête contre son épaule.

— Oui...

— Oh, bénis-moi, mon père... Quel beau jour ! Le ciel nous a

entendues. Vous êtes venu !

— Je ne comprends rien, protesta Abukov en regardant le mur par-dessus la tête de la jeune fille. La peinture blanche brillante lui renvoyait comme un miroir la lumière du soleil qui pénétrait à travers la fenêtre. Qui es-tu ?

— Lilit Ivanovna Karapietian.

Sa tête glissa de son épaule, elle saisit brusquement sa main droite et l'embrassa. Il eut un mouvement de recul, jeta un coup d'œil autour de lui, ils étaient seuls. Il respira profondément.

— Je viens d'Erivan, dit-elle. J'étais première flûtiste à l'orchestre de l'opéra.

— Blonde et originaire d'Erivan ? demanda Abukov toujours sur la défensive.

— Ma mère est de Moldavie. Elle est blonde.

Elle reposa sa tête sur son épaule.

— Pourquoi ne pas me faire confiance, petit père ? Nous savions toutes que tu viendrais un jour.

— Toutes ? Que veux-tu dire par là ?

— La confrérie de Tetu-Marmontoyai.

— Mon Dieu ! Vous avez une paroisse ? Je n'en savais rien, personne ne le sait.

— C'est bien ce qui fait notre fierté, petit père », murmura Lilit Ivanovna en relevant la tête. Ses yeux noirs brillaient d'un éclat intense. « Nous sommes quarante-neuf femmes... Sur deux mille. C'est peu.

— Qui vous a dit que je devais venir ? » demanda Abukov en faisant un signe de croix au-dessus de sa tête blonde.

— Nous le savions, répondit Lilit en se détachant de lui et en s'appuyant contre le mur blanc. » Son visage rayonnait. « Elle nous a appelées pour nous prévenir...

— Qui a appelé ?

— Votre médecin... La Tchakovskaïa.

— Larissa Davidovna ?

— Sa voix nous a apporté la bonne nouvelle. Elle a dit : « Préparez-vous à une grande fête. Victor Yuvanovitch va venir vous voir. Il conduit le camion n° 11. »

— Ce n'était pas très prudent », fit Abukov. Quelle légèreté ! Comment pouviez-vous être certaines que je conduirais le n° 11 ? Il y a parfois des changements.

— Nous avons soigneusement observé le chauffeur du n° 11 quand le convoi est arrivé. Ce ne pouvait pas être le petit au teint jaune, on le connaît, c'est Safar Vitalivitch. Mais il y avait un nouveau, grand et blond, tel que nous l'a décrit Larissa Davidovna. Ce ne pouvait être que vous, mon père, personne d'autre. Quand on le voit, le soleil brille

dans la nuit... Ce sont ses paroles.

— Elle a dit ça ?

— Exactement ! répondit Lilit Ivanovna, enthousiaste. Et c'est vrai ! Combien de temps restez-vous auprès de nous, petit père ?

— Deux jours, je crois. Nous devons charger des poutres et des planches.

— Pourrez-vous célébrer un office ?

— Si c'est possible. » Abukov joignit les mains, imité aussitôt par Lilit. « Je ne connais rien ici, je ne veux pas mettre votre confrérie en danger.

— Anastasia Lukanovna Lasariuk s'occupera de tout. Ne vous en faites pas, petit père. Nous sommes parfaitement organisées.

— Qui est Anastasia ?

— Elle dirige notre confrérie. Elle est actrice. Elle est venue de Moscou il y a deux ans. Il paraît qu'elle était la maîtresse d'un ministre et qu'elle a été envoyée en Sibérie parce qu'elle en savait trop. Elle n'en parle pas et personne ne lui demande rien. Une parmi tant d'autres, anonyme. Effacée, comme nous. Il lui arrive juste de rêver parfois d'une datcha avec des murs de bois artistiquement peints et d'une troïka avec laquelle elle traverse une forêt enneigée...

— Tu travailles à l'hôpital ?

— Oui, au laboratoire. »

Lilit se raidit. Dans le couloir, une porte claqua. Une femme d'un certain âge aux cheveux gris apparut – elle aussi en blouse blanche – et disparut trois portes plus loin. Au passage, elle jeta à Abukov un regard critique. Abukov s'inclina légèrement...

— Le médecin-chef... expliqua Lilit. Elle parle à peine, ne rit jamais, elle est très dure dans ses sélections. Elle était détenue avant dans les mines de charbon de Magadan. Elle n'a que trente-neuf ans et elle en paraît soixante. Anastasia raconte qu'elle n'a pas supporté de voir mourir autour d'elle des centaines de camarades. On ne sait rien d'elle. Mais le colonel Kabulbekov lui baise la main quand il la salue.

Lilit leva sur Abukov ses grands yeux brillants qui respiraient la joie.

— Ici, ce n'est pas comme dans les autres camps, petit père. Ici, c'est un enfer dans lequel on chante.

Abukov hocha la tête. Ensemble, ils quittèrent l'hôpital. Devant le dépôt principal, des colonnes de femmes déchargeaient toujours les sacs et les caisses et les traînaient à l'intérieur. Quelques gardes patrouillaient, leur long fouet à la main.

— Je vais prier pour que le plaisir de la chair ne soit pas l'obsession de leur vie, dit doucement Abukov.

— Vous perdez votre temps, petit père. On ne vous entendra pas.

— N'avez-vous donc rien d'autre en tête ?

— Non, rien d'autre », murmura Lilit Ivanovna. Elle prononça ses mots sans la moindre fausse pudeur, avec le plus grand naturel. « Rien d'autre... De quoi pourrions-nous rêver ? »

Ce matin-là, Larissa Davidovna Tchakovskaïa surprit tout le monde.

Il avait fallu deux jours aux détenus pour se remettre des mauvais traitements de Rassim. Larissa avait ordonné une cure de blancs d'œufs pour stimuler leur tonus musculaire. Gribov, la mort dans l'âme, avait dû faire aussi son deuil de toutes ses réserves de fromage blanc qui avaient été transférées en cuisine où on les répartissait en portions pour les différents baraquements.

— Du pain et du fromage blanc ! se lamentait-il en joignant les mains. Demain, on va leur donner du pudding au chocolat avec de la crème aux œufs ! Où sommes-nous donc ici ? À Rossijsa ou à la maison de Sokol à Sotchi ? Il n'y a ici que des voleurs, des assassins, et des traîtres à la patrie ! Et ils s'empiffrent de fromage blanc, de grosses tartines de pain !

Mais il s'avéra que les remèdes prescrits par la Tchakovskaïa étaient efficaces. En l'espace de deux jours, les détenus furent à peu près remis de leur fatigue.

Pourtant, une curieuse maladie semblait avoir frappé le camp. Le professeur Polevoï aurait pu en fournir l'explication. Car c'était lui qui avait administré, par voie buccale, de l'eau tiède salée en grande quantité aux détenus venus en consultation à l'hôpital. La médication avait eu pour effet immédiat de provoquer des vomissements en série. Rassim, qui avait voulu mettre le nez à l'intérieur de l'hôpital, était ressorti aussitôt en se bouchant les narines.

— Que se passe-t-il ici ? avait-il hurlé.

— Peut-être une épidémie, avait suggéré Polevoï, un seau dans chaque main. L'air est rempli de bactéries.

Quoi qu'il en soit, le virus semblait avoir frappé un certain nombre de détenus, en particulier des politiques.

L'heure de la sélection était venue. Escortée par Tchouban Kasbekovitch, le professeur Polevoï, l'ex-chirurgien Fomin et dix auxiliaires sanitaires, la Tchakovskaïa entra dans le camp. Une telle mise en scène ne présageait rien de bon. Elle ne s'était jamais fait accompagner d'autant de monde lors d'une visite aux détenus. À grands pas, elle s'approcha du premier baraquement, donna un coup de pied dans la porte que le responsable du baraquement tenait pourtant ouverte à son intention, fit trois pas et s'immobilisa. Polevoï, en réponse à l'interrogation muette du doyen du baraquement, haussa les épaules. Des deux côtés de l'allée centrale, les malades râlaient sur leur couche, semblant à l'agonie. La puanteur était épouvantable.

— Nous n'avons pas suffisamment de seaux, camarade médecin-chef, fit le doyen.

La Tchakovskaïa le regarda, observa les détenus sur leur lit et sourit. C'était un drôle de sourire ; les commissures de ses lèvres étaient écartées, mais le sourire était froid et menaçant.

— Tout le monde dehors ! dit-elle d'une voix claire. » Elle n'avait pas eu besoin de crier, tous avaient entendu. « Tout le monde dehors ! répéta-t-elle. Rassemblement sur la place. Tous aptes au travail...

— Camarade », balbutia derrière elle le professeur Polevoï... Camarade médecin-chef, ils se tordent de douleur...

— Aptes au travail ! répéta-t-elle à haute voix.

— Ils rendent toutes leurs tripes ! Ils sont faibles comme des vermisseaux...

— Même le plus faible des vers peut encore ramper et creuser la terre, dit-elle d'une voix glacée. C'est exactement ce qu'ils vont devoir faire ! Aptes au travail !

Elle se tourna vers les auxiliaires sanitaires, leva deux doigts et ajouta :

— Deux hommes pour nettoyer le bloc !

Puis elle se retourna, se dirigea d'un pas raide vers la sortie, frôla au passage le pauvre Polevoï complètement désespéré et quitta le baraquement.

La présence des dix auxiliaires sanitaires trouvait enfin son explication. La visite du camp ne dura qu'une demi-heure. Dans chaque baraquement, ce fut la même conclusion : « Aptes au travail ! » Dans chaque baraquement, Larissa laissa un auxiliaire chargé d'envoyer tout le monde dans la cour de rassemblement et de faire la chasse aux resquilleurs sous les lits, dans les lavabos, dans les toilettes.

Après qu'elle eut visité le troisième baraquement, le colonel Rassim apprit l'incroyable nouvelle : la Tchakovskaïa déclarait tout le monde apte au travail.

Il enfila son uniforme et courut vers le camp. Le lieutenant Sotov, avec qui il s'apprêtait à discuter des nouvelles directives à donner, le suivit. Ils rejoignirent la Tchakovskaïa devant le baraquement 9 au moment où elle en sortait. À l'intérieur, on pouvait entendre des clameurs et des sifflets. Rassim considéra Larissa avec étonnement. Sur la grande place, les détenus des autres baraquements se rassemblaient déjà.

— Est-ce que je rêve, camarade ? demanda Rassim.

— Vous devriez être heureux ! Rassoul Souleïmanovitch, répliqua-t-elle en laissant planer son regard sur les silhouettes décharnées qui clopinaient en direction de la place. Tout le camp est apte au travail ! Tous aptes au travail ! Que voulez-vous de plus ?

— Larissa Davidovna, que vous arrive-t-il ? demanda Rassim, méfiant, en s'approchant d'elle.

De l'autre côté des palissades en bois, on entendait le bruit de

moteurs des véhicules qui devaient transporter les brigades jusqu'au chantier.

— Je ne vous reconnais pas, ajouta-t-il.

— Qui me connaît ? répliqua-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

Il sursauta. « Les yeux d'un tigre, elle a des yeux de tigre, se dit-il. Froids, sans pitié, meurtriers. »

Elle planta là Rassim, se dirigea vers le dernier baraquement dont elle ouvrit violemment la porte. Là, il n'y avait que des criminels de droit commun.

La Tchakovskaïa eut un geste de surprise.

— Pas de malades de l'estomac, ici ? demanda-t-elle.

Le chef de baraquement trotta vers elle, se mit au garde-à-vous et grimaça un large sourire. C'était un condamné à perpétuité ; il avait détourné dix mille litres d'huile de tournesol destinés à un sovkhose. Cela avait duré deux ans. On l'avait interrogé pendant des mois, mais il n'avait jamais avoué où il avait caché les milliers de roubles qu'il avait ainsi amassés.

— Pas de vomissements, camarade médecin-chef ! dit-il. La maladie nous a épargnés. C'est peut-être parce que notre baraquement est tout au fond...

La Tchakovskaïa regarda le professeur Polevoï, pâle comme un mort.

— Service du camp pour tout le baraquement ! articula-t-elle finalement. J'en référerai au camarade commandant.

Le chef du baraquement roula de grands yeux. Les détenus sur leur lit respirèrent plus librement. C'était inespéré...

Dehors, le soleil atteignait maintenant la cime des arbres, il faisait déjà chaud et lourd.

— Petite sœur, balbutia Polevoï en regardant en direction de la grande place où étaient amassés les groupes de détenus. Que se passe-t-il ? Es-tu devenue folle ? Ils vont tomber comme des mouches... Pourquoi fais-tu cela ? Maintenant, alors que nous avons un prêtre !

— Tu es un vieil homme, Georgi Vadimovitch, dit-elle d'une voix éraillée. Un vieil homme intelligent, mais ça, tu ne peux pas le comprendre.

— Quoi, petite sœur ?

— Comment pourrais-je te l'expliquer ? Tu ne comprendrais pas. Allons-y !

— Et... c'est sérieux ?

— Quoi ?

— Tous aptes au travail ?

— Oui !

— Et les malades qu'il va falloir traîner...

— Dans les voitures !

— Petite sœur...

Une larme coula sur la joue de Polevoï, roula sur sa barbe.

— Pourquoi ? Mais pourquoi ? Dis un mot, pourquoi ?

La Tchakovskaïa secoua la tête, laissa là le vieil homme et se dirigea à grands pas vers la place. La poussière volait sous ses bottes à talons hauts. Le docteur Ovanessian, qui était resté en arrière après la visite du quatrième baraquement – pensant sans doute que, n'étant pas présent à la visite, il ne serait pas rendu responsable non plus –, vint à sa rencontre. L'éclat glacé des yeux de sa collègue lui fit une drôle d'impression.

— Larissa Davidovna... articula-t-il avec difficulté.

— Oui ? demanda-t-elle d'une voix claire.

Ce « oui » résonna à ses oreilles comme un coup de pistolet.

— Vous me connaissez, je suis un patriote, un bon communiste, et je déteste cette bande de criminels ; je suis pour qu'on les punisse. Mais je suis aussi médecin. Et vous avez envoyé au travail certains malades qui...

— Vous êtes une petite tête, Tchouban Kasbekovitch, répondit la Tchakovskaïa d'une voix douce. Occupez-vous donc de vos mocassins italiens et de vos mouchoirs parfumés et laissez mes malades tranquilles.

— Larissa Davidovna, qu'est-ce qui ne va pas ? s'écria Ovanessian. Allez donc vous reposer un peu !

— Je n'ai jamais été aussi en forme, siffla-t-elle en le regardant. De plus, je suis votre supérieure. Faites en sorte que tout le monde embarque. Tout le monde ! Seul le baraquement 12 et les malades déjà hospitalisés restent ici.

Elle sortit du camp à pas rapides, passant devant le colonel Rassim qui n'osa l'arrêter. Lentement, silhouette pitoyable, le professeur Polevoï la suivit.

Les véhicules de transport étaient partis, le camp était vide, les heureux détenus du baraquement 12 restaient maintenant seuls dans la cour de rassemblement, attendant les ordres. Service du camp, cela signifiait du repos et de la bonne nourriture.

Mustaï Yemilianovitch, qui n'était pas encore remis du choc, se trouvait présentement dans le dépôt du gros Gribov. Celui-ci était le seul à prendre l'événement avec joie, car la situation pour lui enfin se normalisait. Plus de rations spéciales, on retournait aux vieilles traditions. Ils s'étaient empiffrés pendant deux jours, c'était bien suffisant. « Ce n'est pas un lieu de cure, ici », avait-il coutume de dire.

— La Tchakovskaïa est devenue folle, murmura Mustaï. Comment expliquer autrement son comportement ?

Gribov était assis devant son second petit déjeuner composé de

quatre œufs à la poêle avec du lard, et d'un gros beignet que venait de lui cuisiner Nina.

— Elle voit enfin les choses sagement ! grommela-t-il en mâchonnant son gâteau. Mustai Yemilianovitch, on pourrait croire que tu as pitié de ces criminels. Tu veux que Nina te fasse cuire quelques œufs ?

— Il faut que je téléphone, répondit Mustai en souhaitant voir éclater la bedaine du gros Gribov. Je peux utiliser ton téléphone ?

— Vas-y ! répondit Gribov. Qui veux-tu appeler ?

— La maison du syndicat à Sourgout.

— Il y a un syndicat des fabricants de limonade, maintenant ? demanda Gribov en ricanant.

— Non, mais il y en a pour l'engraissement des porcs. Je te donnerai son adresse, Kasimir Korneïevitch.

Gribov fit entendre un rire sonore, rota tout haut et frotta ses larges mains l'une contre l'autre.

— Ah, un deuxième petit déjeuner comme ça, ça revigore !

Mustai dut attendre longtemps avant d'avoir au bout du fil l'administrateur de la maison du syndicat. Il connaissait Abukov, et avait de lui une excellente opinion : homme tranquille, gentil, qui ne buvait pas et n'amenait pas de femmes chez lui, rangeait toujours sa chambre et ne se querellait jamais avec les autres... C'était rare !

— Peux-tu lui laisser un message, camarade administrateur ? demanda-t-il. Dis-lui que Mustai Yemilianovitch a appelé. Son oncle est malade, plus malade qu'on ne l'aurait cru. Une catastrophe ! Voilà, c'est tout, camarade.

— Mauvaise nouvelle pour Abukov, fit l'administrateur rempli de pitié. Qu'a donc cet oncle ?

— C'est dans sa tête ! Ça ne tourne pas rond.

— Pauvre homme ! Faites-moi confiance, Mustai Yemilianovitch, je lui ferai la commission. Comment ça va chez vous ?

— Il y a du soleil ! répondit Mustai en raccrochant.

« Maintenant, tu sais, Abukov... se dit-il. Mais à quoi cela servira-t-il... Ici, ce sont ceux qui ont le pouvoir qui décident. La Tchakovskaïa possède celui d'envoyer mille hommes à la mort. Toi, avec tes prières, que pourras-tu faire... »

Deux heures après le départ des camions, la Tchakovskaïa fit irruption dans le bureau du colonel Rassim. Il était assis devant sa table, occupé à remplir des formulaires. Étonné, il leva la tête. Il n'eut même pas le temps de poser une question.

— Rassoul Souleïmanovitch, j'ai besoin d'une jeep, dit-elle.

Rassim la regarda, incrédule. C'était la première fois qu'elle exigeait un véhicule.

— Une jeep ?

— Nous en avons une bonne quinzaine ici.
— Je sais. Mais que voulez-vous en faire ? Savez-vous même conduire ?

— Bien sûr. Vous m'en donnez une ?

— Vous voulez faire du gymkhana autour de l'hôpital ? Ou vous projetez une excursion ? Belle région que la nôtre...

— Une grande excursion même... Je veux me rendre sur le chantier.

— Ah ah !

Rassim sauta sur ses pieds. « Elle est vraiment devenue folle, se dit-il. Elle envoie des mourants au turf, et maintenant elle veut aller sur place les voir crever ! Après tout, si ça l'amuse, quelle se défoule... »

— Allez chez le lieutenant Sminov : il vous donnera une jeep, dit-il. Vous partez seule ?

— Oui.

— Vous connaissez la route ?

— Non.

— Larissa Davidovna, ce n'est pas une promenade touristique ! Non... pas un mot de plus... Vous ne partirez pas seule. Le lieutenant Sotov ira avec vous. Vous n'aurez la jeep qu'à cette condition.

— Comme vous voudrez, fit-elle en haussant les épaules. Ça me surprend de votre part, Rassoul Souleïmanovitch ! Vous vous souciez de ce qui peut m'arriver, maintenant ?

Elle fit volte-face et quitta la pièce.

— Petite garce ! articula Rassim à mi-voix. Si seulement on pouvait savoir ce qui se passe dans ta tête...

Ils atteignirent le chantier après trois heures de route au milieu de la taïga sur une voie tracée par les détenus. Ils virent en premier les bras des gigantesques grues qui servaient à mettre en place les tuyaux, puis ils croisèrent les tracteurs, les engins à chenilles, les puissants bulldozers et les excavateurs. Enfin apparut devant eux le village de baraquements amovibles, de caravanes et de maisons hâtivement construites où logeaient les ouvriers spécialisés et les ingénieurs.

Pendant toute la route, Sotov avait essayé d'engager la conversation, mais la Tchakovskaïa était restée de marbre. Quand ils entrèrent dans le village, elle ouvrit enfin la bouche :

— Au planning général, camarade lieutenant. Savez-vous où c'est ?

— Le camarade Morosov ?

— Oui.

— Bien sûr.

La jeep cahota sur la route poussiéreuse et s'arrêta devant une maison construite en dur surmontée d'une gigantesque antenne radio. Les fenêtres étaient ouvertes. De gros ventilateurs suspendus au

plafond brassaient l'air brûlant.

— C'est là, déclara Sotov.

La Tchakovskaïa fit un signe de tête, se redressa sur son siège et plongea son regard par les fenêtres ouvertes. Elle aperçut ce qu'elle cherchait : ses cheveux blond-roux brillant au soleil, la jolie secrétaire de Morosov était assise devant sa machine à écrire, pleinement accaparée par son travail.

— Oui, c'est bien là ! admit la Tchakovskaïa en sautant de la jeep. Je vous libère, lieutenant. Pour les heures à venir, je n'ai plus besoin de vous.

C'était dit sur le ton du maître qui envoie son chien à la niche. Sotov démarra.

CHAPITRE VIII

MOROSOV S'ETAIT INSTALLÉ

à son aise sur un fauteuil de bois. Il mangeait une tranche de pain avec du jambon cru, le tout arrosé d'un thé au citron froid. Malgré la présence des ventilateurs, il faisait dans la pièce une chaleur étouffante. Il leva la tête, étonné de reconnaître la Tchakovskaïa. Elle portait son uniforme, elle était donc en service commandé. Il sauta sur ses pieds et arrangea sa chemise qui était ouverte jusqu'au nombril.

— Quelle surprise ! s'écria-t-il. Que se passe-t-il ?

— Je n'étais jamais venue jusqu'au chantier. Simple curiosité, Vladimir Alexeïevitch. Je voulais voir comment travaillent mes esclaves.

Morosov haussa les sourcils. Ce fut la seule manifestation visible de son étonnement. Il fallait être prudent. À qui pouvait-on se fier ? Quelques mots de trop suffisaient parfois à envoyer les plus hautes personnalités dans des camps en Sibérie.

— Vous avez parlé d'esclaves, Larissa Davidovna ?

— Comment les nommeriez-vous, camarade Morosov ?

— Ce sont des condamnés qui purgent leur peine.

Il fit le tour du bureau, tendit la main à la Tchakovskaïa, se demandant bien ce qu'elle venait faire.

— Puis-je vous offrir un siège ? Ce n'est pas très confortable chez moi. Ambiance de travail. Je n'ai qu'une chaise dure à vous proposer. Quelle chaleur, ajouta-t-il en repliant quelques grandes cartes et des plans d'architecte. Que voulez-vous boire ? Thé, jus de fruits, vin de bouleau, limonade ou de l'eau tout simplement ?

— Jus de fruits.

— La camarade Tichonova va vous apporter ça.

— Ah, c'est aussi dans ses fonctions ?

La réflexion avait été faite d'une voix cinglante, mais Morosov n'y prêta pas attention. Il hocha la tête.

— Tout le monde donne un coup de main, ici.

— C'est compréhensible. Voler au secours des autres est tout à fait dans le caractère de la camarade Tichonova...

Le sens de cette remarque échappa à Morosov. Il avait déjà quitté la pièce. Il cria un ordre et revint aussitôt.

— Vous allez avoir un jus de fruits glacé, Larissa Davidovna, dit-il tout haut tandis qu'il se demandait encore ce qu'elle pouvait bien

venir faire sur le chantier. En uniforme, de plus !

— Nous avons un frigo ici, depuis que notre transformateur est terminé. Nous sommes indépendants de Sourgout pour le courant, désormais ! Ah, voilà votre jus de fruits...

Novella Dimitrovna pénétra dans la pièce. Elle était exactement vêtue comme la Tchakovskaïa l'avait imaginé : short court moulant son joli derrière, jambes fines bien bronzées, prolongées par des chaussures à talons hauts, chemise, boutonnée jusqu'au troisième bouton seulement, véritable provocation. Elle permettait d'admirer tout à loisir ses seins admirablement moulés. Ses cheveux blonds dénoués tombaient gracieusement sur ses épaules. Tout homme normalement constitué ne pouvait éprouver qu'un profond émoi, et Novella le savait visiblement, à en juger à la manière désinvolte avec laquelle elle avançait, son verre à la main.

— Merci, laissa tomber la Tchakovskaïa d'un ton sec.

— Désirez-vous encore autre chose, camarade médecin-chef ? demanda Novella d'une voix amicale.

Larissa l'envoya au diable intérieurement. Elle lui aurait volontiers griffé le visage. Elle l'imagina la tête rasée... « Comme tu serais belle, ma petite ! »

— Non, dit-elle tout haut.

Elle attendit que la Tichonova soit repartie, avala une gorgée de jus de fruits – jus de cerise rouge foncé au goût délicieux – et s'approcha de la fenêtre. Les ruelles du camp grouillaient de monde : travailleurs, ingénieurs, motocyclettes et tracteurs. Par-dessus les toits, à l'arrière-plan, on apercevait les bras d'acier des gigantesques grues.

— Allez-vous me faire faire le tour du propriétaire, Vladimir Alexeïevitch ?

— Visite officielle, camarade, ou officieuse ?

— Quelle est la différence ?

— Dans le cadre d'une visite officielle, je vous montrerai toutes les merveilles de la technique dont nous faisons ici usage. Nos excavatrices spéciales. Nos bulls. Notre fantastique installation de soudure qui défie tous les contrôles électroniques. Les grues pour la pause des tuyaux.

— Et la visite officieuse ? demanda Larissa en avalant une nouvelle gorgée de jus de fruits.

— Beaucoup moins fascinante... fit Morosov en secouant la tête. Mais c'est notre technologie qui vous intéresse, n'est-il pas vrai ?

— Absolument pas ! répondit-elle en posant le verre sur la table. Je suis venue pour les hommes.

— Justement, parlons-en, Larissa Davidovna.

Il s'approcha à son tour de la fenêtre, et la ferma. En même temps, il baissa la voix – les murs des baraquements n'étaient pas des plus

épais.

— Larissa, qu'est-ce que c'est que ces brigades de travail que vous m'avez envoyées ? Que voulez-vous que je fasse de ces momies chancelantes ? C'est tout juste s'il ne faut pas qu'ils s'appuient sur leurs pelles et sur leurs pics au lieu de s'en servir. Mes contremaîtres ne savent plus à quel saint se vouer...

— Ce sont les soldats de Rassim, pas les miens, répondit-elle. C'est Rassim qui a détérioré la marchandise, pas moi !

— La marchandise ! Larissa Davidovna, que vous arrive-t-il ? Pourquoi m'avoir envoyé ces souffreteux ?

— Pour les éloigner du camp et les protéger de Rassim.

Elle se pencha sur les cartes et les dessins qui étaient suspendus au mur puis leva les yeux au plafond vers le ventilateur en mouvement.

— Vladimir Alexeïevitch, je voudrais vous prier pour la semaine à venir de réduire de moitié les normes de travail et d'épargner les hommes dans la mesure du possible. Vous le pouvez ! Ici, personne ne vous surveille.

— Sortons, proposa-t-il sans répondre directement à sa question. Vous allez découvrir un territoire qui n'est jamais montré lors des visites officielles.

Il pensait qu'on pouvait lui faire confiance. Il n'avait jamais entendu dire qu'elle eût été incorrecte. Un voile de mystère entourait cette femme. Il avait aussi entendu parler de son oncle du comité central. Une femme insaisissable...

— Rassim est-il au courant de votre excursion ? demanda Morosov.

— Il m'a prêté une jeep et le lieutenant Sotov.

Morosov haussa les épaules. C'était un réflexe chez lui, chaque fois que quelque chose l'énervait.

— Où est Sotov en ce moment ?

— Je l'ai renvoyé. Si j'ai besoin d'un petit chien, j'en ferai venir un de Sourgout ou de Tioumen.

— Vous ne l'aimez pas, Larissa Davidovna.

— Comparée à la sienne, la compagnie d'une punaise est un plaisir ! Rassim est un salaud, mais il a une tête. Sotov n'est qu'un lieutenant sans cervelle. Même lorsqu'il fait subir un interrogatoire « sévère », Rassim ne perd jamais la tête. Sotov, lui, éprouve une joie sadique à voir gesticuler et se débattre des hommes dans la souffrance.

— Larissa, savez-vous que vous tenez là des propos dangereux ?

— Il n'y a que vous pour les entendre, Vladimir Alexeïevitch.

— Remerciez-en le Seigneur.

— Le Seigneur ? fit Larissa le visage soudain tendu. Pourquoi parlez-vous de Dieu ? Qu'avez-vous à voir avec Dieu ?

Morosov plongeait son regard dans le sien. Il se sentait soudain mal à l'aise. « Elle est dangereuse, se dit-il. Il ne faut pas que ma confiance

en elle aille trop loin. »

— Pour vous, il n'y a pas de Dieu, n'est-ce pas, Larissa Davidovna ?

— Je crois en Dieu ! affirma la Tchakovskaïa d'une voix haute et claire.

Morosov se maudit intérieurement d'avoir ouvert la fenêtre. On risquait de les entendre de la route.

— Vous... vous aussi ? murmura-t-il. Dieu du ciel, soyez prudente. Qui le sait, en dehors de nous ?

— Nous avons une paroisse au camp.

— Une vraie paroisse ? » Morosov jeta à nouveau un regard inquiet vers la fenêtre. « C'est inimaginable.

— Nous prions, en secret, nous avons des services religieux.

— Dans le camp de Rassim ?

— Nous nous rencontrons secrètement dans un local de la menuiserie. »

La Tchakovskaïa aspira une profonde bouffée d'air frais. « Morosov est des nôtres, se dit-elle. Il règne sur un chantier de cent quarante-sept kilomètres, sur une armée de grues, de bulls, d'excavateurs ; sur un millier de détenus. Il a plus de pouvoirs que Rassim car ses hommes sont à ses ordres dix heures par jour. »

Morosov était des leurs ! C'était un véritable miracle.

— Nous avons même un nouveau prêtre depuis quelques semaines, dit-elle doucement. Piotr, le précédent, a été tué par une traverse de chemin de fer. L'hiver dernier.

— Vous avez un prêtre ? Un vrai prêtre ? s'exclama Morosov en passant sa main sur ses yeux. Un prêtre orthodoxe ? Mais je suis catholique...

— Il a été ordonné prêtre dans les deux ordres.

— Où puis-je le trouver ? demanda Morosov d'une voix émue.

— Je pense qu'il viendra vous voir un jour ou l'autre.

— Un jour ! j'ai besoin de lui tout de suite !

Morosov eut encore plus chaud, soudainement. Il se plaça directement sous le courant d'air du ventilateur.

— Larissa Davidovna, si vous saviez ce qui se passe en moi ! J'ai l'air fort, mais ce n'est que façade. Où puis-je voir ce prêtre ?

— Je lui dirai que vous êtes catholique », répondit la Tchakovskaïa en éludant la réponse. Après tout, elle ne connaissait pas suffisamment Morosov pour être sûre de pouvoir lui faire confiance. « Il viendra, je le sais.

— Je le connais ? »

La Tchakovskaïa leva la main.

— Assez de questions, Vladimir Alexeïevitch. Allons voir mes détenus !

Ils quittèrent le baraquement par l'arrière où la voiture tout-terrain

de Morosov était garée. C'était une version spéciale due aux usines Fiat en Russie. Un véhicule qui se jouait de tous les obstacles. Malgré la chaleur, Morosov remonta la capote et la fixa. Sur le siège arrière, il saisit deux chapeaux de paille à larges bords équipés de voiles antimoustiques et en tendit un à la Tchakovskaïa.

— Mettez ça, Larissa Davidovna », dit-il en enfonçant le sien sur sa tête et en ajustant le voile à moustiques devant son visage. Il ressemblait à un éleveur d'abeilles. « Là où nous allons, c'est le royaume des moustiques. Des myriades de moustiques. Vous n'avez encore jamais vu ça.

— J'ai vu les corps de mes hommes criblés de piqûres. Certaines gonflent comme des ballons. Pourquoi les brigades de travail n'ont-elles pas d'antimoustiques ?

— Larissa ! » fit Morosov avec un sourire contrit en s'installant au volant. Mille chapeaux de paille avec des filets ? Vous imaginez l'administration centrale ratifiant une telle requête ?

— Tout cela dénote un manque complet de logique, s'écria-t-elle en prenant place à côté de Morosov. On transporte des milliers de détenus en Sibérie car ils constituent le personnel le meilleur marché qui soit et qu'en fait-on ? On les élimine systématiquement. C'est de la véritable schizophrénie.

— Non, c'est de la méthode, Larissa ! La construction de la puissance soviétique va de pair avec la liquidation des opposants au système. La Russie possède largement assez de condamnés potentiels pour exploiter la totalité de la Sibérie.

C'était une constatation amère. La voiture démarra, fit le tour du baraquement. En repassant devant le bureau, ils virent Novella penchée à la fenêtre, agitant la main gaiement vers son chef. Le soleil brillait sur ses cheveux dorés et, dans le mouvement qu'elle fit pour les saluer, sa chemise ouverte découvrit ses seins sans la moindre pudeur.

— Ne peut-elle cesser de jouer les allumeuses ? demanda méchamment Larissa. Avec tous les hommes qui circulent dans ce camp !

— Oh, fit Morosov avec philosophie ; l'homme qui l'attirera dans son lit n'est pas encore né, croyez-moi.

— Est-elle catholique, elle aussi ?

— Oh non ! Novella est une athée fanatique.

La Tchakovskaïa hocha la tête sous son grand chapeau de paille. Quel couple, songeait-elle. Un prêtre et une athée...

Elle se cala en arrière sur son siège. D'énormes camions chargés de terre venaient à leur rencontre. Ils allaient remblayer les marais que l'on avait préalablement asséchés.

— Nous allons bientôt quitter la route carrossable pour les pistes de

forêt, dit Morosov. Attention, ça va secouer.

La Tchakovskaïa assistait médusée à la transformation du paysage. La forêt avait poussé au milieu des marais. Des arbres centenaires avaient plongé leurs racines profondes dans le sol spongieux. Un paysage vierge dont l'origine semblait remonter à la nuit des temps : la taïga du nord de la Sibérie.

Les grues géantes et les tracteurs à chenilles transportaient les troncs tombés et les rassemblaient en un certain nombre de points. Les bulldozers nivelaient le sol. Les engins spéciaux à chenilles arrachaient les souches et les racines. Chaque fois, c'était comme un cri de douleur, un sourd chuintement, le craquement des racines s'extrayant des profondeurs de la terre.

Les premiers détenus apparurent. Ils s'affairaient autour des arbres abattus, coupaient les branches avec des haches et de grandes machettes courbes, les effeuillaient, raclaient les troncs et entassaient les branchages. Quand un espace était complètement nettoyé, on allumait de gigantesques feux de bois. Celui qui survolait de nuit ces portions de forêts pouvait voir à ses pieds une véritable mosaïque de flammes.

Un coupe-feu s'ouvrit devant eux : énorme territoire déboisé, aussi vaste qu'une ville de dimensions moyennes. Des fossés d'assèchement découpaient le sol. Des pompes équipées de gros tuyaux de plastique envoyaient l'eau vers les lacs proches. À la lisière de ce pays conquis sur la forêt apparurent des baraquements et des hangars démontables, de grandes piles de poutres et de rondins servant à construire des passerelles et des chemins : des containers d'essence, des tuyaux de drainage, un entrepôt pour le stockage des tubes, un atelier de soudure, des tas de graviers, de sable et de terre. Sous une grande bâche était dissimulée la marque « Tioumen », nom de ces légendaires autochenilles capables de traîner trente-six tonnes et n'exerçant pas sur le sol une pression supérieure à trois cents grammes par centimètre carré – pression d'un skieur de poids moyen. Pour « Tioumen », les marais ne présentaient aucun obstacle infranchissable.

Morosov stoppa son tout-terrain à côté de cette merveille de la technique et laissa la Tchakovskaïa contempler le spectacle à leurs pieds : devant eux, répartis sur le sol marécageux, creusant les fossés d'irrigation, enveloppés par des nuages de moustiques, pliant l'échine, sans protection contre la canicule et les piqûres d'insectes, les détenus retournaient la terre, traînaient des madriers et des rondins pour la construction des barrages, meulaient les tuyaux, poussaient des brouettes remplies de sable et de terre pour égaliser le sol.

Nuées d'esclaves, fourmis géantes vêtues de haillons. Lémures à visage humain, aiguillonnés par les piqûres de moustiques, recouverts

d'une eau bourbeuse et puante qui formait sur leurs visages en séchant des teintes gris jaunâtre.

— C'est un travail facile, dit Morosov en aidant Larissa à descendre. Si Rassim voyait ça, il pousserait des hurlements. « Mais ils se reposent ! » crierait-il. Il y a des travaux beaucoup plus durs. L'enroulage des tuyaux avec de l'asbeste et du mat de verre par exemple. On ne distribue des gants de travail que deux fois par an, et la plupart font ce boulot à mains nues.

— Je sais, fit observer la Tchakovskaïa : j'ai quatre-vingt-treize cas de maladies de la peau et de lésions pulmonaires par la poussière d'asbeste.

Une nuée de moustiques s'était abattue sur elle, essaim bourdonnant, millions de formes minuscules aux ailes invisibles.

— Et la plupart des travailleurs perdent leurs dents par manque de vitamines, poursuivit-elle.

— Il y a aussi les brigades de bûcherons, reprit Morosov ; ils ont des tronçonneuses, mais qui est capable dix heures durant de s'attaquer à ces troncs durs comme l'acier ? Il y a aussi le nettoyage des fossés : deux mètres cinquante de profondeur, cent quarante-sept kilomètres de long. Il faut que ça aille vite, car un excavateur enlève deux mille mètres cubes de terre à l'heure. Ensuite, il faut égaliser le terrain.

Morosov se pencha en avant, saisit sur le plancher de la voiture un gros pulvérisateur et aspergea Larissa, puis lui-même. Le nuage de moustiques s'éloigna d'un mètre environ, continuant à bourdonner autour d'eux. Morosov appuya encore une fois sur le pulvérisateur.

— Ça suffira pour une heure, dit-il. On continue ?

La Tchakovskaïa jeta un dernier regard sur ces dos pliés, ces formes misérables qui poussaient les brouettes, creusaient des fossés, construisaient des voies de rondins sous un soleil de plomb, dévorés par les moustiques et excités par les gardiens qui, sous leurs visières antimoustiques, ressemblaient à des insectes géants.

— Mais il y a aussi des femmes ici ? dit-elle brusquement. Morosov, il y a un camp de femmes à la lisière de la forêt !

— Oui, la brigade de femmes de Tetu-Marmontoyäi. Elles ont un avant-poste de deux cent cinquante détenues qui travaillent à la scierie. Depuis trois semaines, c'est la révolution chez les bûcherons. Une erreur de la planification à Sourgout, nous n'y pouvons rien. Rassim a déjà eu une attaque quand les gardiens ont surpris trente-deux hommes avec des femmes derrière des troncs abattus ou des monticules. » Morosov eut un petit rire. « Vous allez avoir du travail, Larissa Davidovna. Dans quinze jours, les premières blennos, et dans un mois, la syphilis. Je n'y suis pour rien. Ne venez pas vous plaindre ! »

La Tchakovskaïa ne dit mot. Elle avait mis pied à terre, observant les femmes à la lisière de la gigantesque clairière. Des colonnes de fumée montaient par-dessus la cime des arbres vers le ciel d'un bleu livide. « Elles brûlent du petit bois, se dit-elle. Elles effectuent le même travail que les hommes, conduisent les tracteurs, traînent les troncs d'arbres, conduisent les grues et les chenilles, guident les troncs sur les châssis des scies, et le soir, elles ont encore la force de penser aux hommes et de rêver d'amour. Le "sexe fort" n'est peut-être pas celui qu'on croit... »

— J'aperçois la jeep de Sotov ! s'écria-t-elle en tendant la main. Près des containers d'essence. Vladimir Alexeïevitch, conduisez-moi là-bas ! Le lieutenant Sotov me ramènera au camp. J'en ai vu suffisamment. Je rentre. Je vous en prie, faites l'impossible pour épargner mes hommes jusqu'à la fin de la semaine. Vous rattraperez le temps perdu quand ils auront retrouvé leurs forces.

Ils remontèrent dans la tout-terrain, prirent la direction du dépôt d'essence et passèrent devant une colonne de détenus occupés à charger du petit bois dans des carrioles. Larissa reconnut le général Tkatchev, l'écrivain Arikin et le physicien Lubnovitz. En apercevant la Tchakovskaïa, ils se redressèrent et la suivirent de leurs grands yeux fiévreux. Ils ne la saluèrent pas comme à leur habitude, ne lui sourirent pas, ne levèrent pas la main en signe d'amitié. Depuis ce lundi matin, elle était devenue pour eux une énigme.

Elle regarda dans le rétroviseur et vit Arikin cracher dans sa direction, manifestant ainsi son mépris pour elle.

La jeep près du dépôt d'essence était abandonnée. Morosov stoppa, aida la jeune femme à descendre de voiture et regarda autour de lui. Aucune trace du lieutenant Sotov. Soudain, des hurlements trouèrent le silence de la forêt. De derrière les bidons d'essence parvenait le bruit du claquement d'un fouet tandis qu'une voix criait :

— Espèce de porc, je vais t'apprendre ! Baisse ton pantalon, je te dis !

Larissa se précipita à travers les allées entre les bidons entassés, suivie de Morosov. Guidés par les cris, ils bifurquèrent dans une allée latérale et atteignirent une petite place dégagée au milieu des amas de bidons.

Une jeune fille, les cheveux en désordre, agenouillée sur le sol, pressait ses deux mains contre ses seins nus et poussait des hurlements comme si on l'avait écorchée vive. Sa chemise gisait à terre à côté d'elle, avec ses gros souliers de travail et une triste chemise en coton. Le lieutenant Sotov se tenait debout devant elle, jambes écartées, un fouet à la main, et on voyait aux marques rouges sur les épaules frêles qu'il les avait déjà frappées. Mais le tableau le plus saisissant, c'était celui d'un homme, le sang coulant d'une blessure à son visage

parcouru de soubresauts tandis que, de ses deux mains, il maintenait son pantalon. Sa poitrine nue était, elle aussi, striée de marques rouges, sa chemise déchirée avait été jetée à côté d'un bidon d'essence.

Horrifiée, la Tchakovskaïa reconnut le juriste Krivov. Il la regarda d'un air hébété, et baissa sa tête ensanglantée.

— C'est un bordel ici ! hurla le lieutenant Sotov. Il chevauche cette femme au lieu de travailler. Camarade Tchakovskaïa, rendez-vous compte : je me promenais par hasard, et qu'est-ce que j'entends derrière ce tas de bidons ? Des gémissements et des chuchotements, des petits cris, des grognements de porcs lubriques. Je me dis : il faut que j'aille voir. Et comme je débouche sur cette clairière, qu'est-ce que je vois ? Ce misérable en train de sauter une femme à même le sol. Il est ici pour travailler ou pour s'envoyer en l'air ?

Sotov se tourna vers le pauvre Krivov et s'apprêta à lui donner de nouveau du fouet. La Tchakovskaïa arrêta son bras.

— Laissez-moi, Larissa Davidovna ! Ceci n'est pas du domaine médical. C'est mon affaire de veiller à faire respecter la discipline.

Il dégagea son bras, jeta le fouet et considéra Krivov avec un regard chargé de haine. Tout le monde savait dans le camp que Sotov détestait tous ceux qui possédaient une certaine culture. Et il profitait de la moindre occasion pour manifester son aversion pour les détenus que l'on pouvait ranger dans la catégorie des intellectuels. Les origines de sa haine remontaient fort loin. Sotov n'avait jamais caressé l'ambition de faire carrière dans l'armée rouge. Il aurait voulu étudier l'architecture et devenir ingénieur. Mais il n'en avait eu ni l'occasion ni les capacités. Les mathématiques et la physique étaient restées pour lui de l'hébreu, aussi n'avait-il jamais eu la possibilité d'accéder à l'université. Il s'était donc engagé et était devenu militaire de carrière. Mais là aussi, ses espérances d'avancement s'étaient très vite évanouies. À trente-quatre ans, il était encore lieutenant et les rapports peu flatteurs de ses supérieurs n'étaient pas faits pour servir son ambition. Il manquait par trop de souplesse et sa mutation en Sibérie pour y garder des traîtres à la patrie constituerait sans doute le sommet de sa carrière. Il savait tout cela et reportait sa haine sur les brillants cerveaux qui figuraient parmi les détenus.

— Baisse ton pantalon ! » dit-il en maîtrisant sa voix. La menace n'en était que plus claire. « Montre à la camarade médecin-chef qu'un physicien connaît les lois naturelles de la biologie. Et toi... » ajouta-t-il à l'intention de la fille qui se tordait sur le sol en gémissant... Lève-toi, enlève ta jupe, et à quatre pattes ! Comme une chienne que tu es !

— Sotov, trancha la Tchakovskaïa. Ça suffit ! Ilya Krivov, allez rejoindre les autres...

— Il reste ici ! » hurla Sotov. Ses yeux ronds surmontés d'épais

sourcils brillaient d'un éclat sombre. « À l'hôpital, c'est vous qui donnez les ordres... Ici, c'est moi ! »

Il se tourna de nouveau vers la fille qui se mit à gémir plus fort.

— Allez, en position... Comme les chiens...

— Camarade lieutenant, fit Morosov d'une voix rauque, votre comportement est illégal. Paragraphe vingt du code pénal soviétique, il est précisé : « Une punition ne doit pas avoir pour but de provoquer une souffrance physique ou de favoriser la dégradation humaine... » Est-ce exact ?

Sotov se tourna vers lui comme s'il lui avait donné un coup de pied au derrière. Puis il s'adressa à Larissa.

— Camarade médecin, emmenez ce civil avec vous ! Il souffre de dérangement mental. Occupez-vous de lui avant qu'il ne fasse une bêtise...

Il se précipita en avant : Krivov tentait de s'esquiver. Il le rattrapa, frappa du poing sa maigre poitrine ensanglantée et le jeta contre un amas de bidons.

— Il veut s'enfuir, il veut s'enfuir le camarade physicien ! Ignore-t-il ce que l'on fait des fugitifs ?

D'un mouvement sec, Sotov dégacha son lourd pistolet de sa ceinture de cuir, du pouce il enleva le cran d'arrêt et rentra sa tête dans ses épaules.

— Baisse ton pantalon, plie la fille en avant, et baisez comme des chiens que vous êtes... ordonna-t-il sur le même ton qu'à l'exercice. Ne faisons-nous pas preuve de compréhension, monsieur le maître de conférence ? Vous avez l'autorisation de l'État ! Paragraphe vingt... Ne pas infliger de souffrances physiques ! L'amour est-il une souffrance physique ?

Il leva son pistolet et visa Krivov au cœur.

— Debout ! fit-il d'un ton hargneux.

Le regard de Krivov exaspéra sa haine.

— Sotov ! s'écria la Tchakovskaïa d'une voix cinglante. Vous êtes fou !

— Non ! articula Krivov d'une voix claire et ferme.

Et soudain, quelque chose craqua en Sotov. Il cessa de se contrôler. Il n'entendit plus rien. Il ne vit plus que le visage torturé qui lui faisait face et cette bouche qui disait non, portant atteinte à son autorité, seule puissance qui lui restait.

Le coup partit. Un coup sec. Avec un regard vers le ciel baigné de soleil, Krivov tomba en arrière, entraînant avec lui un tonneau. Quand il toucha le sol, il était déjà mort. La fille s'aplatit sur le sol en criant. Morosov resta cloué sur place... Il ne pouvait rien faire. En Russie, un civil ne peut rien entreprendre contre un militaire en uniforme.

Seule, la Tchakovskaïa réagit. D'un coup sec dont on ne l'aurait pas

crue capable, elle fit tomber le *Nagan* de la main de Sotov et, comme il la regardait, sidéré, elle leva le bras une seconde fois et, cette fois du plat de la main, le frappa au visage.

Sotov ne bougea pas, comme paralysé. Sa joue le brûlait. La fille était toujours prostrée à terre devant le cadavre de Krivov.

— Misérable salaud ! dit la Tchakovskaïa d'un ton glacé. Disparais avant que je ne te crache dessus.

Sotov se pencha sans un mot, ramassa le pistolet, le remit à sa ceinture, tira sur sa veste d'uniforme pour en effacer les plis et fit volte-face. Mais, avant de disparaître, il jeta à la Tchakovskaïa un dernier regard chargé de haine. Un regard qui disait toute sa hargne de détruire.

— Mon Dieu, articula Morosov avec difficulté, quand la jeep de Sotov démarra derrière l'amas de bidons. Qu'avez-vous fait là, Larissa Davidovna ? Vous avez désormais un ennemi mortel.

Dans le camp de Tetu-Marmontoyaï, les hommes obéissaient aux mêmes mobiles qu'ailleurs. Et le commandant Kabulbekov avait ouvert ses bras à Abukov quand celui-ci lui avait apporté un rôti de bœuf de plusieurs livres. Il rangea aussitôt ce trésor dans le réfrigérateur qu'il referma soigneusement. Il attacha la clef à son cou par un ruban.

— Nous autres pauvres Sibériens devons nous soutenir mutuellement, dit-il les yeux brillants de joie. Ce pays dévore celui qui n'a rien à manger...

Cela valut à Abukov la faveur d'une chambre individuelle à l'intérieur du PC. Le colonel Kabulbekov lui fit visiter son camp, dont il était très fier.

Il lui montra le grand atelier de couture où douze cents femmes confectionnaient les vêtements de travail des détenus de toute la circonscription de Tioumen, la grande laverie, la scierie et la menuiserie, la gigantesque cuisine, une boulangerie, un atelier de soudure électrique, un terrain de sport.

— Ma toute dernière réalisation, clama-t-il fièrement. Ça fait un an qu'il est terminé. Il a fallu trois mois pour le construire. Quatre cents femmes y ont travaillé. Vous ne trouverez ça dans aucun autre camp.

Abukov hocha la tête.

— C'est vrai, nulle part, dit-il. Camarade commandant, on aurait besoin d'un homme comme vous à JaZ 451/1.

— Que le vent emporte vos paroles dans la taïga, Victor Yuvanovitch ! s'écria Kabulbekov. Je me sens parfaitement bien au milieu de mes femmes ! Ce sont des hyènes, des bêtes assoiffées de sang. Elles deviennent folles quand elles pensent aux hommes, mais je préfère encore deux mille de ces furies à cent de vos hommes ! Je ne

peux m'empêcher de les admirer, ces femmes. Elles supportent leur destinée avec une force intérieure qui m'a toujours étonné.

Il montra du doigt une jeune femme qui travaillait à limer une pièce de métal sur un étau. Elle portait une salopette bleue, ses cheveux étaient noués par un ruban très simple. Elle avait un visage osseux, à l'expression sauvage, des yeux noirs brillants.

— Regardez donc cette panthère noire, Abukov ! Elle tient sa lime comme un homme, et c'est pourtant la plus féminine de toutes nos femmes. Quinze ans de Sibérie. Tchamila Dimitrovna Usmanova était une des prostituées les plus en vogue de Moscou. Elle avait un appartement luxueux avec tapis épais, télévision, salle de bains en marbre et chambre avec des miroirs au mur et au plafond. Elle a dû en rendre fou plus d'un ! Malheureusement pour elle, elle a commis l'erreur de répéter ce que lui murmuraient à l'oreille deux généraux qui l'honoraient chaque semaine de leur présence. C'était parait-il des secrets d'État – on dit que l'un des généraux avait la responsabilité d'une centrale atomique. Son procès a eu lieu à huis clos. Et un jour, je l'ai vue débarquer ici. » Il eut un petit rire silencieux. « Au bout de trois mois, elle était passée dans le lit de tous mes officiers – seulement les officiers, elle ne regardait pas les simples soldats – et quand elle les a tous connus, elle est devenue aussi vertueuse qu'une nonne. Elle travaille maintenant à l'atelier de serrurerie. Elle ne s'est jamais plainte. D'ailleurs, personne ne se plaint. Vous devriez venir un dimanche, Abukov ; le terrain de sport est le théâtre de compétitions dans toutes les disciplines.

— Il ne vous manque plus qu'une chose, camarade commandant », dit Abukov saisi d'une soudaine inspiration.

— Je sais, il faut agrandir la banja. L'établissement de bains est beaucoup trop petit...

— Ce qui vous manque, c'est un théâtre, prononça Abukov sur un ton sentencieux. Un véritable théâtre pour jouer des pièces, des opérettes, des opéras.

Le colonel Kabulbekov sourit.

— Je suis un peu fou, dit-il, mais pas à ce point. Un théâtre...

— Je suis en train d'en monter un au camp.

— Et Rassim participe ?

— L'expérience l'intéresse. Il laisse faire, dans l'attente qu'elle va échouer. Rendez-vous compte, colonel, vous avez ici tout ce dont nous avons besoin. Un atelier de couture, pour fabriquer les costumes et les tentures. Une menuiserie pour les décors. Des centaines de femmes qui pourraient monter sur scène...

— Pour ça, soyez tranquille, elles seraient deux mille à monter sur scène, ne serait-ce que pour lever leurs jupes... Abukov, avant d'aller plus loin...

— Vous avez ici d'anciennes actrices, des chanteuses, des danseuses, des peintres. Un potentiel artistique à faire pâlir de jalousie le théâtre Bolchoï de Moscou ! Et pour les costumes, avec les chutes...

— Vous êtes un petit malin, Victor Yuvanovitch, fit Kakulbekov en se levant.

La belle Tchamila avait fini de limer sa pièce de métal et regardait Abukov avec un intérêt évident. Il lui adressa un signe de tête. Elle lui sourit en retour, son visage tadjik rayonnait, ses yeux noirs étincelaient.

— Venez, Abukov. Laissez Tchamila en paix ! Un homme comme vous, elle n'en ferait qu'une bouchée.

Ils quittèrent l'atelier et se dirigèrent vers le PC tout en poursuivant leur conversation.

— Victor Yuvanovitch, réfléchissez, un théâtre, une coopération entre moi et Rassim, entre les femmes de ce camp et les hommes de votre camp – c'est inimaginable ! La direction des goulags en ferait une jaunisse si elle apprenait ça. Mes femmes dans un camp d'hommes ? Vous imaginez le tableau, Abukov ?

— Parfaitement, camarade colonel.

— Ce serait la révolution.

— Je vous promets que les hommes traiteront les femmes avec la plus grande considération. Pour peu que vos femmes ne les provoquent pas.

— Le choix sera difficile, fit Abukov. Seulement de véritables artistes.

— Vous... Vous avez dit « sera », balbutia Abukov.

Il était tellement surpris que pendant quelques instants il fut incapable de prononcer un mot de plus. Comment te remercier, Dieu... Non, tous les hommes ne sont pas mauvais...

— Apportez-moi d'abord vos autorisations, Abukov. Ensuite, j'irai rendre visite à mon collègue Rassim et je me disputerai un bon coup avec lui pour savoir si votre damné théâtre est réalisable.

Kabulbekov fixa Abukov d'un regard perçant.

— Cela n'a rien à voir avec votre rôle, Abukov !

— Bien entendu, camarade commandant.

Abukov se leva de sa chaise. Il chancelait légèrement.

— Dès cette semaine, ajouta-t-il, je vais rendre visite au camarade responsable culturel à Tioumen.

— Un message pour toi, Victor Yuvanovitch ! s'écria l'administrateur du foyer de Sourgout quand il vit arriver Abukov. Ton oncle est malade. Plus malade que prévu. Une catastrophe...

— Merci, camarade ! répliqua Abukov.

« Elle l'a fait, se dit-il tandis qu'il se rendait dans sa chambre pour

se changer. Elle l'a fait... »

Il se lava, se rasa, et mit une chemise blanche. Il avait obtenu du camarade Smerdov deux jours de congé pour se rendre à Tioumen. Cela n'avait pas été sans mal.

— Et à qui voulez-vous que je confie votre camion de malheur ? Il n'obéit qu'à vous, Victor Yuvanovitch...

Tout s'était finalement arrangé moyennant la promesse de ramener au responsable de l'atelier deux chemises d'encolure 41 et une robe d'été à fleurs pour sa femme.

Abukov fourra ses affaires de nuit dans un petit sac de toile et se regarda une dernière fois dans le miroir. « Elle a envoyé tous les détenus dans les marais... Oh ! Larissa Davidovna, Dieu n'est-il plus présent dans ton cœur ? »

Le vieux sentiment de culpabilité l'assaillit de nouveau. « Où ai-je commis une erreur ? se demanda-t-il. Peut-être fais-je complètement fausse route ? »

Il se rendit en bus à l'aéroport, traversa trois contrôles, montra son laissez-passer et s'embarqua dans le dernier hélicoptère en partance pour Tioumen. Il y avait, outre lui, sept passagers dans l'avion, tous spécialistes du gazoduc, ingénieurs et techniciens.

— Voici notre nouveau Stanislavski ! s'exclama l'élégant responsable culturel quand Abukov se présenta à son bureau. Alors, ce théâtre ? Qu'ont dit Rassim et Yachiäyev ?

— Yachiäyev est d'accord, et le colonel Rassim se réjouit à l'idée de me prouver que la culture dans un camp de prisonniers est la chose la plus idiote qui soit.

— On ne peut pas lui en vouloir, camarade Abukov ! Rassim est un soldat, rien de plus. Son violon est une mitraillette, sa scène la cour de rassemblement, et quand il récite un texte, ce n'est pas du Gorki, c'est un ordre. Il est toujours très difficile de convaincre militaires et politiciens que l'art est un élément essentiel de la vie de l'homme. Il en est peu qui savent que sans culture une politique est vouée à l'échec...

Le responsable culturel offrit une papirossi à Abukov et regarda pensivement s'élever dans les airs la fumée de la cigarette.

— Vous savez, ce n'est pas si simple, murmura-t-il en pinçant les lèvres.

— Qu'est-ce qui n'est pas simple, camarade ?

— Votre théâtre. Il faut d'abord fonder un syndicat d'artistes. Sans cette organisation, rien n'est possible. Avez-vous cru qu'il suffisait de monter sur les planches pour faire du théâtre ?

— C'est ce que je m'imaginais, camarade.

— Ces artistes sont d'une naïveté ! Mon cher Victor Yuvanovitch, sans syndicat vous n'obtiendrez rien. Aucune aide de l'État, aucune

fourniture, costumes, étoffes, éléments de décor, etc. Il nous faut donc fonder cette association. J'obtiendrai l'autorisation et j'enregistrerai le nouveau théâtre au ministère de la culture à Moscou. Ils vous enverront une lettre en bonne et due forme en vous souhaitant bonne chance. C'est de cette manière qu'il faut procéder. Il y a autre chose... Votre troupe de théâtre sera composée de détenus.

— Bien sûr !

— Un détenu est privé de ses droits civiques. Ceux qui sont privés de leurs droits civiques ne peuvent pas être membres d'un syndicat. C'est un premier obstacle.

— Y en a-t-il d'autres ?

— Votre théâtre doit être reconnu comme instrument pédagogique national. Il doit servir l'État soviétique. Propager les idées de Lénine.

— Élever l'homme par l'art, c'est exactement ce que j'ai en tête, camarade.

— Je vais tout tenter pour vous faciliter la tâche, Abukov. » Le responsable culturel se pencha en avant. « Tout doit avoir un nom. Comment allons-nous baptiser le syndicat ?

— Pourquoi pas Théâtre du peuple ?

— Pas question. C'est un théâtre de damnés...

— Théâtre pour la paix...

— Ne soyez pas ridicule, Victor Yuvanovitch ! Où est la paix dans un pénitencier ? Vous tenez à provoquer les sarcasmes ?

— Le petit matin... Pourquoi pas le Théâtre du petit matin ? » L'espace de quatre secondes, Abukov retint son souffle. « C'est poétique, c'est un message d'espoir, c'est positif. Les levers de soleil sur la Sibérie – ce pourrait être un mot de Lénine.

— Théâtre du petit matin... » répéta pensivement le responsable culturel. Pas mal, Abukov. Bonne consonance culturelle, poétique. L'aurore, la naissance d'une journée nouvelle, d'une ère nouvelle... Entendu pour le petit matin !

Abukov passa quatre heures auprès du sympathique responsable culturel. Ils dictèrent à la secrétaire les statuts du nouveau syndicat. Comme les détenus ne pouvaient être membres de l'association, il porta, outre le sien, les noms de Mustaï, Gribov, la cuisinière Leonovna, le responsable de l'atelier automobile, le sombre Rakcha, et celui de la responsable de la laverie, la détestée Poulkeniva.

— N'oublions pas le docteur Tchakovskaïa, murmura-t-il.

— Un médecin, ça fait toujours bien dans le décor, fit le responsable culturel en hochant la tête. Nous sommes certes un peuple de travailleurs et de paysans, mais la présence d'un intellectuel ne peut que rehausser notre image.

Quand Abukov prit congé, il embrassa le responsable culturel sur les deux joues.

— Vous ne vous doutez pas, camarade, de tout ce que cette journée représente pour moi. C'est comme le début d'une vie nouvelle... Un petit matin !

— Vous êtes un homme sympathique, Abukov, répliqua le camarade responsable culturel, et il lui serra la main.

Abukov profita de l'après-midi pour flâner dans Tioumen. Il acheta comme promis les deux chemises à rayures pour le camarade Smerdov, la robe à fleurs pour sa femme, et il choisit une petite robe d'été courte, taille trente-six, pour la jolie Tichonova.

Il découvrit avec surprise une librairie qui vendait, sous le manteau, des publications libertines : magazines pornos en provenance du Danemark, posters érotiques, etc. « Voilà pour Gribov, se dit-il. Quant aux photos d'homosexuels, elles feront le bonheur de Tchouban Kasbekovitch. » Se souvenant du point faible de Rassim, il acheta une gigantesque boîte de chocolats pralinés et une bouteille de liqueur à la banane en provenance de Cuba. Enfin, il choisit pour Larissa Davidovna un médaillon et y logea sa photo.

Le vendredi matin à la première heure, Abukov retrouvait son camion. À la première sollicitation, le moteur vrombit joyeusement.

Il ne devait revenir à Sourgout que le lundi. Il allait donc passer deux jours au camp. Il appuya avec allégresse sur le champignon. Il n'avait pas l'impression de transporter des poulets, de la viande de bœuf, du fromage mais de traîner derrière lui le plus beau cadeau qu'il pût offrir aux damnés de la taïga : une église.

CHAPITRE IX

DÈS SON ARRIVÉE AU

camp, Abukov alla voir Mustaï Yemilianovitch. Il le trouva occupé à brasser une nouvelle limonade. La vieille pompe à eau crissait et grinçait, et l'eau qu'elle allait ainsi chercher dans les profondeurs était aussi pure que du cristal. Mustaï tendit à Abukov une coupe remplie.

— Personne n'imitera jamais ma limonade ! s'écria-t-il, d'un air enthousiaste. La limonade de Mirmuchsin est la meilleure de toute la Russie. Franchement, petit frère, as-tu déjà vu une eau pareille ? De quoi a-t-elle le goût ? De chlore, de soufre, de sel, d'acide ? Non ! C'est de l'eau pure de la taïga !

— Et avec ça tu vas nous faire une bonne tisane, dit Abukov en lui donnant une bourrade. Quoi de neuf ?

— Muguet et abricot...

— Dans le camp, idiot !

— Rien de neuf. » Mustaï arrêta la pompe. Il y eut soudain dans la pièce un silence impressionnant. « Larissa Davidovna... reprit-il en haussant les épaules et en venant s'asseoir près d'Abukov sur le banc de bois. Nous ne la comprenons plus. Elle ne parle presque plus au professeur. Notre communauté chrétienne est dans le souci. Heureusement que tu arrives, Victor Yuvanovitch.

— Peut-être que tout cela ne s'est produit que parce que je suis venu, justement... » murmura Abukov.

— Que veux-tu dire ?

— Qui peut comprendre... articula Abukov en posant son bras sur les épaules de Mustaï. Tu es mon ami, Mustaï...

— Peut-être le seul authentique que tu aies, Victor. C'est sûr. Le seul. Je le sais. Et je suis musulman.

— Du moment que nous croyons tous les deux en Dieu, nous sommes frères.

Mirmuchsin grimaça un large sourire et posa à son tour son bras sur les épaules d'Abukov.

— Je voudrais te dire un conte, fit Abukov. Tu vas sans doute le trouver complètement idiot, mais ce n'est qu'un conte. Écoute bien ! Dans un pays lointain vivait un jour un homme qui avait quitté la maison de ses parents à l'âge de dix ans pour aller apprendre au sein d'une communauté d'hommes très intelligents et très instruits tout ce que l'on savait alors du monde, des hommes, du ciel et de la terre. Le

jour où il fut devenu grand et eut acquis le même savoir que les autres, il voulut lui aussi faire partie de la congrégation des hommes qui craignaient Dieu. C'était la congrégation de la « Sainte Croix », qui vivait selon des règles très sévères. L'une de ces règles interdisait le plaisir charnel et exigeait que tout homme qui entrait dans cet ordre fasse vœu de chasteté...

— Et ça existait, de tels idiots ? » demanda Mustaï innocemment. Il était loin d'imaginer qu'Abukov lui confiait sa propre histoire. « Comment peut-on se priver du plus grand bonheur de la terre, l'amour d'une femme ? » poursuivit-il indigné. Peut-être que tes héros étaient chargés de garder des femmes ? C'était aussi comme ça chez nous autrefois avec les sultans. On les nommait des eunuques ; on les leur enlevait tout simplement. Bon, j'ai compris... On les lui a coupées, à ton bonhomme...

— Ce n'est qu'un conte, Mustaï, insista Abukov. Non, on ne lui a rien coupé, on a seulement exigé de lui un serment. Et il a juré qu'il resterait éternellement chaste. Après quoi il a été admis dans la communauté des hommes. On le consacra, et il compta au nombre des bienheureux. Il ne connut pas d'autre vie que celle-ci et passa son existence à l'étude des sciences.

— Quelle vie épouvantable ! s'écria Mustaï. En voilà un qui fait des études, qui veut découvrir la vie, et qui n'a aucune idée de ce qu'elle est réellement. Il faudrait qu'il vienne ici, ton bienheureux aveugle !

— C'est ainsi que vivait cet homme, dans le conte, Mustaï ! Il était en paix avec lui-même et avec le monde et habitait dans une grande et merveilleuse ville aux côtés des élus que le représentant de Dieu sur la terre avait choisi...

— Parce qu'il y a d'autres fous dans ton conte ? demanda Mustaï en dégageant son bras des épaules d'Abukov. Victor Yuvanovitch, je connais de plus jolis contes. Laisse-moi t'en raconter un. C'est l'histoire d'un paysan qui voit de quelle manière son valet réveille le diable chez la paysanne. Ça, c'est beaucoup plus drôle !

— Écoute la fin de mon conte, Mustaï. Un jour, notre homme qui a fait vœu de chasteté rencontre une femme. Une femme très belle, sauvage, et il en reçoit un coup au cœur.

— Juste au cœur ? demanda Mustaï avec un sourire guilleret.

— Mustaï ! Cet homme regarde cette femme merveilleuse avec les yeux du péché. Pendant de longues nuits sans sommeil, il rêve d'elle. Quand il est seul, elle occupe toutes ses pensées. Et quand il la rencontre, il la fuit. En pensée, il devient parjure à son serment. Ce qui était la muraille de son existence se brise dans le flot de ses sentiments. Il ne voit plus que cette femme. Il se déchire dans le désir de la posséder, et pourtant il lui résiste. Il lui suffirait de l'attirer à lui et...

— ... et il se conduit comme un mouton qui, dans l'eau jusqu'au cou, se contente de bêler...

— À peu près, petit frère. À peu près...

— Quel conte ridicule ! Où as-tu été le chercher ? Dans quel pays éloigné vivent donc de tels idiots ? Et pourquoi me racontes-tu ça ? Tu veux que je pleure sur le sort de cet homme ? Victor Yuvanovitch, cet homme renie la vie, on ne peut rien faire pour l'aider.

Mustaï saisit une coupe de limonade, la tendit à Abukov et finit ensuite de la vider.

— C'est pas une limonade, ça ? Petit-muguet, une mixture secrète ! Voilà le vrai bonheur : une mixture douce et secrète. Et celui qui n'en boit pas est un imbécile.

Il reposa le verre.

— Alors qu'est-ce qui lui arrive, à ton idiot ?

— C'est la fin.

— Quoi, quelle fin ?

— À ce jour, l'homme erre toujours entre le ciel et l'enfer. Il se demande et il demande à tous ceux qu'il rencontre, il demande à Dieu, il demande au soleil, à la lune et aux étoiles, aux fleurs et aux prés et aux arbres de la forêt, aux oiseaux dans l'air et aux animaux dans leur trou : que dois-je faire ? Qui peut me donner un conseil ? Et il erre ainsi sans repos, incapable d'oublier cette femme qui embrase son cœur.

— C'est un pauvre homme, déclara Mustaï en se levant. Pourquoi est-il incapable de voir ?

— Il peut voir.

— Non ! Car s'il pouvait voir, il se rendrait compte que tous les êtres vivants de cette terre font l'amour : les oiseaux sur les branches, les cerfs dans la forêt, les marmottes dans leur terrier, les ours dans leur caverne, les loups dans les fougères – sans amour, le monde serait nu et vide.

Mustaï s'approcha de nouveau de la pompe et remplit un verre d'eau pure.

— Je n'ai jamais entendu un conte aussi idiot, lança-t-il au milieu des grincements de la pompe. Jamais ! Il y a beaucoup de faibles d'esprit dans les contes, mais ton homme bat tous les records !

— C'est ainsi, Mustaï Yemilianovitch.

Abukov se leva du banc, s'étira comme si ses muscles étaient raides, et tapa ses deux poings l'un contre l'autre.

— Je peux dormir chez toi ?

— Quand tu veux, tu le sais bien.

— Et préviens les autres. Je voudrais leur parler ce soir, dans la menuiserie.

— Je le leur dirai. Mais je ne sais pas s'ils viendront. Ils ont peur de

Larissa Davidovna. Personne n'est plus sûr de ce qu'elle pense...

Abukov hochait la tête pensivement. Il prit ses deux paquets sous le bras et quitta la brasserie. Mirmuchsin le regarda partir en hochant tristement la tête. Il ne comprenait pas pourquoi Abukov lui avait raconté cette histoire stupide.

Après avoir rendu visite à Yachïayev qui avait apprécié à sa juste valeur le cadeau destiné à la secrétaire de Morosov, Abukov alla dans l'aile opposée du PC et frappa au bureau du commandant Rassim.

— Je ne veux pas être dérangé ! hurla Rassim. Seulement si Moscou brûle.

Abukov enfonça la poignée de porte et entra. Rassim, occupé à une partie d'échecs avec le lieutenant Sotov, le fusilla du regard.

— Moscou ne brûle pas, dit Abukov imperturbable, mais j'apporte de bonnes nouvelles de Tioumen.

Rassim tendit l'oreille. Les nouvelles de Tioumen l'intéressaient. Il fit un signe à Sotov pour lui faire comprendre qu'il l'avait assez vu. Jetant un regard sombre à Abukov, celui-ci quitta la pièce.

— Approchez-vous, Victor Yuvanovitch, dit Rassim en se penchant en arrière sur son siège. Que cachez-vous donc sous votre bras ?

— Un souvenir de Tioumen. Un kilo des meilleurs chocolats et une bouteille de liqueur de banane de Cuba. Pour vous, camarade commandant.

Il posa le paquet sur la petite table devant le canapé et attendit. Mais Rassim ne disait mot. Contrairement à Yachïayev, il se gardait bien de manifester sa joie ou même d'exprimer des remerciements.

Abukov s'assit et le regarda par-dessus l'échiquier.

Rassim se racla la gorge.

— On fait une partie, Victor Yuvanovitch, suppôt de Satan ?

— Pourquoi suppôt de Satan, camarade commandant ?

— Vous surgissez comme un diable de sa boîte et vous venez me corrompre. Vous savez que les douceurs sont mon point faible...

— Je le sais, reconnu honnêtement Abukov.

Avec Rassim, cela n'avait aucun sens de jouer les hypocrites.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Je vous mets mat en trois coups, Rassoul Souleïmanovitch.

— Vous êtes un jean-foutre ! Jouer aux échecs avec vous, c'est du suicide.

D'un mouvement de la main, Rassim balaya les pièces de l'échiquier.

— Alors, quelles sont les nouvelles de Tioumen ? Que chuchote-t-on sur mon camp ?

— À Tioumen, on ne connaît JaZ 451/1 que dans l'administration. Ailleurs, on n'en entend pas parler.

— Et à Sourgout...

— On y parle de la mort de Ilya Krivov. Il paraît que le lieutenant Sotov l'a abattu parce qu'il l'a surpris en compagnie d'une femme.

— Mensonges ! Tout cela n'est que mensonges ! Dans un accès de folie, Krivov a agressé le lieutenant. C'était un cas de force majeure. Nous avons des témoins : l'ingénieur Morosov et la camarade médecin-chef Tchakovskaïa.

— Si c'est ainsi, murmura Abukov. Le témoignage de Larissa Davidovna est d'un grand poids.

Il se redressa sur son siège comme s'il voulait se mettre au garde-à-vous devant Rassim. Celui-ci l'interrogea du regard.

— Regardez-moi bien, Rassoul Souleïmanovitch...

— C'est ce que je fais ! Mais vous n'êtes pas spécialement beau... Qu'y a-t-il ?

— Vous avez en face de vous le président du nouveau syndicat du Théâtre du petit matin.

— Vous avez donc réussi ! Quel dommage que vous ne soyez pas un détenu : je vous ferais balayer la cour à coups de pieds au cul. Mais je tiendrai parole, Abukov. Seulement je vous préviens, si votre damné théâtre met le bordel dans mon camp, vous aurez affaire à moi ! Topez là !

— Topons là !

Leurs mains se rejoignirent par-dessus la table. La poigne de Rassim était telle qu'Abukov eut l'impression que son sang se figeait dans ses veines. Il la secoua sous la table pour rétablir la circulation. Rassim grimaça un sourire.

— Et maintenant, ouvrez donc cette boîte de chocolats, Victor Yuvanovitch ! L'eau m'en vient à la bouche. Y a-t-il aussi du nougat à l'intérieur ?

— Nougat, pâte d'amandes et chocolat au rhum.

— Suppôt de Satan !

Le commandant suivit des yeux Abukov tandis qu'il déballait la grosse boîte. Ses yeux brillèrent à la vue des papiers dorés. Ayant soudain perdu toute leur dureté, leur expression avait quelque chose d'enfantin.

— Vous n'en aurez que deux, Victor Yuvanovitch ! Deux seulement ! Et un petit verre de liqueur de banane. Et si vous croyez que vous m'avez acheté avec ça, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, mon vieux. Je vais vous faire chasser à coups de fouet...

— Qu'il en soit fait selon votre désir, mon commandant !

Abukov lui tendit la boîte, et Rassim prit trois chocolats non enveloppés qu'il fourra en même temps dans sa bouche. Abukov n'avait jamais vu encore un visage aussi épanoui et il se demanda qui était le vrai Rassim : le militaire inflexible ou l'enfant incapable de

résister à des chocolats.

Quand il frappa à la porte, Larissa Davidovna sursauta. Ce n'était pas la manière timide de Polevoï, qui grattait plutôt comme un chien avec sa patte. Ce n'était pas non plus le coup de poing de Rassim...

Elle pressa ses mains entre ses genoux, incapable de bouger. Si c'était lui, mon Dieu, si c'était lui... ! Il lui sembla soudain que l'air dans la pièce se raréfiait.

Bien que n'y ayant pas été invité, Abukov entra, referma la porte derrière lui et resta debout à l'entrée. Tous deux se regardèrent sans un mot. Abukov se retourna de nouveau et ferma la porte à clef. La Tchakovskaïa sursauta mais quand il fut de nouveau face à elle, elle avait déjà repris son impassibilité première.

— Bien, fit Abukov en s'approchant du canapé.

La Tchakovskaïa leva la tête et le regarda. Son visage avait minci pendant cette semaine, il était devenu plus osseux, soulignant sa beauté asiatique, plus secret aussi.

— Si tu veux me battre... dit-elle d'une voix tranquille.

Même la voix était différente, plus profonde, moins légère.

— Pourquoi devrais-je te battre ? répondit Abukov en secouant la tête. Je ne battrai jamais une femme.

— Que viens-tu faire ici ? Pourquoi me tourmenter ? Je l'ai fait. Je les ai tous envoyés dans les forêts et dans les marais. Tous !

— Je sais. Et tu t'es arrangée avec Morosov pour qu'ils puissent se reposer sur le chantier. Et pour qu'ils aient des portions supplémentaires. Et je sais aussi que tu as prévenu la communauté chrétienne du camp de femmes que j'allais venir. Tu es allée sur le chantier pour demander à Morosov d'épargner les plus faibles. Et tu en as sauvé plusieurs...

— C'est faux, c'est complètement faux, fit-elle d'un ton dur.

Elle se leva, lui tourna le dos et s'approcha de la fenêtre. Mais il n'y avait rien à voir. Elle regardait au loin, les yeux perdus dans le vague.

— Je les ai chassés parce que je les déteste. Je les déteste tous !

Abukov s'approcha d'elle, tellement près qu'elle pouvait sentir son souffle sur sa nuque. Un tremblement parcourut son corps.

Abukov mit une main dans sa poche, en tira le médaillon d'or qu'il avait acheté à Tioumen et, passant sa main par-dessus son épaule, le plaça devant ses yeux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Je l'ai acheté pour toi.

— Un médaillon.

— Oui.

— On peut l'ouvrir ?

— Oui.

— Et il y a une croix dedans ! Je ne veux plus de croix !

Brusquement elle se mit à crier en serrant les poings.

— Je déteste aussi les croix !

Elle arracha le médaillon des mains d'Abukov, s'apprêtant à le jeter contre le mur – puis elle se ravisa, le prit entre ses deux mains, ouvrit le couvercle en or, vit la photo d'Abukov, ses yeux rieurs, ses lèvres qui souriaient, ce visage bien-aimé dont elle n'avait pas cessé de conserver en elle l'image... Elle pourrait le porter sur sa poitrine, il serait toujours près d'elle...

Elle ferma les yeux, se laissa aller en arrière. Il la rattrapa, referma ses bras sur elle, la tenant serrée contre lui. Elle sentit ses mains sur ses seins, son souffle dans son cou, elle en fut tout étourdie.

Ses mains portèrent le médaillon à sa bouche, elle mordit dedans. Et tandis qu'Abukov la portait vers le lit, embrassant son cou, ses tempes, son front et ses yeux, elle pleurait de bonheur et de soulagement, maintenant le médaillon serré entre ses dents. Elle ne le lâcha pas, même quand son corps éperdu de désir s'abandonna.

Plusieurs heures plus tard, Abukov, seul sur le canapé, la tête entre ses mains, gardait les yeux grands ouverts dans l'obscurité. Larissa Davidovna dormait tout près de lui, détendue.

— Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Mon Dieu, pardonne-moi. Pardonne la faiblesse d'un homme... Mais c'était si beau – si divinement beau...

Larissa Davidovna s'éveilla au milieu de la nuit et, comme si la chose avait été la plus naturelle du monde, elle chercha de sa main la présence d'Abukov. Mais la place à côté d'elle était vide. Elle le trouva dans le salon. Il était toujours assis sur le canapé, mais il s'était endormi, la tête reposant sur le dossier, les mains sur les coussins, comme s'il avait voulu se lever mais n'en avait pas trouvé la force.

Elle le regarda un instant sans rien dire. Puis lentement, délicatement, elle entoura ses épaules, le tira sur le côté, l'allongea sur le canapé, s'assit à son tour, souleva sa tête et la posa sur ses genoux. Abukov ne s'était pas réveillé. Il soupira plusieurs fois, s'étira et trouva pour sa tête la place la plus confortable.

Elle le considéra en silence, caressant son visage et sa poitrine, posant sa main sur son cœur.

« Tu es à moi, se dit-elle. Tout à moi. Personne ne viendra plus te reprendre... Ni les hommes, ni ta foi, ni la Sibérie – seule la mort le pourra. Et nous mourrons ensemble s'il le faut. Nous ne sommes plus qu'un corps, une âme, une pensée, un destin. Ô Victor Yuvanovitch, comme je t'aime... »

Au bout d'une heure, Abukov eut un sursaut, son souffle se fit plus bruyant, il ouvrit les yeux, sentit la présence de Larissa, sa main posée sur son cœur...

— Larissanka... dit-il doucement. Ô, que cette nuit ne finisse jamais...

Se soulevant, il embrassa sa poitrine, et se laissa retomber sur ses genoux, empli d'un plaisir indéfinissable.

— Cela fait combien de temps que je suis ici ?

— Les heures n'ont plus d'importance, Victorenka...

Elle embrassa sa bouche, sécha avec sa chemise de nuit fine la sueur qui perlait sur son visage et sa poitrine et soupira quand il tourna la tête pour l'embrasser.

— J'ai... J'ai failli à mon serment, murmura-t-il, et pourtant je me sens comme une alouette qui vole vers le soleil. N'est-ce pas terrible ?

— Nous n'avons rien à regretter, mon amour. Rien à regretter ! Si Dieu te maudit de m'aimer, c'est que c'est un Dieu mauvais. Il faut l'oublier.

— Ô ciel ! Ne parle pas ainsi, Larissa...

— Je me placerai en plein soleil et je le lui crierai. J'aime Victor Yuvanovitch, ton valet et ton prêtre ! Écoute-moi, Dieu : je ne regrette rien ! Si tu ne le comprends pas, détourne-toi de nous ! Nous n'avons pas besoin de toi !

Elle caressa de nouveau son visage.

— N'est-ce pas vrai que nous n'avons pas besoin de lui ?

— Je suis son serviteur et ne suis venu en Sibérie que pour le servir.

— Ne peut-on aimer comme un homme et faire son œuvre de prêtre ? Que veut dire ce serment ? Cette pratique inhumaine est l'invention des hommes, pas de Dieu.

— Il trouve son origine dans la Bible... Dans la lettre de Paul aux Corinthiens, chapitre VII, versets 32-34...

— Oublie ce passage de la Bible », dit-elle. Puis, avec un soupir, elle ajouta : « Il faut que je te dise quelque chose, Victorenka.

— Oui.

— Cela fait sept ans que je n'ai aimé personne. Sept ans... Tu es le premier depuis sept ans...

— Pourquoi me dire ça ? » demanda Abukov en attirant sa tête contre la sienne.

Ils se regardèrent, et il vit que ses yeux étaient empreints de gravité.

— Et tu seras le dernier, dit-elle lentement. Il n'y aura rien après toi. Rien que la mort. Il faut que tu le saches.

Elle dégagea sa tête de son emprise et regarda vers la fenêtre.

— Le jour se lève, Victor, ma vie ! Veux-tu partir ? Qu'une seule personne te voie, et tout le camp sera au courant. Moi, ça m'est égal. Je dirai à tous que j'aime Victor Yuvanovitch.

En quittant l'appartement de Larissa Davidovna, Abukov tomba sur le docteur Ovanessian qui quittait à l'instant une chambre de malade. Aucune équivoque n'était possible et Abukov sentit dans ses yeux noirs une cruelle déception.

— Oui, c'est ainsi, Tchouban Kasbekovitch, déclara-t-il avec calme. J'ai passé la nuit chez elle...

Il lui tendit les magazines qu'il avait rapportés pour lui de Tioumen.

— De toute façon, rien n'était possible entre nous, Tchouban Kasbekovitch. Resterons-nous quand même amis ?

Le docteur hocha la tête. Son regard triste enveloppa Abukov. C'était comme un congé, comme la fin d'un grand amour.

— Nous resterons amis, articula-t-il un peu laborieusement.

— Et vous participerez à mon théâtre ?

— Bien sûr.

— J'ai constitué un syndicat d'artistes, en ferez-vous partie ?

— C'est entendu.

Ovanessian passa sa main sur son visage.

— Comment... Comment est-ce arrivé entre Larissa et vous ?

— Le destin. Comprenez-vous, Tchouban, le destin...

— Oui. » Il mit ses mains dans les poches de sa blouse blanche. « Ce doit être divin d'aimer et d'être aimé... »

On poussait un patient dans le couloir sur un chariot.

— On m'attend dans la salle d'opération, interrompit Tchouban. À bientôt.

Abukov attendit qu'il eût disparu à l'angle du couloir pour quitter l'hôpital. Il se rendit aussitôt chez Mustaï. Celui-ci était assis près de son lit et déjeunait. Des petits pains croustillants qui venaient de la boulangerie du camp, du beurre et du jambon grillé. Pour accompagner ce repas matinal, il buvait du thé vert parfumé au miel de sapin. Il leva la tête à l'entrée d'Abukov, le regarda brièvement, s'abstint de le saluer et se remit à manger comme s'il avait été seul.

— Dieu bénisse ton repas, dit Abukov en s'asseyant sur le lit.

Mustaï fit une grimace, rota de manière provocante et avala une gorgée de thé.

— La glace est près du frigo, dit-il.

— Comment ça, la glace ?

— Pour refroidir ton ardeur...

— Tu veux mon poing dans la figure ? demanda Abukov en se levant.

— Essaye ! riposta Mustaï en mordant avec énergie dans son petit pain. Je te noie dans la prochaine bassine de limonade ! Et je vendrai ma limonade deux fois plus cher. Tout le monde en voudra une gorgée. L'affaire du siècle !

Il renifla comme un petit chien.

— Tu pues la femme. Tu pues la sueur de cette damnée Tchakovskaïa...

Abukov souleva Mustaï de sa chaise et le jeta contre le mur avec autant de facilité que s'il avait été une botte de paille. Mustaï alla s'écraser contre la paroi de bois, glissa jusqu'au sol et resta assis sur le plancher. Ses yeux étincelaient comme ceux d'un fauve prêt à bondir.

— Reste où tu es, Mustaï... prononça Abukov en respirant bruyamment. Je vais me servir de mes poings. Par Dieu, si tu te lèves, je ne réponds de rien. Veux-tu m'écouter ?

— J'aurais dû t'étrangler, déclara froidement Mustaï. Là-bas, à Tioumen. Il était si beau ton petit cou devant moi, la cordelette me brûlait les doigts. Oui, j'aurais dû le faire ! Mais ne triomphe pas, ici les traîtres ne vivent pas longtemps. Tu n'es qu'en sursis, espèce de fumier. Quand tu t'y attendras le moins, tu te retrouveras suspendu à un arbre !

— Tu ne comprends pas, Mustaï Yemilianovitch. J'aime Larissa. Toute ma vie a été transformée. Transformée d'une manière étrange...

— Je te crois ! Tu as trahi ton Christ. Et il dit que sa vie s'est transformée...

— Le dimanche, nous aurons une église et un service religieux, déclara Abukov presque avec solennité. Tu fais partie toi aussi des membres fondateurs du nouveau syndicat. Le Théâtre du petit matin. Tu es sur la liste, avec Gribov, Tchouban Kasbekovitch, Leonova et Morosov. Une association d'artistes.

— Moi ? Un artiste !

Mustaï se remit sur ses pieds. Son dos et son derrière étaient tout contusionnés. Ce n'est pas une mauviette, le Victor Yuvanovitch, dut-il reconnaître. Plutôt musclé...

— Tu as une voix bien timbrée. Et tu sais jouer de la flûte, n'est-ce pas ? Tu vas devenir un acteur de tout premier ordre.

— Moi ? Sur une scène ? Devant tout le monde ? J'en pisse dans mes pantalons... Ça sera ça, le spectacle !

Il décolla du mur mais ne fit qu'un pas en avant. Abukov se pencha en avant, prêt à foncer.

— Je ne risque pas de chanter, si tu me casses les dents ! protesta Mustaï.

— Vas-tu m'écouter ?

— Bien obligé.

— J'aime Larissa Davidovna, c'est une chose. Deuxième point : je veux faire tout mon possible pour porter secours à ceux qui en ont besoin. Je sauverai des vies si je le peux. Et nous construirons une église...

— Raconte ça à ceux que ça intéresse – moi, je suis musulman.

Quant aux autres, ils ne te croient plus. Tu m'avais dit d'organiser une réunion. Ils t'ont attendu jusqu'à minuit. Puis ils sont retournés dans le camp à travers le trou dans les barbelés... Leur prêtre les a trahis... Tandis qu'ils se les gèlent, monsieur se tape le médecin-chef...

— C'est ma faute, je le reconnais.

Abukov se rassit sur le lit de Mustai.

— Quel gentil petit prêtre tu fais, persifla Mustai. Au nom de ton Dieu, tu absous les péchés ? Tu écoutes les gens en confession, et tu leur dis : « Priez et repentez-vous, et vous serez pardonnés. » Laisse-moi rire, Victor Yuvanovitch ! Tu veux absoudre les péchés et tu baignes toi-même dans le péché ! C'est ça, ta religion ?

— Cet après-midi, nous construirons la scène », dit Abukov. Il n'avait rien à répondre au discours de Mustai. « Tu viens ? » ajouta-t-il.

— Quelle question ! Je resterai près de toi comme ta mauvaise conscience.

Il s'approcha. L'énervement des premières minutes était passé.

— Va voir Nikita Borissovitch Rakcha, et dis-lui qu'on a choisi le hall III de son atelier comme salle de spectacle.

— Il est au courant ?

— Il s'y attend. Il est déjà monté sur une scène étant jeune, il connaît la musique.

— Nikita Borissovitch ! se lamenta Mustai. Lui aussi ! Comment le monde peut-il changer avec autant de faibles d'esprit.

Abukov prit le verre de thé de Mustai, avala une gorgée, fourra une tranche de jambon cuit dans sa bouche et quitta la brasserie. Devant l'hôpital, il y avait déjà la queue. La sélection avait commencé. Assise devant une table nue, la Tchakovskaïa écoutait les doléances et décidait du destin de chacun.

Le colonel Rassim sortait de sa douche quand Abukov frappa à sa porte.

— Encore vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? Je ne suis pas encore en service.

— Avant que les brigades de travail ne se mettent en route, Colonel, j'aurais besoin de dix menuisiers au moins.

— A-t-on besoin de tant de cercueils ? demanda Rassim d'un ton bourru.

— D'ici midi, le hall numéro III sera nettoyé et nous allons commencer la construction de la scène. Camarade commandant, vous m'avez promis votre aide.

— Ah ah ! Nous y voilà ! Un kilo de chocolats et une bouteille de liqueur de banane, et vous croyez m'avoir acheté !

Rassim laissa tomber sa serviette de bain, courut nu à travers la

pièce, ses muscles nouveaux saillants comme ceux d'un aurochs, et enfila son caleçon court.

— Encore trois minutes, Victor Yuvanovitch, et je vous mets dehors à coups de pied au cul.

— Nous avons fait un pacte, Rassoul Souleïmanovitch. Il faut me laisser courir ma chance.

— Combien ? demanda brutalement Rassim.

— Quinze menuisiers seraient mieux que dix, camarade commandant. Et l'autorisation de prendre dans le camp le bois dont nous avons besoin. Et, bien sûr, les pointes, les vis, et l'outillage des ateliers.

— Vous mettez mon camp sens dessus dessous, Abukov ! Pourquoi est-ce que je vous écoute au lieu de vous botter le derrière ?

Rassim enfila son pantalon et glissa sa chemise par-dessus sa tête. Quand sa tête émergea, il dit :

— Le colonel Kabulbekov du camp de femmes m'a appelé. Vous êtes allé le voir et, depuis votre passage, le pauvre homme a perdu la raison. « Mon cher camarade, m'a-t-il dit, cette histoire de théâtre est une idée lumineuse. J'ai ici neuf actrices et six chanteuses qui veulent y participer. Des talents de premier ordre. Je leur ai fait passer une audition. Je dois vous avouer que je suis impatient de voir naître ce théâtre. » Que vouliez-vous que je réponde ? Kabulbekov souffre de sénilité précoce ! Il veut m'envoyer des femmes – dans un camp où il y a plus de mille hommes ! Ils vont en faire craquer leurs pantalons ! C'est vous qui lui avez mis ces idioties en tête ?

— J'ai seulement parlé de mon projet...

— Et Belgemir Valentinovitch, ce sclérosé, vous emboîte tout de suite le pas ! Abukov, vous êtes plus dangereux qu'un dissident. Mais il n'y a que moi pour le voir. Même Yachiayev se met à parler de mission culturelle.

Rassim endossa sa veste d'uniforme et la boutonna.

— Très bien, vous aurez les menuisiers et le matériel, dit-il en décrochant le téléphone afin de donner des ordres à l'officier de service.

Il lui réclama quinze menuisiers.

— On vous méconnaît, camarade commandant, murmura Abukov. Vous avez quand même un cœur.

— Erreur, Victor Yuvanovitch. Je me prépare seulement en prévision du jour où je vais pouvoir vous chasser à coups de fouet !

Rassim grimaça un sourire méchant et boucla son ceinturon orné d'un lourd pistolet.

On frappa de nouveau à la porte.

— Oui ! hurla Rassim.

Le lieutenant Sotov entra. Son visage était rouge d'excitation :

— Camarade commandant, il est indispensable que vous veniez à l'hôpital. La Tchakovskaïa a ordonné quatorze nouvelles immobilisations et quarante-neuf affectations au service intérieur du camp. J'ai protesté – elle a ôté une botte et me l'a jetée à la tête.

— Est-ce que tout le monde devient fou dans ce camp ? hurla Rassim en agrippant sa casquette. Abukov, vous voyez ce qui se passe quand on lâche du lest. Il ne faut pas confondre gentillesse et faiblesse. Ah, ils ne connaissent pas Rassoul Souleïmanovitch !

Il écarta Abukov de son chemin et sortit en courant de la pièce, tête baissée.

Impossible pour Abukov de savoir ce qui se passait pour l'instant à l'hôpital. Quinze détenus, d'anciens menuisiers, attendaient devant la porte du hall III. En le voyant, ils grimacèrent un sourire. Leur porte-parole, un homme sec d'un certain âge aux yeux creusés, vint à la rencontre d'Abukov, lui serra la main et déclara d'une voix qui tremblait :

— Merci, camarade. Mille mercis. Quoi que vous nous fassiez faire, ça ne peut pas être pire que dans la forêt.

— Nous allons construire une scène, fit Abukov quand tout le monde fut réuni autour de lui. Vous n'en revenez pas, hein ? Nous allons transformer le hall III en salle de théâtre. J'ai toutes les autorisations nécessaires. Vous allez construire la scène, aménager les coulisses, prévoir des décors démontables. De votre travail dépend la date à laquelle nous pourrons commencer. Plus vite la scène sera prête, et plus vite le rideau pourra se lever.

Il plongea une main dans sa poche, déplaça une grande feuille de papier et la leur tendit.

— Les plans sont déjà prêts. Vous pouvez commencer immédiatement.

— C'est comme un miracle, dit l'homme sec aux yeux creusés en saisissant la feuille dans ses mains tremblantes. Un miracle... Nous n'irons plus jamais dans la forêt ?

— Peut-être. Si nous avons un véritable théâtre, il nécessitera votre travail à temps complet.

— Et le commandant est d'accord ?

— Nous avons fait un pari. Si j'échoue, il me jette dehors à coups de fouet. C'est de vous que dépend la réussite. Alors, pour quand pouvez-vous terminer le podium ?

— Juste la scène ? Sans les côtés ?

— Oui. Juste le plancher.

— Demain soir, camarade faiseur de miracles.

— Demain, c'est dimanche, déclara Abukov en levant les yeux au ciel. Dimanche soir... C'est parfait !

Venant de l'hôpital, il entendit les hurlements de Rassim.

Jusqu'au soir, Abukov n'eut pas une minute à lui. Il était constamment en mouvement, se partageait entre les différents ateliers, se querellait avec le minuscule forgeron Sakmatov au sujet de l'épaisseur des barres de fer destinées à soutenir la scène.

— Qui sera responsable, vous ou moi, Victor Yuvanovitch, si la scène s'écroule ? s'écria le nain en sautillant autour de son enclume ; il rappelait à Abukov les nains légendaires de *L'Anneau des Nibelungen*. Combien y en aura-t-il sur scène ? Cinq, dix, douze...

— Si nous jouons Boris Godounov cent !

— Cent ? se lamenta Sakmatov en levant les bras. Vous avez calculé combien cela fait de kilos par centimètres carrés ? Il faut de sacrés étais ! Vous devez vraiment jouer Boris Godounov ? Tout mon fer va y passer !

Le chef de l'atelier automobile, Nikita Borissovitch Rakcha, se plaignit lui aussi. On l'avait offensé.

— Quelle porcherie ! s'étaient écriés les menuisiers en pénétrant dans le local qui avait été évacué entre-temps. Une scène ici ? Sur ce sol plein de graisse ?

— Ici, c'était un atelier de réparation ! avait protesté Rakcha. Vous avez déjà vu des bagnoles qui ne perdent pas d'huile ?

En dépit des petits problèmes qui surgissaient, le travail avançait. Il était étonnant de voir ce que quinze menuisiers pouvaient réaliser quand ils étaient poussés par l'espoir de ne plus jamais travailler dans les marais et dans les forêts.

Bientôt, le podium prit forme. Selon les plans d'Abukov, il faisait dix mètres de large – pratiquement d'un mur à l'autre – et sept mètres de profondeur. Une scène que plus d'un théâtre aurait pu lui envier. Sakmatov, aidé de neuf hommes, avait traîné là des barres de fer d'une épaisseur suffisante pour supporter le poids de plusieurs éléphants. À l'atelier de serrurerie, on fabriquait de grosses équerres pour assembler la structure de la scène et les montants, des rails de guidage pour le rideau et un fond de scène panoramique en arrondi.

Une trentaine d'hommes travaillèrent ainsi pendant quelques heures dans le hall numéro III et Rassim, qui était venu jeter un coup d'œil au « théâtre », ronchonna :

— C'est bon à savoir ! D'habitude, ils se traînent comme des squelettes ambulants, et tout d'un coup, ils pètent de santé. Je m'en souviendrai...

En fin d'après-midi, Abukov prit enfin le temps de respirer et se rendit chez Larissa Davidovna. Épuisé, il se laissa tomber sur le canapé. Elle l'embrassa avec tendresse et passion, et lui servit un thé très fort accompagné d'un medivnik encore chaud, ces délicieux

gâteaux au miel avec des raisins de Corinthe et des noix pilées.

— Ils travaillent comme des possédés, dit Abukov tout heureux. S'ils continuent comme ça, la scène sera prête demain soir. Nous pourrons l'utiliser.

Elle le regarda sans comprendre.

— Qui va l'utiliser ?

— La confrérie, répondit Abukov en avalant un morceau de gâteau. Tu viendras, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez toujours de moi...

Elle s'assit à côté de lui et posa sa tête sur son épaule.

— Tu es tout ce qui me reste. Ce matin, Rassim est venu mettre le nez dans mes affaires. Il veut décider seul de ceux qui sont aptes au travail. Ce sera un combat difficile, je vais me plaindre à Tioumen. Et la confrérie ? Elle ne me fait plus confiance. Je suis toute seule, Victorenka. Tu es tout mon univers, désormais...

Le soir venu, Abukov prit à l'écart le professeur Polevoï.

— La confrérie t'a attendu, fit celui-ci d'un air de reproche. Tout le monde était là, dans la menuiserie. Au péril de notre vie, tu le sais. Et tu n'es pas venu... Tu étais dans les bras de Larissa Davidovna...

— Je suis un grand pécheur, murmura Abukov en baissant la tête. Mais ce n'est pas ce que vous croyez. Je vous le prouverai bientôt. Gardez confiance.

— Larissa Davidovna n'est plus à nos côtés...

Abukov secoua la tête.

— Ne comprenez-vous pas tout ce qu'elle a fait pour vous ? Êtes-vous donc aveugles ?

— Qu'est-ce qu'une goutte d'eau sur les lèvres d'un mourant ? fit Polevoï d'un air sombre.

— Demain soir, à huit heures, coupa Abukov, nous nous rassemblons tous sur la scène. Elle est pratiquement terminée. D'ici là, j'ai besoin des noms de tous ceux qui veulent faire du théâtre. Je passerai des auditions, personne n'y trouvera rien à redire. Vous pourrez quitter vos baraquements pour la première audition si vous êtes sur la liste.

— Toute la confrérie, Victor Yuvanovitch ? demanda Polevoï d'une voix hésitante.

— Toute ! Il faudra que j'auditionne des centaines de détenus. Mais la confrérie fera de toute façon partie de la troupe.

— Je comprends... dit Polevoï. Dieu nous protège. Je vais les convoquer pour demain soir. Tu auras les noms demain matin.

Ce n'était pas un hasard si Yachïayev se trouvait justement dans la salle d'attente de l'hôpital, au moment où Abukov, épuisé, se rendait auprès de Larissa pour s'étendre un peu sur son canapé. Dans le

hall III, retentissaient toujours les scies et les coups de marteaux. Les hommes travaillaient avec entrain, encouragés par Mustaï et Gribov qui, mis de bonne humeur par les cadeaux d'Abukov, leur distribuaient discrètement du pain. Le gros Kasimir Korneïevitch avait lui aussi, finalement, manifesté son désir de participer. Tous les Russes sont comédiens, c'est connu !

— Dites-moi, mon vieux... », fit Yachïayev d'un air protecteur avec un clin d'œil. Ses petits yeux porcins brillaient de convoitise. « C'est bien vrai, ce qu'on chuchote ? Vous et Larissa Davidovna... ?

— C'est vrai », répondit calmement Abukov. Nous nous aimons.

— Félicitations ! s'écria Yachïayev en l'embrassant comme si la Tchakovskaïa avait été sa sœur. On commençait à se demander si elle était vraiment une femme. Vous êtes le Messie, mon cher. On pourra peut-être enfin avoir des conversations avec elle. Avant, elle était froide comme un glaçon. Mon cher Victor Yuvanovitch, beaucoup de choses ont changé depuis que vous êtes ici.

Il lui fit un nouveau clin d'œil complice et, se penchant en avant :

— La semaine prochaine, je vais voir Novella Dimitrovna pour lui donner la petite robe. Quand je reviendrai, si je lève la main en écartant les doigts, ça voudra dire : victoire ! On arrosera ça, camarade. Juste nous deux.

Cette nuit-là, Abukov dormit comme une souche. Le lendemain, un dimanche, ne fut ni pour lui ni pour les menuisiers un jour de repos. Dans tout le camp, dans tous les baraquements, on ne parlait que du théâtre. Les uns qualifiaient le projet d'idiot, d'autres s'enthousiasmaient. De grandes listes circulaient de bloc en bloc, où devaient s'inscrire tous ceux qui désiraient une participation active au projet : musiciens, peintres, tailleurs, acteurs, chanteurs, danseurs, électriciens... L'écrivain Miron Salomonovitch Arikin se chargeait de les faire passer dans les différents baraquements.

Vers midi, les jeux étaient faits : il y avait au camp JaZ 451/1 soixante-neuf musiciens jouant de toutes sortes d'instruments, treize acteurs, douze chanteurs, quatre danseurs, cinquante-trois électriciens ou professions assimilées, cinq tailleurs, vingt-quatre peintres, trois architectes, trois peintres de fresques et même un souffleur. Il venait du théâtre de Charkov, et avait été condamné à dix ans pour avoir distribué des tracts contre l'armement atomique.

— Presque comme le théâtre du Bolchoï, s'écria Yachïayev quand il prit connaissance des listes.

À huit heures du soir, quarante-quatre hommes attendaient, debout sur le podium. Ils s'étaient vêtus le plus proprement possible. Ils avaient brossé leurs chaussures et leurs vêtements trop larges et déguenillés, sommairement nettoyés de leurs taches. Ils étaient réunis dans le coin droit de la scène, troupeau désarmé qui ne savait

qu'une chose : leur berger les avait appelés. Qu'allait-il arriver, maintenant ?

Le cœur battant, Abukov entra dans le hall numéro III. Il portait sa chemise blanche et son costume noir et Mustai s'était écrié :

— Ça te change complètement. Quelle classe ! Ils étaient exactement comme ça à l'opéra, quand ces stupides poitrinaires chantaient dans la neige. Chapeau, monseigneur...

La Tchakovskaïa entra à son tour derrière Abukov. Elle était vêtue d'une robe de soie bleue à col fermé, très ajustée. Apparition féerique qu'on eût dit sortie d'un tableau. Mais lorsqu'elle pénétra dans la salle et s'avança vers la scène, il y eut comme un froid dans l'assistance.

Le professeur Polevoi se détacha du groupe et descendit les cinq marches du podium pour les accueillir.

— Nous sommes au complet, Victor Yuvanovitch, dit-il. Cinq de nos frères sont à l'hôpital, incapables de marcher.

Il hésita, jeta un rapide coup d'œil à la Tchakovskaïa et poursuivit plus doucement :

— Ta paroisse t'attend, petit père...

Abukov l'embrassa, le pressa contre lui et monta sur la scène. Un à un, les hommes se détachèrent du groupe. Baissant la tête, ils saisirent la main d'Abukov et l'embrassèrent.

— Mes frères, dit celui-ci lorsque le dernier des détenus eut baisé sa main, le temps du silence et des ténèbres, de la solitude et du désespoir est peut-être passé. Je suis venu pour poursuivre l'œuvre de Piotr grâce à la force que nous communique Dieu. Ceci sera notre église. Nous y prierons, nous y chanterons et nous y entendrons la parole du Seigneur. Nous baptiserons de nouveaux fidèles et nous donnerons aux mourants les derniers sacrements. Vous pourrez vous confesser et vos péchés mineurs vous seront pardonnés. Nous serons un roc dans la mer déferlante de la persécution, une lumière nous éclairera dans la souffrance et la douleur. Remercions le Seigneur pour son infinie bonté. Prions, mes frères...

Il joignit les mains, et les quarante-quatre fidèles, silhouettes décharnées aux yeux creusés, s'agenouillèrent à leur tour, joignant les mains, la tête baissée. Polevoi loucha en direction de Larissa Davidovna. Elle aussi était tombée à genoux. Elle était à côté d'Abukov, les mains jointes, les yeux fermés.

— Seigneur, dit Abukov d'une voix ferme, nous te remercions. Bénis notre confrérie et donne-nous la force d'affronter ce qui va venir. Ne nous permets pas de désespérer si nous croyons qu'il n'y a plus d'issue. Toi aussi, Jésus, à Gethsémani, tu as désespéré, et pourtant sur la croix tu as été le rédempteur de l'humanité. Donne-nous une petite parcelle de ta force et nous survivrons à la Sibérie, à cette période terrible de notre existence. Dieu du ciel, abaisse les yeux

sur nous. Nous avons besoin de toi plus que personne au monde.

Tous avaient la tête baissée, et nul ne vit entrer Yachiïayev et Rassim. Sidérés, muets d'étonnement, ils observaient ce qui se passait sur la scène, ces hommes agenouillés, la Tchakovskaïa, ses mains jointes... Rassim lui-même eut besoin de respirer deux ou trois fois avant de s'en remettre. Il donna un coup de coude à Yachiïayev. Le petit gros sursauta.

— Je rêve ? grommela Rassim. Ils s'agenouillent et ils prient, et l'autre garce avec eux ! Et Abukov qui dirige le chœur... Qu'est-ce qui se passe ici ?

Yachiïaïev rentra sa tête dans ses épaules et se dirigea en courant vers la scène. C'est alors seulement qu'Abukov se rendit compte de sa présence ; il se retourna, mais garda les mains jointes.

— Victor Yuvanovitch ! » balbutia Yachiïayev hors de lui. La sueur perlait sur son visage de crapaud. « Qu'est-ce que ça signifie ? Que faites-vous là ?

— La première répétition, répondit Abukov avec un sourire amical. C'est la première répétition, Mikola Victorovitch. Ce sont les débuts du théâtre...

— À genoux, et en prière ?

— *Boris Godounov*, camarade. Premier acte. La scène dans l'église. Dans trois semaines, nous répéterons avec la musique ! Ceci n'est qu'un premier essai. »

Yachiïayev aspira une bouffée d'air frais, se retourna vers Rassim et agita les bras.

— Ils répètent, Rassoul Souleïmanovitch. *Boris Godounov*...

— J'ai entendu, répondit Rassim d'un air pincé.

— Il n'y a rien à dire, soupira Yachiïayev. *Boris Godounov* fait partie du domaine culturel soviétique. On le joue au Bolchoï. Simplement, sans musique, ça fait un peu bizarre. Il est vrai que ce n'est que la première répétition. Dans trois semaines, camarade commandant...

Rassim hocha la tête d'un air sombre, s'appuya contre le mur et croisa les bras sur sa poitrine. Yachiïayev essuya la sueur qui coulait sur son front.

Lentement, Abukov se retourna vers ses fidèles agenouillés. Il voyait leurs corps trembler, sentait sourdre leur angoisse malgré leurs têtes baissées.

— Répétons encore une fois ce passage ! dit-il tout haut. Mettez-y davantage de ferveur, mes amis ! Vous devez vous dire : un nouveau Tsar va venir. C'est pour lui qu'il nous faut prier. Le peuple place tout son espoir en ce nouveau Tsar. Reprenons la prière. Encore une fois...

Il regarda les têtes baissées, tremblantes, et sourit :

— Dieu du ciel, entends-nous ! Donne-nous la force de te louer éternellement...

D'une voix forte, il récita la prière jusqu'au bout. Puis il passa devant chacun des hommes et les bénit. Quand il arriva devant Larissa Davidovna, il la souleva par les épaules et embrassa son front mouillé de sueur.

Elle était plantée, la croix en Sibérie. Sous les yeux de Rassim et Yachiïayev. Le commandant alla même jusqu'à murmurer à son compagnon :

— Très impressionnant. Ce garçon est doué. Il me tarde de voir ce que va donner leur spectacle. Même les stupidités les plus folles peuvent être intéressantes.

Il quitta le hall ; Yachiïayev hésita un instant, jeta un dernier regard à la scène et, avec un hochement de tête, quitta l'endroit à son tour.

Avec un profond soupir, Polevoï s'effondra contre le physicien Lubnovitz. Ses jambes ne le portaient plus.

— Dieu était réellement avec nous, murmura-t-il tandis que les autres le soutenaient. Comme notre fin était proche...

CHAPITRE X

DÉSORMAIS, DANS LE

camp, tout le monde était au courant de la liaison d'Abukov et de Larissa Davidovna. Les sentinelles s'adressaient des clins d'œil, des plaisanteries circulaient dans le cercle des officiers, et Tchouban Kasbekovitch, quant à lui, affichait une mine de martyr qui en disait long sur sa frustration.

La plupart des détenus ayant participé à la « répétition » étaient rentrés à l'intérieur du camp. Le professeur Polevoï, qui dormait à l'hôpital, aidait Abukov à ranger l'autel, un autel constitué d'une caisse en bois.

— J'ai encore une question, dit-il, hésitant.

— Je la connais, Georgi Vadimovitch.

Abukov posa la caisse dans un coin de la scène. Il avait parfaitement saisi les sous-entendus contenus dans les regards de ses fidèles.

— Larissa Davidovna... articula Polevoï, un peu gêné. C'est ta vie, petit père. Qui a le droit d'y fourrer son nez ? Ce n'est pas nous qui allons t'accuser, tu es un homme parmi les hommes. Mais qu'en pense le Seigneur ? Tu es prêtre. Tes mains sur son corps, n'est-ce pas une blessure dans ta conscience ? Peux-tu le supporter, Victor Yuvanovitch ?

— Je l'aime, repartit Abukov en s'asseyant sur la caisse qui avait servi d'autel. Je me suis débattu de longues nuits durant, un débat avec Dieu...

— Et qu'en est-il résulté ?

— Un armistice, en quelque sorte.

Abukov regarda le grand hall vide. À l'autre extrémité, neuf menuisiers travaillaient toujours, sciant les poutres destinées à renforcer la structure de la scène. Le petit forgeron Sakmatov était là, lui aussi. Il avait apporté les équerres en fer pour les entretoises.

Le directeur de l'atelier automobile, Rakcha, attendait Abukov près de la porte. Il avait déniché un moteur. Une mécanique antédiluvienne qu'il voulait remettre en état de marche afin de commander le mouvement du rideau sur la scène. Le seul ennui, c'est que ce moteur faisait un boucan d'enfer.

— Que se passera-t-il, si Larissa est mutée ? demanda Polevoï. Partiras-tu aussi ? Nous laisseras-tu seuls ?

— Non ! répondit Abukov. Jamais, mon frère ! Je resterai près de vous tant que des hommes dans ce camp auront besoin de Dieu.

— En as-tu déjà parlé à Larissa ?

Abukov secoua la tête.

— Je crois qu'elle le sait...

— Je n'en suis pas sûr, murmura Polevoï. Ne sacrifie pas ta foi à l'amour d'une femme, petit père...

Il donna une bourrade à Abukov, le regarda longuement, et sans un mot quitta la scène.

Abukov marcha dans la nuit chaude et claire. Les projecteurs balayaient le camp. Dans les miradors, les sentinelles veillaient derrière leurs mitrailleuses.

Les fenêtres de l'appartement de Larissa Davidovna étaient éclairées. Elle l'attendait. À pas lents, il se dirigea vers l'hôpital.

Le lundi matin, il reprit le volant. Épuisé par une nuit pratiquement sans sommeil, il salua Gribov, Nina Pavlovna, Mustaï et Rakcha. Les premiers poids lourds de la brigade de transport étaient déjà partis. Ils devaient faire un détour pour embarquer, sur le chantier de Morosov, trente travailleurs spécialisés devant aller consulter un médecin à Sourgout ou à Tioumen.

Les adieux avec Larissa avaient été brefs. Ils s'étaient embrassés, et la Tchakovskaïa avait aussitôt disparu dans l'ambulance pour procéder à la sélection du matin. Rassim lui aussi était déjà debout, craignant que trop de détenus soient portés malades ; il tenait à assister aux examens. Yachïayev, lui, était dans tous ses états. Il intercepta Abukov alors qu'il se dirigeait vers son camion.

— Demain matin, je vais voir Novella Dimitrovna, dit-il en clignant de l'œil. Je lui porterai la petite robe.

— Bonne chance, camarade, répondit Abukov.

— J'ai encore un service à vous demander, mon cher Victor Yuvanovitch.

— Dépêchez-vous, je dois partir !

— Pouvez-vous me procurer à Tioumen un bracelet en or ?

— Je vais essayer, camarade. À quel prix ?

— Peu importe. Quelque chose de spécial. Novella en vaut la peine.

L'entrevue avec le commandant Rassim avait été houleuse. Il avait refusé catégoriquement de signer une liste sur laquelle Abukov avait inscrit tout ce qu'il jugeait nécessaire pour le théâtre. Rassim avait parcouru les dix rubriques et jeté la feuille aux pieds d'Abukov.

— Vous ne réussirez pas à me faire passer pour un pantin ! s'était-il écrié. Du tissu, des galons, de la toile de jute, du carton, de la peinture ? Quoi encore ? Dix violons, trois altos, trois violoncelles, deux contrebasses, quatre trompettes, trois trombones, trois flûtes,

deux clarinettes, deux hautbois, deux trompes de chasse... Venez avec moi, Abukov, que je vous mette sous une douche glacée !

— Mais vous n'avez rien à payer, camarade colonel, juste à certifier que nous avons bien besoin de tout cela.

— Je ne signerai rien ! hurla Rassim. Je n'ai pas envie de me rendre ridicule !

— Sans instruments, pas de musique, camarade...

— Disparaissez avec votre liste, Abukov ! Ou je la jette moi-même aux chiottes.

Abukov avait ramassé la feuille et l'avait fourrée dans sa poche.

— Cela va beaucoup nous retarder. Comment vais-je expliquer au camarade responsable culturel que vous ne voulez plus du théâtre ? Tiens, va-t-il dire, le camarade Rassim ne croit plus en la culture comme instrument de progrès ? Oui, c'est sûrement ce qu'il va dire. Amusez-vous bien, camarade Colonel !

Hors de lui, Rassim avait rageusement attaché son ceinturon et s'était précipité vers l'hôpital.

Lorsqu'Abukov s'approcha du camion n° 11, Mustaï lui ouvrit la portière.

— Quand reviens-tu ? demanda-t-il.

— Il n'y a que Smerdov qui le sache, à Sourgout. Votre dépôt est plein.

Il se pencha à l'oreille de Mustaï et murmura :

— Tout a été réparti ?

— Oui, la viande, les poulets, la graisse, la confiture, le sucre, le gruau, la farine, les œufs et les nouilles. Tout a été transporté de nuit.

Mustaï eut un large sourire.

— Le général a tout de suite mangé sa part – deux œufs, crac, cul sec. Deux cuillères de confiture. Il voulait avaler la viande toute crue, mais l'écrivain Arikin lui a botté le derrière. Il faut qu'il soit très prudent, il y a des traîtres partout. Yachaïayev a promis une récompense à qui lui donnerait des renseignements...

Il embrassa Abukov sur les deux joues.

— Sois prudent, Victor Yuvanovitch. Et ne va pas t'imaginer que Yachaïayev te protège parce que tu lui apportes du rôti et d'autres belles choses. À la première occasion, il est capable de te pendre à l'arbre le plus proche. C'est comme chez les loups : s'il y a un blessé ou un malade, la meute le dévore. Allez, l'ami, bon voyage ! ajouta-t-il en lui tapant sur l'épaule. Ce sera dur sans Larissa ?

— Oui... je crois...

— Un homme en Sibérie doit avoir deux amies, reprit Mustaï d'un ton presque solennel. Une fille et une bouteille de vodka...

Il referma la portière derrière Abukov, lui fit un dernier signe à travers la vitre et activa ses jambes torves en direction de la brasserie.

Abukov fit hurler le moteur, enleva le frein, accéléra. Au moment de quitter le camp, il jeta un dernier regard à l'hôpital.

Avant toute chose, il fallait rendre visite au camarade responsable culturel. Sans subvention, rien n'était possible. Et sans ticket non plus. Vouloir acheter au marché une simple pomme de terre avec de l'argent liquide pouvait provoquer une véritable révolution ! Et Abukov était là, sans un kopeck, avec une liste qui représentait quelque mille roubles d'achats en perspective.

— Notre génie du théâtre ! dit le responsable culturel d'un ton joyeux quand Abukov fut introduit auprès de lui sans même avoir dû attendre. Rassim ne vous a donc pas assommé. C'est un progrès ! Quoi de neuf, Victor Yuvanovitch ?

Abukov lui tendit la longue liste et attendit que le distingué responsable l'eût parcourue.

— Impressionnant, dit finalement ce dernier.

— C'est l'équipement de base. Nous nous débrouillerons nous-mêmes pour le bois, les clous, les câbles, les ampoules, le fer et autres matériels techniques. Le camp de femmes de Tetu-Marmontoyaï nous fournira le tissu. Des chutes de la grande fabrique de vêtements et de la laverie. On pourrait aussi y teindre les étoffes.

— Impressionnant ! répéta le responsable culturel. Bonne chance.

Abukov se pencha légèrement en avant.

— Ce qui nous manque de toute urgence se trouve sur cette liste.

— J'avais compris.

— Pouvez-vous m'aider, camarade ?

— Moi ? Victor Yuvanovitch, serais-je le fournisseur du théâtre Bolchoï ? Vous avez l'autorisation de fonder un théâtre dans un camp de détenus. Vous avez à cet effet créé un syndicat d'artistes et nous observons votre intéressant projet avec bienveillance. Que voulez-vous de plus ?

— Des roubles, camarade.

— Le financement est l'affaire du syndicat.

Le responsable culturel se pencha en arrière sur sa chaise. Le soleil faisait briller sa chemise blanche.

— Nous allouons des subventions, des primes d'encouragement, dans certains cas exceptionnels, des crédits sans intérêt – nous sommes un État conscient de l'importance de la culture – mais davantage, mon cher...

— Combien ? demanda Abukov d'une voix placide.

— En regardant votre liste, les bras m'en tombent. Je n'ai jamais pensé que vous aviez l'ambition de monter à Sourgout un grand opéra. Victor Yuvanovitch, il y a des pièces de théâtre jouées par deux personnages qui obtiennent d'énormes succès. J'ai même vu *Faust* joué

par cinq personnes devant un public enthousiaste. Une suggestion, Abukov : commencez donc par monter seul en scène, récitez des poèmes, interprétez des monologues. Ou faites du mime, comme Marcel Marceau. Il compose tout un opéra à lui tout seul ! Voilà de l'art ! Tout le monde peut commencer avec un simple sac de roubles...

Au bout de deux heures de discussion acharnée, Abukov obtint finalement six bons d'achat pour du tissu, deux violons, une flûte, une trompette et un accordéon. Le responsable culturel lui accorda même un crédit de trois cents roubles en liquide.

C'était plus qu'Abukov n'en avait espéré. Mais une surprise l'attendait. Il allait découvrir à quel point était grande la méfiance que manifestaient les vendeurs à l'égard des bons de paiement.

Quand Abukov pénétra dans le premier magasin de musique venu, et qu'il se mit en quête de deux violons de qualité, il fut accueilli à bras ouverts. Mais l'attitude du vendeur changea du tout au tout dès qu'il montra ses bons d'achat.

— Camarade », dit le gérant du magasin – il avait le genre artiste, avec des cheveux longs, très noirs – « ce sont les violons les plus chers du magasin ! Je vais avoir des problèmes quand j'enverrai la facture. Aucun employé de l'administration ne comprendra pourquoi on doit jouer sur un violon de deux cents roubles quand on en trouve pour cinquante roubles. Et vous voulez emporter deux violons de sept cents roubles ! Quand je me présenterai avec les bons d'achat, on va me jeter à la porte. Remettez ces violons à leur place, s'il vous plaît !

— C'est une question de sonorité, camarade », fit Abukov.

— Non, c'est une question d'argent ! s'écria le vendeur en roulant de gros yeux. Si vous payez en liquide, c'est différent : j'ai même un violon de quinze cents roubles dans l'arrière-boutique. Mais contre des bons d'achat ? Ce ne sont pas les jurons des fonctionnaires de l'administration qui vont me faire vivre ! Faisons une chose : j'ai là de merveilleux violons pour soixante-quinze roubles. On dirait des Stradivarius. Vous voulez les essayer ? Allez-y !

Abukov, après deux heures de négociation, réussit à décider le vendeur à lui laisser deux violons de cent roubles.

— Camarade, je viens d'un camp. J'ai besoin de ces instruments pour l'orchestre du camp.

Le vendeur essuya la sueur de son front et fit entendre un gémissement sourd.

— Mais de quel camp ?

Il fallut longtemps avant qu'ils se mettent d'accord.

— Ça va être une de ces bagarres avec l'administration, murmura le vendeur avec un soupir. J'en ai pour jusqu'à l'hiver avec beaucoup de chance ! Camarade, je ne prends tes bons que parce que c'est pour un camp de travail !

Abukov acheta également contre espèces sonnantes et trébuchantes quelques partitions. La question se posait de savoir quelle possibilité pouvait offrir un nouveau théâtre.

Le vendeur n'avait que deux partitions complètes, dont il était particulièrement fier : *Le Lac des cygnes* de Tchaïkovski et *La Veuve joyeuse* de Franz Lehar.

— J'achète *La Veuve*, décida Abukov. Et les extraits pour piano de *Tannhäuser* et *Lohengrin* de Wagner. Les chanteurs écriront eux-mêmes leurs partitions... Tout est possible quand on veut faire de la musique.

— Vous voulez jouer *Tannhäuser* dans un camp ? demanda le vendeur en fixant Abukov d'un air hébété.

— En partie.

— Avec deux violons, une trompette, un accordéon – *Tannhäuser* !

— Et une grosse caisse et des tambours faits de récipients en fer-blanc, des flûtes taillées dans des roseaux...

— Wagner va se retourner dans sa tombe !

— Oui, pour remercier le ciel...

Abukov régla les partitions, se fit faire un gros paquet avec tous les instruments, le chargea sur son épaule et prit la direction du foyer. Il utilisa l'après-midi à flâner dans les librairies où il acheta les textes de plusieurs pièces de théâtre connues.

Après avoir négocié avec acharnement l'achat de quelques pièces de tissu, c'est chargé comme un âne qu'il reprit l'avion pour Sourgout. Un camion l'emmena de l'aéroport en ville et le déposa avec ses trésors dans la cour du dépôt central.

Au bureau, Smerdov le reçut avec des yeux remplis d'inquiétude.

— J'ai pensé à vos petites bottes, Lev Constantinovitch ! s'écria Abukov sur le pas de la porte. C'est étonnant tout ce qu'on peut trouver à Tioumen.

— Tu vas t'étonner encore davantage, fit Smerdov d'un air sombre. Et si tu fais dans tes pantalons, personne ne t'en voudra : on a reçu un appel hier soir de Mustai Yemilianovitch. Au camp 451/1, l'enfer s'est déchaîné.

— La... La Tchakovskaïa ? balbutia Abukov.

— Si ce n'était que ça ! Il y a un fumier qui a dit à Yachiayev qu'on faisait griller secrètement dans le camp des poulets, de la viande et des œufs. La preuve est sur le bureau de Yachiayev. Une aile de poulet bien croustillante. Mustai s'en étouffait en parlant.

— Et... Et qu'est-il arrivé ? demanda Abukov.

— C'est la panique. Interrogatoires. Passages à tabac. Oui... murmura Smerdov en jetant vers Abukov un regard empreint de tristesse... Il paraît qu'on a parlé de toi. Victor Yuvanovitch, je ne sais pas comment tout cela va finir !

Que s'était-il passé au camp ?

Yachaiyev était occupé à envelopper dans un papier de couleur la robe qu'il destinait à la jolie Novella Dimitrovna quand on avait frappé à sa porte. Le détenu Chimanskov s'était glissé dans la pièce. C'était un garçon qui avait dérobé un transport de munitions à l'armée rouge pour le vendre ensuite, avec toutes les armes, aux Mongols. Il était depuis quelque temps dans le camp l'indicateur de Yachaiyev. Il avait tenu sa langue lors du premier incident – le détenu découvert mort avec un os de poulet dans la gorge – car il avait eu, lui aussi, sa part de la distribution.

Mais les choses avaient changé. Lors de la nouvelle distribution, on l'avait oublié. C'était le chirurgien Vladimir Fomin qui s'était chargé cette fois de la répartition des provisions détournées, et ce fut une grosse erreur de sa part d'avoir oublié – volontairement ou non – l'espion de Yachaiyev.

Deux jours durant, Chimanskov s'était demandé ce qui était préférable : se taire et peut-être recevoir de nouveau dans quatre semaines une ration supplémentaire – ou tout raconter à Yachaiyev dans l'espoir d'obtenir une réduction de peine. Yachaiyev avait promis cette récompense, mais tiendrait-il parole ? Trois espions lui ayant, au cours des années passées, dans des situations similaires, fait confiance n'avaient pas eu l'occasion de récolter le fruit de leur trahison : l'un avait été étranglé par des inconnus ; le second avait été découvert noyé dans la fosse d'aisance ; le troisième avait péri écrasé par un arbre abattu, ce qui n'aurait eu, en soi, rien d'extraordinaire si quelqu'un ne l'avait, auparavant, ficelé au tronc.

Après de longues hésitations, Chimanskov prit sa décision. Il appartenait au service intérieur du camp, et il put donc pénétrer sans attirer l'attention à l'intérieur du PC, un balai à la main. Il entra dans ses fonctions de balayer le corridor et de nettoyer les toilettes des officiers. Il salua le commissaire avec un sourire embarrassé.

— Crache le morceau, Lev Porfiriovitch ! grogna Yachaiyev en repoussant sur le côté de son bureau le paquet destiné à Novella. Qu'est-ce que tu as reniflé ?

Chimanskov plongeait la main dans la poche de son pantalon, en retira une aile de poulet et la posa sans un mot sur le bureau de Yachaiyev. C'était l'aboutissement d'un long combat intérieur. Pendant des heures, il avait hésité : est-ce que je la donne, ou est-ce que je la mange ? L'espoir d'un geste de clémence de la part du KGB l'avait emporté.

— Ah ah ! proféra Yachaiyev en considérant l'aile de poulet sans la toucher. Tiens, tiens ! D'où ça vient ?

— Bloc III, camarade commissaire... Je pensais, dans l'intérêt de la vérité et de la lutte contre la corruption...

Chimanskov avala sa salive. « Crétin, se dit-il. J'aurais dû la manger. Qu'est-ce que j'aurai maintenant ? Une réduction de peine ? Pas sûr... »

Yachiaïev considéra Chimanskov avec un regard méprisant. Un traître est un instrument utile, mais humainement parlant, c'est un tas d'ordures.

— Il y a donc une source miraculeuse d'où jaillit de la nourriture ? demanda-t-il en s'asseyant sur sa chaise.

— Oui, camarade commissaire.

— Des poulets ?

— Et du goulasch, des œufs, de la confiture, du gruau, de la farine, du sucre, du beurre, de la graisse, des biscuits, du chocolat...

— Qui ?

— Je ne sais pas.

— Qui ?!! hurla Yachiaïev, le visage soudain rouge comme une tomate. Il pressentait que le même cinéma allait recommencer. Comme une semaine auparavant. Des soupçons, pas de preuve. Un morceau de poulet, et personne à qui il appartenait.

— Je n'ai rien vu, balbutia Chimanskov. Je ne sais pas qui a apporté les poulets. On les a répartis. Il y en avait pour cinquante-quatre hommes.

— Cinquante-quatre ! s'exclama Yachiaïev, incrédule. Cinquante-quatre. » C'était inimaginable. Yachiaïev fit un signe de la main. « Approche... et dis-moi tout.

— C'est tout », répondit Chimanskov.

— Des noms... grommela méchamment Yachiaïev. Des noms...

— Je me souviens, camarade commissaire, que vous m'avez dit que ma peine pourrait peut-être être réduite en cas de bonne conduite.

— Des noms, espèce de porc ! hurla Yachiaïev.

Chimanskov sursauta, se traita intérieurement d'idiot et se jura de ne plus jamais faire confiance à Yachiaïev, ni à ses semblables.

— J'ai seulement vu qui répartissait les rations...

— Les noms !!!

— Le chirurgien Vladimir Fomin. Et le physicien Aaron Petrovitch Lubnovitz. Il contrôlait. Le général Tkachev cochait les listes...

— Cette sacrée bande d'intellectuels ! grogna Yachiaïev. Lev Porfiriovitch ? C'était une communication intéressante.

— Est-ce que je peux espérer...

— Dehors ! Tire-toi !

Yachiaïev tordit la bouche comme si, brusquement, il éprouvait un malaise.

— Va dans la cuisine, salue bien Nina Pavlovna de ma part, et fais-toi donner un morceau de rôti et un gros pudding sur l'ordinaire des officiers.

Il fit un signe comme pour chasser un insecte. Chimanskov eut l'intelligence de ne pas aggraver la mauvaise humeur de Yachïayev. Il disparut.

Il eut aussi l'intelligence de ne pas aller chercher sa portion spéciale aux cuisines. Neuf camarades du bloc III y travaillaient à l'épluchage des patates, au nettoyage des légumes et donnaient un coup de main à la cuisinière en chef. S'il s'était présenté de la part de Yachïayev pour demander une ration supplémentaire, tout le monde aurait compris qu'il y avait anguille sous roche. Le soir même, il aurait été interrogé par le tribunal du bloc : « Comment as-tu obtenu de la viande et du pudding ! »

Le cœur battant, il attendit la catastrophe qui allait forcément s'abattre sur le baraquement III.

Mais Yachïayev resta étonnamment calme. Pas de razzia dans le camp, pas d'interrogatoire. Le camarade commissaire ne se fit même pas voir. Chimanskov commença à se sentir mal à l'aise et se maudit d'avoir trahi.

Le soir venu, après le retour au camp des brigades de travail et quand tout le monde eut fini de manger, Yachïayev convoqua le chirurgien Fomin. Sans tambour ni trompette, apparemment une convocation de routine. Chimanskov, qui était assis à l'une des longues tables de bois au milieu du baraquement et jouait aux cartes, ne leva même pas la tête ; mais son cœur se mit à battre sauvagement. Le mécanisme de répression était en marche.

Yachïayev reçut Fomin avec une politesse affectée. Il lui montra une chaise devant son bureau :

— Je vous en prie, asseyez-vous, Vladimir Sergievitch, dit-il en lui tendant un paquet de papirossi.

Cette formule de politesse inhabituelle était un signal de danger et Fomin prit place en tremblant, serrant ses mains décharnées entre ses genoux. Ce qu'il ne pouvait voir, c'était le tiroir ouvert à côté de Yachïayev. À l'intérieur, posé sur un morceau de papier, il y avait l'aile de poulet rôti.

— Comment vous sentez-vous, Fomin ? demanda Yachïayev. Il ressemblait à un gros poisson à qui l'on aurait enfilé un costume de soirée.

— C'est ma quatrième année dans le camp, répondit prudemment Fomin.

— Y a-t-il encore un peu de force en vous ?

— Suffisamment pour creuser les fossés de drainage dans les marais.

— En auriez-vous assez pour vivre quelque temps dans l'obscurité avec un litre d'eau chaude par jour comme seule nourriture ?

— Je ne vous comprends pas, camarade Yachïayev, balbutia Fomin.

Il se sentait soudain glacé.

— Nous allons très vite nous comprendre, Vladimir Sergievitch, tonna Yachiïayev en posant sa main à l'intérieur du tiroir et en fusillant Fomin du regard. Regardez donc ça ! Je crois que nous allons tout de suite nous comprendre.

Il leva le bras, montra ce qu'il tenait dans la main et posa l'aile de poulet sur la table à côté des papirossi. Puis il se laissa aller avec volupté en arrière sur sa chaise. Le visage de Fomin était resté impénétrable, comme s'il avait eu devant lui un objet totalement étranger, inexplicable.

— Avez-vous une idée de ce que ça peut être, mon cher camarade chirurgien ? demanda Yachiïayev en détachant les mots. Vous qui avez opéré des cerveaux, vous êtes évidemment capable de découper un petit poulet. Un physicien pèse ensuite les portions et un général coche la liste ! Est-ce bien ainsi, Vladimir Sergievitch !

— Si vous le dites, c'est que vous devez avoir vos informations ! répondit Fomin d'un ton neutre. Comment pourrais-je vous répondre ?

Yachiïayev eut un sourire cruel.

— Supposons que je vous prescrive une petite cure de repos dans mon yachtchik. Pour une durée indéterminée. Jusqu'à ce que la mémoire vous revienne. Nous comprenons-nous bien ?

Fomin hocha la tête sans un mot. Il était transi de peur. Le caisson de Yachiïayev, cette petite bâtisse près de la palissade, devant la porte du camp, construite en planches, avec un toit de tôles sans fenêtre, à même le sol, sans aucune possibilité de s'asseoir et si étroite que l'on ne pouvait que s'accroupir sur le sol nu arrosé au printemps et en automne par la neige fondue et les eaux de pluie. L'hiver, le sol était gelé. En été, la chaleur du soleil transformait le toit de tôles en une véritable poêle à frire. En ce moment, en plein été, le thermomètre affichait trente-sept degrés. Trois jours dans ce minuscule caisson avec de l'eau tiède pour seule nourriture, c'était véritablement l'enfer. Et Yachiïayev avait parlé de « durée indéterminée ».

— La mémoire vous revient-elle, mon cher Vladimir Sergievitch ? demanda Yachiïayev d'une voix onctueuse. Croyez-vous que ces petits poulets franchissent d'eux-mêmes la palissade, en rang par deux, comme à la parade ? Et les œufs, roulent-ils tout seuls ?

Fomin se leva de sa chaise et raidit le dos. Derrière Yachiïayev, suspendue au mur à côté d'un tableau de Lénine, on voyait une photo de la Moskova avec ses ponts ; à l'arrière-plan, le Kremlin. Une belle photo. « Moscou, ville merveilleuse, se dit Fomin ; je ne la reverrai jamais. Le caisson de Yachiïayev, c'est la fin. »

— Je suis entre vos mains, camarade ! articula-t-il d'une voix rauque.

— Entièrement ! fit Yachiïayev en hochant plusieurs fois la tête.

Encore une question : c'est bien une aile de poulet rôti, n'est-ce pas ?

— On ne peut pas dire le contraire.

— Et personne ne sait comment elle est entrée au bloc III ?

— Demandez-le à celui qui l'a trouvée.

— C'est déjà fait. Cinquante-quatre hommes se sont empiffrés. Cinquante-quatre ! Si chacun n'a reçu que cent grammes, ça fait cinq mille quatre cents grammes, et personne n'a vu cette montagne ? Personne ? Fomin, pour quoi me prenez-vous ?

« Quel est le porc qui nous a trahis ? se demanda Fomin. Yachiäyev sait tout. Combien nous sommes, qui fait la répartition. Bon Dieu, qui nous a trahis ? Tous dans le bloc III en ont pourtant profité. »

— Vous ne dites rien, Fomin ? demanda Yachiäyev, la voix tremblant de fureur.

— Que pourrais-je dire de plus, camarade commissaire ?

— C'est grave, ces trous de mémoire, et comme par hasard chez des gens intelligents !

Yachiäyev se leva, fit le tour du bureau et se planta devant Fomin.

— Vous ne vous souvenez de rien ?

— De rien, camarade.

— Alors, commençons la thérapie.

Il enfila son uniforme, se dirigea vers la porte, et l'ouvrit d'un coup de pied. Fomin le suivit sans un mot, marcha avec lui en direction du camp, attendit que Yachiäyev ait ouvert avec sa clef la porte du yachtchik et, sans hésiter, entra dans la chambre de torture, s'appuya à la paroi de planches et tourna son visage maigre vers Yachiäyev.

— Je regrette, dit Yachiäyev.

— Ne vous donnez pas cette peine, camarade !

Le commissaire referma la porte d'un coup de pied, tourna la clef dans la serrure et revint au PC. Il décrocha le téléphone, échangea quelques mots avec la sentinelle, et se carra sur sa chaise. Dix minutes plus tard, quatre soldats amenaient le général Tkachev et le physicien Lubnovitz.

La première chose qu'ils aperçurent en entrant, ce fut l'aile de poulet trônant sur le bureau de Yachiäyev. Tkachev, qui était encore faible sur ses jambes, se laissa tomber sur la chaise libre. L'un des soldats l'arracha à son siège et jeta celui-ci contre le mur. Yachiäyev, avec un hochement de tête complice, attendit que les sentinelles eussent quitté la pièce et considéra avec intérêt le général qui s'appuyait sur son camarade.

— Avez-vous bien digéré ? demanda-t-il avec un rire gras. Qu'avez-vous à dire ?

Les deux hommes restèrent muets. Ils se contentèrent de baisser la tête quand ils apprirent que Fomin était déjà à l'intérieur du caisson.

— Messieurs, reprit Yachiäyev, croyez-vous que quelques poulets

valent qu'on leur sacrifie ses dernières forces ? Qui fait entrer les marchandises dans le camp ?

Tard dans la soirée, le général et le physicien furent fouettés jusqu'à en perdre conscience. Puis on les traîna dans leur baraquement et Yachiïayev se rendit enfin chez Rassim pour délibérer de la conduite à tenir.

Rassoul Souleïmanovitch, assis sur son lit, mangeait les derniers chocolats qu'Abukov lui avait apportés de Tioumen quand Yachiïayev frappa à la porte.

— Non ! Je dors ! hurla-t-il. Mais Yachiïayev entra quand même et fit un signe de la main pour couper court aux jurons que le commandant s'apprêtait à lui asséner.

— Le chirurgien Fomin est dans le caisson, dit-il sans préambule. Le général et le physicien Lubnovitz respirent encore, mais je ne sais pas pour combien de temps. Je vous en prie, mon cher Rassoul Souleïmanovitch, pas d'affolement, pas de nouvelle épreuve de force. Nous n'obtiendrons rien de cette façon. La peur qui s'infiltré, voilà notre meilleure alliée.

— Un nouveau meurtre ? grogna Rassim en jetant la boîte de chocolats à terre. C'est un été chargé !

— Non, pas de mort, répondit Yachiïayev en s'asseyant à côté du lit. Mais dans le bloc III, on mange comme dans un hôtel trois étoiles. La nourriture y entre comme par magie.

— Encore des poulets ? hurla Rassim. Comme la première fois !

— Et de la graisse, du goulasch, du beurre, des œufs, du chocolat — la liste est longue. Et bien sûr, les têtes pensantes ne disent rien.

— Nous allons opérer tout à fait discrètement, grinça Rassim en se levant de son nid. Il était nu, mais avec Yachiïayev, cela n'avait pas d'importance. Tout à fait discrètement, mon cher ! Vous allez être étonné, Mikola Victorovitch, de la délicatesse dont je peux faire preuve !

Cette nuit-là, le baraquement II fut mis sens dessus dessous. Trente soldats lacérèrent les couches des détenus, éventrant les matelas, cassant le plancher, fouillant les moindres recoins. Rassim et deux sous-lieutenants interrogèrent dans la laverie chacun des hommes séparément, les bourrant de coups de pied, les frappant, les menaçant de les exécuter pour atteinte au moral des travailleurs ; Rassim, hurlant à en perdre la voix, envoya au sol vingt-neuf détenus.

Le succès de l'opération fut mince. On trouva quelques os de poulet, un mouchoir taché de confiture et un gobelet de plastique qui sentait la graisse. Ce fut tout, mais cela suffit à prouver qu'on avait mangé des choses interdites à l'intérieur du bloc III.

Le suivant, sur la liste des persécutés, fut Gribov. Le gros magasinier dans son pyjama rayé profita d'une interruption dans le

discours de Rassim pour hurler à son tour :

— On m'accuse ? Moi ? Des poulets qui disparaîtraient de mon dépôt ? Ah, si je n'étais pas aussi fort, j'en tomberais dans les pommes. Moi dont la correction est connue jusqu'à l'entrepôt central de Perm. Tout est écrit ! Tenez, regardez les listes, camarade commandant : Entrées-sorties. Tout est signé. Comparez ! Les portes sont ouvertes. Il ne manque pas un gramme de farine. Pas une nouille. Tout est dans le livre. Signé par les cuisines. Ici ! Liste de transport de Sourgout. Comparez avec l'état des stocks ! S'il manque un seul poulet, je veux bien aller dans le caisson !

— Trop tard, il est occupé ! répondit Yachiïayev en grimaçant un sourire.

— Mais j'en ferai construire dix autres ! s'écria Rassim. Gribov ! Cinquante-quatre hommes ont mangé de manière illégale ! D'où vient la marchandise ?

— Je ne suis pas devin, répondit Gribov en tremblant comme une montagne agitée par une éruption volcanique. Demandez à ceux qui se sont empiffrés. Mes listes sont en ordre. Je vous en prie, les portes sont ouvertes. J'insiste pour que vous contrôliez !

Rassim renonça à fouiller le grand dépôt. Il prit le paquet de feuilles des mains de Gribov, y jeta un coup d'œil rapide et éparpilla les listes dans la pièce.

— Il y a quelqu'un qui joue au chat et à la souris avec nous, dit-il plus tard à Yachiïayev alors qu'ils étaient assis dans son bureau. Ça me rend malade. D'où vient la marchandise ? Les listes de Gribov sont en ordre, j'en suis sûr. Et pourtant : des poulets, de la graisse, du beurre... Il ne manque rien au dépôt. Ça ne peut pas sortir des cuisines, la Ivanovna les garde comme une panthère. Mikola Victorovitch, je vais clouer au mur Fomin et le général jusqu'à ce qu'ils parlent.

— Qui a donc signé les listes de transport ? demanda Yachiïayev. Si la fuite venait de là...

— Non. Impossible...

Rassim fit saillir les muscles de ses joues.

— Toutes les listes sont signées par Abukov.

— Abukov ! murmura Yachiïayev en respirant profondément. C'est absurde. Victor Yuvanovitch est un camarade au-dessus de tout soupçon.

— Oui...

Les doigts tremblant d'énervement, Rassim alluma une papirossi.

— Abukov est bien le dernier que je soupçonnerais...

Pourtant, en cet instant, le nom d'Abukov avait été prononcé.

CHAPITRE XI

TORSE NU DEVANT SON

lavabo, le commandant Rassim massait avec une éponge dure les muscles puissants de sa poitrine quand Larissa Davidovna entra. Il grimaça un sourire à son intention à travers le miroir, gonfla les muscles de son ventre et de ses bras et s'écria :

— Attention ma colombe ! À la vue de tant de force virile, vous pourriez vous trouver mal. Voulez-vous toucher ? Dur comme de l'acier !

— Qu'est-il arrivé à Fomin, Tkachev et Lubnovitz ? demanda-t-elle d'une voix sèche.

Rassim se retourna, jeta l'éponge au loin et saisit une serviette.

— Demandez-le au camarade Yachïayev, mon petit lapin. C'est son problème.

Rassim se sécha la poitrine avec des petits grognements de sanglier.

— Vous avez fait fouetter le général, Rassoul Souleïmanovitch !

— Ses trous de mémoire m'énervaient. Vous savez, je suis un homme explosif !

— Je viens de donner l'ordre qu'on transporte Tkachev et Lubnovitz à l'hôpital. Et Fomin doit sortir du caisson !

— Ça, c'est le hobby de Yachïayev, répondit Rassim avec un sourire cruel. Montrez-vous gentille avec lui, peut-être qu'il se laissera fléchir !

Il jeta la serviette à côté de l'éponge dans le lavabo, et enfila par la tête la chemise jaune de son uniforme d'été.

— Ne rejetez pas la responsabilité sur Yachïayev ! Tout ce qui se passe dans le camp arrive par votre ordre.

— À Yachïayev de montrer qu'il y a de meilleures méthodes pour mater cette bande d'incapables. J'attends qu'il fasse ses preuves !

Yachïayev n'était pas encore sorti du lit quand la Tchakovskaïa frappa à sa porte. Il enfila son peignoir, trotтина à travers la pièce et ouvrit la porte. Ses yeux rougis et ses traits tirés témoignaient qu'il avait passé une nuit sans sommeil.

— Je voudrais faire sortir Fomin, dit la Tchakovskaïa.

Yachïayev poussa un soupir, se traîna vers une chaise et s'assit.

— Il s'agit de vol de biens appartenant à l'État, répondit-il. Corruption et détérioration des biens du peuple. Je dois sévir, camarade.

— Fomin n'a rien volé.

— Il a réparti le produit du vol. Ça, c'est indubitable. Sa culpabilité est prouvée. Il n'a qu'à ouvrir la bouche : qu'il me donne un nom, et il reverra le soleil. Est-ce trop demander, camarade ?

— Fomin va périr, dans votre caisson.

— Cela ne dépend absolument pas de moi.

Yachiayev se gratta le cou ; un vieux tic par lequel il manifestait son énervement.

— Je vais sortir Fomin de là ! s'écria Larissa.

— Il n'y a que moi qui ai la clef.

— Je briserai la porte de mes propres mains ! Allez-vous m'en empêcher ? Porterez-vous la main sur le médecin-chef du camp ?

Yachiayev continua de se gratter.

— J'ai déjà réfléchi à la question, dit-il. Si vous sortez Fomin du caisson, je dépose une plainte officielle à Moscou contre vous pour protection d'un prisonnier, entrave au déroulement d'une peine et encouragement d'un comportement préjudiciable à l'État.

La Tchakovskaïa tourna le dos sans répondre, claqua la porte derrière elle et retourna à l'hôpital. Polevoï l'attendait. Il lut son échec dans ses yeux.

— Ils emmènent Fiodor et Aaron Petrovitch, dit-il d'une voix tendue.

— Comment vont-ils ?

— Je ne sais pas si le général survivra, il crache du sang.

— Et Lubnovitz ?

— Arikin dit qu'il a plusieurs côtes brisées. Nous allons voir...

Les brigades de travail se préparaient au départ. Devant la porte du camp, les camions s'étaient assemblés. Les hommes regardèrent d'un œil morne les deux civières sur lesquelles on transportait les deux détenus maltraités. Mais pratiquement tout le baraquement III avait été passé à tabac. Nombreux étaient ceux qui avaient dû panser leurs blessures avec du papier. Chimanskov lui-même n'avait pas été épargné – cela eût paru bizarre ; il avait un œil au beurre noir et la tête enveloppée d'un bandage. Comme chaque matin, les haut-parleurs des miradors faisaient entendre une marche militaire. « Pour que l'on aille au travail d'un pas joyeux », avait dit Rassim.

Dans le caisson, Fomin, les jambes repliées, dormait à même le sol. Dans une heure au plus tard, le soleil darderait ses rayons sur le toit de tôles, et il ferait à l'intérieur la même chaleur que dans un four ; l'air deviendrait brûlant, irrespirable. On lui donnerait une bassine d'eau – la seule chose qu'il recevrait de la journée.

Debout à la fenêtre de sa chambre, Mustaï réfléchissait à ce qui pouvait être fait. Il voulut d'abord appeler Abukov à Sourgout, mais que pouvait faire Victor Yuvanovitch ? Puis, il se demanda qui pouvait

bien être le traître. Il connaissait tout le monde dans le bloc III et se promit désormais d'observer soigneusement les allées et venues de chacun. Se pouvait-il que le traître appartînt à la confrérie ? Une chose était sûre, il était allé voir Yachiayev, et pas Rassim. Il fallait donc ne pas perdre de vue le commissaire politique.

Après le départ des brigades de travail, Mustaï s'habilla, remplit une bouteille de limonade parfumée à la framboise, et se rendit au central téléphonique. Le caporal Pikalov déjeunait d'un concombre.

— Chaude journée en perspective, Ivan Ivanovitch, dit Mustaï en posant la bouteille près du téléphone. Tu prendras bien une gorgée de limonade. Je peux téléphoner à Sourgout ?

Pikalov fit oui de la tête ; il aimait bien la limonade. Et c'est ainsi qu'à Sourgout, l'administrateur du camp, Smerdov, apprit ce qui s'était passé au camp JaZ 451/1. Il promit d'en avertir Abukov le plus rapidement possible.

Mais Abukov ne devait pas retourner au camp avant cinq jours, et il n'osa pas appeler Mustaï pour demander plus de détails. Ce dernier ne le rappela pas, ce qui était mauvais signe. N'y tenant plus, il se décida finalement, le dimanche matin, à téléphoner à Morosov au chantier.

C'est Novella Dimitrovna qui répondit.

— C'est vraiment vous, Victor Yuvanovitch ? s'écria-t-elle d'une voix joyeuse. Quelle surprise ! On croyait que vous aviez été muté. Vladimir Alexeïevitch a dit : « Pour une fois qu'ils nous envoient un type sympathique, voilà qu'il disparaît ! » Et vous appelez ! Où êtes-vous ?

— À Sourgout.

— Si près et pourtant si loin ! Pourquoi ne venez-vous pas nous voir ? M'avez-vous donc déjà oubliée ?

— Vous travaillez, un dimanche ? demanda Abukov.

— Oh, je traîne dans le chantier, Victor Yuvanovitch. Il n'y a rien à faire, mais au moins ici, je suis en sécurité.

— En sécurité ? On dirait que quelqu'un vous poursuit ?

La jolie Tichonova hésita légèrement, puis finit par livrer le fond de sa pensée :

— C'est vrai. Yachiayev, cette pieuvre, me poursuit de ses ardeurs. Il arrive avec des chocolats et une affreuse robe d'été de toutes les couleurs, et il veut m'inviter au cinéma, au théâtre à Tioumen, à un concert de l'armée, à danser... Il me guette comme le renard guette l'oie. Mon cœur se soulève quand j'y pense.

— Où est votre chef ? demanda Abukov d'un ton qui se voulait léger.

— Il est allé voir un collègue à la section XI. On est en train de tester un nouveau pont à la conception duquel Morosov a participé.

— Venez donc à Sourgout, proposa Abukov. Vous trouverez bien quelqu'un pour vous amener. Je vous attends devant la gare.

— Vous voulez me voir ?

Abukov perçut au son de sa voix qu'elle retenait sa respiration.

— Vous voulez que je vienne ? Oh, Victor Yuvanovitch, quelle belle journée !

— Je vous emmènerai dans un sympathique restaurant au bord de l'Ob. Et au cinéma, si vous voulez... Et après...

— ... Et après ? demanda-t-elle.

— Je vous attends à dix-neuf heures devant la gare. Me reconnaissez-vous, Novella Dimitrovna ?

— Je pourrais vous peindre de mémoire, si j'en étais capable. Je demande immédiatement qui peut m'amener à Sourgout. Victor Yuvanovitch, je suis si contente !

Abukov retourna dans sa chambre, prit de l'encre et du papier et écrivit une lettre à Morosov. Il ferma l'enveloppe, la scotcha et la déposa sur son lit. Puis il considéra pensivement les cartons remplis d'instruments de musique, de partitions, de textes et de tissus. « Que se passe-t-il donc au camp ? se demanda-t-il, préoccupé. Comment ont réagi Rassim et Yachïayev ? Dieu du ciel, pourquoi Mustaï n'appelle-t-il pas ? »

Abukov ne savait pas comment meubler la fin de son après-midi. Le dimanche, Sourgout était particulièrement calme. En été, tout le monde se retrouvait sur les rives de l'Ob. Les jeunes gens traversaient le fleuve à la nage en direction des nombreuses îles, y montaient des tentes, y pique-niquaient. Des canots pneumatiques bondissaient au-dessus des petites vagues, des barques à rames luttaient contre le courant. Les camarades dirigeants du planning général du gazoduc avaient même à leur disposition des hors-bords avec lesquels ils fendaient l'eau du grand fleuve. Le dimanche matin seulement le centre de la ville connaissait une certaine animation. Musique populaire, défilés, mélodies d'opérettes. Discussions autour de la grande place, applaudissements, disputes. Toute la joie de vivre de la Sibérie. Mais l'après-midi, la ville était déserte.

Abukov erra sans but dans Sourgout, s'assit sur un banc dans un parc, et, à l'ombre d'un grand orme, il fit défiler dans sa tête les épisodes marquants de sa vie.

Il étendit ses jambes, ramena sa tête en arrière et ferma les yeux. C'était une chaude journée, l'asphalte scintillait sous le soleil brûlant, cela sentait le goudron et la poussière. Lorsque quelqu'un s'assit sur le banc à côté de lui, il ne modifia pas son attitude ; il n'avait pas envie d'être dérangé. Ce n'est que lorsque son nouveau voisin se racla la gorge et se moucha bruyamment qu'Abukov rectifia sa position sur

son banc.

L'homme à côté de lui portait un pantalon clair et une chemise bleue sans manches, il avait des cheveux roux en broussaille et un épouvantable nez en forme de patate.

— Excusez-moi, camarade, dit l'inconnu, c'est mon rhume d'été ! Il n'y a rien à faire, je n'y coupe pas. J'ai tout essayé. Des inhalations à l'acupuncture, mon dos est couvert de marques de piqûres. Cela n'a servi à rien. Excusez-moi de vous avoir réveillé, camarade...

Il se moucha de nouveau dans son grand mouchoir, toussa, se racla la gorge, essuya les larmes aux coins de ses yeux et regarda Abukov avec insistance.

— Êtes-vous malade, vous aussi camarade ? demanda-t-il brusquement.

Abukov sursauta.

— Non. Absolument pas. Pourquoi ? Ai-je l'air malade ?

— En tout cas, vous n'avez pas l'air de quelqu'un capable d'arracher de ses mains un jeune bouleau de dix ans.

Il montra les siennes : d'énormes pelles avec des doigts gros comme des saucisses bien bourrées.

— Avec ça, dit-il fièrement, autrefois, j'assenais un coup sur la tête d'un bœuf et boum ! il tombait. Ah, c'était le bon temps !

Il plaça sa tête de biais et considéra Abukov avec un intérêt croissant.

— Mais il me semble que je vous connais. Laissez-moi me rappeler...

Pressentant un danger inconnu, Abukov fut sur ses gardes. Le passé du véritable Abukov de Kirov était-il en train de le pourchasser ?

— Je ne vous connais pas, camarade, répondit-il.

— Ah ! J'y suis ! s'écria l'autre. Oui, c'est vous ! Vous appartenez à la brigade de transport du camarade Smerdov. Je vous ai vu deux fois près de votre camion en train d'effectuer un chargement. À la gare de marchandises ! Je travaille à la gare de triage, je fais rouler les wagons ici et là, je les accouple avec leur locomotive. Mon nom est Maxime Batachev. » Il attendit une réaction mais comme Abukov ne répondait pas, il se moucha de nouveau et hocha tristement la tête. « Mon nom ne vous dit rien, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment... » répondit Abukov en haussant les épaules. Batachev, dites-vous ? On rencontre tellement de monde dans cette vie...

— Il n'y a qu'un Batachev ! Souvenez-vous, il y a dix ans... Championnat de boxe... Poids lourds... À Charkov... Lyntachov, KO au troisième round ! Un crochet du droit... Pssss... Personne ne l'avait vu venir, et tout d'un coup, il glisse au tapis... Il est resté dix minutes sans connaissance et plus tard, à la télévision, il a déclaré : « J'ai senti

une montagne s'abattre sur mon menton. » La montagne, c'était moi ! Batachev...

— Ça y est... Je me souviens ! Oui ! s'écria Abukov. Sacré combat, Maxime Leontovitch ! Ne parlait-on pas de vous envoyer en Amérique pour le championnat du monde, battre Mohammed Ali ?

— Oui, on en a parlé, dit Batachev en toussant de plus belle. Mais ça n'a pas marché ! À ce moment-là, comme un idiot, je suis tombé amoureux d'une fille, étudiante en économie, dont les amis imprimaient des tracts pour la défense des droits de l'homme. Le droit d'exprimer librement ses opinions. Je trouvais ça juste, et j'ai aidé à distribuer les tracts. Résultat, quinze ans de camp de travail. J'ai fait neuf camps en tout. J'ai eu de la chance, car tout le monde connaissait Batachev le boxeur. On m'a chargé d'un travail spécial : je boxais contre les surveillants des camps. J'aurais pu tous les envoyer au tapis, mais de temps en temps, je perdais, et tout le monde était content. Au bout de sept ans, j'ai été gracié, relâché avec l'obligation de rester en Sibérie. Alors, maintenant, je suis aiguilleur à Sourgout...

Batachev posa son bras puissant sur le dossier du banc derrière Abukov.

— Je suis d'ailleurs le seul détenu du camp JaZ 451/1 à avoir été gracié !

— Non ! Vous étiez chez Rassim ? s'écria Abukov.

— Oui, mon dernier camp. Une fois que j'ai eu ma grâce en poche, j'ai accepté l'invitation de Rassim à boxer avec lui. Je l'avais toujours refusée jusque-là ; je ne voulais pas finir dans les marais au cas où il perdrait. Maintenant que j'étais gracié, Rassim ne pouvait plus rien contre moi. Le combat a eu lieu dans son bureau – entre nous ! Vous connaissez Rassim ? Un véritable aurochs. Une montagne de muscles. Je l'ai eu au sixième round. Un doublet à la tête, une droite à l'estomac – et il s'est écroulé. Il ne l'a jamais oublié !

Batachev tapa sur l'épaule d'Abukov. Ça lui fit le même effet qu'un marteau sur une enclume, et pourtant, c'était juste une gentille tape.

— Et voilà que je rencontre quelqu'un de la brigade de ravitaillement de Smerdov ! Comment vous appelez-vous !

— Victor Yuvanovitch Abukov.

— Il me vient une idée folle, Victor Yuvanovitch. J'aimerais bien revoir Rassim : je pourrais aller au camp avec vous ?

— C'est à Smerdov seul d'en décider !

— Et vous m'emmèneriez ?

— Pourquoi pas ?

— Je pourrais vous être utile, camarade ! Si vous saviez toutes les ficelles que je connais ! Sept ans dans neuf camps...

— Je suis en train de créer un théâtre dans le camp de Rassim, murmura Abukov.

Batachev s'attendait à tout sauf à ça. Il regarda Abukov comme s'il avait eu devant lui un fou s'apprêtant à boxer avec des gants trop lourds pour lui. Il secoua la tête.

— Il y a des gens étranges dans le monde, constata-t-il. Vous en faites partie, et Rassim, bien sûr, vous a botté le derrière à coups de pied !

— Pas encore. Il observe, pour l'instant. Il attend que je me casse la figure. Vous pourriez m'aider à gagner ce match.

— Si c'est de ça qu'il s'agit, tout à fait d'accord. Faire mordre la poussière à Rassim, ça me botte. Vous pouvez compter sur moi, Victor Yuvanovitch ! Que dois-je faire ?

— Crois-tu en Dieu ? demanda Abukov à brûle-pourpoint.

Batachev sursauta et en eut une quinte de toux. Après qu'il se fut calmé, il dit prudemment :

— Ma mère – elle est morte depuis longtemps – croyait en Dieu. C'était une bonne chrétienne. Elle allait souvent à l'église. Mais il y a longtemps de cela...

— Et toi, Maxime Leontovitch ?

— Tout oublié, petit frère ! J'ai même été membre du Parti. Mais ça aussi, c'est le passé. Qu'est-ce que ça a à voir avec le théâtre ?

— Rien, répondit Abukov avec un sourire. J'ai besoin de quelqu'un qui puisse me procurer pour le théâtre des tas de choses qu'on ne trouve pas par des voies normales. On se comprend ?

— Tout à fait !

Batachev cligna de l'œil.

— Tu as trouvé l'ami qu'il te fallait, Victor Yuvanovitch, ajouta-t-il. J'ai même mis KO ce mammoth de Rassim ! Dis-moi de quoi tu as besoin...

Ce fut une bonne journée pour Abukov. Ils mangèrent ensemble dans un self-service et dressèrent une liste de tout ce qui manquait pour le théâtre.

— Sacré boulot, remarqua Batachev en frottant son nez écrasé, souvenir des années de boxe. Pour s'en sortir, il va falloir piquer quatre-vingt-dix pour cent de la marchandise. Fais-moi confiance, petit frère, on y arrivera ! Je ne suis pas aiguilleur dans une gare de marchandises pour rien ! Tout ce qui arrive à Sourgout par la voie ferrée passe entre mes mains. Maxime Leontovitch Batachev connaît chaque wagon et tout ce qu'il contient. Une chance que nous nous soyons rencontrés sur ce banc !

Le soir venu, ils se séparèrent, prenant rendez-vous pour le lundi après-midi dans la cour du dépôt central. En s'embrassant, ils eurent le sentiment qu'une véritable amitié venait de naître.

À dix heures précises, Abukov était devant la gare de Sourgout,

attendant Novella Dimitrovna Tichonova.

Elle avait eu de la chance : trois ingénieurs de son camp l'avaient transportée jusqu'à la gare après avoir vainement tenté de la convaincre de modifier ses projets.

— Votre amoureux vous attend, la belle ! dit le chauffeur en apercevant Abukov qui faisait les cent pas devant la gare. Il ne casse rien ! Vous êtes sûre que vous ne voulez pas continuer la soirée avec nous, petite colombe ?

Novella insista pour descendre, sauta du camion et courut à la rencontre d'Abukov. Sa fraîcheur faisait plaisir à voir. Sa jupe courte, qui remontait au-dessus de ses genoux, voletait autour d'elle, découvrant ses jambes fines. Ses cheveux blond-roux retombaient en boucles tout autour de son visage de poupée. Abukov ouvrit les bras, elle se précipita, se suspendit à son cou, l'embrassant avec passion.

— Je suis si heureuse ! s'écria-t-elle en s'accrochant à lui. Si heureuse ! Comme tu as bonne mine ! Tu es bien bronzé !

— Comment retourneras-tu au chantier ? demanda-t-il en descendant avec elle la large rue qui menait vers le centre de la ville.

Elle trottinait à ses côtés sur ses talons hauts, tremblante de joie.

— Je ne sais pas ! Je n'y pense même pas ! Pour l'instant, je suis avec toi.

— Mais il faut que tu sois de retour au bureau demain matin, Novellachka.

— Oh, je trouverai bien une solution. Pensons à autre chose ! Je suis si contente que tu ne m'aies pas oubliée.

Elle lui donna en marchant un baiser dans le cou et gloussa de rire.

— Sais-tu ce qu'on dit chez nous ? Ce n'est sûrement qu'un bruit, mais ça m'a rendue toute triste. Toi et la Tchakovskaïa... Quelle bêtise, me suis-je dit. Victor et Larissa Davidovna ! Victor est un homme à part entière, la Tchakovskaïa n'est qu'une machine d'hôpital. Satan déguisé en femme, rien de plus. Mais on entend tellement de médisances... Ça m'a fait beaucoup de peine, Victor...

Abukov évita de répondre. Ils étaient arrivés devant le restaurant « Au Bel Ob » ; Abukov ouvrit la porte et laissa passer la jeune fille. On les conduisit dans un coin qui semblait tout exprès aménagé pour les amoureux. On leur donna la carte en leur précisant que seuls les plats numéro deux, quatre, sept et neuf pouvaient leur être servis. C'est une caractéristique des restaurants soviétiques. La carte est généralement plus riche que les cuisines.

Novella se décida pour une portion de charenny poressenok, du cochon de lait rôti. Abukov commanda quant à lui du liulia-kebab, de l'agneau en broche tel qu'on le mange dans le Caucase. Ils choisirent comme dessert des airelles à la crème fraîche.

Quand le garçon eut disparu, Novella posa sa petite main dans celle

d'Abukov et le regarda amoureusement.

— Parle-moi de toi ! dit-elle. Je ne sais pratiquement rien, seulement que tu conduis un camion. Et que tu veux fonder un théâtre au camp – tout le monde en parle et plaisante à ce sujet. Il n'y a que Morosov qui te prenne au sérieux. Il t'estime beaucoup.

— Ils ne vont pas en revenir, tu verras ! On a déjà fait une première répétition sur la scène à moitié terminée. Un service religieux...

— Un quoi ? demanda Novella en écarquillant les yeux.

— Nous avons chanté et prié.

— Pourquoi donc ?

— Ça fait partie de la pièce.

Abukov l'avait soumise sciemment à ce petit test et Novella réagit comme il s'y était attendu. Elle avait été élevée à l'école des komsomols, et la religion était pour elle une erreur des générations passées ; une erreur dans l'évolution de l'humanité à laquelle le bolchevisme avait enfin mis bon ordre. Elle ne comprendrait jamais qu'Abukov n'était pas chauffeur, mais prêtre clandestin. Son univers était tout autre.

— Et alors ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qui va se passer ? Ça va devenir un vrai théâtre ?

— Espérons-le.

Après le repas, ils allèrent au cinéma. On y donnait *Guerre et paix*. Mais Abukov, malgré tout l'intérêt du film, ne retira aucun plaisir de cette séance. Même les doigts fins de Novella qui se glissaient dans le noir à la recherche de sa main et la caressaient n'arrivèrent pas à lui redonner sa bonne humeur. Il y avait à cela une raison très précise : après le documentaire, film sur le barrage géant de Bratsk, Abukov s'était rendu au foyer de la salle de cinéma pour acheter un paquet de bonbons au miel pour Novella. Comme il payait, quelqu'un lui avait tapoté l'épaule. En costume bleu et cravate rouge, le visage agressif, Yachiayev le regardait. Abukov s'était ressaisi rapidement et s'était exclamé :

— Vous ici, Mikola Victorovitch ? Comment est-ce possible ? D'où venez-vous ?

— C'est moi qui vous le demande !

— Mon point de départ est Sourgout. J'habite ici, c'est bien connu.

— Figurez-vous, avait repris Yachiayev en avançant le menton d'un air peu engageant, que j'avais décidé aujourd'hui d'aller au cinéma. Je quitte le camp pour me rendre en ville. Malheureusement, la jeune personne que je comptais amener avec moi me déclare qu'elle a une migraine épouvantable. Et qu'est-ce que viennent de voir mes yeux étonnés ? La migraine assise à côté de vous et réclamant des bonbons au miel ! Comment expliquez-vous ça, mon cher Abukov ?

— Un hasard.

— Oui. Et c'est un hasard que je sois à Sourgout pour voir ça.

— J'ai rencontré Novella Dimitrovna à la gare juste comme elle sortait de la salle d'attente. Je l'ai invitée à dîner, puis au cinéma. Vous devriez me remercier, Mikola Victorovitch, de ne pas l'avoir laissée errer seule en ville.

— Vous a-t-elle dit quelque chose ?

— Qu'aurait-elle dû me dire ?

— Rien, avait répliqué Yachiayev en respirant plus librement. Abukov ne savait donc pas, pour la robe... Quels sont vos projets, Victor Yuvanovitch ?

— Regarder *Guerre et paix*.

— Et ensuite ?

— Faire en sorte que Novella trouve quelqu'un pour la raccompagner.

— Je pourrais m'en charger, qu'en dites-vous ?

— Je crois que sa migraine pourrait la reprendre.

— Vous me conseillez donc de laisser tomber ? Oh ! Victor Yuvanovitch, quand je vois Novella, mon cœur bat à tout rompre. Comprenez-vous ça ? La conquérir, pour moi, c'est gagner une bataille. Cette idée ne me sort pas de la tête.

— C'est vraiment un problème, en effet ! Dois-je lui dire que vous êtes aussi dans la salle ?

— Non ! Ne lui dites rien ! Elle croirait que je l'ai suivie comme un écolier jaloux. Il avait posé sa main sur le bras d'Abukov. Allez-vous raccompagner Novella jusqu'au chantier ?

— Non, c'est impossible. Demain matin, j'ai un transport vers la section VI. À six heures du matin. Mais je lui trouverai quelqu'un de confiance. Il y en a beaucoup qui roulent de nuit.

Yachiayev avait paru satisfait, et quelques minutes plus tard, il s'était glissé derrière Abukov dans la salle obscure.

C'était pour cette raison qu'Abukov n'éprouvait pas un plaisir véritable à regarder *Guerre et paix*. Il attendit presque avec impatience la fin de ce long film et dit finalement à Novella, qui avait pleuré en plusieurs endroits :

— Allons boire un dernier verre, puis tu rentreras.

Elle hocha la tête, se blottit contre lui et respira plus fort.

— Non. Chez toi.

— Il faut que tu retournes au chantier, Novellanka.

— Pas cette nuit.

— Cette nuit, et demain et après-demain. Je ne peux pas t'amener avec moi.

— On nous entendrait ?

— Nous logeons à trois dans une chambre.

— Mais je t'aime, Victor. J'ai tellement attendu ce jour.

— Sortons, dit Abukov.

Quand ils furent installés dans un petit cabaret tenu par un homme originaire d'Ouzbékistan, il tendit à Novella sa lettre pour Morosov. Elle la glissa dans l'échancrure de sa robe, entre ses seins.

— Quand viendras-tu au chantier ? demanda-t-elle en caressant sa main. Tu peux dormir chez moi. De cette manière, les ragots sur la Tchakovskaïa prendront fin. Et Yachïayev n'osera plus se montrer.

« Yachïayev, songea Abukov tandis que son malaise grandissait. Yachïayev au cinéma à Sourgout, pendant qu'au camp, peut-être que tout le bloc III est en train de crever. »

— Dès qu'il y aura une livraison pour vous.

— Et tu resteras plusieurs jours, et tu seras toujours en moi tant que mon cœur battra.

Vers deux heures du matin, ils arrêterent sur la route une petite voiture conduite par un homme tranquille, marié et père de trois enfants. Sa famille vivait à Sverdlovsk et il était, lui aussi, venu à Sourgout pour voir *Guerre et paix* et changer un peu de l'ordinaire de la cantine.

— Pas de problème, dit-il en ouvrant la portière, je vais amener notre douce Novella jusqu'au chantier.

Le moteur ronfla. Abukov, debout au bord de la route, leur fit des signes de la main, jusqu'au moment où les feux rouges disparurent dans la nuit.

Ce matin-là, avant que le jour ne se lève, au bord de la route qui mène de Sourgout au chantier, Novella Dimitrovana Tichonova fut violée par un inconnu dans un épais sous-bois.

Un tronc d'arbre abattu en travers de la chaussée obligea l'ingénieur à freiner brusquement. Mais à peine la voiture se fut-elle immobilisée, que la portière avait été violemment ouverte, une grosse clef anglaise s'était abattue sur la tête du chauffeur et avant même que Novella ait pu crier, un homme masqué l'avait arrachée à son siège, l'avait serrée à la gorge, et l'avait traînée inconsciente dans la forêt.

C'est une colonne de camions transportant du matériel à la section V qui découvrit l'auto de l'ingénieur arrêtée sur la route. On appela d'urgence par radio une ambulance à Sourgout. À cause de la chute du tronc d'arbre on pensa d'abord à un accident. Mais quand le médecin examina l'ingénieur, il fut évident que ses blessures à la tête provenaient de coups.

Alors qu'on le transportait à l'intérieur de l'ambulance, une silhouette fantomatique sortit de la forêt, chancelant, à moitié nue. Parvenue au bord de la route, elle s'immobilisa, considéra l'attroupement, écarta les bras et tomba sans connaissance. Sa robe était déchirée, ses jambes nues griffées jusqu'au sang par des épines,

son visage tuméfié. Sur son cou, on distinguait des traces d'étranglement.

Le KGB de Tioumen envoya immédiatement deux fonctionnaires à Sourgout, mais ni l'ingénieur Tcheljabin ni Novella Dimitrovna n'étaient en état d'être interrogés.

— Ce malfaiteur était comme une bête enragée, déclara le médecin-chef aux deux officiers du KGB. En ce qui concerne Tcheljabin, j'ai peu d'espoir, il est sérieusement touché à la tête. S'il survit, il en gardera sûrement des séquelles. Quant à Novella, vous avez lu mon rapport... L'homme qui l'a attaqué est manifestement un détraqué sexuel.

L'ingénieur Tcheljabin décéda le soir même sans avoir repris conscience. Novella Dimitrovna resta longtemps sous l'effet du choc. Quand il fut possible de l'interroger, elle ne put révéler grand-chose. Elle n'avait pas reconnu l'homme, il était masqué.

L'enquête fut décevante. Aucune piste. Sur le lieu même du forfait, on ne trouva aucun indice. Sur le sol, très sec, les traces de pas ne marquaient pas. À l'endroit où Novella avait été violée, on découvrit quelques lambeaux de sa robe, un slip déchiré et ses chaussures.

— Si c'est un maniaque sexuel, dit l'un des officiers du KGB, il recommencera. C'est notre seul espoir de le retrouver. Attendons, un criminel finit toujours par commettre une erreur !

En fin d'après-midi, Morosov arriva à Sourgout avec un hélicoptère de la direction du chantier. Il fut immédiatement introduit auprès de Novella, s'assit au bord de son lit, prit sa main, caressa son visage contusionné. En cet instant, il était prêt à tuer sans le moindre scrupule l'homme qui l'avait ainsi maltraitée.

— Les blessures guériront, Novellachka, dit-il d'une voix paternelle. Mais nous retrouverons ce salopard. Il faut être calme maintenant, et courageuse.

— Appelez Victor Yuvanovitch, je vous en supplie, demanda-t-elle les yeux embués de larmes. Il faut qu'il vienne me voir, je vous en prie... Il est à Sourgout. Vous pourrez le joindre chez Smerdov, à l'entrepôt central. Vladimir Alexeïevitch, il faut qu'il vienne...

Elle respira plusieurs fois profondément et tourna de nouveau sa tête vers Morosov.

— J'ai caché quelque chose aux officiers du KGB. Je suis restée consciente quelques instants, dans la forêt. J'étais couchée à terre, l'homme était au-dessus de moi, je ne voyais que son ombre... » Un soubresaut agita son corps martyrisé. « Je me suis accrochée à sa chemise, et un morceau est resté dans mes doigts. Avant qu'il recommence à m'étrangler. Je... J'ai caché le morceau d'étoffe quand je suis revenue à moi, plus tard, avant de courir vers la route. Sous une pierre. Allez le chercher, Vladimir Alexeïevitch. C'est une pierre de couleur claire, à côté d'un buisson de mûres sauvages... Vous le

trouverez facilement, il n'y a que quelques grosses pierres à cet endroit. Ce morceau de tissu est pour moi plus précieux que tout l'or de la Sibérie.

— Pour moi aussi, Novellachka », articula Morosov d'une voix rauque. Je vais y aller cette nuit.

— Et donnez-le à Victor Yuvanovitch...

Elle ferma les yeux, joignit les mains et devint plus calme.

— Dites-lui qu'il doit chercher la bête... Cette bête... Cette bête...

Morosov attendit qu'elle se soit endormie. Il se pencha sur elle, l'embrassa sur les yeux et quitta la chambre sur la pointe des pieds.

En bas, dans le hall d'entrée, il croisa les deux officiers du KGB qui sortaient d'un entretien avec le médecin-chef. Ils emportaient avec eux un rapport détaillé illustré de photos de Tcheljabin et de la Tichonova prises au cours du premier examen.

— Vous venez d'en haut ? demandèrent-ils à Morosov.

— Oui, répondit Morosov. Elle dort.

— A-t-elle dit quelque chose de nouveau ?

— Rien. Elle ne se souvient presque pas de ces heures terribles. Et c'est mieux comme ça !

Il salua poliment et quitta rapidement l'hôpital. Une fois dehors, dans la nuit chaude, il se demanda s'il était plus important d'aller prévenir Abukov ou de partir sans délai chercher le morceau de tissu dans la forêt. Il se décida pour la seconde idée, et se dirigea vers les bâtiments de la planification centrale des travaux du gazoduc. Il eut de la chance : la lumière brillait derrière trois des fenêtres. Parmi les travailleurs nocturnes, il y avait une vieille connaissance, l'ingénieur Byrankov, un homme de soixante ans qui, après la mort de sa femme Lydia, ne trouvait plus de réconfort que dans son travail.

— Tiens, ce cher Vladimir Alexeïevitch ! s'écria Byrankov. Pourquoi traînes-tu tes guêtres dans le bâtiment des esclaves ?

— Un petit service, Ivan Valentinovitch...

Morosov se pencha sur la grande planche à dessin et jeta un coup d'œil rapide aux esquisses d'un nouveau dispositif technique.

— C'est votre voiture qui est dehors ?

— Elle dérange ? Il y a bien assez de place ?

— Je voudrais vous l'emprunter jusqu'à demain matin.

— Ma voiture ?

— Cela me rendrait énormément service, cher ami.

— Je suis peut-être curieux, mais avant de prêter ma belle voiture, j'aimerais bien savoir : qu'avez-vous en tête ? Ça fait cinq ans que je l'attendais. Elle a un embrayage automatique, et...

— J'ai une visite à faire.

Morosov cligna de l'œil d'un air complice.

— Une visite nocturne... Comprenez-vous, Ivan Valentinovitch ?

— Morosov ! Je ne vous reconnais plus. Ah, la la ! Cette chaleur, ça donne des idées !

Byrankov eut un geste magnanime.

— Prenez ma voiture, dit-il. Gare à vous si vous me la ramenez amochée. Voici les clefs. Quand revenez-vous ?

— Au plus tard dans six heures. C'est promis.

— Ne vous pressez pas, mon cher Vladimir Alexeïevitch. En amour, il faut prendre son temps. De toute façon, la nuit va être longue pour moi et j'ai le canapé à côté pour dormir. Si vous me ramenez mon auto vers midi, ça ira. Allez, bonne chance !

Morosov prit la route du nord-est. Bien qu'il fût très sombre – la lune en était à son premier croissant – il trouva rapidement l'endroit de l'agression. La milice avait marqué à la craie, sur l'asphalte, l'emplacement de la voiture de Tcheljabin. Le tronc d'arbre avec lequel le monstre avait barré la route se trouvait sur le bas-côté.

Sans le savoir, Morosov stoppa sa voiture dans le coupe-feu qui avait servi de refuge à celle du malfaiteur. Il retourna à pied jusqu'à l'endroit que lui avait décrit Novella. Il trouva facilement le buisson de mûres sauvages et repéra immédiatement la pierre claire qui se détachait sur le sol. Quand il la souleva, il vit effectivement un bout d'étoffe de chemise : seul indice que l'on possédât désormais sur l'homme.

Il alluma son briquet et considéra le morceau de tissu à la lueur de la flamme vacillante. Il appartenait manifestement à une chemise blanche tout à fait classique, sans rayures ni carreaux. Il en existait des milliers comme celle-là. Pourtant, en froissant le morceau d'étoffe entre ses doigts, Morosov remarqua qu'il était de qualité et ne provenait certainement pas d'un magasin bon marché.

Perdu dans ses pensées, il regagna la voiture, alluma le plafonnier et considéra une dernière fois le bout de tissu. Sur le bord, il y avait un peu de sang.

Il le rangea soigneusement dans son portefeuille de cuir, sortit du chemin et reprit la route de Sourgout. Afin d'éviter les questions de Birankov, il conserva le véhicule, le gara devant le foyer des ingénieurs près de l'administration centrale des chantiers et gagna sa petite chambre.

Un bout d'étoffe de chemise... C'était une aiguille de pin dans la taïga. Comment dire à Novella Dimitrovna qu'il n'y avait aucun espoir de démasquer le monstre ?

Mais Morosov était parti un quart d'heure trop tôt de l'endroit fatidique. Entre-temps, le malfaiteur y était retourné.

Prudemment, il avait quitté la route pour s'engager dans le pare-feu. Tous feux éteints, il était descendu, avait jeté un regard attentif autour de lui, et s'était dirigé finalement vers l'endroit où il avait si

sauvagement violenté la jeune fille. Éclairé par une petite lampe de poche, il avait fouillé méticuleusement chaque pouce de terrain, éteignant la lampe dès qu'il entendait approcher une voiture. Il avait exploré l'endroit pendant plus d'une heure, centimètre par centimètre. Apparemment, il ne trouvait pas ce qu'il était venu chercher. Il avait refait plusieurs fois le trajet du bord de la route jusqu'au lieu de son forfait ; puis, manifestement contrarié, était retourné à son véhicule.

Les conducteurs des voitures qui circulaient à l'aube sur la route ne lui prêtèrent aucune attention. Il démarra et, au lieu de prendre la direction de Sourgout, se dirigea vers le nord...

Ce lundi après-midi, quand Abukov rentra d'une livraison dans les environs, Batachev l'attendait déjà. Il s'était lié d'amitié avec Smerdov qui se souvenait très bien de lui, car c'était un fanatique de matches de boxe. Batachev avait même accepté de faire une démonstration de sa force : Smerdov avait placé entre deux chaises une épaisse planche, Batachev avait respiré profondément, avait crié « Wouff », et d'un coup de poing avait brisé la planche en deux. Présentement, il était assis à la table de Smerdov, buvant du thé et mangeant un morceau du gâteau que la Smerdova avait fait cuire la veille.

— C'est un plaisir, de faire la connaissance de Maxime Leontovitch ! s'écria Smerdov quand Abukov jeta sur son bureau les titres de transport. Avec lui, on revit les matches comme si on y était... Victor Yuvanovitch, assieds-toi, et prends un morceau de gâteau. D'un coup de poing, il a cassé une planche de trois centimètres d'épaisseur. Il vaut mieux l'avoir parmi ses amis !

Smerdov but encore quatre cognacs d'Arménie et, vacillant sur ses jambes, rentra chez lui.

— L'avenir est rose, dit Batachev à Abukov quand ils furent seuls. Il lui tendit une liste. Dans les wagons en attente, il y a des équipements de cuisine, des chaussures et du cuir, des moteurs électriques, des feuillards, des barres d'acier, et un wagon de nourriture avec de la farine, du lait en poudre, du gruau, des nouilles et de l'orge mondée. Le reste ne nous intéresse pas : ciment, chaux, tracteurs, pièces de grues, matériel d'isolation... Des matériaux pour le gazoduc.

— Intéressant, dit prudemment Abukov, mais tu ne peux quand même pas piquer de gros meubles pour notre théâtre !

— À volonté de fer, rien n'est impossible, répondit Batachev en tirant sur l'un des gros cigares caucasiens de Smerdov. Oui ou non cela peut-il servir au théâtre ?

— Oui, on peut tout utiliser pour la scène.

— Le gros problème sera de transporter toutes ces marchandises au camp. Mais on trouvera bien, petit frère, ne t'en fais pas.

Le soir venu, après avoir dîné dans un restaurant populaire, ils

prire le bus jusqu'à la gare et Batachev montra à Abukov son quartier opérationnel. Ils se faufilent parmi les voies ferrées, s'arrêtant devant les wagons dignes d'intérêt.

— Tout est scellé, dit Abukov en considérant les lourdes portes plombées. Batachev fit un signe de la main.

— Bagatelle. Même à la loupe, on ne découvrira pas que j'ai défait les plombs.

Ils s'arrêtèrent finalement devant quatre wagons qui étaient rangés un peu à l'écart des autres. Batachev cogna du doigt contre l'une des portes.

— Déménagement ! dit-il ; les nouveaux colons de la Sibérie. Sofas, chaises, tables, sièges, armoires, tout ce qu'il faut pour la scène.

— Nous ne pouvons quand même pas dépouiller les émigrants, Maxime Leontovitch ! protesta Abukov.

Sa conscience se révoltait. Septième commandement, tu ne voleras pas... « Ô mon Dieu, se dit-il en laissant planer son regard sur l'enchevêtrement de rails. Quel prêtre as-tu envoyé en Sibérie ! Il piétine le vœu de chasteté, et maintenant voilà qu'il supporte que l'on vole... Je veux construire une église pour les âmes mortes... Vois, Seigneur, par quels moyens je suis obligé de le faire. »

— Quoi ? demanda Batachev en se mouchant bruyamment. Qui vole ? C'est de la routine : quelques objets disparaissent, qui s'en soucie ? Dans ce pays, on pleure de joie quand une partie des objets arrivent à destination. Victor Yuvanovitch, un homme mou dans la taïga est un homme perdu. Il faut être plus coriace que la nature elle-même, sinon la Sibérie te dévore.

Le mardi matin, Abukov était profondément endormi – il ne reprenait son service qu'à midi – quand on frappa violemment à la porte. Il se réveilla en sursaut, enfila son peignoir, gagna la porte en traînant les pieds et débloqua le verrou. En le culbutant, Morosov fit irruption dans la pièce.

— Vladimir Alexeïevitch ! C'est vous ? s'écria ce dernier. Vous avez donc reçu ma lettre ? Qu'y a-t-il de nouveau ? Avez-vous pu joindre Larissa ?

Morosov se laissa tomber sur une chaise.

— De quelle lettre parlez-vous, Victor Yuvanovitch ?

— J'ai confié à Novella Dimitrovna une lettre pour vous. Ne vous l'a-t-elle pas donnée ? Novella et moi étions au cinéma à Sourgout. Elle a promis qu'elle vous la transmettrait...

— Elle n'a pas pu, murmura Morosov en jetant un regard douloureux à Abukov. Et vous êtes, mis à part Tcheljabin, le dernier à qui elle a parlé...

— Que voulez-vous dire ?

— Novella a été agressée sur le chemin du retour et bestialement violentée.

— Oh ! mon Dieu... balbutia Abukov. Où donc ?...

— Dans la forêt, près de la route du chantier. Tcheljabin est mort, le crâne fracassé. Novella est à l'hôpital, elle a subi un grave choc. Elle vous réclame, Victor Yuvanovitch.

Morosov se pencha dans sa direction.

— Pourquoi avez-vous rencontré Novella à Sourgout ? Vous l'avez attirée en ville, pourquoi ? J'ai pourtant entendu des bruits sur vous et la Tchakovskaïa...

— C'est exact. Moi et Larissa...

— Novella était donc votre second oreiller ?

— Ne me regardez donc pas avec ces yeux, Vladimir Alexeïevitch.

— Mettez-vous à ma place ! Novella vous réclame comme si sa vie en dépendait.

— Je l'avais priée de venir à Sourgout pour lui remettre une lettre pour vous. Et seulement dans ce but ! Je ne pouvais pas appeler au camp, cela eût paru suspect. Une lettre m'a semblé le moyen le plus sûr.

— C'était en effet un moyen très sûr. La lettre ne m'est jamais parvenue et ne me parviendra jamais. Lors de l'agression, elle a dû se perdre. Que m'aviez-vous donc écrit ?

— Allons rejoindre immédiatement Novella, Morosov. Partons ! s'écria Abukov.

— Elle ne se souvient de rien. On l'a étranglée, elle s'est évanouie et ne s'est réveillée que quand tout était terminé. Dieu merci !

— Vous avez mentionné Dieu, Vladimir Alexeïevitch ?

— Oui ! Oubliez-le ! » Morosov fit un signe de la main. « Elle ne sait sans doute plus où est la lettre. Mais elle a autre chose pour vous, Abukov. Elle a réussi à arracher un morceau de la chemise de son agresseur. Je l'ai. Le voici.

Morosov prit son portefeuille dans sa poche de chemise et tendit le tissu à Abukov.

— Du coton blanc. C'est une chemise de qualité, pas à la portée de toutes les bourses. C'est le seul indice concret que nous ayons pour identifier l'agresseur.

Morosov attendit quelques instants qu'Abukov eût examiné le bout d'étoffe, le tournant entre ses doigts. Finalement, il demanda :

— Qu'y avait-il donc dans cette lettre ? Est-ce dangereux si elle tombe entre d'autres mains ?

— Je vous priais de me dire ce qui se passait au camp 451/1, tout simplement.

— À propos de l'affaire des poulets ?

— Oui.

— On a sorti Fomin du caisson au bout de trois jours ; il est maintenant à l'hôpital. Il n'a pas parlé, il aurait préféré mourir. Mais Yachiäyev n'est pas allé jusque-là. Le général, lui, est encore en état de balayer le baraquement et Lubnovitz s'est un peu remis. Il a deux côtes brisées. Les autres du bloc III travaillent à nouveau au chantier. Je sais tout cela par Mustaï qui nous a livré de la limonade. Aucun renseignement ne me parvient du camp...

— On a cité mon nom ?

— Impossible ! Qui penserait à vous soupçonner ? Et c'est pour cela que vous m'avez écrit ? Sans le vouloir, vous avez une grande part de responsabilité dans ce qui est arrivé. Le savez-vous ? En êtes-vous conscient ?

Abukov se tut, regarda longuement Morosov, hésitant encore.

— Me faites-vous confiance, Vladimir Alexeïevitch ? demanda-t-il enfin.

— Jusqu'à ce jour, je vous ai considéré comme un homme honnête, répondit Morosov, éludant la question.

— Jouons cartes sur table. Je vous ai entendu citer Dieu. Êtes-vous croyant ?

— J'ai, dit « Dieu merci » comme j'aurais pu dire « Diable »...

— Vladimir Alexeïevitch, je vais vous confier un secret. C'est un risque que je prends : je suis chrétien.

Morosov croisa ses mains l'une sur l'autre et regarda Abukov avec la plus grande attention.

— Que voulez-vous savoir, Abukov ?

— Je veux votre confiance.

— Confiance pour confiance : je suis chrétien moi aussi. Catholique de surcroît, ce qui n'est pas très courant ici. Eh bien ? Qu'est-ce que ça change ?

Abukov alla vers sa table de nuit, en sortit ses couverts de voyage et les disposa de manière à former une croix. Puis il les posa sur la table devant Morosov. Celui-ci regarda Abukov sans comprendre.

— C'est... C'est une bonne idée... murmura-t-il.

— C'est ma tâche, Vladimir Alexeïevitch. Ma mission : vous apporter la croix en Sibérie. Je suis prêtre.

— Ô mon Dieu ! Abukov, vous, un prêtre !

Il passa sa main sur ses yeux et soupira.

— Juste ciel, si jamais Yachiäyev et Rassim l'apprennent !

Il joignit les mains, regarda la croix sur la table.

— Nous sommes donc frères, dit-il lentement. Vous êtes mon prêtre, il faut que je m'y habitue désormais. Comment dois-je vous adresser la parole ?

— Comme à un ami, Vladimir Alexeïevitch.

Morosov se leva, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et

s'embrassèrent. Une amitié était née que seule la mort pouvait dissoudre.

Abukov replia sa croix et la remplaça dans le tiroir de la table de nuit. Morosov attendit qu'il se soit lavé, rasé et habillé.

Abukov plaça le morceau de tissu dans son porte-monnaie.

— Est-ce très sûr ? demanda Morosov.

— Personne ne touche à ma bourse. Il n'y a pas de danger. Un conducteur de camion n'est pas si riche que ça ! Allons voir Novella !

Morosov avait envie de dire quelque chose, mais il hésitait. Il se décida :

— Pour moi, les choses sont claires, reprit-il. Mais le problème, c'est que Novella vous aime. Comment lui dire que vous ne pouvez répondre à son sentiment et pour quelle raison ? Elle ne comprendra pas. Il est impossible de lui donner la vraie raison.

Soudain Morosov sursauta, comme si une pensée lui avait traversé l'esprit.

— Victor Yuvanovitch, il me vient une idée. Ce bruit d'une liaison avec la Tchakovskaïa – calomnie, bien sûr ; mais à y bien réfléchir, c'est un excellent paravent. Quand Novella ira mieux, je lui affirmerai que ce n'est pas un bruit, que c'est la réalité. Elle pleurera un bon coup, mais elle est assez jeune pour surmonter ça... Qu'en pensez-vous, Victor Yuvanovitch ?

— Dites-le-lui, ce ne sera pas mentir ! Ce n'est pas un bruit.

— Abukov ! s'écria Morosov en levant les mains. Vous... Un prêtre...

— Vous pouvez me juger vous aussi, Vladimir Alexeïevitch. Il faut que je l'accepte » Il jeta sa veste sur ses épaules et se dirigea vers la porte. « Allons-y.

— J'en ai les jambes coupées... »

Dans le hall de l'hôpital, une nouvelle surprise les attendait. Devant l'ascenseur, entre deux médecins, faisant de grands gestes avec les bras, un petit homme grassouillet laissait exploser son indignation : Yachiayev. Dès qu'il vit arriver Morosov et Abukov, il échappa aux médecins pour courir à leur rencontre.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'écria-t-il. Ce matin à l'aube, j'ai reçu un appel de mes collègues de Sourgout. Novella agressée ? J'ai couru aussitôt. Victor Yuvanovitch, que savez-vous ? Que s'est-il passé exactement ? Les médecins baratinent dans leur latin, je n'y comprends rien. Morosov, vous êtes venu, vous aussi ? Bien sûr, vous êtes son patron.

Yachiayev se suspendit au bras d'Abukov.

— Mon cher Victor, je suis hors de moi ! Comment cela a-t-il pu se produire ? Et il y a eu aussi un mort ! Racontez-moi tout ce que vous savez. A-t-on déjà une piste ?

— Rien, on n'a absolument rien », répondit rapidement Morosov, craignant qu'Abukov ne commette une indiscretion au sujet du morceau de tissu. « Tout était trop bien préparé.

— Préparé ? » s'étonna Yachiïev. Comment ça, préparé ?

— Réfléchissez, camarade.

Morosov se glissa devant Abukov.

— Le meurtrier ne peut être que quelqu'un qui savait que Tcheljabin rentrait avec Novella. Il a dû les observer, les suivre et tendre son piège.

— Oui, ce doit être ça, dit Yachiïev en hochant plusieurs fois la tête. Allons écouter ce que va nous raconter Novella Dimitrovna, ce qu'elle sait, ce dont elle se souvient, si on peut trouver un début de piste. Je débusquerai ce salopard !

CHAPITRE XII

PÂLE ET AFFAIBLIE,

Novella était couchée dans son lit de malade. Elle esquissa un sourire quand elle reconnut Abukov et Morosov. Mais dès quelle aperçut Yachïayev, le sourire disparut. Abukov se pencha sur elle, caressa délicatement de la main son visage tuméfié et dit gentiment :

— Tout ça sera vite oublié, Novellachka. Tu es en vie, c'est l'essentiel.

— C'est si merveilleux que tu sois là, Victorenka, chuchota-t-elle en prenant sa main et en l'embrassant. Reste près de moi, je t'en prie... Ne t'en va pas !

— L'épouvante m'a saisi quand j'ai entendu ce qui s'était passé, déclara Yachïayev. Je suis venu aussitôt. Ma colombe, crois-moi : je vais tout faire pour démasquer ce porc. Mais il faut m'aider. Tu entends ! Il faut te rappeler. Est-ce que l'homme était grand ou petit ? Te souviens-tu d'un détail qui permettrait de le reconnaître ? A-t-il dit quelque chose ? Sa voix, comment était sa voix ? Novella, essaye de te rappeler. C'est très important !

Novella Dimitrovna se tut. Elle tourna la tête sur le côté comme si l'haleine de Yachïayev empestait, et il fut clair qu'elle ne dirait plus un mot.

Morosov haussa les épaules.

— Rien à faire, camarade commissaire. Si elle ne sait rien... Sortons, ajouta-t-il à voix basse. Peut-être qu'elle en dira plus à Abukov.

— Plus qu'à moi ? demanda Yachïayev, offensé. Si elle compte ici un véritable ami, c'est bien moi ! Mais comme vous voudrez...

Il jeta un regard venimeux à Abukov, se dirigea vers la porte et quitta la chambre. Morosov le suivit et s'accouda avec lui à l'une des fenêtres du palier. Yachïayev semblait très perturbé et mordait nerveusement sa lèvre inférieure.

— Qu'en pensez-vous, Vladimir Alexeïevitch ? demanda-t-il.

— Je persiste à croire que ce salopard devait connaître Novella. Il l'a observée et lui a tendu un piège. Ce n'était pas un hasard, c'était préparé !

— Qui parmi les gens du chantier savait que Novella allait à Sourgout ?

— Il peut y en avoir eu beaucoup. Novella a demandé un peu

partout si quelqu'un pouvait l'emmener.

— Nous entendrons tout le monde, trancha Yachiïayev. Tout le monde ! Et gare à ceux qui bégayeront. Je sais faire parler les moins loquaces...

Yachiïayev tambourina avec ses doigts sur le rebord de la fenêtre.

— Supposons donc que le malfaiteur ait connu Novella... Il tue Tcheljabin et viole Novella. Froidement. Sans doute un fou.

Il sursauta, comme si l'idée venait de lui traverser l'esprit, et il regarda Morosov de ses yeux de poisson.

— Si c'est le cas, nous pouvons abandonner tout espoir de le reprendre en flagrant délit. Ce type ne recommencera pas avec une autre... C'est Novella qui l'intéressait. Seulement elle ! Il restera dans l'ombre maintenant qu'il a atteint son but. Ce n'est pas un récidiviste, Morosov. Comment voulez-vous que nous le retrouvions ?

— Peut-être commettra-t-il une petite erreur qui le trahira.

— Si c'est un type intelligent...

— L'acte qu'il a commis ne lui laissera pas l'esprit en paix. Tôt ou tard, il fera quelque chose. Laissons le temps travailler pour nous !

— Et Novella ne se rappelle absolument rien ?

— Pas le moindre souvenir. Elle a perdu connaissance avant d'avoir pu comprendre ce qu'il lui arrivait. Elle a seulement vu Tcheljabin s'effondrer sur le volant ; ensuite, le type s'est mis à l'étrangler.

— Je suis malade rien que d'y penser, proféra Yachiïayev d'une voix tendue. Morosov, croyez-moi, ça me déchire.

Assis sur le rebord du lit, Abukov avait pris la main de Novella qui répétait inlassablement :

— Je t'aime... Je t'aime... Victor Yuvanovitch, ne me repousse pas après ce qui s'est passé... Reste près de moi... Tu es la seule personne qui me reste au monde... Que ferais-je sans toi... Aide-moi, aide-moi...

Il sécha les larmes sur ses joues douloureuses. Lentement, elle se calma. Son visage reposant sur l'oreiller esquissa un sourire heureux vite assombri par un regard vers la porte : le médecin allait sûrement surgir pour lui enlever Abukov.

— Pourquoi avez-vous amené Yachiïayev ? demanda-t-elle. Je me sens mal quand je le vois.

— Il arrivait du camp et parlait avec les médecins. Ses collègues de Sourgout l'avaient prévenu. C'est son métier d'enquêter. En tout cas, c'est ainsi qu'il le voit.

— Je le déteste... Pourquoi ? Je ne sais pas. Je le déteste... Il me poursuit comme un chien. Avec ses cadeaux pourris. Je crois que je mourrais si j'étais obligée de l'aimer. C'est une limace puante. Victor Yuvanovitch, comme c'est bon que tu sois là. Combien de temps vais-je rester à l'hôpital ?

— Ce sont les médecins qui décideront. Il faut d'abord te remettre.

— Ensuite, tu viendras me chercher ?

Il hocha la tête, ne voulant pas lui faire de peine.

Quand il quitta la chambre après plusieurs injonctions du médecin-chef qui referma la porte derrière lui, Yachiïayev se précipita sur lui comme un vautour.

— Que dit-elle ? haleta-t-il. Est-ce qu'elle se souvient ? Y a-t-il une piste ? Vous en a-t-elle dit davantage, Victor Yuvanovitch ?

— Elle ne sait rien, répondit Abukov en regardant Morosov.

— Que fait-elle maintenant ?

— Elle dort. Elle est complètement épuisée par notre visite. Partons...

Ils prirent l'ascenseur, rejoignirent le grand hall d'entrée, et là prirent congé de Yachiïayev qui avait encore à s'entretenir avec ses collègues du KGB.

Dehors, il faisait une chaleur d'enfer.

— Son état est grave, dit Morosov en ouvrant un bouton de sa chemise. Je ne voudrais pas être à votre place. Novella vous aime et vous révère comme un Dieu. Comment allez-vous vous tirer de cette situation ?

— Pour ça, j'ai besoin de vous, Vladimir Alexeïevitch. Je ne vois pas d'issue. Je ne peux pourtant pas lui dire que je suis un prêtre.

— Pour l'amour du ciel ! s'exclama Morosov en passant sa main sur ses yeux et sur son front moites de sueur. Il faut la mettre au courant, pour la Tchakovskaïa. Mais elle va certainement craquer de nouveau et fuir notre compagnie. Elle quittera cette damnée Sibérie ! Victor Yuvanovitch, votre conscience doit être aussi chargée qu'un tonneau de bière...

— Un tonneau qui déborde en permanence ! fit Abukov d'une voix triste. Je suis venu pour aider ceux qui croient en Dieu – et c'est vous qui devez me secourir...

Chaque fois que son service le lui permettait, Abukov rendait visite à Novella Dimitrovna, avec un bouquet de fleurs. Elle se remettait lentement du choc ; mais quand le souvenir de cette nuit horrible lui revenait en mémoire, un tremblement agitant de nouveau son corps. Elle avait mis tout son espoir dans ce morceau de tissu, maintenant en la possession d'Abukov. Certains détails lui revenaient à l'esprit :

— Brusquement, j'ai repris conscience, je l'ai senti sur moi, un homme lourd... il devait être très lourd. J'avais l'impression d'être écrasée par un rouleau compresseur. J'ai voulu crier, je me suis accrochée à sa chemise... Il a recommencé à m'étrangler et tout est devenu noir.

— Un homme lourd, fit pensivement Morosov quand Abukov lui

répéta cette conversation au téléphone. Un homme qui violente une jeune fille lui apparaît forcément de dimensions monstrueuses. Tout ça ne nous mène pas très loin.

Batachev ne donna pas de nouvelles pendant deux jours. Puis, soudain, il fit irruption chez Smerdov juste au moment où Abukov s'apprêtait à fermer son camion frigorifique pour aller livrer de la viande à la cantine d'un chantier.

— Si tu veux jouer une pièce moderne, s'écria-t-il tout joyeux, j'ai tout le mobilier qu'il faut. Rien n'y manque, même pas le pot de chambre.

— Ramène tout, ordonna Abukov.

— Et pourquoi ?

— Comment expliqueras-tu à Rassim la provenance de ces meubles ?

— Ce sont mes propres meubles que je mets à votre disposition pour la bonne cause de la promotion culturelle en Sibérie. Peut-il me prouver le contraire ?

Il enfonça ses gigantesques poings dans les poches de son pantalon et s'appuya contre le camion.

— Les ramener ? Impossible ! Ce matin, les émigrants sont venus chercher leurs meubles et ils en avaient les larmes aux yeux de voir qu'il en restait autant. Une véritable fête. C'est tout juste s'ils n'en ont pas dansé de joie. « Merveilleux pays, cette Sibérie, se sont-ils écriés. Même les tapis sont là ! Et ils riaient ! Bon, il manque le samovar de grand-père et le canapé vert... On en prendra notre parti... »

Batachev eut un large sourire.

— C'est comme cela qu'ils sont, nos chers émigrants. Ils prennent la vie comme elle vient. Moi j'ai pensé : un canapé vert, avec une petite table devant et un bon vieux samovar – ça sera un chouette décor de théâtre. Qu'en penses-tu, Victor Yuvanovitch ?

Abukov soupira, hocha la tête et verrouilla la porte du camion frigorifique. À quoi cela rimait-il de vouloir freiner Batachev ? Il était si heureux de pouvoir l'aider. Cela lui paraissait infiniment plus utile que d'aiguiller des wagons sur des rails.

— D'après ce que dit Smerdov, nous aurons peut-être mercredi prochain un transport vers le camp JaZ 451/1, précisa-t-il. Il attend les consignes de Gribov.

— Ne t'en fais pas, petit frère, mercredi, j'aurai un camion.

Il fit un clin d'œil.

— Je connais une petite femme qui a trois camions. Imagine-toi un peu. Elle a une concession de l'État. Une jeune veuve. Elle est amoureuse de mes muscles. Ça la change de son ex-mari, un vrai fil de fer. Alors ne t'en fais pas, Victor Yuvanovitch, aucun problème, j'aurai

un camion pour transporter les meubles. Il n'y a qu'une chose, c'est que je ne peux pas conduire.

— Tu n'as pas de permis, Maxime Leontovitch ?

— À quoi bon ? Quand j'étais un boxeur célèbre, je n'avais pas besoin de conduire, tout le monde se bousculait pour me trouver une place dans sa voiture. Et par la suite... » Batachev poussa un soupir. « On apprend tout dans un camp, sauf à conduire.

— Mais tu conduis bien une voiture. Tu es venu ici avec.

— Oui, au pif. Je sais où se trouve le frein, l'accélérateur, et l'embrayage. Ça suffit. Et je connais bien Sourgout. Mais de là à conduire un camion...

— On trouvera bien une solution », dit Abukov en pensant à Mustaï. Tu es sûr d'avoir le camion pour mercredi ?

— Sûr et certain. C'est comme s'il était là, chargé, avec le plein. Je pourrai peut-être m'exercer d'ici là...

— Non, la route du gazoduc est truffée de miliciens. Sans papiers tu seras tout de suite arrêté. Non, Batachev, je te trouverai un chauffeur.

Ce soir-là, sa journée de livraison terminée, Abukov appela le central téléphonique du camp, priant la sentinelle de service de lui passer le camarade Mirmuchsin. Il dut attendre presque dix minutes avant que la voix de Mustaï se fit entendre à l'autre bout du fil.

— Victor Yuvanovitch ? s'écria-t-il. Quelle course ! On aurait dû me chronométrer. C'est sûrement un nouveau record olympique. Pourquoi appelles-tu ?

— J'ai besoin de toi, Mustaï, dit brièvement Abukov.

— Où ?

— À Sourgout.

— Il faut tordre le cou de quelqu'un ?

— J'ai besoin d'un chauffeur de camion.

Il y eut un instant de silence, puis Mustaï demanda, le souffle court :

— Tu as bu, camarade ?

— C'est le matériel pour le théâtre. Tu connais quelqu'un qui soit capable de conduire deux camions en même temps ?

Abukov réfléchit que la conversation était sûrement surveillée depuis le PC. Il ajouta :

— Bien sûr, si tu n'es pas libre, n'en parlons plus.

— Mais non ! protesta Mustaï. Tout est en ordre.

— Tout ? Vraiment tout...

— Le soleil brille, la brume monte sur les marais, les brigades sont au travail. Tout est normal. Il n'y a que Gribov qui se plaint. Ses provisions s'épuisent...

— C'est pour ça que je viendrai mercredi. Quand pourras-tu être à Sourgout, Mustaï ? » Abukov respira. Il pouvait déduire des paroles de

Mirmuchsin que l'action de Yachiïyev contre les détenus n'avait pas abouti. Fomin, Tkachev et Lubnovitz vivaient encore et la confrérie chrétienne n'était pas démantelée. Il n'osa pas demander des nouvelles de Larissa. « Ce sera bien si tu peux venir mardi soir », ajouta-t-il.

— Je vais demander à Morosov s'il peut me trouver un hélicoptère. Et toi, comment vas-tu ?

— Je m'occupe beaucoup du théâtre.

— Félicitations ! s'écria Mustaï. On pourra bientôt démarrer. La scène est prête, on construit les sièges. Rassoul Souleïmanovitch est venu, il a sauté sur le podium et il s'est écrié : « C'est une bonne idée ! On fera faire de l'exercice aux insoumis sur cette scène à l'abri du vent et du mauvais temps ! » Je te raconterai le reste mardi !

Mustaï raccrocha, il en avait déjà presque trop dit. Avant d'aller rejoindre Novella Dimitrovna à l'hôpital, Abukov prit le bus en direction de la gare de marchandises, et se mit à la recherche de Batachev. Il le trouva dans une petite maison de bois à côté de la tour d'aiguillage. C'était un baraquement multicolore dont le boxeur avait fait son logement. Il y habitait avec un gros chien ébouriffé qui grognait en permanence et trois chats qui dormaient sur son ventre pendant la nuit.

Batachev le reçut comme s'il avait la visite du numéro 1 soviétique en personne. Dès qu'il l'aperçut, il sauta sur ses pieds, alla chercher des verres et de la vodka, des cornichons en conserve, un gâteau au chocolat et aux amandes qu'il conservait dans une pochette en plastique.

— Un cadeau de la veuve ! s'exclama-t-il en frottant l'une contre l'autre ses grosses mains. Elle veille à ma santé... Alors, quoi de neuf ?

— Mardi soir, j'aurai un chauffeur. Mon ami Mustaï du camp.

— Il a un régime de faveur ?

— Non, ce n'est pas un détenu. Il s'occupe d'une fabrique de limonade.

— Ah oui ! s'écria Batachev, en donnant du poing sur la table. Cet idiot de l'Ouzbékistan ?

— Tu connais Mirmuchsin ? demanda Abukov étonné.

— Si je le connais ? Qui ne le connaît pas, ce petit bouc aux cheveux rouges ?

Batachev fit mine d'assener un crochet du droit et respira bruyamment comme s'il avait déjà dix rounds derrière lui.

— Tu sais ce qu'il m'a fait, ce fumier ? Il est venu vendre de la limonade à la veuve Grigorieva. Elle, innocemment, est allée chercher un verre dans l'armoire – mais il a fallu qu'elle monte sur un escabeau, c'était trop haut pour elle – et quand elle a été juchée là-haut, ce dégénéré a mis sa main sous sa jupe... » Batachev continua à boxer dans le vide. « Qu'il vienne ! Laisse-le venir ! Je vais en faire de la

chair à pâté. Mardi, dis-tu ? Très bien. Je vais m'entraîner avec mon sac de sable. Je le réduis en poudre ! »

Cela faisait un souci de plus pour Abukov quand il retourna à l'hôpital de Sourgout. Novella Dimitovna l'attendait. Elle s'était levée et avait mis pour le recevoir une ravissante robe de chambre bleue à galons dorés. Assise sur le rebord du lit, elle écoutait à la radio de la musique folklorique d'Ukraine.

— Demain, je rentre chez moi ! s'écria-t-elle en lui sautant au cou. Elle l'embrassa avec fougue, comme si ces baisers avaient été pour elle une médication secrète au pouvoir miraculeux. Tandis qu'elle se suspendait à lui, son peignoir s'entrebâilla, découvrant une chemise fine comme un voile. C'était tout ce qu'elle portait. Les blessures et les marques sur sa peau étaient encore visibles. Il faudrait encore quelque temps avant qu'elles disparaissent.

— C'est merveilleux que tu sois là, Victorenka ! s'écria-t-elle.

— Je te félicite, dit Abukov. Tu te rétablis remarquablement vite !

Il dénoua ses bras de son cou et fit un pas en arrière.

— Qui vient te chercher ?

— Vladimir Alexeïevitch... Tu nous accompagnes ?

— Demain, je suis à la section VII.

— Non ! Demain, tu es malade, et après-demain aussi. Je veux que tu sois malade et que tu viennes avec moi.

Elle se rapprocha de lui et, comme il s'asseyait, elle se laissa tomber sur ses genoux.

— Un homme ne peut pas être toujours en bonne santé – même Smerdov peut comprendre ça !

— Il n'y a personne d'autre pour conduire mon camion, protesta Abukov.

— Et si tu étais vraiment malade ?

— Cela créerait de gros problèmes.

— Laisse donc Smerdov se débrouiller.

— Je vais essayer, répliqua Abukov pour la calmer et gagner du temps. Peut-être me donnera-t-il congé.

Il resta une demi-heure auprès d'elle, puis retourna à pied dans la nuit jusqu'à son quartier. À cette heure tardive, Sourgout était une ville calme, presque morte. Qui aurait eu envie de se promener à minuit dans ces rues monotones surgies d'un « crayon planificateur » ? Tous les cafés étaient fermés, la nuit appartenait aux chats et aux chiens.

Abukov se souvint : Monsignore Giovanni Battista, au moment où ils s'étaient séparés, lui avait déclaré : « Mon fils, préparez-vous à vivre une vie en dehors de la vie. Il n'y a pas de nom, pas de mot pour qualifier ce qui vous attend. Vous n'êtes responsable que devant Dieu.

Personne d'autre. Dieu vous bénisse, Pater Stephanus. »

Comme cela était loin déjà. Est-ce que Rome existait encore ?

Il marcha longtemps dans la nuit chaude et vit avec étonnement pointer les premières lueurs de l'aube et le ciel se colorer de mauve. Il se hâta de regagner sa chambre, de se laver et d'enfiler sa tenue de travail. Il fut le premier arrivé au dépôt central. À côté de son camion frigorifique n° 11, il attendit l'ouverture.

Novella Dimitrovna finit par monter dans la voiture de Morosov. Le médecin de l'hôpital lui donna un flacon de tranquillisants, mais une fois sortie de la ville, elle le jeta par la fenêtre.

— Je n'ai pas besoin de gouttes ! s'écria-t-elle. C'est de Victor Yuvanovitch que j'ai besoin ! Il n'y a que lui qui peut me guérir ! Seulement lui !

Quand ils passèrent devant l'endroit où avait eu lieu l'agression – c'était la seule route vers le nord – elle remonta son pull-over sur son visage pour ne rien voir. Quelques minutes plus tard elle se pencha en arrière sur son siège et regarda avec des yeux vides le paysage qui défilait sur les côtés de la route. Des arbres, des arbres, des arbres, des marais, des lacs scintillants, des ruisseaux et des cours d'eau. Une solitude infinie. Taïga détestée et bien-aimée. Sibérie damnée et merveilleuse.

« Il faut mettre un terme à tout cela, songeait Morosov, silencieux au volant. Rapidement, comme une ablation chirurgicale. La séparer d'Abukov. Il faut inciser. Elle va crier, elle va craquer, mais ensuite elle se calmera et une vie nouvelle commencera pour elle. »

Il commencerait tout de suite. « Tu vois, lui dirait-il, il n'est pas venu pour t'accompagner comme il l'avait promis. Il ne sera jamais à toi, Novella, mon petit. Il y a Larissa Davidovna... Oui, ces rumeurs ne sont pas des rumeurs, mais la vérité, c'est lui-même qui me l'a dit. Personne ne pourra les séparer... Oublie Victor Yuvanovitch... Oublie-le ! »

Au bout de quatre heures de trajet, ils atteignirent le secteur de Morosov. Les excavateurs géants creusaient le tracé du gazoduc. Dans trois vastes hangars ouverts en bois, des détenues en longues files enveloppaient les tuyaux de mat d'asbeste.

Novella jeta un regard indifférent à ces femmes décharnées dans leurs vêtements en haillons. Elles faisaient partie de sa vie au même titre que sa machine à écrire et son crayon. Elles étaient une partie de son travail. Du matériel.

— Ce soir, nous appellerons Victor Yuvanovitch, lança-t-elle. Il faut que j'entende sa voix. Si je n'entends pas sa voix, je ne pourrai pas dormir.

Morosov opina de la tête sans répondre, souhaitant que la journée

soit déjà terminée. Il ne lui avait pas parlé.

Le mardi, Mustaï Yemilianovitch atterrit à Sourgout avec un hélicoptère chargé d'un transport de matériaux. Abukov, qui avait appris l'heure d'atterrissage par Morosov, l'attendait. Il n'avait évidemment pas précisé à Batachev comment Mustaï arriverait, mais ce n'était pas le plus important. Batachev avait, de fait, ressorti son vieux sac de sable en cuir qu'il utilisait à l'époque où il s'entraînait régulièrement, l'avait pendu à une poutre et tapait allègrement dessus depuis deux jours comme s'il se préparait pour un championnat du monde. Pour se motiver davantage, il avait même peint des cheveux rouges sur son punching-ball.

Abukov vit venir Mirmuchsin de loin avec ses cheveux qui brillaient au soleil.

— Allah soit loué, tout va bien ! s'écria-t-il alors qu'il était encore à vingt mètres d'Abukov. Il y a encore des braves gens. Ils m'ont pris avec eux bien que l'hélicoptère ait été plein.

Ils s'embrassèrent, se tapant sur l'épaule, et, bras dessus bras dessous, quittèrent le terrain d'atterrissage. Après qu'ils eurent passé le contrôle, Abukov dit à Mirmuchsin :

— Tu connais Batachev ? Maxime Leontovitch ?

— Non.

— Mais tu connais la veuve Gregorieva...

Mustaï sursauta, adressa à Abukov un regard pénétrant et s'immobilisa.

— Tu parles ! Elle poussait des petits cris comme une souris qu'on tire par les oreilles. Amigo, elle a une de ces paires de fesses ! Sa condition de veuve lui pesait un peu. Je me suis senti obligé de la consoler... Qu'est-ce qu'il veut au juste, ce Batachev ? Et qui c'est ?

— Tu dois le connaître, Mustaï. Il a passé quelque temps au camp, puis il a été gracié ; maintenant il est à Sourgout. Batachev, le boxeur...

— Le boxeur ? s'écria Mustaï en devenant blême. Ce mammoth géant ? Celui dont le nez explose quand l'été arrive ? C'est lui ?

— C'est lui.

— Il ne sait se servir que de ses poings. Pour m'atteindre, il faut d'abord qu'il s'approche. Ça ne sera pas facile.

De la main, il tâta sous sa vareuse un objet dur qu'Abukov ne pouvait voir.

— Il sera assez intelligent pour ne pas trop s'approcher, amigo.

— Tu portes une arme sur toi ? demanda Abukov étonné.

— Une arme ! Je m'en sers pour couper le pain, sculpter le bois, nettoyer mes ongles. Mais ça peut aussi servir à tenir en respect un boxeur.

— Un couteau !

— Aiguisé des deux côtés. Quand on sait le lancer, il atteint son but comme une balle.

Il dégagea le couteau de sa ceinture. C'était une dague effilée, de longueur moyenne, tranchante comme un rasoir, une arme dangereuse entre les mains d'un initié.

— Il vaudrait mieux vous entendre, dit Abukov en éloignant la main qui tenait la dague. Batachev et toi, à l'avenir, vous devrez coopérer.

— Tu crois que l'agneau et le tigre peuvent se supporter ? Abukov, n'essaye pas d'inverser les lois de la nature.

Une heure plus tard, ils arrivèrent à la hutte colorée de Batachev au nord de l'enchevêtrement de voies ferrées. Auparavant, Mustai avait tenu à faire un détour et à s'arrêter dans un petit restaurant où il avait bu deux bières, deux vodkas et deux cognacs.

— Le prophète me pardonne ce péché, mais c'est un médicament, avait-il dit avec solennité. Pour me donner du courage !

Mustai était donc d'excellente humeur et rempli d'audace quand ils poussèrent la porte de Batachev et entrèrent. Mustai ouvrit aussitôt sa vareuse, mettant en évidence la lame nue. Sa main agrippait le manche.

Par bonheur, Batachev n'était pas là. Il était occupé à guider les wagons de marchandises, avec une certaine distraction il faut le dire, car ses pensées étaient toutes occupées par Mustai.

Celui-ci contempla le lourd sac de sable surmonté de cheveux rouges et comprit aussitôt les motivations qui avaient guidé Batachev dans l'exécution de cette œuvre d'art.

— Il n'aura même pas le temps de s'approcher, Victor Yuvanovitch, déclara-t-il d'un ton triste. Ma conviction est faite, il m'a gravement offensé. Mon honneur est entaché. En Ouzbékistan, cela suffit pour creuser une tombe.

— Nous sommes à Sourgout ici, et il faut que tu essayes de faire la paix avec Maxime Leontovitch ! s'écria Abukov avec fermeté.

— Je ne lui veux aucun mal ! C'est lui qui veut m'anéantir à cause de la Gregorieva. Il faudrait lui expliquer que la belle veuve suspend ses jupes à la fenêtre comme des fanions. Batachev n'est qu'une épingle sur son oreiller ! Mais va donc lui dire ça...

Batachev reparut peu après et, la mine sombre, il resta planté sur le pas de la porte quand il aperçut Abukov et Mirmuchsin. Mustai tira aussitôt sa dague de sa ceinture et la planta sur la table de bois. Aussitôt, il se sentit mieux. La lame et le manche vibrèrent longuement dans l'atmosphère lourde de la pièce. Batachev comprit aussitôt : il s'appuya contre son sac de sable, les narines frémissantes ; il éternua, se moucha et remonta son pantalon qui glissait.

— Quand vous vous serez assez regardés en chiens de faïence, dit Abukov, on pourra parler de ce qui se passera demain. Maxime Leontovitch...

— Le camion est déjà chargé, plein à ras bord. J'y ai mis quelques babioles supplémentaires. Neuf couvertures, une armoire de cuisine, trois moteurs diesels, quatre moteurs électriques, une petite bande transporteuse. Tout est neuf.

— Batachev ! s'exclama Abukov qui sentait ses jambes flageoler. Si on est pris...

— Dix ans de Sibérie au moins, déclara Batachev d'un ton joyeux. Mais comme nous sommes déjà en Sibérie, il n'y a que les conditions d'existence qui changeront. Comment veux-tu qu'on se fasse prendre ?

— Les contrôles de la milice sur la route !

— Les meubles m'appartiennent. Qu'ils osent me contredire ! Quant à la bande transporteuse, c'est le petit bouc aux cheveux rouges qui l'a achetée pour ses bidons de limonade. Les femmes l'ont rendu si faible qu'il n'est plus capable de les porter à la main ; et pour faire tourner une bande transporteuse, il faut un moteur. Comme ces machins tombent tout le temps en panne et qu'on ne trouve jamais de pièces de rechange, on en a acheté plusieurs. Voilà... Qu'est-ce que tu en dis, poil de carotte ?

— Dois-je me laisser insulter ? demanda Mustaï en fixant la dague sur la table. Abukov, en Ouzbékistan...

— Ça suffit ! lança Abukov furieux. Si vous continuez à vous comporter comme des idiots, vous ne compterez plus parmi mes amis. Batachev, viens ici ! Mustaï, laisse ton sacré poignard et approche-toi ! Et si tu lèves le poing, ne serait-ce que d'un centimètre, Maxime Leontovitch, je ne te parle plus...

Lentement, comme des combattants sur un ring, Batachev et Mirmuchsin s'approchèrent l'un de l'autre. Ils restèrent toutefois à distance respectable, se regardant méchamment.

— J'ai mal au ventre quand je te regarde, dit Batachev d'une voix sombre.

— Mes intestins se tordent de douleur quand tu es dans les parages, siffla Mustaï.

— La peur, rien d'autre que la peur...

— Où est le camion ? demanda Mustaï d'une voix caverneuse.

— Dans le hangar neuf.

— Réservoir plein ?

— Tu veux peut-être le remplir en crachant dedans ?

— Quand on se sent morveux, on se mouche !

Batachev roula des yeux terribles, respirant bruyamment. Son rhume d'été était son point sensible.

— C'est un sept tonnes Fiat. Tu pourras le conduire ?

— Je conduis n'importe quoi. J'effleure le contact, et ça démarre.
— Grande gueule tordue !
— Patate renifleuse !
— Ça suffit ! s'interposa Abukov. Notre brigade démarre demain matin à six heures. Attendez-nous au carrefour et suivez-moi. Je serai le dernier camion du groupe.

— Quoi ? s'indigna Mustaï. Le dinosaure vient avec moi ?
— Sans moi tu ne feras rien ! hurla Batachev. Je vais m'asseoir à côté de toi, peau-rouge, et surveiller que tu ne maltraites pas mon beau camion.

— Qu'Allah étouffe ta gueule de vipère ! cracha Mustaï. Victor Yuvanovitch, tu vois bien que c'est toujours lui qui commence ! Il n'y a pas plus paisible que moi !

— Si c'est ainsi, alors je peux vous laisser seuls, dit Abukov en arrachant de la table la dague de Mustaï. S'approchant du sac de sable, il l'enfonça jusqu'à la garde dans le cuir.

Batachev sursauta comme s'il avait reçu en personne le coup de poignard.

— Faites ce que vous voulez ! Et si vous n'êtes pas demain au rendez-vous, tant pis. Tuez-vous, le monde ne s'en portera pas plus mal.

Il sortit et resta quelques instants immobile devant la hutte multicolore, attendant que la tempête se déchaîne. Mais la porte s'ouvrit et Mustaï se précipita dehors.

— Drôle de discours pour un prêtre, haleta-t-il en essuyant la sueur de son visage.

— Tu as raison, Mustaï, reconnut Abukov. Dans la Bible, il est écrit : « Si l'on te frappe sur la joue droite, tends la gauche. »

— Je ne suis pas stupide à ce point-là », bredouilla Mustaï en fixant Abukov. Son regard était lourd de désillusion. « C'est là votre enseignement ? Victor Yuvanovitch, je ne me convertirai jamais au christianisme...

Abukov regagna en bus sa petite chambre, prit une douche froide car la chaleur était presque insupportable, grignota rapidement dans un self-service, but un verre de vin coupé d'eau et se rendit enfin au dépôt central.

Smerdov l'attendait déjà. Le dépôt était le seul endroit où il pouvait échapper à sa femme quand elle était de mauvaise humeur.

— Morosov a appelé, deux fois ! dit-il à Abukov. Rappelle-le. Où est mon ami Maxime Leontovitch ?

— À la gare. Je crois qu'il viendra te voir ce soir.

Abukov trouva un bureau vide, décrocha le téléphone et appela Morosov au chantier.

— Novella Dimitrovna est prostrée dans son lit, en pleurs, expliqua Morosov. Elle surmontera ça. Je lui ai tout dit. La Tchakovskaïa et vous – elle n’arrivait pas à comprendre. Mais peut-on lui en vouloir ? J’avoue que je ne comprends pas, moi non plus !

Il raccrocha avant qu’Abukov ait trouvé une réponse.

Celui-ci hocha la tête et ferma les yeux. La gifle de Morosov, malgré la distance, l’atteignait de plein fouet. La leçon était méritée...

Cette nuit-là, il se passa des choses étonnantes. Mustai Yemilianovitch dormit dans le baraquement multicolore de Batachev, partagea avec lui son pain, son fromage, ses cornichons, ses oignons et son vin. À une heure avancée de la nuit, ils se mirent à chanter en chœur des airs de la steppe et des ballades de chevalerie, s’embrassèrent et se jurèrent amitié éternelle. En signe de réconciliation, Mustai alla même jusqu’à glisser sa dague dans le sac de sable de Batachev en déclarant solennellement :

— Si toi ou moi la retirons un jour, que ce soit pour protéger notre amitié.

Batachev était tellement ému qu’il éclata en sanglots, raconta sa jeunesse difficile et, quand il apprit de quelle manière le père de Mustai avait maltraité son fils, il couvrit de jurons sa mémoire. Puis tous deux se mirent à pleurer de concert et, complètement saouls, roulèrent l’un à côté de l’autre sur le lit.

Pourtant, ils furent ponctuels au rendez-vous du lendemain matin. Quand la brigade de transport arriva, Abukov freina, sauta à terre et courut en direction de leur maison. Mustai et Batachev lui adressèrent un sourire joyeux.

— Vous arrivez donc à vous supporter ! constata Abukov en regardant avec étonnement leurs visages innocents.

— Bien sûr ! répliqua Batachev presque offensé. Nous sommes des amis de cœur, n’est-ce pas, mon bon Mustai ?

— Il n’y en a pas de meilleur ! confirma Mustai en hochant la tête à plusieurs reprises. Maxime Leontovitch est couché dans un repli de mon âme.

— Suivez-moi de près ! cria Abukov.

Il sauta dans son camion et s’engagea à la suite de la colonne. Mustai appuya sur l’accélérateur, fit hurler le lourd moteur diesel et, dans un temps record, recolla au convoi. Batachev, prenant sa tête à deux mains, gémit :

— Mieux vaut trente combats de boxe qu’un seul voyage avec toi ! Oh la la... On ne verra pas le prochain jour se lever !

Il se calma peu à peu et commença à observer le paysage, se souvenant qu’après avoir été gracié, il avait parcouru ce chemin en sens inverse.

La brigade de transport atteignit le camp vers deux heures de l'après-midi. C'est là que commencèrent les difficultés. Au premier barrage, à l'extérieur du camp, le sous-lieutenant responsable du contrôle ne voulut pas comprendre pourquoi dix camions partis de Sourgout arrivaient à onze au camp. Il connaissait, bien entendu, Mirmuchsin, mais il ne l'avait vu se déplacer jusqu'ici que sur sa motocyclette verte facilement repérable, jamais avec un sept tonnes.

Batachev descendit de la cabine, banda ses muscles et commença à se dandiner comme sur un ring, espérant ainsi impressionner le sous-lieutenant.

— Dix camions sont annoncés, onze sont arrivés, répéta avec entêtement le sous-lieutenant. Nitchevo !

— Ils ont fait des petits ! suggéra Batachev.

Le regard froid du sous-officier lui prouva qu'il n'avait pas en face de lui un homme sensible à l'humour. Il souleva la bâche et montra au sous-lieutenant ce que contenait le camion.

— Regardez ! Des meubles ! Mes meubles, camarade officier. C'est pour le nouveau théâtre. Êtes-vous donc un ennemi de la culture ? Vérifiez donc, appelez le commandant Rassim et dites-lui que les décors du théâtre arrivent. Pour une pièce de Schiller. Mustai, comment s'appelle la pièce ?

— « Intrigue et amour », répondit Mirmuchsin depuis la cabine.

— Foutu titre. Vous avez entendu, lieutenant ? La trique et l'amour... De Schiller. Relevez votre barrière, camarade lieutenant !

Mais on n'arrive pas à convaincre aussi facilement que se l'imaginait Batachev un officier soviétique. Tandis que la brigade poursuivait sa route – seul Abukov resta en arrière avec son camion numéro onze afin de parler lui-même à Rassim si la situation l'exigeait – le sous-lieutenant se retira dans son poste de garde, et appela le PC.

Rassim venait de s'allonger pour une petite sieste et ce n'était pas le moment de le déranger. Sa voix fit exploser le téléphone. Le visage blême et défait, le jeune officier revint vers Batachev.

— Vous devez mettre le feu au camion, a dit le camarade commandant. Et je dois veiller à ce que Mustai reste à l'intérieur.

Mirmuchsin grogna d'impatience, descendit de la cabine du conducteur et essuya son visage où perlait la sueur.

— Appelez encore une fois ! exigea-t-il.

— Sûrement pas ! Je tiens à vivre vieux, au moins jusqu'à soixante-dix ans.

— Alors, laissez-moi le téléphone.

Mustai entra dans le poste de garde, prit l'écouteur et se mit à parler, puis il attendit. On le vit hocher la tête plusieurs fois, se gratter les cheveux, mais lorsqu'il revint vers le camion, il avait l'air satisfait.

— On peut y aller, dit-il. Le camarade Rassim veut casser les

meubles de ses propres mains...

C'était tout à fait dans la manière de Rassim. Le sous-lieutenant haussa les épaules avec résignation, et laissa la voie libre, heureux de se tirer ainsi de cette situation.

— Qu'a-t-il dit d'autre, le sauvage Rassoul Souleïmanovitch ? demanda Batachev alors qu'ils roulaient sur la route macadamisée qui conduisait au camp.

Mustaï sourit.

— Rien, mon ami.

— C'était sa seule phrase ?

— Il n'a rien dit du tout. Comment aurait-il dit quelque chose alors que je ne l'ai pas appelé ?

Batachev aspira une profonde bouffée d'air frais, donna un baiser sur la joue de Mustaï et déclara :

— Béni soit le jour où je t'ai rencontré. Tu es une canaille encore plus pourrie que moi.

Comme d'habitude, Gribov attendait à la porte du dépôt quand la brigade de transport entra dans le camp et s'arrêta sur la grande place devant le PC. Les camions de pommes de terre, de choux, de farine, gruau, maïs, nouilles et sucre ne l'intéressaient pas, pas plus que les fournitures pour les ateliers, les cuisines et le garage. Son intérêt allait exclusivement au camion d'Abukov ; et, quand celui-ci émergea d'un nuage de poussière, il respira librement, frotta ses grosses mains et se mit à souhaiter avec ferveur que Victor Yuvanovitch, cette fois encore, ait prévu deux listes en bonne et due forme.

De la fenêtre du PC, Rassim observait l'arrivée de la brigade. Yachiïayev lui non plus ne tenait pas à manquer le spectacle. Penchée à une fenêtre de l'hôpital, Larissa aperçut elle aussi le camion d'Abukov, elle vit briller au soleil ses cheveux blonds et dut se faire violence pour ne pas courir se jeter dans ses bras.

Abukov stoppa devant le dépôt et sauta à terre.

— La visite d'un ami fait toujours plaisir, s'écria Gribov. Ma maison est bien vide sans toi.

Il aperçut Mustaï et Batachev qui venaient d'arrêter leur sept tonnes derrière le camion d'Abukov.

— Qui c'est ? Qui c'est, l'autre ? Connais pas ! Pourtant, ce nez... ce menton... je l'ai déjà vu quelque part...

— C'est le boxeur.

— Hé ! Batachev ! Il refait surface, ce bâtard ! De nouveau condamné ! Victor Yuvanovitch, ficelle-le bien ! Il y a intérêt à surveiller ses poches quand il est dans les parages. Ni vu ni connu ! Un vrai spécialiste... C'est Rassim qui va être content !

Batachev descendit du camion, se redressa et, de toute sa hauteur, toisa le gros homme.

— Kasimir Korneïevitch ! beugla-t-il. Il existe toujours, pas encore explosé, ce sac à viande ! Juste devenu un peu plus gras, encore plus laid...

Il regarda autour de lui, hocha la tête en apercevant le PC et frotta ses mains gigantesques.

— Je vais aller embrasser Rassoul Souleïmanovitch.

Il fallut quelques instants à Gribov pour se remettre de cette apparition. Il reprit son souffle et s'appuya au mur du dépôt, le visage d'une pâleur mortelle.

— Tu as vu ça ? balbutia-t-il. Victor Yuvanovitch, attends un peu, juste une petite minute. Tu vas voir Batachev s'envoler par la fenêtre du PC.

Mais rien de semblable ne se produisit. Derrière les fenêtres de Rassim, régnait un calme insolite.

— Ils ont dû s'entretuer, articula Gribov d'un air sombre. Ça a dû se passer à la vitesse de l'éclair. Mon cher Abukov, si on comparait ces listes ?

Au bout d'une petite heure, Abukov quitta le dépôt et prit la direction de l'hôpital. Tout en courant, à chaque pas qui le rapprochait de Larissa Davidovna, il se sermonnait : « C'est de la folie ! De la folie, de la folie ! Tu ne pourras pas supporter cette faute, tu ne peux en prendre la responsabilité, tu es un prêtre. Tu entends, tu es un prêtre ! Tu n'es pas Abukov, conducteur de camion de Kirov, tu es Stephane Olik, le Père Stephanus, Olik, père de la congrégation de la Sainte Croix à Rome. Qu'advient-il de toi, Stephanus ? »

Mais il se disait aussi : « Je l'aime, je ne peux pas m'en empêcher, je l'aime... Que je sois damné et que j'aie en enfer... Je l'aime ! »

Il se précipita dans l'entrée, traversa le corridor en courant, ouvrit la porte de l'appartement de Larissa et vit qu'elle était debout près de la fenêtre ; le soleil brillait sur ses cheveux noirs, il y avait une lumière dans son sourire, ses yeux étincelaient de bonheur... Elle écarta les bras et il s'y jeta.

Au même étage, dans une chambre de malade, le professeur Polevoï était assis au chevet d'un asthmatique. Le malade manquait d'air, ses yeux étaient exorbités, la peur de la mort déformait son visage.

— Il est là, dit Polevoï en pressant le moribond contre lui. Il va venir, mon frère. Notre pope est arrivé. Non, tu ne vas pas encore mourir. On ne meurt pas aussi vite. Je te le dis, pas encore... Pas aujourd'hui... Victor Yuvanovitch va être dans un instant près de toi, il va prier pour toi...

Le malade sourit et devint plus calme. Quand enfin, deux heures plus tard, Abukov arriva à son chevet, le malade était mort.

Il voulut lui donner les derniers sacrements, mais Polevoï l'écarta du lit, lui adressa un long regard insondable et lui cracha dessus.

Batachev connaissait par cœur le chemin du bureau du commandant Rassim. Il brandit son gros poing, tapa contre la porte, l'ouvrit et entra.

Rassim était en chemise et pantalon, réveillé en sursaut par l'appel téléphonique de la sentinelle. Pourtant, il ne fut pas pris à l'improviste par l'irruption de Batachev, car il avait pu le voir venir de sa fenêtre. Pendant les quelques minutes qu'il mit pour arriver jusqu'à lui, Rassim se trouva dans un curieux état d'esprit. Les années passées lui revenaient en mémoire, et il constatait avec effroi que Batachev les avait mieux surmontées que lui. Le boxeur était un homme libre, Rassim, lui, était toujours prisonnier du camp, au même titre que les détenus – avec la seule différence qu'il portait un uniforme et des galons.

Et maintenant, Batachev était devant lui, éclatant de vigueur et de joie de vivre, avec son éternel rhume d'été et son nez en patate. Il refermait la porte derrière lui et, avec un rire retentissant, disait :

— La Sibérie n'a pas réussi à me bouffer.

— Elle t'aurait aussitôt vomi, répondit Rassim en enfilant sa chemise. Il n'y a rien de plus indigeste que toi !

Batachev esquissa un sourire approbateur, tira à lui une chaise et s'assit. Rassim lui coula un regard sans aménité.

— Tu veux prendre racine ici ? demanda-t-il.

— On va se voir plus souvent, maintenant ; c'est inévitable, s'exclama joyeusement Batachev. Je fais partie du nouveau théâtre.

— Raison de plus pour interdire cette ânerie !

Rassim s'assit à son tour et enfila ses belles bottes en cuir souple de Russie.

— Je m'occupe des aménagements, j'ai amené tout un camion de meubles. Mes propres meubles, camarade commandant. Une contribution à la culture. Et je suis aussi le neuvième membre du syndicat, tu vois, une position tout à fait officielle. Abukov est un garçon gentil, intelligent, plein d'idées – mais il est trop mou, trop conciliant, trop poli surtout. Il avait besoin de quelqu'un comme moi, voilà qui est fait. Avec moi, pas d'entourloupe, je les connais toutes ! Celui qui veut me faire un croc-en-jambe reçoit mon pied au cul, c'est réglé comme du papier à musique. » Il posa l'une sur l'autre ses mains gigantesques et regarda Rassim avec cordialité. « Abukov est la tête, je suis le moteur. C'est comme ça que le théâtre marchera. Qu'en pensez-vous, camarade commandant ?

— J'ai toujours une cellule à ta disposition », ricana Rassim. Il y a bien assez de possibilités de te réintégrer parmi nous.

— Une menace, camarade ?

— Juste une réflexion en passant, Maxime Leontovitch.

Rassim passa sa main dans ses cheveux, se leva, s'approcha de la

fenêtre et regarda à l'extérieur. Mirmuchsin venait d'enlever la bâche du camion de meubles et mettait en place la plate-forme de déchargement. Rassim distingua nettement l'armoire de cuisine en bouleau verni.

— Et c'est pour le théâtre, ça ? grommela-t-il.

— Tout ! Tout est pour le théâtre ! répondit Batachev.

— Ce meuble de cuisine...

— C'est pour « La trique d'amour ».

Rassim jeta un coup d'œil de biais à Batachev.

— C'est une pièce célèbre de Schiller, à ce que dit Abukov.

— On pourrait réquisitionner les meubles, fit remarquer Rassim.

Qui prouve qu'ils t'appartiennent ? Tiens, ce canapé vert ferait bien chez moi. Pour ma sieste.

Puis, sans transition, il ajouta :

— Quand boxons-nous de nouveau ?

Batachev sursauta.

— Vous et moi, commandant ?

— Qui d'autre ? L'enjeu : les meubles.

Rassim eut un sourire sournois.

— Si tu te défiles, je confisque les meubles. Alors, qu'en dis-tu Batachev ?

Le boxeur soupira, haussa les épaules.

— Que ne ferais-je pas pour la culture ? Quand, camarade commandant ?

— Dimanche !

— Donc, dans trois jours ?

— Attache bien tes pantalons ! déclara Rassim en levant le bras droit et en esquissant un crochet dans le vide. La dernière fois, salopard, tu as eu de la chance, rien de plus ! Je me suis déconcentré pendant une seconde, mais cette fois, ça n'arrivera plus. Entendu pour dimanche ? Ici ?

— C'est vous qui l'aurez voulu, Rassoul Souleïmanovitch, répondit Batachev en poussant un soupir. Moi, je ne vous veux aucun mal...

Ce fut une journée agréable. Rassim fit porter du thé et des pâtisseries, il offrit même de la vodka à Batachev et le regarda boire avec satisfaction. « Pas de problème, l'alcool affaiblit. Il ne me reste plus qu'à mettre une femme sur son oreiller, et dimanche, il ne sera même plus capable de lever les bras. »

L'après-midi même, il appela le colonel Kabulbekov qui se montra très heureux d'entendre sa voix.

— Cela va peut-être vous paraître étrange, mon cher Belgemir Valentinovitch, dit Rassim en s'entourant de quelques précautions oratoires, mais j'ai un service un peu inhabituel à vous demander. Il n'y a que vous qui puissiez m'aider.

— Je vous écoute, répondit Kabulbekov. Je serais ravi de pouvoir vous prouver mon amitié.

— J'ai besoin d'une femme ! déclara Rassim. Un bon numéro, dans le genre volcanique ! Est-ce que vous avez ce qu'il me faut ?

Kabulbekov resta muet quelques instants, passa sa main sur ses yeux, et se dit : « Il y a quelque chose qui ne va pas chez Rassim. » Prudemment, il demanda :

— Mon cher Rassoul Souleïmanovitch, êtes-vous en parfaite santé ?

— Ne vous méprenez pas, mon cher ami ! s'écria aussitôt Rassim, gêné par la question de Kabulbekov. Cette femme n'est pas pour moi. C'est pour un bon... Pour une connaissance à qui je voudrais faire plaisir.

— Avec une de mes furies ?

— La plus dangereuse et la plus acharnée ! Avez-vous ça ?

— J'ai autant de choix que dans un grand magasin ! Tous les gabarits, et toutes les tranches d'âge. À quoi voulez-vous qu'elle ressemble ?

— Je la veux irrésistible.

— Avec la vie qu'elles mènent dans le camp, et le travail qu'elles accomplissent ? Je n'ai pas de studio de mannequins ici. Quoi qu'il en soit, une fois baignée, frottée, épouillée, et convenablement apprêtée, ça devrait aller. Vous en avez besoin immédiatement ? Pour combien de temps ?

— Jusqu'à dimanche matin. Oh, Belgemir Valentinovitch, je vous remercie du fond du cœur.

— Que devient le théâtre ? demanda Kabulbekov intéressé.

— La scène est terminée. Abukov est arrivé il y a quelques heures avec du nouveau matériel.

— Voilà une bonne nouvelle ! s'exclama Kabulbekov. Rassoul Souleïmanovitch, je viendrai personnellement vous amener les dix-neuf actrices et chanteuses que j'ai sélectionnées.

— Quoi ? s'écria Rassim en fixant le mur devant lui d'un air hébété, à l'endroit précis où était suspendue la photo de Lénine. De quoi parlez-vous ?

— Nous participons nous aussi à ce projet culturel. L'avez-vous oublié, camarade ? Nous avons soixante-neuf femmes qui se sont proposées pour jouer d'un instrument. Nous sommes en train de sélectionner les meilleures. Il y a même de grands talents parmi elles ! Mais je vous amènerai d'abord les actrices. Abukov leur fera passer une audition.

— Une chance que j'aie mes chiens, déclara Rassim d'un air sombre. Ils veilleront à ce que cette vermine ne transforme pas la scène en bordel. J'ai vingt-cinq chiens dressés ; ils formeront un mur tant que vos damnées femelles seront ici, Belgemir Valentinovitch.

Il raccrocha, enfila sa veste d'uniforme en toile légère, enfonça sa casquette sur sa tête et quitta le PC afin d'aller examiner d'un peu plus près les meubles de Batachev.

Le soir venu, après que les détenus rentrés des marais et des forêts eurent mangé, la confrérie se retrouva dans la salle de répétition et se réunit sur la scène.

Abukov remarqua immédiatement le froid qui régnait dans l'assistance. Il avait remis son costume noir et sa chemise blanche – seuls attributs de sa fonction de prêtre, pour les initiés. Mais, si dix jours auparavant toutes les têtes s'étaient baissées pour recevoir sa bénédiction, ce soir, elles restèrent levées ; il sentit peser sur lui des regards agressifs : une onde d'hostilité dirigée contre lui.

Abukov les salua, joignit les mains, mais ils ne l'imitèrent pas.

— J'ai amené de Tioumen, avec les instruments de musique et les tissus, les premières partitions, dit-il le cœur un peu serré. Bien sûr, cela ne suffira pas. Nous devons écrire une partie des textes nous-mêmes. Nous déciderons ensemble ce que nous jouerons. Je vous ferai seulement des propositions.

— Assez de baratin ! dit quelqu'un dans le groupe. Et si on jouait « Nuit d'orgie au Vatican » ?

— Ou « Un lit douillet en Sibérie » ?

— Pourquoi pas : « À la mémoire de Piotr » ? demanda Polevoï d'un air agressif.

Abukov posa les textes sur l'une des chaises volées par Batachev et avança vers les hommes groupés devant lui. Naguère, ils baisaient sa main, mais aujourd'hui, ils l'évitaient comme s'il avait la gale.

— Nous sommes tous des hommes et tous des pécheurs, dit-il d'une voix sourde. Il serait téméraire de ma part de vous nommer pécheurs, et vos fautes sont cent fois pardonnées par les tourments que vous endurez aujourd'hui. Vous vous dites : de quel droit nous parle-t-il, à nous qui sommes dans la misère. Il nous assène de beaux discours, à nous qui trimons dix heures par jour dans les marais et dans la taïga, nous qui abattons des arbres...

— ... et nous qui ne pouvons pas nous glisser, le soir, entre les bras d'une femme ! s'écria l'un des détenus.

— J'ai supplié Dieu de me punir au jour du jugement comme le plus impénitent des pécheurs, reprit lentement Abukov en joignant de nouveau les mains. Mais sur cette terre, c'est votre grâce que je dois demander. Je suis venu librement à vous, pour être auprès de vous, et pour rester près de vous, pour toujours...

— Pour toujours ? demanda Polevoï d'une voix rauque. Que veut dire pour toujours, Victor Yuvanovitch ?

— Pour toujours, cela veut dire pour toute ma vie. C'est vous, mes

frères de souffrance, qui êtes cette vie. Je veux vous aider, et je vous aiderai. De toute ma force, de toute la force que Dieu me donne. Prions...

Il leur adressa un long regard. En hésitant, l'un après l'autre, ils joignirent leurs mains, attendant ce qu'il allait dire. Les derniers à baisser la tête furent Polevoï et l'écrivain Arikin. On sentait qu'il se livrait en eux un combat intérieur. Abukov leur laissa le temps de retrouver la paix dans leur âme.

— Dieu du ciel, murmura-t-il doucement. Nous sommes tes enfants. Tu nous as créés avec toutes nos qualités et tous nos défauts, avec notre fierté et nos faiblesses, nos élans impétueux, nos fautes. Prends-nous comme nous sommes, mais sache-le, Seigneur : c'est dans ton royaume que nous arriverons un jour et que nous serons heureux pour l'éternité. Nous aspirons à trouver la grâce en toi, mais le chemin pour y parvenir est pavé de pierres ; ne punis pas celui qui trébuche, et reste toujours auprès de nous, amen.

Abukov distribua ensuite les tâches. Trois détenus furent chargés de coudre le rideau. Deux autres reçurent pour mission de mettre au point le système d'ouverture avec le moteur électrique qu'avait apporté Batachev. Trois musiciens reçurent des partitions pour piano avec mission de les arranger pour orchestre. Il n'y eut aucune protestation, aucune hésitation. Abukov avait retrouvé sa sérénité.

— Ce n'est qu'un armistice, lui déclara plus tard le professeur Polevoï. Ne t'y trompe pas, petit père.

Tard dans la soirée, Abukov se décida à passer voir Yachiïayev. Celui-ci n'attendait pas sa visite, mais il n'était pas encore couché. Assis dans un fauteuil, il écoutait la *Symphonie classique* de Prokofiev.

Abukov s'excusa de le déranger et lui montra le rôti de porc qu'il lui avait apporté.

— Mon cher ami, dit Yachiïayev d'une voix mielleuse en indiquant un siège à Abukov, prenez donc place. Écoutez-moi cela. Quel orchestre ! Une véritable fascination...

En s'approchant du siège que lui offrait Yachiïayev, Abukov passa devant son bureau. Son regard s'y attarda l'espace d'une seconde. Il pâlit soudain.

Sur une pile de papiers administratifs était posée une lettre. Celle qu'il avait écrite à Morosov et qu'il avait confiée à Novella Dimitrovna.

CHAPITRE XIII

ABUKOV N'AVAIT PLUS

qu'une envie, quitter le bureau de Yachiïyev. La lettre posée sur le bureau derrière lui lui brûlait la nuque. Mais il ne pouvait quitter la pièce sans éveiller les soupçons du commissaire. Il écouta donc toute une face de la symphonie de Prokofiev et ne se leva que lorsque Yachiïyev retourna le disque.

— Vous partez déjà ? demanda le commissaire politique. Vous n'allez pas me faire ça ! Si vous saviez comme les soirées sont monotones ! À qui peut-on parler, ici ? Avec Rassim, la moindre discussion dégénère en dispute au bout de trois minutes. Larissa Davidovna est un véritable iceberg. Plus d'un quart d'heure avec Tchouban relève d'un masochisme pervers... Il ne reste que la musique.

— Il est déjà tard, dit Abukov en bâillant pour souligner sa fatigue. La journée a été épuisante. Le voyage, le déchargement, l'organisation du théâtre – j'ai encore eu une répétition ce soir, j'ai distribué les tâches et les partitions... Ça suffira pour aujourd'hui.

— Avez-vous entendu parler de ce qui s'est passé en votre absence ? demanda Yachiïyev sur un ton apparemment innocent. Abukov se sentit soudain comme sur des charbons ardents.

— En détail, non, répondit-il. Juste des rumeurs...

— Il y a des miracles inexplicables au bloc III. Des poulets, de la viande, du beurre, de la graisse, du chocolat, du sucre, des nouilles, surgissent comme par enchantement. Et pourtant, au dépôt de Gribov, rien ne manque ! Pas plus qu'aux cuisines. Toutes les listes sont en ordre. Au gramme près, tout concorde.

— Avec Gribov, rien d'étonnant !

— Et pourtant, on a mangé tout cela en secret derrière les barbelés. Tombé du ciel peut-être ? » Yachiïyev esquissa un sourire ambigu. « Vous êtes un homme intelligent, Abukov : à votre avis, où faut-il chercher l'explication ?

— Je n'en vois qu'une seule : à l'extérieur ! La nourriture provient de l'extérieur.

— Il n'y a pas que je sache de self-service dans les marais !

— Peut-être des chasseurs, des nomades... La taïga n'est pas si dépeuplée...

— Et vous croyez que ces gens-là donneraient de la viande et des

poulets ?

— Par pitié, ne pouvez-vous comprendre cela, Mikola Victorovitch ? »

Yachiayev évita de répondre. Profitant de cette interruption dans la conversation, Abukov s'éloigna en prenant congé d'un signe de main. Une fois sur le palier, il respira profondément. À travers la porte, il entendit la suite de la *Symphonie classique*, mais il ne put pas voir Yachiayev marcher nerveusement en long et en large dans la pièce en frappant ses poings l'un contre l'autre.

À l'hôpital, Larissa Davidovna l'attendait avec impatience. Avec pour seul vêtement une culotte transparente, elle courut à sa rencontre. Quand il entra, elle lui sauta au cou et couvrit son visage de baisers. Sur la table, il y avait une bouteille de champagne à côté d'une coupe en argent contenant des bretzels, des fruits secs et des noix.

— Mon pauvre chéri ! s'écria-t-elle entre deux baisers. Comme tu as l'air grave ! Toutes ces rides sur ton visage ! Repose-toi, prends un verre de champagne, allonge-toi. Je te caresserai et toute ta mauvaise humeur s'envolera.

— Je viens de chez Yachiayev, fit Abukov en se dégageant des bras de Larissa et en se laissant tomber lourdement sur la chaise à côté de la table garnie.

— Yachiayev ? Je ne l'ai jamais vu aussi aimable que ces derniers temps, dit la Tchakovskaïa en remplissant les verres. Bois une gorgée, Victorenka.

Abukov but et rejeta sa tête en arrière. La silhouette dénudée de Larissa à côté de lui faisait l'effet d'un voile fantomatique.

— Tu as entendu parler, reprit-il d'une voix sourde, de ce qui est arrivé à Novella Dimitrovna...

— Oui. Pauvre fille. Je ne l'aime pas, mais c'est terrible. Il faut avoir pitié d'elle. Morosov m'a tout raconté.

— Avant l'incident, je lui avais remis une lettre pour Vladimir Alexeïevitch...

L'attitude de la Tchakovskaïa se modifia instantanément. Elle posa son verre sur la table avec un bruit sec et passa nerveusement sa main dans ses cheveux noirs. Ses yeux devinrent deux fentes étroites. Son visage se durcit.

— Une lettre ? demanda-t-elle d'une voix qui ne chantait plus. Tu as remis une lettre à la Tichonova ? Où et quand ?

— Je l'ai rencontrée à Sourgout, répondit Abukov d'un air absent.

— Rencontrée ? Tu es sorti avec elle ?

— Oui. Toute la soirée. Nous sommes allés au cinéma, puis au restaurant...

— Avec cette garce !

— Nous sommes tombés sur Yachïayev, poursuivit Abukov. Les mots de Larissa ne l'atteignaient pas. Il n'entendait que leur sonorité, il n'en captait pas le sens. Au cinéma. Dans le vestibule, j'achetais des bonbons au miel pour Novella...

— Tu aurais mieux fait de lui procurer des cailloux, et qu'elle en étouffe !

— C'est l'ingénieur Tcheljabin qui l'a prise avec lui pour la ramener au chantier, et ça s'est passé sur la route : Tcheljabin le crâne fracassé, Novella violée. Et la lettre qu'elle portait sur elle disparue... Cette lettre se trouve sur le bureau de Yachïayev ! Comprends-tu ça, Larissenka ? Comprends-tu ce que cela signifie ?

— Je comprends qu'elle était avec toi pendant toute une soirée, une nuit, siffla la Tchakovskaïa d'une voix où transpirait la haine. Je voudrais l'embrasser, celui qui l'a violée...

— C'est celui qui détient ma lettre qui est le criminel ! s'écria Abukov en se redressant brusquement. Larissa, comprends donc : c'est Yachïayev ! ce salaud !

— Qu'il soit remercié ! Pour l'éternité ! s'écria-t-elle. Cette petite pute n'a que ce qu'elle mérite !

Abukov considéra la Tchakovskaïa avec effarement.

— Que dis-tu là ? balbutia-t-il. Mon Dieu, Larissa, qu'as-tu dit ? Es-tu devenue folle ?

— Oui », hurla-t-elle en levant les bras. Son corps nu était tendu comme la corde d'un arc. « Je hais, je hais cette garce ! Elle a payé. Elle a payé... !

— Yachïayev est un porc » ! hurla à son tour Abukov hors de lui.

— Dans ce cas, fais justice toi-même, toi... Toi, le prêtre... Yachïayev ne m'a jamais été aussi sympathique qu'aujourd'hui, s'écria-t-elle avec un rire hystérique. Vas-y, tue-le ! Pourquoi un prêtre ne pourrait-il pas tuer ? Un prêtre qui souffre peut tuer, lui aussi !

Aussi soudainement qu'elle avait explosé, elle s'effondra. Elle referma ses deux mains sur son visage défait, se jeta sur le canapé et se mit à pleurer bruyamment.

Il la laissa gémir, tendit la main vers la bouteille de champagne, porta le goulot à sa bouche, la vida en quelques gorgées comme on absorbe un médicament, jeta la bouteille vide et se dirigea vers la porte.

— Où vas-tu ? Ne me laisse pas seule ! Ne pars pas !

Il ouvrit la porte sans hésiter, quitta l'appartement, se dirigea vers l'atelier de Mustaï, se jeta sur le lit, croisa les bras sous sa nuque et, le souffle court, haletant, regarda le plafond.

« Voilà le prix de ta défaillance, Père Stephanus Olrik, se dit-il rempli d'amertume. Tu as détruit ce que tu voulais construire. On

t'avait chargé d'une mission sacrée et qu'en as-tu fait ? Comment Dieu pourra-t-il jamais te pardonner ?

Yachïayev ? L'assassin ! Yachïayev ! »

Il eut l'impression qu'un précipice s'ouvrait devant lui, encore plus profond, encore plus insondable...

Le lendemain matin, Abukov appela Morosov et l'obtint immédiatement.

— Qu'y a-t-il de si important ? demanda-t-il sans saluer son interlocuteur. Abukov comprenait trop bien l'animosité de Morosov pour lui en vouloir.

— Je connais le criminel, Vladimir Alexeïevitch, dit-il d'une voix tendue. Je l'ai vu, je lui ai parlé.

— Et en tant que prêtre, vous êtes tenu par le secret professionnel. C'est ça ?

— Non.

— Qui est-ce ?

— Yachïayev.

Il était inévitable qu'en entendant prononcer ce nom, Morosov lui aussi sentît le sol vaciller sous ses pieds. Avec un soupir, il s'assit et resta sans parler pendant plusieurs secondes.

— En êtes-vous sûr, Victor Yuvanovitch ? articula-t-il finalement.

— Ma lettre, celle que j'avais remise à Novella pour vous, est sur son bureau. Cela vous suffit ?

— Dieu du ciel ! murmura Morosov en passant sa main devant ses yeux. Que peut-on faire ?

— Rien. Yachïayev fera disparaître cette lettre, c'est évident, nous n'aurons aucune preuve contre lui. Il n'y a que moi qui l'aie vu. Que vaut ma parole contre celle d'un commissaire du KGB ?

— Oui, ce n'est pas ainsi... il y a un autre moyen...

— Vous voulez tuer Yachïayev ? demanda Abukov en retenant son souffle. Morosov, ne faites pas ça...

— Si j'ai besoin des conseils d'un prêtre, je vous le ferai savoir », répliqua Morosov d'un ton glacé. Il toussota, manifestant ainsi son énervement. Abukov entendit distinctement ses doigts tambouriner sur la table. « Je vous remercie, Victor Yuvanovitch, pour ce renseignement.

— Comment va Novella Dimitrovna ?

— Cela vous intéresse ?

— C'est moi qui lui ai demandé de venir à Sourgout, c'est à cause de moi que ce malheur est arrivé.

— Novella a fait une demande de mutation. Elle veut retourner en Russie d'Europe, loin d'ici. Elle est assise à la fenêtre de son bureau et elle regarde dans le lointain. Les cicatrices sur son visage ont disparu.

Mais les cicatrices intérieures restent...

— Ne lui parlez pas de Yachiïyev, je vous en prie, Vladimir Alexeïevitch ! » supplia Abukov. Ce serait un choc encore plus grave que le premier. Yachiïyev sera jugé. Dieu le punira.

— Attendre le jugement de Dieu, c'est peut-être le lot du prêtre, répondit Morosov d'une voix dure. Pour moi, cela prend trop de temps ! Priez, Abukov, moi, j'agis !

Avant qu'Abukov pût l'inciter à être raisonnable, Morosov raccrocha. « Une nouvelle erreur, se dit-il en reposant à son tour l'écouteur. J'ai commis une nouvelle erreur... »

Il était midi. Rassim était attablé devant un épais steak grillé, s'apprêtant à avaler une gorgée de vin, quand la sentinelle de l'enceinte extérieure s'annonça. L'adjudant du central téléphonique l'avait rabroué, pensant qu'il fallait être saoul pour appeler le commandant à l'heure du déjeuner. Puis, entendant l'étrange nouvelle, il l'avait finalement passé à Rassim.

Furieux, Rassim avait pris la communication et entendu une voix balbutiante lui déclarer :

— Il y a un camion, un camion plein de femmes, rien que des femmes. Entendez-les, elles chantent ! Le camarade colonel dit que vous avez demandé des femmes... Que dois-je faire ?

— Dégage la route, espèce d'idiot ! hurla Rassim.

Il raccrocha, engloutit son verre de vin et son morceau de filet en un temps record, comme s'il avait peur que Kabulbekov le lui enlève. Puis il enfila sa veste d'uniforme.

Belgemir Valentinovitch et ses femelles déchaînées étaient arrivés.

On sentit dans le camp qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire car Rassim fit mettre toute sa meute sur pied de guerre, en position devant le bloc III où avait été installé le théâtre. Il fit annoncer que tous ceux qui se montreraient sur la place seraient pris en chasse par les chiens. On ferma la grande porte du camp. Les sentinelles des miradors se virent interdire de somnoler ou de jouer aux échecs et s'accroupirent aux aguets derrière leurs mitrailleuses.

Personne ne savait au juste ce qui se passait. On chuchotait que c'était un nouveau transport de détenus politiques particulièrement dangereux, dissidents, opposants au régime, saboteurs à la solde de l'Amérique, espions de l'OTAN – tous envoyés par Moscou dans le camp JaZ 451/1, le camp à régime spécial du commandant Rassim.

La vérité, seuls Rassim et Yachiïyev la connaissaient. Ce dernier la téléphona à la Tchakovskaïa qui refusa pourtant de quitter sa chambre. Abukov l'apprit de la bouche de Rassim lui-même qui fit irruption dans la salle de théâtre où le prêtre étudiait avec le décorateur – un ancien architecte – la possibilité d'utiliser les meubles

de Batachev pour jouer *La veuve joyeuse* de Lehar. Il s'était avéré en effet que c'était cette opérette qui se prêtait le mieux à des arrangements. Interpréter *Tannhäuser* ou *Lohengrin* avec deux violons, une trompette, un accordéon et une flûte de fabrication artisanale posait quelques problèmes.

— Voici vos dix-neuf femmes ! déclara Rassim avec un ricanement. Toutes pour vous, Victor Yuvanovitch. À leur tête, votre bienfaiteur, le colonel Kabulbekov. » Il s'assit sur le podium et, avec un gros fouet à chien en cuir tressé, tapa sur ses bottes en cuir de Russie. « Tout le camp est en ébullition par votre faute, Abukov !

— Ne m'accusez pas de vos accès d'humeur, rétorqua courageusement Abukov. Pourquoi avoir fermé le camp comme s'il y avait la peste ?

Rassim le regarda durement, se demanda s'il allait lui-même exploser, puis se contenta de répondre d'une voix chargée d'agressivité :

— Comment pouvez-vous en juger, hein ? Vous êtes au chaud dans votre lit avec la Tchakovskaïa comme pelisse, nourri comme un coq en pâte – moi j'ai la responsabilité de mille hommes qui, depuis plusieurs années, n'ont plus que le souvenir de ce qu'est une femme. Et vous arrivez, vous voulez mettre de vraies femmes sur scène. Faites-les danser jupons levés tant que vous y êtes, et qu'elles tortillent leur derrière ! Vous voulez peut-être que je dispose des mitraillettes à côté de la scène à chaque représentation pour empêcher une émeute ?

— Vous sous-estimez ces hommes, répondit sèchement Abukov. Ils sont meilleurs que vous ne l'imaginez, Rassim. Ils ne veulent que se divertir...

— Je fais démolir votre théâtre si l'ordre doit en être troublé ! L'attaché culturel de Tioumen jongle avec les idées dans son beau bureau, ici, le monde est différent !

Le camion s'arrêta sur la grande place et freina devant le PC. Kabulbekov, joyeux comme à l'accoutumée, son visage asiatique resplendissant de bonne humeur, sauta de sa tout-terrain, embrassa son collègue le commandant Rassim, et salua les officiers qui s'étaient avancés pour l'accueillir.

Tous ceux qui pouvaient voir la place de leur fenêtre, attendaient avec impatience le déchargement de ces nouveaux et dangereux détenus. Gribov et Mustai étaient debout côte à côte devant la porte de l'entrepôt. Batachev, lui, dormait encore après s'être levé le temps de prendre un petit déjeuner composé de cinq œufs, d'une demi-livre de lard, d'un thé et de trois vodkas. Il s'était recouché aussitôt après. Rakcha, de l'atelier automobile, était là lui aussi, un peu plus loin, avec le minuscule Sakmatov de la forge, le contremaître de la brigade de menuisiers, le maître serrurier, la sombre Poulkeniva, dragon de la

laverie, Nina Pavlovna, penchée à la fenêtre de sa cuisine et, derrière elle, les quatre détenus qui étaient de corvée de patates. La meute de chiens surveillait toutes les entrées et les sorties du camp. Les sentinelles sur les miradors, aux postes de contrôle et dans la caserne, étaient sur le pied de guerre.

Kabulbekov regarda autour de lui avec étonnement.

— Une révolte ? demanda-t-il. Si c'est le cas, nous allons disparaître tout de suite, Rassoul Souleïmanovitch. Je ne pouvais pas savoir ! Bonne idée, ces chiens. Ils sont plus efficaces que des mitrailleuses. Quand a commencé la révolte ? Et pourquoi ?

Un peu embarrassé, Rassim saisit Kabulbekov par le bras et l'attira vers la salle de théâtre. Les bâches du camion n'avaient pas encore été soulevées, la porte arrière était toujours fermée, et personne ne connaissait encore la nature du mystérieux chargement.

— Je suis un homme prudent, dit Rassim. Vous n'avez pas de problèmes avec vos femmes, Belgemir Valentinovitch ?

— Des problèmes ? Bien assez ! Mais je n'ai pas besoin de chiens pour les résoudre.

— Comment les empêchez-vous de rejoindre les hommes ?

— Empêcher ? Qui peut empêcher ça, cher ami ? s'écria Kabulbekov avec un rire joyeux. Si un homme tombe entre les mains de ces furies, je considère que c'est un masochiste, voilà tout. Suis-je l'ange gardien de tous ceux qui rôdent au cœur de mon camp ? Chacun est responsable de ses pendeloques !

Kabulbekov, immobile, considéra les rangs de soldats, les chiens qui grondaient, la bave à la gueule, et secoua la tête.

— Les mois d'été sont un problème, dit-il. Chasseurs, poseurs de pièges, nomades et éleveurs parcourent les forêts, des géologues viennent faire des mesures, il y a les colonnes employées à la construction de la nouvelle centrale électrique, les spécialistes du pont qui doit traverser la Ituyakha sur le tracé du gazoduc – on trouve toujours à proximité du camp une petite armée de solides gaillards. Vous voulez que j'attache mes deux mille femmes ? J'ai quatorze commandos extérieurs, la grande fabrique de vêtements, la cordonnerie, la laverie, la scierie, les colonnes d'abattage... Le mois dernier, j'ai eu quarante-quatre grossesses. Quel été !

— Il y a des moyens, dit Rassim d'un air sombre. Je les trouverai bien, si j'étais à votre place...

— Et à quoi bon ? » repartit Abukov en riant. Ses larges pommettes brillaient sous le chaud soleil. « Juste quelques mois à passer. Ensuite, c'est l'hiver, interminable et triste dans ce pays. Ils n'ont pas tellement de distractions...

— Ce sont des condamnés », déclara Rassim d'un ton glacé. Il faut qu'ils le sachent.

Kabulbekov se tut, jeta un regard de côté à ses collègues et fit un signe de tête en direction des chiens.

— Faites donc rentrer vos bêtes, Rassoul Souleïmanovitch. Je crois qu'on a compris la démonstration. Les filles que je vous amène appartiennent en quelque sorte à l'élite : d'un professeur de biochimie à l'ancienne maîtresse d'un ministre. Il y a de tout, dans mon camp.

— Puis-je vous rappeler ma requête spéciale ? demanda Rassim en s'immobilisant devant la porte du « théâtre ».

— Votre volcan ? Elle est dans le lot ! répondit joyeusement Kabulbekov avec un clin d'œil. On l'a mise en condition. Elle est prête pour le dix mille mètres.

La lourde porte arrière du camion s'abattit. Vingt femmes sautèrent sur la grande place, l'une derrière l'autre, regardant tout autour d'elles. Seules les fenêtres fermées empêchèrent que l'on entendît le concert de soupirs qui secoua le camp. Dans la cuisine, derrière Nina Pavlovna, les quatre détenus de corvée de patates firent claquer leur langue.

— Parions, dit l'un, qu'elles sont pour le théâtre. Demain, je m'inscris auprès d'Abukov. Je veux faire du théâtre, moi aussi !

La Leonovna les remit au travail.

— Si je vous vois encore à la fenêtre, je vous plonge la queue dans l'eau bouillante !

Sur un signe de Kabulbekov, les vingt détenues s'approchèrent de l'atelier et se présentèrent devant Rassim. Rassoul Souleïmanovitch leur jeta un regard sans tendresse mais dut pourtant reconnaître qu'une bonne dizaine d'entre elles n'auraient pas déparé sur son oreiller. Il chassa cette pensée et pénétra le premier dans la salle de théâtre. Abukov, qui discutait toujours sur le podium avec l'architecte, se retourna, reconnut Kabulbekov et sa suite, et sauta à terre.

— Camarade colonel ! s'écria-t-il rempli d'allégresse. Quel bonheur de vous revoir ! Je vois que vous ne m'avez pas oublié.

— Kabulbekov n'a qu'une parole, Victor Yuvanovitch ! s'écria le colonel en lui tapant sur l'épaule sous l'œil réprobateur de Rassim qui, percevant le regard des femmes sur sa nuque, sentait monter en lui un étrange émoi. Par-dessus l'épaule de Kabulbekov, Abukov jeta un regard aux filles. Elles étaient toutes là – même la petite flûtiste Karapietian, l'actrice Susatkaïa, la prostituée Tchalila Dimitrovna Ousmanova avec ses cheveux flamboyants et Anastasia Loukanova Lasariouk aux yeux en amandes, l'ex-maîtresse du ministre. Elles étaient toutes d'une beauté impressionnante. Avant de partir pour le camp des hommes, elles avaient pris un bain, enfilé leurs plus beaux vêtements, et confié leur chevelure aux anciennes coiffeuses – il y en avait quatorze dans le camp. On avait fait leur mise en plis avec des fers à friser bricolés avec des barres de fer fines pliées. On avait même

réalisé sur la tête de quatre d'entre elles de véritables échafaudages fixés avec de l'eau sucrée. Mais celle dont l'aspect était le plus saisissant portait une robe de fabrication artisanale en drap de lit bleu avec une profonde échancrure. Ses cheveux d'un noir de jais retombaient en longues boucles. Elle était la dernière de la file et ne semblait guère satisfaite de son apparence. Son visage maquillé avec de la graisse mélangée à des couleurs végétales faisait même peur. Elle ne savait pas pourquoi on l'avait fait venir. « Gare à toi si j'entends la moindre réclamation à ton sujet », lui avait simplement dit Kabulbekov. Elle n'était jamais allée au théâtre de sa vie et n'avait manifestement rien à voir avec le projet d'Abukov.

— Je leur ai fait subir les tests les plus sévères déclara Kabulbekov en désignant les dix-neuf filles. Ce sont les meilleures. Pour ce qui concerne les musiciennes, je n'en ai pas encore terminé avec elles. Ce n'est pas facile, Abukov... La plupart jouent du piano, du violon, de la flûte, comment voulez-vous que je les auditionne sans instrument ?

— Je vous fais pleinement confiance, camarade colonel, répondit Abukov en dissimulant un sourire. Avec votre aide, nous allons bâtir un théâtre de tout premier ordre.

Tandis qu'ils s'avançaient vers la scène avec les dix-neuf femmes, le commandant Rassim et Kabulbekov restèrent en arrière avec la fille à la robe courte bleue.

— C'est elle ? demanda Rassim.

— Impossible de trouver mieux ! affirma Kabulbekov en levant la main. Raconte ton histoire !

La fille s'appuya apeurée, contre la paroi de bois.

— Je m'appelle Axinia Ivanovna Vassiliouka, dit-elle d'une voix timide. Je suis née à Smolensk, j'ai vingt-quatre ans, j'ai été condamnée à quinze ans pour meurtre. J'ai connu beaucoup d'hommes à Smolensk et j'ai tué un type qui voulait me voler mon argent, après...

— Cinq roubles ! expliqua Kabulbekov. Quel grippe-sou, pour une femme pareille ! Je l'aurais tué, moi aussi. Bien sûr, c'est puni par la loi. Mon cher Rassoul Souleïmanovitch, Axinia était la meilleure prostituée de Smolensk ! Après son arrestation, de nombreux hommes ont porté une cravate noire en signe de deuil.

— Elle sait ce qu'elle a à faire ?

— Seulement les grandes lignes.

— Alors, on va le lui expliquer clairement.

Rassim toisa la fille.

— Tu vas te coucher dans le lit d'un type qui a un paquet d'énergie à revendre. D'ici dimanche matin, je veux que tu le mettes sur les genoux. Il faut qu'il ait besoin d'une canne pour se tenir debout.

Kabulbekov lui jeta un regard étonné. Puis il haussa les épaules et

fit un signe d'encouragement à Axilia :

— Elle y arrivera, n'est-ce pas ? Dis au camarade colonel que tu vas le mettre sur les genoux.

— Oui, répondit Axinia d'un air soumis, je ferai tout ce que je pourrai.

— Ne perdons pas une minute ! » s'écria Rassim avec un coup d'œil à la scène ; Abukov donnait des explications aux filles. « Quand repartez-vous, Belgemir Valentinovitch ?

— Cela dépend de ce qu'Abukov a à dire à mes filles. Je trouve cette idée de théâtre passionnante et vous, Rassoul Souleïmanovitch ?

— C'est une idée de cinglé », grommela Rassim en ouvrant la porte. Chez moi, on purge une peine, on ne joue pas Schiller.

Il fit un signe à Axinia et sortit de l'atelier. Kabulbekov et la fille le suivirent. Gribov, debout devant l'entrée du dépôt, n'augura rien de bon quand il vit les deux commandants accompagnés d'une femme se diriger vers lui. Dans l'intervalle, Mustaï avait fait le tour de l'atelier automobile et s'était glissé par une petite porte dérobée à l'intérieur du « théâtre ». Il s'était accroupi derrière l'armoire de Batachev et dirigeait des regards avides vers la petite flûtiste Lilit Ivanovna, à qui allait sa préférence. Elle était délicate et avait un air câlin qui lui plaisait. Il avait toujours souhaité une femme comme elle.

Gribov se mit au garde-à-vous quand Kabulbekov et Rassim parvinrent devant lui. Devant deux colonels, même un civil a intérêt à faire le salut militaire.

— Que fait le camarade Batachev ? demanda Rassim sans transition.

— Il est dans mon lit, il ronfle, répondit Gribov, surpris, faut-il le réveiller ?

— Pas de la manière habituelle ! ricana Rassim. Vous allez immédiatement vous chercher un autre lit, Kasimir Korneïevitch. C'est un ordre. Je ne veux plus vous voir dans votre logement jusqu'à dimanche matin.

— Camarade commandant... balbutia le pauvre Gribov en se mettant à transpirer abondamment. Déménager, comme ça... Il faudrait au moins que je puisse amener...

— Jusqu'à dimanche, vous improviserez ! hurla Rassim sur un ton qui ne souffrait pas de discussion.

Il passa devant Gribov qui tremblait de tous ses membres, ouvrit la porte, jeta un coup d'œil dans le couloir, entendit quelque part le bruit d'un ronflement, et fit un signe à Axinia.

— Gare à toi, s'il est encore capable de sautiller dimanche matin ! siffla-t-il en la poussant dans le dos ; puis il referma la porte derrière elle.

Kabulbekov gratta son large nez. Il avait toujours été stupéfait de

voir avec quelle simplicité Rassim résolvait les problèmes ; rapidement, sans complication. Un ordre, un hurlement, et on lui obéissait. Hallucinant...

— Allons chez moi ! proposa Rassim sans même accorder un regard supplémentaire à Gribov, désarmé. Avant votre départ, nous allons boire un bon vin et faire une partie d'échecs, Belgemir Valentinovitch. Vous devez être un sacré joueur !

À l'intérieur du théâtre, les femmes avaient entouré Abukov. Anastasia Loukanovna Lassariouk, l'ancienne maîtresse du ministre, joignant les mains, murmura :

— Mon père, nous voici. Nous appartenons toutes à la confrérie. Mais il y en a encore trois cent quatre-vingt-quatorze dans le camp qui attendent le moment d'entendre ta voix et la parole du Seigneur...

— Dès que le théâtre sera sur pied, je viendrai aussi dans votre camp, répondit Abukov en écartant les bras. Nous allons avoir une grande et merveilleuse église sous le ciel de Sibérie.

Après la tombée de la nuit, le colonel Kabulbekov quitta le camp avec dix-neuf femmes. La vingtième, bien entendu, manquait à l'appel, mais nul parmi les observateurs extérieurs n'avait pensé à les compter. Seul, Gribov, au courant, errait désarmé dans le camp. Il confia son désarroi à Abukov.

— On m'a mis dehors ! se lamenta-t-il. Qu'est-ce qu'ils font maintenant dans mon lit ? Bien sûr, Batachev est mon ami, mais ce n'est pas une raison pour me chasser de chez moi pendant trois jours et faire valser les belles plumes de mon édredon ! Victor Yuvanovitch, que se passe-t-il donc ? Le camarade commandant arrive, et il met sans façon une prostituée dans mon lit. Mais pas à côté de moi – je l'en aurais plutôt remercié – non, pour Batachev ! La vie est vraiment compliquée.

— On saura bientôt le fin mot de l'affaire, le consola Abukov. Il faudra bien que Batachev sorte pour manger ; il pourra nous expliquer.

— Mon frigo est plein à craquer ! s'écria Gribov désespéré. Même Batachev y trouvera à manger pour une semaine !

Après le départ des femmes, Mustaï s'était risqué à faire une visite discrète chez Gribov. Il était entré par le dépôt, avait tendu l'oreille, puis était reparti.

— Alors ? demanda Gribov qui attendait dehors.

— Rien. Pas un bruit... Pas de bagarre, rien...

Abukov était retourné dans le hall où avait été aménagé le théâtre. Il s'assit sur la scène, sur l'imposant canapé vert. Toutes les lumières étaient éteintes à l'exception d'une lampe qui diffusait une lumière triste, suspendue par un fil au plafond. Elle envoyait assez de clarté

pour que l'on distinguât les différents objets qui constituèrent l'aménagement de ce qui aurait pu être un appartement bourgeois traditionnel.

Abukov se laissa aller en arrière, ferma les yeux, un peu las, et revint en pensée les détails de sa journée. À petits pas, il approchait du but, sa croix en Sibérie serait bientôt solidement plantée. Il pensa à Piotr, le petit père Peter Van Orbourg, ce Hollandais fluët qui s'était fait condamner afin de pouvoir prêcher parmi les morts-vivants. Comme sa tâche avait dû être pénible et douloureuse. Polevoï lui avait tout conté et il était rempli de respect et d'amour pour leur prêtre défunt. Lors de sa dernière visite au camp, il avait conduit Abukov sur sa tombe, dans ce cimetière que l'on avait arraché à la forêt et où aucune croix n'honorait la mémoire des morts : juste un petit monticule à peine visible : « Ici repose un pauvre homme tyrannisé, brisé. »

— C'est là ! avait dit Polevoï en montrant du doigt l'un des monticules pareil à tous les autres. C'est là que repose Piotr. Dieu ait son âme.

Tandis que Polevoï faisait le guet, Abukov avait prié sur sa tombe : « Frère Piotr, donne-moi un peu de ta force, pour que je réussisse ma mission. Je ne serai jamais comme toi, mais je ferai de mon mieux, je le jure. Ici, dans ta taïga, la parole de Dieu sera toujours entendue, je le promets. »

Abukov sursauta. Il se redressa sur le canapé, regarda autour de lui. Il avait entendu un bruit. En dehors de la scène faiblement éclairée, on ne pouvait rien distinguer : le grand hall était dans l'ombre.

— Il y a quelqu'un ? demanda-t-il.

Il se retourna, le bruit était derrière lui. À côté de l'armoire de Batachev, surgit une silhouette. Larissa Davidovna avait enfilé son uniforme, comme si elle voulait sortir.

— Victor ! » dit-elle doucement. Elle s'efforçait sans y parvenir de dominer le tremblement qui agitait sa voix. « Je suis venue te chercher.

— Pour aller où ?

— Chez moi... Dois-je te demander pardon à genoux ?

— On ne s'agenouille que devant Dieu.

— Que dois-je faire, dis-le-moi ! Bats-moi s'il le faut. Punis-moi, ou veux-tu que je disparaisse pour toujours de ta vie ? Est-ce cela que tu désires ?

— Retourne dans ta chambre, fit-il à voix basse. Je t'en prie !

— Je partirai sans bruit, une brève souffrance et tu seras délivré. » Sa voix chantait presque. « Tu seras délivré de moi... C'est la seule possibilité : tant que je vis, tu m'appartiens. Rien d'autre ne pourrait nous séparer, Victorenka ! Tu ne peux pas me dire : va-t'en ! Tu ne peux pas affirmer que je n'existe plus pour toi ! Tu ne peux pas me

traverser du regard comme du verre. » Elle s'approcha de lui, tendit son bras, mais ne le toucha pas. « Dis-moi : je ne t'aime pas. Va-t'en, je te déteste. Dis-moi : te voir me fait horreur. Je ne t'ai jamais aimée. Je n'ai voulu que ton corps...

— Tais-toi ! » soupira Abukov en serrant les poings. Mais tais-toi donc !

— Tu m'aimes...

— Oui ! avoua-t-il. Oui ! Oui ! Oui ! Mais je refuse cet amour !

— Nous ne serons plus jamais comme avant. Nous ne pouvons pas revenir en arrière, dit-elle. Même si nous voulons nous fuir, ce sera pour mieux nous retrouver. Il n'y a pas d'issue pour un tel amour, Victorenka... Il est déjà tard... Ma porte est ouverte.

Il l'entendit partir. Le parquet de la scène craqua sous ses bottes. Il resta là, les mains enfouies dans ses poches, le regard perdu dans l'obscurité. Quelque part au fond du hall, une porte claqua.

— Non ! murmura Abukov. Non !

Il était déjà minuit quand, la tête basse, il descendit le couloir de l'hôpital, appuya sur la poignée de la porte et entra dans l'appartement sans lumière.

Elle l'attendait ; elle se serra contre le mur et lui fit une place dans le lit étroit.

La Veuve joyeuse fut finalement adoptée. L'écrivain Arikine proposa d'y glisser une scène religieuse. Le chef d'orchestre Nagijev en composerait la musique, avec une valse finale comme alibi.

Mais le rôle principal posait des problèmes. Au sein de la confrérie d'Abukov, personne n'était en mesure d'interpréter le rôle de l'élégant Danilo Danilovitch – ils étaient tous ou trop vieux, ou trop peu doués. En réalité, dès qu'on aborda sérieusement la question des rôles, il s'avéra qu'à l'exception de l'écrivain Arikine et – dans une certaine mesure – du chirurgien Fomin, tous les autres ne pourraient intervenir que comme figurants ou dans des rôles secondaires n'exigeant pas d'eux qu'ils prononcent plus d'une phrase ou deux. En revanche on les utiliserait dans le chœur.

La partie technique posait moins de problèmes. Il fut décidé de décorer, avec du tissu et des fleurs en papier, l'armoire de cuisine de Batachev afin de lui donner un petit air exotique. Dans l'atelier de couture, on réalisa le rideau. Le forgeron Sakmatov, qui devait aller à Sourgout le lundi suivant, promit de ramener de la corde pour le système d'ouverture du rideau. Quant aux électriciens, ils bricolaient le ruban transporteur de Batachev, essayant de le coupler à un petit moteur électrique pour commander l'ouverture.

— Les théâtres de province en seront verts de jalousie ! s'écria Naguïev. Victor Yuvanovitch, je vous le jure : c'est un grand orchestre

que nous aurons. J'ai quelques idées à ce sujet.

À l'intérieur du PC, Rassim se préparait, toutes portes fermées, à son combat contre Batachev. En culotte courte, roulant des biceps, il sautillait à l'intérieur de la pièce, esquivait les coups d'un adversaire imaginaire, tapait sur un sac de pommes de terre rempli de sable mouillé, brisait des planches d'un pouce d'épaisseur et faisait venir comme partenaires les hommes les plus forts parmi ses militaires – en les menaçant des pires sévices s'ils commettaient la moindre indiscretion.

Pauvres bougres ! Au bout de deux minutes tout au plus ils se retrouvaient allongés à terre, au pays des songes, tandis que Rassim sautait furieusement autour d'eux et les aspergeait d'eau froide. « Des enfants de cœur, s'écriait-il. Ils ont des statures de chêne et ils sont faibles comme des roseaux. »

Et il continuait à boxer tout seul, tapant sur le sac de sable jusqu'à ce qu'il en explose. Le soir, quand la canicule s'apaisait et que le soleil rougeoyant disparaissait derrière les cimes des arbres, il courait une heure durant en lisière de la forêt sans s'arrêter.

De Batachev, aucune nouvelle. Gribov, qui dormait dans un lit de fortune près de Nina Pavlovna – le lit de Nina était trop petit pour deux – n'arrivait pas à comprendre comment Batachev tenait le coup si longtemps. Il n'y avait qu'un lit dans sa chambre !

C'était d'autant plus inexplicable qu'aucun bruit n'était perceptible à l'intérieur de l'habitation. Batachev avait fait une seule apparition, en gilet de peau et pantalon, les pouces négligemment passés sous ses bretelles, et il avait crié à Gribov :

— J'ai soif ! Thé et vodka !

Puis il avait refermé la porte.

On avait disposé devant celle-ci un grand bidon plein de thé et une bouteille de vodka, et Mustai avait fait don d'une bouteille thermos remplie de limonade à la marakuja.

Le vendredi matin, Abukov alla voir Rassim. La colonne de transport était partie et Abukov avait transmis, par son intermédiaire, un avis de panne. Le camion n° 11 ne bougeait plus, il était en réparation. Le directeur de l'atelier Rakcha confirma le fait et écrivit en dessous : « Durée probable de la réparation : une semaine. Les engrenages sont aussi vieux qu'une arrière-grand-mère édentée. »

Smerdov prit la nouvelle avec philosophie. Il s'attendait à ce qu'Abukov, un jour, lui dise : « Cher Lev Constantinovitch, il est temps d'envoyer ce sacré camion à la casse ! » C'était presque un miracle qu'Abukov eût réussi à le faire rouler aussi longtemps.

Rassim était assis derrière son bureau en simple survêtement, une serviette éponge autour du cou.

— Que voulez-vous, mouche du coche ? demanda-t-il.

— Le programme du théâtre est au point, camarade commandant, répondit poliment Abukov. Nous allons commencer les répétitions. Au programme, *La Veuve Joyeuse*. Il va falloir faire venir les femmes. Si vous pouvez en prier le colonel Kabulbekov, dimanche serait le meilleur jour. Nous aurons fini d'écrire les partitions et les rôles.

— Le commandant Kabulbekov vient de toute façon dimanche, répliqua Rassim. Je lui ferai part de votre requête. Vous avez des nouvelles de Batachev ?

— Non. On s'inquiète.

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, ricana Rassim. Le mystère s'éclaircira, vous verrez...

Le dimanche matin, le camion rempli de femmes reparut au camp 451/1. Le colonel Kabulbekov roulait en tête dans sa jeep découverte, « un cadeau » américain qui datait de la dernière guerre.

Rassim avait arrêté son dur entraînement ; il se sentait de taille à abattre un taureau d'un seul coup de poing. Le samedi soir, il avait avalé quatre steaks, dix œufs, une salade avec de la crème fraîche et, avant de s'endormir, encore cinq cents grammes de viande hachée crue que lui avait apportés Nina Pavlovna.

Le dimanche, Batachev sortit lui aussi de son isolement ; il embrassa Gribov, tout surpris, sur son large front et dit d'un air joyeux :

— Lev Constantinovitch, il me faut un demi-boeuf pour le déjeuner.

Puis il s'étira, fit craquer ses muscles et retourna auprès d'Axinia Ivanovna, assise dans le salon, vêtue de sa petite robe bleue et ne semblant nullement affectée par les trois nuits passées avec le « mammoth ».

Gribov courut aussitôt raconter cela à Mustai.

— Batachev a reparu ! Plus en forme que jamais. Je n'y comprends rien...

Abukov décida d'aller voir le boxeur. Il le trouva dans la cuisine de Gribov où il faisait cuire des œufs à la poêle. Axinia se tenait à côté de lui comme une gentille femme au foyer, lui coupant du pain et lui préparant un café fort.

— J'y vais seulement pour les meubles, expliqua Batachev quand ils furent seuls dans le salon. Victor Yuvanovitch, crois-moi, à deux heures ils nous appartiendront définitivement. Je peux te le promettre.

— Je ne comprends pas un mot à cette histoire, fit Abukov en s'asseyant sur le canapé.

— Facile à expliquer. Rassim confisque les meubles si je perds aujourd'hui mon second combat contre lui. Quel fumier, ce cher Rassoul Souleïmanovitch. Il expédie Axinia dans mon lit pour m'épuiser. Mais qu'a fait cette gentille petite ? Elle m'a tout raconté !

Alors voilà, j'ai mangé pendant trois jours et je me suis entraîné sans arrêt. Je suis en super forme ! S'ils m'envoyaient en Amérique maintenant, je ferais un malheur ! Mon cher ami, personne ne touchera à notre théâtre, même pas Rassim !

Il donna une accolade à Abukov, puis retourna à la cuisine pour surveiller ses œufs.

Abukov quitta tout joyeux l'appartement de Gribov. Dehors, il tomba sur Mustai et le chef du dépôt qui l'attendaient.

— Alors ? s'écria Gribov. Quoi de neuf ?

— Nous aurons un beau dimanche, répondit Abukov en souriant. Un très beau jour, mes chers amis...

Une demi-heure plus tard, tout le monde était réuni sur la scène pour les premières répétitions de *La Veuve Joyeuse*. Kabulbekov avait réservé à Rassim et Abukov une petite surprise : Ce n'était plus dix-neuf filles qui avaient sauté à bas du camion, mais trente.

— J'ai aussi amené les musiciennes, expliqua-t-il. Vous allez avoir la surprise de votre vie, Victor Yuvanovitch. Tout un orchestre de flûtistes. Elles ont taillé leurs instruments elles-mêmes. Cela fait des mois qu'elles y travaillent. Elles faisaient de la musique en secret dans le camp et je ne l'apprends qu'aujourd'hui ! Je les ai auditionnées aussitôt – Abukov, je vous l'avoue comme à un ami : j'en avais les larmes aux yeux. Elles ont joué Bach. Bach ! Sur des flûtes en bois qu'elles ont fabriquées elles-mêmes ! Il faudra que vous entendiez ça.

Le cœur battant, Rassim, de sa fenêtre, vit sortir Batachev du logement de Gribov. Qu'il n'ait pas pu refréner les battements de son cœur le mit encore davantage en colère. Il était déjà en survêtement, avait enfilé ses gants de boxe et fait un petit échauffement.

Batachev prit son temps. D'un pas lent, il traversa la grande place.

« Il vacille sur ses jambes, se dit Rassim, la joie au cœur, il tombe de fatigue. Il n'arrive même plus à lever les bras. Son pas est lourd, il marche les jambes écartées. Oh ! Oh ! Une brave fille, cette Axinia ! »

Il quitta le rebord de la fenêtre, fit quelques crochets dans le vide, et s'assit à son bureau. Quand on frappa, il cria :

— Entre, avorton !

Sans un mot, Batachev pénétra dans la pièce et referma la porte derrière lui.

— Comment se sent-on ? ricana Rassim.

— Comme un jeune taureau devant sa première vache, répondit Batachev. N'essayez pas de m'avoir avec vos coups en douce, camarade Rassim : retirez vos gants ! Le règlement prévoit qu'on ne doit les lacer que sur le ring.

Furieux, Rassim bondit sur ses pieds.

— M'accuserais-tu d'avoir plombé mes gants ? s'écria-t-il.

— C'est le règlement.

Il se déshabilla, et Rassim ne put s'empêcher d'admirer ses muscles. Batachev s'approcha d'une table, y prit les bandages qui y étaient posés et en enroula ses doigts. Puis il vint près de Rassim et lui montra ses mains grosses comme des pelles à tarte.

— Tout est correct ! On peut me faire confiance !

Rassim hésita. C'était l'un de ses training-partners qui avait lacé ses gants. Cela l'ennuyait de le rappeler. Il ne voulait pas que ce match ait de témoin.

— Ma parole d'officier, lança-t-il. Tout est correct.

Batachev grommela quelques mots incompréhensibles, enfila ses gants, les laça de ses dents et rentra l'extrémité des lacets à l'intérieur, sans faire de nœud.

— Ça ira comme ça, dit-il en boxant dans le vide. C'est juste l'affaire de quelques minutes...

— Je me fais du souci pour mon beau bureau ! fit Rassim en grimaçant un sourire sournois. Toutes ces taches de sang qu'il va y avoir, ta cervelle éparpillée sur les murs. Comment vais-je nettoyer tout ça ?...

— Ne perdons pas de temps en paroles ! s'écria Batachev en sautant sur place. Il était aussi décontracté qu'à l'entraînement. Le temps presse, camarade commandant. Un gros rôti de bœuf mijote dans le four de Nina, il faut que je fasse vite ! Trois rounds, ça ira ?

— Pas question ! On arrête quand l'un de nous tombera.

Rassim fit un pas en arrière et se mit en garde.

— Qui donne le signal ?

— Moi ! s'écria Batachev en roulant des avant-bras ! Gong !

Comme un taureau dans l'arène, Rassim se précipita sur Batachev au moment où celui-ci lui assenait une droite percutante. Il y eut un « clatch » sonore, et Batachev déclara poliment :

— Oh pardon !

Vingt minutes plus tard, il ressortait du PC habillé et indemne, se dirigeait vers l'atelier automobile, entra dans la salle du théâtre et déclarait à Abukov qui venait à sa rencontre :

— Le théâtre est sauvé. Personne ne touchera plus à nos meubles. Ah ! Tout ça m'a mis en appétit ! Je vais aller goûter la sauce de Nina Pavlovna...

Il ressortit, entra dans l'appartement de Gribov, donna un baiser à la tremblante Axinia et s'assit à table.

— Que s'est-il passé avec Rassim ? balbutia Gribov tout pâle. Il vit encore.

— Quelle question ! répondit Batachev en humant les vapeurs qui venaient de la cuisine. Ça sent fameusement bon ! Rassure-toi, je me garderai bien de démolir un colonel de l'armée rouge. Nous avons

encore besoin de lui.

Ce fut un Rassim taciturne que l'on vit apparaître à deux heures à la cantine des officiers. Sans un mot, il se mit à mâcher sa viande avec précaution, rafraîchissant avec un peu de vin ses lèvres endolories.

Les répétitions de *La Veuve Joyeuse* durèrent plus de six semaines. Ce fut un travail particulièrement prenant et épuisant auquel Abukov n'apporta sa contribution que lorsqu'il reparaissait au camp au volant de son camion frigorifique n° 11 remis en état de marche. Il avait demandé un congé, qui lui avait été refusé. Avant la période des pluies et le combat à livrer à la boue – qui gelait pratiquement en l'espace d'une nuit –, il fallait remplir les entrepôts des différents chantiers. Abukov était constamment par monts et par vaux, mais chaque fois qu'il arrivait au camp 451/1, il constatait avec joie que les progrès étaient sensibles. Il disait ses services religieux d'autant plus sereinement que l'écrivain Arikine et le chef d'orchestre Naguiev avaient modifié comme convenu, *La Veuve Joyeuse*. Avec un peu de chance, cela n'éveillerait même pas les soupçons de Rassim. La scène dansée sur un air de valse qui clôturait devait dissiper toute ambiguïté.

Pendant cette période, on entendit peu parler de Morosov et pas du tout de Novella Dimitrovna. On savait seulement qu'elle vivait toujours au chantier, remplissait bravement ses fonctions de secrétaire et n'avait plus reparu à Sourgout. Elle restait dans son bungalow, allait de temps à autre au cinéma, au village de Stolovaja, et écoutait la radio. La doctoresse du camp de femmes, la grincheuse Velta Valerianova Ratnova, lui avait rendu visite par deux fois, tous rideaux tirés, et l'avait rassurée : non, elle n'était pas enceinte. Il n'y aurait pas d'enfant de la violence. Peut-être était-ce aussi pour cette raison que Novella Dimitrovna n'avait pas réitéré sa demande de mutation probablement perdue dans les dédales de l'administration soviétique.

Quant à Chimanskov, après que Yachïayev l'eut giflé par deux fois parce qu'il se permettait de lui rappeler sa promesse de parler de lui à l'administration centrale du goulag, il s'était juré de ne plus jamais servir de mouchard et de ne plus accorder aucun crédit aux promesses du KGB. Il était devenu l'un des plus efficaces et des plus rapides voleurs de nourriture de tout le camp.

Ce jeudi-là, on essaya pour la première fois pendant une répétition les costumes qui avaient été confectionnés entretemps. Fastueuses robes de soirée taillées dans des couvertures de lit, des draps, des serviettes, teints à la laverie et ornés de dentelles et de fleurs en papier. L'orchestre avait été enrichi de deux balalaïkas de construction artisanale et d'un étrange instrument construit par le serrurier Igor Kourakin et constitué de tuyaux de poêle, de fils de fer épais et de

grosses chenilles d'acier : sorte de tuba basse qui, quand il se décidait à fonctionner, émettait un bruit tout à fait archaïque qui était à chaque fois un événement.

— D'ici l'hiver, nous aurons encore quelques nouveaux instruments, assura le chef d'orchestre Naguïev. Kourakin a fait un tas d'esquisses. C'est un véritable génie ! Il invente des instruments dont personne n'a jamais eu aucune idée jusqu'ici. Notre théâtre va révolutionner la scène musicale.

Le vendredi matin, on frappa à coups de poing contre la porte de Larissa. Il était encore très tôt. La Tchakovskaïa, les yeux embrumés de sommeil, se dirigea vers la porte.

— Il y a le feu au camp ? demanda-t-elle.

Une voix de basse tonna.

— Plus grave encore. Sortez, Larissa Davidovna ! J'attends dehors. Immédiatement !

Elle s'habilla en toute hâte. Dehors, Rassim se tenait devant sa tout-terrain, piaffant d'impatience. Au même moment, Abukov sortait de l'appartement de Mustaï, se dirigeant lui aussi vers le véhicule. Le lieutenant Sotov, plus sombre que jamais, le visage sournois, était assis au volant ; il considéra la Tchakovskaïa et Abukov avec un regard agressif. Le visage de Rassim arborait une rougeur anormale.

— Montez ! dit-il d'une voix étrange. Nous allons faire un petit voyage.

La Tchakovskaïa hésita, restant immobile devant la voiture.

— Vous ne croyez pas que vous nous devez une petite explication ? Dans une heure, j'ai la sélection.

— Ovanessian s'en chargera ! répondit Rassim en se laissant tomber sur le siège à côté de Sotov.

Quand Larissa et Abukov se furent installés à l'arrière sur les sièges durs rembourrés de cuir synthétique, Sotov enfonça l'accélérateur et le commandant ajouta :

— Kabulbekov vient d'appeler. Il a juste dit deux phrases. Je crois qu'il a dû dégonfler au téléphone. Ça vous suffit ? J'espère que vous avez les nerfs solides !

La conversation était terminée. Larissa demanda plusieurs fois sans recevoir de réponse à quoi rimait ce voyage. Les passagers constatèrent avec étonnement que Sotov ne se dirigeait pas vers le camp de femmes, mais bifurquait dans la direction du gazoduc, puis s'engageait dans un sentier de forêt. Leur stupéfaction fut encore plus grande quand ils aperçurent, dans une zone déboisée où l'on voyait quelques troncs abattus et de gigantesques tas de bois, quatre véhicules militaires, quelques officiers et des soldats – et finalement Kabulbekov, qui vint à leur rencontre d'un pas pesant quand Sotov

arrêta le véhicule.

La Tchakovskaïa sauta la première à terre.

— Que se passe-t-il ? s'écria-t-elle.

Kabulbekov jeta un regard à Rassim :

— Vous ne lui avez rien expliqué, Rassoul Souleïmanovitch ?

— Il faut quelle voie de ses propres yeux... dit Rassim en respirant avec difficulté.

Kabulbekov hésita, prit le bras de Larissa et regarda Abukov qui se trouvait à côté d'elle. Le lieutenant Sotov resta assis dans la voiture.

— Il n'y a aucune raison d'avoir honte, dit-il d'une voix pâteuse, j'ai été malade, moi aussi. À votre tour, Larissa Davidovna, ça soulage...

À cet instant, ils aperçurent l'ingénieur Morosov et comprirent soudain que quelque chose de monstrueux, quelque chose qui ne pouvait pas être relaté venait de se passer. Il s'approcha d'eux, tendit la main à Larissa, et gratifia Abukov d'un long regard.

— C'est incompréhensible, balbutia-t-il. Cela dépasse l'entendement.

Ils s'approchèrent du petit groupe, les officiers s'écartèrent et, à travers cette haie improvisée, ils parvinrent jusqu'à un petit tas de bois. Devant, recouverte d'une couverture militaire grise, il y avait une forme humaine. On n'en voyait que les chaussures, d'élégants souliers bas de couleur noire, maintenant recouverts d'argile et de poussière.

Le colonel Kabulbekov hésita de nouveau et Rassim passa devant lui. Il se baissa rapidement et d'un coup sec, il enleva la couverture.

Le spectacle était épouvantable. Yachiïyev était couché nu sur le sol, la poitrine transpercée de plusieurs coups de couteau, et l'instrument de mort avait été plongé en plein cœur. Mais le plus épouvantable, c'est que Yachiïyev avait été émasculé...

Rassim avala sa salive et jeta un regard vers la Tchakovskaïa. Elle se trouvait entre Kabulbekov et Abukov, qui la soutenaient tous les deux ; elle avait gardé son sang-froid. Les yeux fixes, elle considérait cette scène d'épouvante. « Elle est coriace, se dit Rassim, et il éprouva presque une sorte de respect. Qu'est-ce qui peut bien arriver à la faire sortir de ses gonds ? » Lui-même, il fallait bien qu'il le reconnaisse, ne se sentait vraiment pas très bien.

Morosov mit fin à cette minute pénible. Il recouvrit le corps de Yachiïyev avec la couverture.

— Qui... ? demanda Abukov, trouant le silence. Il posa la question, mais il pressentait déjà la terrible vérité.

— Là... À vingt pas plus loin, dans la forêt, elle s'est pendue à une branche, dit Morosov d'une voix vide. Elle a dû le rencontrer ici, dans la forêt.

Morosov se détourna, fit quelques pas de côté, enfouit son visage

dans ses mains, et se mit à pleurer. Abukov le suivit, après avoir, d'un regard, prié Kabulbekov de rester auprès de Larissa.

— Vladimir Alexeïevitch, dit-il doucement en posant son bras sur l'épaule de l'ingénieur qui sanglotait. Vous aimiez Novella Dimitrovna...

— Oui, répondit Morosov en hochant la tête. Mais c'était mon secret. Elle n'a jamais rien remarqué. Comment a-t-elle pu ?...

— Seul Dieu peut lire dans l'âme des hommes.

Abukov pressa Morosov contre lui, comme on console un enfant.

— Je reviendrai pour l'enterrer et pour prier pour elle... et aussi pour Yachïayev. N'était-il pas un homme lui aussi, et une créature de Dieu ? Je prierai pour leur délivrance...

— Est-ce une consolation ? sanglota Morosov.

— Non, mais la souffrance serait encore plus terrible sans la foi.

CHAPITRE XIV

YACHIAYEV FUT ENTERRÉ

avec tous les honneurs militaires, drapeaux et coups de canon à l'appui, dans un tombeau du cimetière de Sourgout réservé aux héros. La Tichonova en revanche fut déposée dans un trou à la lisière du village. Un simple monticule qui passerait facilement inaperçu, et que les intempéries feraient disparaître aux yeux des hommes quand les travaux seraient terminés et que le chantier serait transféré ailleurs.

Comme c'est l'usage en Russie, le modeste cercueil de pin où reposait Novella fut transporté ouvert jusqu'à sa tombe. Près de trois cents personnes le suivaient. Cet après-midi-là, le travail cessa dans le chantier et tous ceux qui étaient disponibles, de l'ingénieur en chef au simple soudeur, se joignirent à la procession. Le visage pâle de la jeune fille semblait si serein, si irréel dans sa blanche beauté qu'on aurait dit que la mort lui avait apporté la délivrance tant attendue. Elle était allongée vêtue d'une de ses robes multicolores, ses cheveux châtons aux reflets de cuivre ornés d'une rose rouge. Et un frisson secouait tous ceux qui la regardaient, car sur ses lèvres semblait passer un sourire, comme si elle emportait avec elle dans l'éternité un bonheur tranquille qui n'appartenait qu'à elle.

Morosov la regarda une dernière fois longuement, puis il fit refermer le cercueil. Lorsque celui-ci s'enfonça dans la fosse, au cœur de ce sol gelé en profondeur que l'on avait dû creuser au marteau piqueur, l'ingénieur, raidi par la souffrance, s'appuya sur l'épaule d'Abukov. Quand la première pelletée de terre tomba avec un bruit mat, il sursauta, comme s'il comprenait seulement en cet instant le caractère définitif de cette séparation.

Le soir venu, Abukov et Morosov retournèrent sur sa tombe.

Dans le calme de la nuit complice, Abukov put enfin réciter ses prières pour le repos de la défunte et supplier Dieu de ne pas refuser sa grâce à la petite Novella. Replié sur lui-même, Morosov pria, lui aussi. Comme il retournait au village d'un pas lent, il dit à Abukov :

— C'est bien que vous soyez parmi nous, Victor Yuvanovitch. Nous avons vraiment besoin d'un prêtre ici – un prêtre comme vous. Au cours des semaines passées, j'ai eu quelques difficultés à vous comprendre, maintenant je sais combien votre tâche est difficile. On lit beaucoup de choses sur ces jeunes prêtres d'avant-garde d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud qui piétinent les dogmes de

l'Église romaine et ne sont là que pour secourir le peuple affamé et opprimé – au besoin en allant à l'encontre des gouvernements et de l'ordre public. Vous en faites partie, vous aussi.

— Non, déclara Abukov d'une voix ferme.

— Non ?

— Je ne prendrai jamais les armes pour me mettre à la tête d'une troupe de révolutionnaires et tuer au nom de la liberté et de la foi. Jamais ! Au contraire : je prêche contre la violence. Ma croix en Sibérie sera un refuge, et non le point de ralliement de révolutionnaires. Dieu est amour et non violence.

— Théories, mon père ! Ce n'est pas à coups d'encensoir que vous lutterez contre le bolchevisme. La bombe atomique s'en chargera.

Ils avaient atteint les premières maisons. Dans le bungalow de Morosov, ils burent une bouteille de vin et mangèrent un peu de viande froide. Puis Abukov enfourcha la vieille bicyclette verte que Mustaï lui avait prêtée et rentra au camp.

Tard dans la nuit, Polevoï lui rendit visite.

— La confrérie s'agrandit, dit-il en s'asseyant. Quatorze nouveaux demandent à en faire partie. Tous baptisés. Ils viennent seulement d'apprendre que nous avons une église ici.

À la question muette d'Abukov, il répondit par un signe de main rassurant :

— On peut leur faire confiance, nous les avons longuement observés et mis à l'épreuve avant de leur accorder notre confiance. Lors de la prochaine répétition, ils seront là comme figurants et se présenteront à toi.

— C'est bien que tu sois venu, Georgi Vadimovitch, dit Abukov.

Depuis la mort de Novella, il avait longuement réfléchi. Il se remettait en question...

— Tu es le seul, ajouta-t-il, à qui je puisse en parler. J'ai décidé de cesser mon activité de chauffeur.

— Tu veux abandonner le camion frigorifique ? s'écria Polevoï, presque scandalisé.

— Oui.

— Et que vas-tu faire ? Continuer le théâtre ?

— Je vais essayer d'obtenir un poste dans le camp. Je veux être auprès de vous, près de ma confrérie, jour et nuit, comme Piotr. Deux ou trois jours par mois, en hiver sans doute moins, c'est trop peu. Votre prêtre doit être parmi vous. Vous avez besoin de lui.

— Nous avons aussi besoin de ton camion, petit père. De la viande, du lard, des œufs, du fromage, de la confiture – tout cela nous permet de survivre, la parole de Dieu ne nous suffit pas. Tu peux prier pour nous chaque jour que Dieu fait, même en dehors du camp. Il vaut mieux nous aider de cette manière que rester planté à la porte du

camp et nous regarder mourir de faim. Piotr était un grand bonhomme et un grand prêtre... On peut dire que c'était un véritable saint. Il était une consolation pour tous les pauvres bougres, tous les mourants – mais l'hiver dernier, cent quarante-neuf d'entre nous ont été enterrés, morts d'épuisement, les poumons rongés par la poussière d'asbeste, ou par des maladies contre lesquelles personne ne pouvait rien, même pas Larissa. Vingt-trois n'ont pas été capables de supporter cette existence, ils se sont suicidés, en se précipitant sur la scie circulaire, en se pendant à des arbres, en sautant dans un trou qu'ils avaient fait dans la glace ou en se déshabillant tout simplement pour se laisser geler dehors. Ça va vite, Victor Yuvanovitch, par moins quarante degrés ! Il paraît qu'on ne souffre presque pas. Le froid vous assomme d'un coup.

Polevoï secoua la tête.

— Laisse l'hiver venir, petit père, tu ne connais que l'été, les myriades de moustiques et la canicule. Tu vas découvrir ce que c'est que l'hiver dans la taïga ! Tu verras, chaque gramme de viande, chaque miette de pain, chaque cuillère de confiture, la moindre poignée de gruau de maïs ou de nouilles, c'est une journée de vie en plus. Et toi, notre prêtre, tu nous apportes tout cela. Tu prolonges notre vie avec ton camion de vivres. Comment pourrais-tu l'abandonner, Victor Yuvanovitch ? Les bonnes actions ne sont-elles pas plus importantes que les mots et les pensées ?

— Tu crois que ce sont de bonnes actions si je vole ce qui était destiné à d'autres ? explosa Abukov. Je ne suis qu'un vulgaire pécheur.

Polevoï secoua la tête.

— Dieu ne se contente pas de voir ce que tu fais, il sait pourquoi tu le fais, dit-il avec sérieux. C'est à lui de décider si un homme pêche ou s'il fait le bien. Victor Yuvanovitch, tu te dévoues pour nous, c'est une grande chose ! Tu n'as aucune raison de te faire des reproches. Attends l'hiver, tu verras ce que je veux dire. Bientôt, chacun scrutera le ciel avec angoisse, car la force bienfaisante du soleil s'éteindra. Les nuages vont apparaître, la pluie va amollir le sol. Et puis viendra le froid, et chacun n'aura plus qu'une prière en tête : mon Dieu, faites que je passe l'hiver !

Cette nuit-là, le professeur Polevoï resta auprès d'Abukov, levant la tête de temps à autre pour scruter l'obscurité. Il avait l'impression de l'entendre chuchoter comme s'il ne dormait pas, comme s'il priait sans interruption.

« Dans trois ans, je serai libre, si je survis, se dit Polevoï. Lui, il restera en Sibérie, il restera avec les nouveaux damnés. Car le fleuve des épaves qui défilera dans la taïga et dans la toundra ne se tarira jamais. Pauvre prêtre, faut-il que ton amour pour Dieu soit grand... »

La première de *La Veuve Joyeuse* eut lieu un dimanche de septembre.

Aux premiers rangs étaient assis les officiers, les employés civils et le successeur de Yachiïayev, un jeune officier du KGB que l'on avait muté de Simferopol et qui passait le plus clair de son temps à regretter sa belle Crimée natale. On avait bien essayé de lui faire comprendre que c'était un honneur de servir le progrès en Sibérie, mais il ne partageait pas ce point de vue. La seule personne qui semblait le comprendre dans ce camp et vers qui il se tourna immédiatement comme vers un ami, ce fut Abukov.

Le nouveau commissaire s'appelait Stepanovitch Voloskov et avait laissé derrière lui une douce fiancée aux cheveux bouclés qui lui avait dit au moment de son départ : « Reviens vite Ilioucha ! », ce qui, en clair, signifiait qu'elle ne quitterait jamais Simferopol pour le rejoindre en Sibérie.

Voloskov tenait le théâtre d'Abukov pour une idée géniale. Le commandant Rassim accueillit cette déclaration avec un grognement méfiant. Et le nouveau perdit définitivement tout droit à sa considération quand il émit ce jugement à propos du caisson de Yachiïayev de sinistre réputation :

— On n'est plus sous Staline. On doit pouvoir convaincre idéologiquement autrement que par des punitions inhumaines qui ne font que susciter de nouvelles résistances.

Ce qui provoqua cette réflexion de Rassim devant le cercle de ses officiers :

— Ce Voloskov est une véritable andouille. Un dégénéré. Camarades, où allons-nous avec ces nouvelles méthodes de Moscou ? Musique de rock dans les discothèques, ils portent des jeans comme les Américains, ils agonisent du jazz, récitent des poèmes, et en plus ils sont fiers de ne rien faire. Dans un pénitencier, on n'a pas besoin d'un théoricien qui nous chie des roses !

Tout le monde était installé pour la grande première. Derrière les officiers, les détenus habillés de leurs meilleurs vêtements, habillés et rasés.

Le colonel Kabulbakov avait fait un effort tout particulier : il avait passé son uniforme de gala. Grandes épaulettes, trois étoiles dorées sur les manches. Dans sept camions, il avait amené avec lui une sélection des femmes du camp ; afin d'éviter toute complication, il les avait rassemblées dans une partie de la salle. Entre elles et les détenus, il y avait deux rangées de soldats.

— Vous en prenez la responsabilité, Belgemir Valentinovitch, avait immédiatement dit Rassim. Mes soldats ne sont pas insensibles. S'ils prennent les filles sur leurs genoux quand on éteindra les lumières, je

décline toute responsabilité.

Derrière la scène, Abukov, un quart d'heure avant le lever de rideau, se débattait au milieu des problèmes. Batachev protestait parce que les habillages exotiques avaient rendu son armoire méconnaissable. Tachbaï Aidarov, qui interprétait Danilo, avait le visage vert de peur, se tenait le ventre à deux mains et titubait de trac. Le moteur électrique d'entraînement du rideau faisait grève. Dans l'orchestre, le percussionniste criait au sabotage parce qu'il y avait une bosse sur son bidon d'essence et que cette grosse caisse improvisée rendait un son différent. Le général Tkachev quant à lui se refusait à passer à sa ceinture un sabre en bois. Un général porte une épée, disait-il, pas un sabre. Abukov était partout, arrondissant les angles et calmant les esprits.

L'écrivain Arikin, qui était responsable du nouveau texte de l'opérette et de la régie de la scène, avait une altercation avec l'acteur jouant le rôle du Marquis de Lumière, personnage complètement nouveau dans *La Veuve Joyeuse*, qu'Arikin n'avait inventé que pour insérer dans la pièce la scène religieuse. Le Marquis devait déclarer : « Dans ma maison, on dit une messe tous les jours. Dieu d'abord, le plaisir ensuite ! » Ayant vu Rassim assis au premier rang, l'acteur ne voulait plus réciter ce texte.

— Il va sauter sur la scène et m'étrangler, criait-il. Il faut changer ça. Ce n'est qu'une simple phrase, essaye de trouver autre chose, Miron Salomovitch. Vite ! Tu t'appelles Salomon ? Alors fais preuve de sagesse...

L'ouverture commença beaucoup trop tôt pour ceux qui se trouvaient dans les coulisses. À travers le rideau retentit la musique, soutenue par les roulements de tambour et de la grosse caisse. On ne pouvait plus reculer, c'était le début de la grande première.

Batachev avait des larmes dans les yeux.

— C'est fantastique... balbutiait-il. Cette musique est divine ! Ça plane comme sur des nuages.

Aidarov était toujours paralysé par le trac. Dissimulée derrière un haut décor mobile, Marguarita Sousatkaïa, dans une somptueuse robe de soirée, fredonnait à mi-voix sa partition. Abukov, en costume noir et chemise blanche, faisait des signes dans toutes les directions.

— Libérez la scène ! Attention, le rideau va se lever.

C'était une soirée historique. Le premier service religieux officiel dans un camp de détenus, sous les allures d'une opérette, en présence du commandant, de tous les officiers et du KGB !

La scène s'illumina et tous les yeux convergèrent vers elle. Des oh et des ah assourdis accueillirent l'apparition de la Sousatkaïa dans sa robe de soirée. Sa belle voix claire de soprano emplissait sans peine le vaste atelier.

Peu après, conformément aux directives d'Arikin, le Marquis de Lumière, d'une voix un peu empâtée, prononça la phrase qui devait amener la grande scène d'Abukov :

« Dans ma maison, tous les jours on dit une messe. Dieu d'abord, le plaisir ensuite... »

Abukov apparut. Tous étaient réunis autour de lui, la confrérie au grand complet, acteurs, figurants, éclairagistes, décorateurs, et en bas, devant l'orchestre, Naguiev levait sa baguette d'une main tremblante. Abukov jeta un regard à Rassim et à Kabulbekov, assis l'un à côté de l'autre. Voloskov avait croisé ses bras sur sa poitrine.

— Il est écrit dans l'évangile de saint Jean, chapitre II, versets 25 à 26, prononça Abukov d'une voix ferme et solennelle : « Je suis la résurrection et la vie. Qui croit en moi vivra, même s'il meurt ; et celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais... »

Le silence dans la vaste pièce était tel que seule le troublait la respiration des hommes et des femmes. On aurait dit un long soupir.

— Chantons et que cette belle journée nous remplisse d'espoir et d'allégresse ! termina Abukov.

Naguiev leva sa baguette et l'orchestre attaqua les premières mesures. Un orchestre composé de flûtes artisanales, de balalaïkas fabriquées dans le camp, d'un seul violon, d'une trompette, de la grosse caisse, des tambours, et du grand tuba en tôle. Tous, les yeux fermés afin de ne pas voir Rassim, ou fixant le fond de la salle... entonnèrent en chœur le texte qui leur avait été préparé.

« Écoute-moi, écoute-moi,
Et prends pitié de moi,
Dans mon malheur... »

Rassim s'était penché en avant et examinait le bas de la scène d'un œil sombre. Kabulbekov, calé sur son siège, jouissait du spectacle. Quand le chant fut terminé, il se pencha vers Rassim et lui souffla quelque chose à l'oreille. Rassim secoua la tête et fit un signe de dénégation. Voloskov, le nouvel officier du KGB, jetait des regards brefs sur la scène, manifestement perturbé par ce qu'il voyait.

Le chef d'orchestre baissa sa baguette. L'orchestre se tut. Les musiciens serrèrent leurs instruments contre eux comme s'ils avaient eu peur qu'on les leur enlève.

— Il n'y a pas de jour sans TOI, et pas de nuit non plus, récita Abukov imperturbable. Pas de vie et pas de mort. Tu vois nos rires et tu vois nos larmes. Tu entends nos supplications et nos remerciements. Car TU es l'éternité et l'accomplissement de toute existence. Que sommes-nous sans TOI ? Ô ! mes frères, toute la souffrance de cette terre se dissoudra dans l'éclat de la félicité éternelle. Fortifiez en vous cette certitude et vous serez forts dans la souffrance. Amen.

Sur la scène, le chœur se forma en une nouvelle disposition. Naguiev, qui sentait le regard perçant de Rassim sur sa nuque, leva de nouveau sa baguette. Le violon et l'accordéon attaquèrent, suivis par les flûtes et les balalaïkas. Si le commandant s'était retourné en cet instant, il aurait pu voir pleurer derrière lui quatre cents détenus. Sans bruit...

Le chœur chanta :

« Ah comme est vaine et fugitive
La vie de l'homme sur cette terre !
Comme une brume à l'aube naissante... »

Après un sixième couplet, Naguiev leva les yeux vers Abukov. Celui-ci fit un signe de tête, se retourna et traversa la scène, passant devant sa confrérie vêtue de costumes multicolores. La baguette se remit en mouvement, donnant le départ de la grande valse, l'idée géniale d'Arikin.

Dès les premières mesures, toute la scène se mit en mouvement. Le ballet, composé de sept filles du camp de femmes et de sept détenus, se mit à tourner sur le podium, le chœur enchaîna, et le colonel Kabulbekov trouva ce tableau tellement fascinant qu'à la grande épouvante de Rassim, il sauta sur ses pieds et applaudit frénétiquement.

— Bravo ! hurlait Belgemir Valentinovitch, bravo ! » Puis, se penchant vers Rassim qui restait assis, la mine renfrognée : « Mes filles ! ce sont mes filles, Rassoul Souleïmanovitch, espèce de bloc de glace ! Vous avez vu comment elles dansent ! Et cette musique, ça c'est une valse, une valse de Vienne ! Rassim, dégelez-vous, vous n'avez rien dans le cœur ! »

Derrière la scène, Abukov se laissa tomber sur une chaise, les bras ballants, épuisé. Larissa Davidovna, qui attendait derrière un pli du rideau, se précipita vers lui et l'enlaça.

— Comme j'ai tremblé, balbutia-t-elle. J'ai cru défaillir. Tu as été d'une audace folle, mon chéri ! J'ai prié, tout ce temps, j'ai prié pour toi. Ces minutes étaient épouvantables et pourtant si divines ! Tu as réussi ! Tu as réussi à construire cette église dans le camp, à planter ta croix en Sibérie !

Elle appuya sa tête contre son épaule et se mit à pleurer tout haut comme un enfant.

Abukov respira profondément. Maintenant que le plus dur était passé, et que la représentation se poursuivait sans problème, maintenant que le danger était passé, et que le tourbillon de la valse en emportait les derniers relents, il se sentit terriblement las ; une fatigue profonde. Aucun sentiment de triomphe, de victoire. Il se contenta de penser : on a gagné. Une toute petite partie du but est

atteinte. J'ai rempli une ligne de mon contrat. Seras-tu désormais plus clément avec moi, Seigneur ?

Il posa son bras sur l'épaule de Larissa et attira sa tête contre lui.

— Ne pleure pas, murmura-t-il. C'est passé, maintenant. Nous avons fait un premier pas... Mais il reste tellement à accomplir.

CHAPITRE XV

L'HIVER S'ABATTIT SUR

le pays. De lourds nuages couleur de plomb venus de l'est lancèrent leurs gros flocons de neige. Un immense tapis blanc recouvrit marais et taïga, étendant un manteau de silence sur le pays comme si toute vie s'en était enfuie.

Gribov eut avec Abukov sa première altercation. Le gros magasinier se plaignait des rigueurs précoces et prétendait qu'il fallait prendre modèle sur les ours, les hamsters, les castors et les écureuils et remplir son grenier.

— Attends les premières tempêtes, dit-il. Tu n'as jamais vu ça, mais je peux te le dire, plus question de rouler. Les chasse-neige resteront en rade, et les lourdes chenilles seront aussi impuissantes que des scarabées renversés. Plus aucun véhicule ne passera. Il faudra que les dépôts soient pleins.

— Dis-le à Smerdov, répondit Abukov. Je ne suis que chauffeur.

— Smerdov le sait bien ! Ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mon cher Victor Yuvanovitch, mais de nous. Il faut activer la répartition, nous adapter à dominer la nouvelle situation. Il faudrait qu'on étudie d'un peu plus près les listes doubles...

— Davantage pour toi, moins pour le camp, c'est ça ?

— On ne peut pas dire que tu ne sois pas un garçon intelligent.

Gribov frotta ses grosses mains l'une contre l'autre et s'assit à sa table de travail sur laquelle étaient étalées les listes.

— Combien de kilos de viande aujourd'hui ? Combien de fûts de graisse ?

— Tu vas avoir une grosse déception, Kasimir Korneïevitch, prononça Abukov d'une voix tranquille. Rien ne peut être détourné.

Gribov fit entendre un petit rire chevrotant, comme si Abukov venait de faire une plaisanterie particulièrement drôle, et il le regarda d'un air joyeux. Mais quand il croisa son regard, il reprit aussitôt son sérieux, pressentant qu'il n'y avait pas là matière à rire.

— Que veut dire « rien » ? demanda-t-il.

— Tu vas devoir contresigner la liste originale.

— Ça y est, il ne supporte pas le froid ! s'écria Gribov d'un ton dramatique. Son cerveau est en train de geler ! Bois une bonne vodka, petit frère, ça détend les nerfs.

— Des temps difficiles vont arriver.

— Pour moi ! s'écria Gribov.

— Dans les forêts et sur le tracé du gazoduc, les détenus travaillent dans des conditions que personne n'imagine quand on n'y a pas assisté, et quand ils rentrent au camp, qu'ont-ils à manger, de la soupe aux choux, des patates gelées, quelques minuscules morceaux de viande dans un bouillon à l'eau, du pain rassis, une cuillère de confiture. Ou du kacha, idéal pour coller les tapis...

— Un bon kacha remplit l'estomac, qu'est-ce qu'ils veulent de plus ! On n'est pas dans un sanatorium ici...

— Il faut donner à tous leur portion pleine et entière !

— Mais c'est le monde renversé ! grommela Gribov en prenant sa grosse tête dans ses deux mains. Pourquoi veux-tu changer nos habitudes ?

— Il faut penser à être juste.

— À quoi ? demanda Gribov en fixant Abukov d'un air stupéfait. Épelle-moi ce mot s'il te plaît !

— On va contresigner les listes originales, s'entêta Abukov.

— Tu ne peux pas me faire ça ! hurla Gribov en tremblant de tout son corps. Victor Yuvanovitch, as-tu oublié les gâteaux de Nina Pavlovna ? Les délicieuses roulades aux choux ? As-tu oublié quelle merveilleuse cuisinière c'est ?

— Comment peux-tu t'empiffrer quand douze cents pauvres diables meurent de faim ?

— Qu'y puis-je ? Suis-je un criminel ? Est-ce moi qui ai trahi le régime ? Ai-je volé des banques, tué des hommes, distribué des tracts hostiles à l'État ? Je suis un brave citoyen, un administrateur persécuté, je suis cardiaque et tu me refuserais un peu de nourriture ? Abukov, quelle sorte d'ami es-tu ?

Ils se disputèrent ainsi pendant une demi-heure. Gribov en avait les larmes aux yeux. Puis, voyant que cette démonstration de sensibilité ne servait à rien, il brandit des menaces, dénonça leur amitié, traita Abukov d'ennemi de l'État. En toute dernière extrémité, il annonça :

— C'est décidé, je sors du syndicat. Je ne fais plus partie du Théâtre du petit matin ! Abukov ? Connais pas ! Jamais entendu ce nom, camarades !

Rien n'y fit. Abukov persista à vouloir signer la liste originale. Quand il quitta le dépôt, Gribov courut aussitôt chez Mustaï.

— Il a perdu l'esprit ! s'écria-t-il en joignant les mains. Qu'arrive-t-il à Victor Yuvanovitch ? Comment un homme peut-il changer ainsi ? Il insiste pour livrer toute la marchandise. Mustaï Yemilianovitch, tu es son meilleur ami : parle-lui ! Une catastrophe se prépare !

Mustaï promit de faire son possible et offrit à Gribov un verre de limonade. Gribov courut aux cuisines, et hurla la nouvelle :

— Victor Yuvanovitch ferme ses poches. Maintenant, en plein

hiver !

— Quoi ? répondit la plantureuse Nina Pavlovna en caressant les grosses joues de Gribov. C'est moi qui décide ce qui sort de la cuisine. L'épaisseur du kacha, combien de viande il faut mettre dans la soupe, combien de graisse dans un plat de légumes... J'ai l'œil, ne t'en fais pas ! Pour nous, il n'y aura rien de changé, Kasimir !

Mirmuchsin trouva Abukov sur le chemin de l'hôpital. Ils se mirent à l'abri du vent derrière un mur de la caserne du personnel. Là, il n'y avait pas d'oreilles indiscretes.

— Gribov est venu me voir, dit Mustaï. Tu veux vraiment stopper la répartition de la nourriture ?

— Oui, Mustaï.

— Qu'est-ce que ça t'apportera ! Pas un gramme de plus n'ira dans le camp. Ne sous-estime pas Nina Pavlovna.

— J'y ai pensé aussi, dit Abukov.

— Et ta confrérie ? Elle attend des vivres. Depuis dix jours, les rations diminuent, et le travail a doublé. Regarde-les ce soir, quand ils rentreront du travail. Tu ne les reconnâtras pas. Le lieutenant Sotov les fait marcher au fouet. Comment tout ça va-t-il finir ?

— Comme tu as peu confiance en moi ! » dit Abukov en remontant son col de fourrure. Le froid lui mordait le visage. « Rassure-toi, j'ai mis suffisamment de provisions de côté à Sourgout. Samedi, pendant la répétition, j'organiserai une distribution. »

Mirmuchsin retourna tout joyeux à sa brasserie. « Quelle fripouille, ce prêtre », se dit-il...

La vie s'engloutit dans la neige, dans la glace, le gel, dans le mugissement des tourmentes. Quand les nuages se déchiraient, ils laissaient transparaître un soleil blafard dans un ciel d'un bleu irréel. Les troncs d'arbres craquaient, résonnant dans les immenses étendues paisibles de la taïga.

Dès que les routes étaient carrossables, Abukov les sillonnait en tous sens avec les colonnes de transport. Partout où il allait, il rencontrait de nouveaux chrétiens ; quand il apparaissait, ils osaient enfin révéler leur foi. Il priait avec eux. À neuf reprises, il baptisa de jeunes hommes qui n'avaient connu jusque-là que la vie des komsomols et l'idéologie des jeunesses communistes. Il pria sur quatorze tombes et bénit les défunts. À trois reprises, il organisa un service religieux secret lors de nouvelles représentations de *La Veuve Joyeuse*.

Au camp JaZ 451/1, Voloskov avait mis en échec Rassim : les membres du Théâtre du Petit matin avaient été exemptés de travail au gazoduc et employés aux services intérieurs du camp. Mais Rassim n'eût pas été Rassim s'il ne leur avait réservé un chien de sa chienne :

le commando de travail à l'intérieur du camp était placé sous les ordres du lieutenant Sotov qui ne laissait pas aux hommes un seul instant de répit et leur confiait les travaux les plus durs et les plus insensés tels que déplacer des fûts d'essence d'un bout du camp à l'autre ou porter pendant des heures en chantant des marches militaires des poutres qui sortaient de la scierie. À ce régime, nombreux furent ceux qui craquèrent : le chef d'orchestre Naguiev, puis Arikin et le chirurgien Fomin, que Sotov avait chargé de raboter des poutres de section carrée pour en faire des rondins – en plein air, avec un petit rabot plat, par moins quarante degrés. Nul ne savait à quoi allaient servir ces rondins, Rassim moins que tout autre, bien qu'il eût approuvé l'idée diabolique de Sotov.

De semaine en semaine, les livraisons à destination de Sourgout se faisaient de plus en plus rares. Smerdov tournait en rond comme un lion dans sa cage, faisait le bilan de ses réserves, téléphonait au dépôt central de Sverdlovsk, multipliait les réclamations à Perm, envoyait en toute hâte tous les véhicules disponibles à la gare de marchandises dès que Batachev annonçait : « Un nouveau train arrive de Tioumen. » Malheureusement, le plus souvent, il s'agissait de pièces de rechange pour les machines et le gazoduc.

Fin décembre, il réunit ses chauffeurs dans le hall numéro V, eut un mouvement d'impuissance et déclara d'une voix tendue :

— Retournez auprès de vos femmes, fabriquez-leur un enfant, car ici, il n'y a plus rien à faire. Les entrepôts sont vides. Même les souris se lamentent. Il y a encore suffisamment d'approvisionnement pour les chantiers I à VI, mais plus une miette pour les camps de travail. Les livraisons vers Tioumen sont interrompues. Un idiot a dû envoyer les wagons dans la mauvaise direction. Avant qu'ils s'en aperçoivent, ça peut prendre des semaines. Et aucune chance qu'ils reviennent. Là où ils ont atterri, on fera tout pour les garder. Et puis, dans l'administration, ils ne reconnaissent jamais leurs erreurs. La brigade III peut hiverner. Prenez vos quartiers d'hiver !

Quand tous les chauffeurs eurent quitté le dépôt, Abukov, qui était resté en arrière, s'approcha de Smerdov. La brigade de transport numéro III... c'était sa colonne, celle qui était chargée du ravitaillement de JaZ 451/1, du camp de femmes et de trois autres camps dans les environs de Nichni-Vartovskoje.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Smerdov d'un ton las. Tu peux embaumer ton camion frigorifique, Victor Yuvanovitch.

— Je voudrais retourner au camp, fit Abukov en tirant nerveusement sur une papirossi. Combien de temps vont durer encore ces difficultés ?

— Je ne suis pas devin ! s'écria Smerdov en passant sa main sur ses yeux. Comme c'est parti, il y en a pour tout le mois de janvier. Je n'ai

vu ça se produire qu'une fois. Il y a quatre ans. Dans les camps, ils mangeaient des écorces d'arbres. Et qu'est-ce qu'ils disaient, dans l'administration ? Que c'était la faute des Américains. Un embargo ! Ils veulent peut-être que j'appelle New York ?

— Je voudrais emmener mon camion.

— Vide ? Gribov va t'attaquer au couteau.

Smerdov soupira et s'assit sur un tabouret devant les rayonnages vides. Sa détresse faisait pitié à voir.

— Emmène ton camion, dit-il. Si j'ai besoin de toi, je te téléphonerai.

Avec l'apparition de l'hiver, le damné rhume d'été de Batachev avait disparu, remplacé aussitôt par un rhumatisme qui apparaissait aussi régulièrement que le rhume en même temps que la mauvaise saison. Quand Abukov entra, il le trouva assis à l'intérieur de son petit baraquement surchauffé, bariolé de trente-six couleurs.

— Mon destin n'est-il pas lamentable ? s'écria Batachev. En été, c'est mon nez, en hiver, ce sont mes rhumatismes. C'est pour ça que j'ai dû interrompre ma carrière de boxeur. Pourtant, tu as vu mes muscles ! N'est-ce pas un destin terrible ?

— On va transférer mes provisions de la cachette dans le wagon frigorifique, dit Abukov en laissant la porte ouverte, car il régnait là-dedans une chaleur d'enfer. Tout y est ?

— Ta question me peine, mon cher ! répondit Batachev. Tu crois que j'ai besoin de tes marchandises volées ? Bien sûr qu'elles sont dans leur cachette. Où veux-tu les emmener ?

— Je transporte tout au camp 451/1, Maxime Leontovitch. Les semaines à venir vont être terribles. Plus rien n'arrive au dépôt central...

— Je connais ça, fit Batachev en enfilant sa veste de fourrure et en coiffant son crâne volumineux. J'ai vécu ça deux fois déjà. Pour une tranche de pain, mince comme une vitre, on est capable de tuer... Viens, allons faire le chargement !

En deux heures, ils transférèrent dans le camion tout ce qu'Abukov, au cours des semaines passées, avait dérobé par petites ou grandes quantités au dépôt de Smerdov et qu'il avait confié à Batachev. Celui-ci avait caché le tout dans un petit blockhaus souterrain en béton dont lui seul possédait la clef, car nul ne savait plus dans quel but il avait été construit. On en avait purement et simplement oublié l'existence. Seul Batachev connaissait cette cachette. C'est là qu'il avait remisé entre autres la belle armoire de cuisine en bouleau verni et le canapé vert qui avait fait la gloire de *La Veuve Joyeuse*. Maintenant, il abritait les provisions d'Abukov : viande de bœuf et de porc, tonneaux de graisse, poulets, gruau, sacs de farine, sucre et lait en poudre, confiture et riz.

— Comment transporteras-tu toutes ces marchandises dans le camp sans te faire remarquer ? demanda Batachev quand ils eurent tout chargé. Gribov va se précipiter dessus comme un pirate. Et tout disparaîtra dans son ventre gigantesque. C'est incroyable ce qu'il peut bouffer ! Comment vas-tu faire, Abukov ?

— J'y réfléchirai, répondit Abukov. Bonne chance, ami.

— Quand reviens-tu, Victor Yuvanovitch ?

— Qui peut le savoir ? Smerdov doit m'appeler...

— Veux-tu que je vienne avec toi ? » demanda soudain Batachev. Son regard ressemblait à celui d'un chien triste. « Tu as besoin de moi... Ne secoue pas la tête, je le sais.

— Tu manges autant que Gribov, nous ne pouvons pas nous permettre...

— Bon. Appelle-moi si tu as besoin de moi. »

Batachev serra Abukov contre lui avec une telle force qu'il lui coupa le souffle.

— Je serai toujours là pour toi, souviens-t'en toujours ! Si tu m'appelles, je sortirai de l'enfer pour te rejoindre.

Quand Abukov entra dans le bureau, Voloskov lui montra une chaise du doigt mais Abukov resta debout, et le regarda longuement.

— La famine règne dans le camp...

Voloskov baissa la tête.

— Je n'y suis pour rien, dit-il d'une voix rauque. Pour rien, Victor Yuvanovitch.

— Je sais, fit Abukov en respirant profondément. Juste une question, Ilya Stepanovitch. Puis-je vous donner ma confiance ?

— Comment voulez-vous que je vous le prouve ?

— J'ai des provisions qui permettraient aux douze cents affamés de tenir une semaine de plus, déclara Abukov d'une voix hésitante.

Voloskov se leva et fit le tour de la table. Au mur, trônait toujours la photo de Lénine que Yachïayev y avait suspendue.

— Pourquoi est-ce à moi que vous dites cela ?

— Sans Rassim et sans vous, il est impossible de répartir ces provisions, Ilya Stepanovitch. C'est illégal...

Voloskov haussa les épaules et hocha la tête.

— Venez avec moi, dit-il. Nous allons trouver Rassim. Il a beau haïr l'humanité tout entière, un hiver comme celui-ci adoucit les âmes les plus coriaces.

Sa veste d'uniforme ouverte sur sa poitrine, Rassim lisait le journal militaire soviétique. Il leva les yeux, jeta le journal à terre et, comme toujours quand il s'apprêtait à livrer un combat, il étendit ses jambes devant lui.

— Les idiots du théâtre ! s'écria-t-il. Quel est le prochain

programme ? *La Nuit des morts-vivants* ? Je me suis renseigné, le théâtre socialiste doit serrer l'actualité de près !

— Les provisions de Gribov suffiront à peine pour six jours, dit Abukov et il ne faut pas attendre de nouveaux arrivages avant la fin du mois.

Rassim pointa en avant son menton anguleux et racla ses bottes sur le parquet.

— Inutile de m'accuser, Victor Yuvanovitch. La centrale m'a fait la réponse suivante : c'est encore la faute des Américains. Ils ont suspendu les livraisons de céréales ! Comment, les Américains ? ai-je demandé. D'après le plan quinquennal, on croule sous nos propres céréales. Oui, mais la nature a ses caprices. Trois mauvaises récoltes à la suite, le plan ne colle plus. Et les Américains choisissent ce moment pour fermer le robinet. Et là où il y a moins de céréales, il y a aussi moins de bétail. Blocage sur toute la ligne. Et il y a deux cent cinquante-cinq millions de Russes à nourrir, les grandes villes ont besoin d'être approvisionnées, les travailleurs ne doivent pas mourir de faim – qu'est-ce que douze cents lépreux perdus au fond de la Sibérie ? » Rassim sauta sur ses pieds et cogna ses poings l'un contre l'autre. « Celui qui a quelque chose à dire contre ça, je lui enfonce le crâne !

— Le camarade Abukov a quelques provisions », risqua Voloskov.

Rassim sursauta et examina Abukov.

— Il a quoi ? Des provisions ?

— Vous avez bien entendu, fit Abukov d'une voix tendue.

La sueur perlait sur son front. Une sueur froide...

— D'où les tenez-vous ? aboya Rassim.

— Volées.

— Il y en a pour combien de temps ?

— En faisant très attention... Neuf jours peut-être...

— Au premier coup d'œil je vous ai jugé ! lança Rassim, et brusquement il se mit à sourire. Vous êtes une sacrée fripouille, Victor Yuvanovitch. Un gibier de potence. Avec vos allures de petit saint... Vous mériteriez que je vous rosse ! Par le diable, amenez donc votre nourriture...

Il leva sa main droite en l'air.

— ... Mais attention ! Si vous dites un mot de ça à quiconque, je vous soumetts à un régime spécial !

Le 3 février, Smerdov appela au camp.

— Ça y est, Victor Yuvanovitch ! Demain arrive un convoi de Sverdlovsk avec des vivres pour le camp. Batachev ne tient plus en place. Venez immédiatement... Je crois qu'il y aura dans le lot tout un wagon de poulets !

Abukov raccrocha, appuya sa tête sur l'épaule de Voloskov qui se trouvait près de lui et pleura. Voloskov le serra contre lui sans un mot.

Mais Abukov ne put partir, aucune colonne ne vint ravitailler le camp, car une tempête de neige balaya la région pendant cinq jours et cinq nuits. Debout à sa fenêtre, Abukov, les mains jointes, considérait d'un air hébété ce chaos immaculé.

— Pourquoi, ô ! Seigneur ? Pourquoi ? Que t'avons-nous fait ? Où es-tu, Dieu du ciel ?

Comme il était difficile d'être prêtre en Sibérie...

*

* *

En ce dimanche de Pâques chaud et ensoleillé, Monsignore Battista avait rendez-vous sur la place St-Pierre à Rome avec Monsignore Selogia, directeur de la section de l'Est. Ils se saluèrent comme peuvent se saluer de vieux amis. Le ciel était d'un bleu transparent, les coupes et les tours de la ville sainte semblaient planer dans l'air d'une luminosité quasi irréelle.

Ils s'approchèrent des colonnades, les mains jointes sur leur poitrine, par-dessus leur croix dorée, jouissant de la douce chaleur de cette belle journée. Le Christ venait de ressusciter... Cela était sensible.

— Je voulais encore vous poser une question, mon cher frère, dit Monseigneur Selogia en ajustant sa croix. Avez-vous eu des nouvelles de notre père Stephanus ?

— Aucune, répondit Monseigneur Battista en adressant un signe de tête à deux petites filles qui faisaient une révérence en passant devant lui. Toutes les liaisons avec la Sibérie sont coupées. Nous n'avons plus aucun contact.

— Croyez-vous que Stephanus ait atteint son but ?

— Cela, Dieu seul le sait, répondit Monsignore Battista. Peut-être n'entendrons-nous plus jamais parler de lui.

*

* *

Moscou, 19 mars 1983.

Le mathématicien Valerij Senderov a été condamné par un tribunal moscovite à sept ans de camp et cinq ans d'exil pour ses activités au sein d'un mouvement syndical libre en Union soviétique (SMOT).

Le procès de Senderov, trente-sept ans, n'a duré qu'une journée. Cet auteur de plus de dix mémoires sur l'analyse fonctionnelle a été soumis avant le procès à un examen psychiatrique à l'institut Serbskij après avoir été dirigé deux fois, au cours des années passées, vers des institutions psychiatriques. Le Tribunal a considéré comme circonstances aggravantes que l'on ait trouvé, lors d'une visite au domicile de Senderov, des écrits de « l'Association des solidaristes

russe » (NTS), un mouvement qui vise à rénover la Russie en lui apportant la parole du Christ.

Car Senderov est un chrétien orthodoxe.